HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

UN MODÈLE

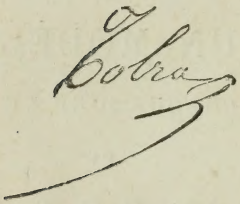
POUR CHAQUE JOUR DE L'ANNÉE

OU

NOUVELLE VIE DES SAINTS

I

Propriété de l'Éditeur,



F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

UN MODÈLE

POUR CHAQUE JOUR DE L'ANNÉE

OU

NOUVELLE VIE DES SAINTS

DÉDIÉE AUX FAMILLES, AUX COMMUNAUTÉS ET AUX PAROISSES

AUGMENTÉE

D'UNE NOTICE SUR TOUTES LES FÊTES FIXES ET MOBILES

DE N. S. J.-C., DE LA TRÈS SAINTE VIERGE ET DES SAINTS

Avec des Réflexions pratiques tirées de chaque vie
ou de chaque Fête et d'un Plan de méditation

PAR

L'abbé JOUVE

Curé archiprêtre à Savines (Hautes-Alpes)
Ancien missionnaire apostolique à Notre-Dame du Laus
Auteur du *Missionnaire de la Campagne*

DEUXIÈME ÉDITION

BIBLIOTHECA
C. SS. R.
ad Stæ. Annæ,
MARIANOPOLI.

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

TOLRA, LIBRAIRE-ÉDITEUR

112, RUE DE RENNES, 112

1886

Tous droits réservés

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/unmodelepourcha01jouv

DÉDICACE

Mes chères nièces,

Laissant à ceux qui vous sont unis par des liens aussi forts que sacrés le soin de vos intérêts temporels, je me préoccupe devant Dieu de vos intérêts spirituels et éternels. Chaque jour, au saint autel, j'élève dans mes mains suppliantes la Divine Hostie pour attirer sur vous et sur vos familles les meilleures bénédictions du Ciel; mais cela ne suffit pas à l'affection que je ressens pour vos âmes. Les relations, toujours agréables, que j'ai avec vous m'autorisent souvent à vous exhorter à la piété, comme saint Paul le faisait à son disciple Timothée. A ces exhortations que vous recevez si bien et dont vous savez profiter, je veux aujourd'hui joindre des modèles que je propose à votre imitation. Il y en a un pour chaque jour de l'année, et j'ai choisi ces parfaits exemplaires de

vertu parmi les saints que l'Église honore d'un culte public.

Étudiez ces vies avec vos cœurs de chrétiennes et de mères, et vous y trouverez des guides pour l'accomplissement de tous vos devoirs et pour toutes les circonstances de votre existence terrestre. Je serai trop heureux si je puis contribuer par ce modeste travail à faire de vous des femmes vraiment fortes et saintes!

PRÉFACE

Les *Vies des saints* ne manquent pas à la piété catholique. Depuis les immenses in-folio des *Acta sanctorum* jusqu'aux modestes feuilles des *saints du mois*, l'Hagiographie s'est donné libre carrière. Plus ou moins heureuse dans les formes qu'elle a choisies, elle a toujours eu d'excellentes intentions et a fait du bien. C'est dans la pensée de multiplier ce bien que l'auteur du *Missionnaire de la campagne* a consacré les rares loisirs de son ministère à recueillir quelques vies de saints. Il les propose à la méditation de ces chrétiens qui ont conservé la louable habitude de chercher des modèles dans les vrais serviteurs de Dieu. Point trop longues, ces lectures ne demanderont aux fidèles que les courts instants dont peuvent disposer la plupart; elles sont cependant assez étendues pour échapper à cette sécheresse que l'on rencontre trop souvent dans des œuvres de ce genre.

Persuadé que, dans la lecture des vies des saints, c'est surtout l'édification que l'on doit rechercher, l'auteur de celles-ci s'est moins préoccupé des beautés de la forme que de la solidité du fond. Il a pensé que la sublimité des actes bien mise en évidence suffisait à fixer toute l'attention. En quelques pages il s'est efforcé de retracer le tableau toujours admirable des merveilles opérées par la grâce dans chacun des saints qu'il propose pour modèles à ceux qui veulent se sanctifier.

Écrit avec le cœur plus encore qu'avec l'esprit, ce livre pourra faire naître dans les âmes le désir du bien et un peu de cette énergie, si commune autrefois, si rare aujourd'hui, mais toujours nécessaire pour arriver à la sainteté.

Des réflexions simples et pratiques accompagnent chaque lecture. Elles sont tirées de ce qu'il y a de plus saillant dans la vie du saint, et peuvent servir de sujet de méditation aux personnes habituées à ce pieux exercice.

A ces divers titres, ces nouvelles *vies de saints* seront, je l'espère, favorablement accueillies par les familles chrétiennes. Puissent-elles y faire aimer le bon Dieu qui est toujours si admirable dans ses saints!

UN MODÈLE

POUR CHAQUE JOUR DE L'ANNÉE

OU

NOUVELLE VIE DES SAINTS

VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

La vie de Jésus-Christ devrait être familière à tous les chrétiens. Chacun d'eux devrait dire avec saint Paul : « Je n'ambitionne qu'une science, celle qui consiste à connaître Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. » Toutefois, il n'est pas petit le nombre de ceux qui n'ont aucune notion de l'existence mortelle de notre divin Rédempteur. Retraçons succinctement sa belle vie où tout brille d'une douce lumière, où tout respire la miséricorde et l'amour.

La vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ est bien différente de celle des mortels. Les hommes ne sont rien avant de naître. Avant leur apparition sur cette terre, personne ne pense à eux, ne s'occupe d'eux, pas même les parents qui doivent leur donner le jour. — Ils sont peu de chose quand ils existent.

Durant leur vie, ils peuvent exciter plus ou moins l'admiration de leurs semblables, projeter un plus grand ou un moindre éclat sur la société, faire plus ou moins de bruit parmi leurs semblables ; mais quoi qu'il en soit, leur réputation ne s'étend pas très loin. — Et après leur mort, ils sont bientôt oubliés, même de ceux qui leur étaient les plus attachés et les plus dévoués. Il n'en est pas ainsi de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce Dieu Sauveur a été grand avant de naître, grand pendant sa vie, et surtout grand après sa mort.

D'abord il a été grand avant de naître. Il n'était pas encore arrivé parmi les hommes ; il devait encore s'écouler de nombreux siècles avant sa naissance temporelle, que déjà on connaissait son nom, son pays, sa vie dans tous ses détails : on savait qu'elle serait sa mère : une Vierge ; qu'il serait trahi par l'un des siens, persécuté et mis à mort ; que ses vêtements seraient tirés au sort ; qu'il ressusciterait et monterait au Ciel.

Il a été grand pendant sa vie, puisqu'il a commandé à la nature et aux éléments. Il a, par un seul signe de sa main, par une seule parole sortie de sa bouche, guéri les malades, purifié les lépreux, éclairé les aveugles, redressé les boiteux et ressuscité les morts. Il a parlé et agi comme jamais homme n'avait parlé ni agi.

Il est grand après sa mort. Aujourd'hui son nom est sur toutes les lèvres et dans tous les cœurs. Les vrais chrétiens le bénissent. Les impies le blasphèment. Aussi, le grand Napoléon disait un jour : « A l'heure qu'il est, des millions d'hommes se

feraient égorger pour Jésus-Christ et pas un de mes sujets ne voudrait verser une goutte de son sang pour moi. »

Dans le modeste récit que nous allons esquisser de la vie admirable de l'Homme-Dieu, nous n'aurons d'autres guides que l'Évangile et la tradition.

Vers l'an 4004 de la création, et le 25 du mois de mars, l'Archange Gabriel fut député vers une vierge de la tribu de Juda, appelée Marie, qu'un homme de la maison de David, nommé Joseph, avait épousée. Elle habitait une pauvre maisonnette à Nazareth. — « Je vous salue, lui dit le messager céleste, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous. » Marie se trouble à ces paroles : « Ne craignez point, reprend l'envoyé céleste, vous avez trouvé grâce devant le Seigneur. Voici que vous concevrez et enfanterez un fils que vous nommerez Jésus. Il sera le Fils du Très-Haut, et son règne n'aura point de fin. — Comment cela pourrait-il se faire, répond l'humble Vierge, puisque j'ai voué à Dieu ma virginité ? — Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, c'est pour cela que celui qui naîtra de vous sera saint, et s'appellera le Fils de Dieu. »

Marie ne veut pas sonder davantage les mystères du Seigneur : « Qu'il me soit fait selon votre parole. » Et en ce moment s'accomplit le plus grand des mystères de notre sainte religion : le mystère de l'Incarnation. Et Celui que le Ciel et la terre ne peuvent pas renfermer abaisse la hauteur des Cieux, vient revêtir, au sein de la plus pure des Vierges, la forme de l'es-

clave, en unissant la nature humaine à la deuxième personne de l'auguste et adorable Trinité.

Quelque temps après, on publia un édit de l'empereur Auguste, en vertu duquel on devait faire le dénombrement de tous les sujets de l'empire romain. Cet ordre obligea tous les Juifs de se rendre dans le lieu dont leur famille était originaire. C'est pourquoi saint Joseph et la sainte Vierge se rendirent à Bethléem, qui était la ville de David. Dieu permit qu'ils ne trouvassent pas de place dans l'hôtellerie, à cause du grand nombre de personnes que le dénombrement, ordonné par l'empereur, avait amenées à Bethléem. Ils se retirèrent dans une caverne qui servait d'étable à l'hôtellerie. Ce fut dans ce lieu pauvre et misérable que Notre-Seigneur voulut naître, afin de nous donner dès lors un exemple admirable de cette parfaite humilité qu'il a pratiquée toute sa vie. Sa naissance, annoncée à la sainte Vierge le 25 mars, eut lieu le 25 décembre, vers le milieu de la nuit. C'est pour rappeler cette circonstance que l'Église célèbre tous les ans la messe de minuit.

Non loin du lieu où naquit le Sauveur du monde, des bergers veillaient à la garde de leurs troupeaux. Le Rédempteur voulut avoir pour premiers adorateurs ces hommes simples et pauvres. S'il est le roi des Anges, il est aussi le père des malheureux, l'ami et le consolateur de ceux que dédaigne le monde. Il leur envoie un de ses anges tout éclatant de lumière, et comme ils sont saisis de frayeur : « Ne craignez rien, leur dit le messager céleste, voici que je vous annonce une grande joie. Aujourd'hui, dans la ville

de David, vous est né un Sauveur qui est le Christ Seigneur. Vous le reconnaîtrez à ceci : Vous trouverez l'Enfant enveloppé de langes, et couché dans une crèche. » Au même instant une troupe nombreuse de l'armée céleste se joignit à l'Ange, louant Dieu et disant : « Gloire à Dieu au plus haut des Cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Puis les Anges disparurent et rentrèrent dans les Cieux. — Les bergers remplis d'admiration et de joie, se levèrent aussitôt, se disant l'un à l'autre : « Hâtons-nous, et allons à Bethléem, et voyons les merveilles que le Seigneur vient de nous annoncer. » Ils accoururent à la grotte de David, et ils y trouvèrent Marie et Joseph, et l'Enfant Jésus couché dans une crèche. Après avoir adoré, avec foi et simplicité de cœur, le Dieu anéanti pour les sauver, ils s'en retournèrent bénissant le Seigneur et publiant partout les merveilles dont ils ont été les témoins.

Mais le Fils de Dieu n'est pas venu sauver les pauvres seuls, il est descendu du Ciel pour le salut de tous les hommes. C'est pour cela qu'il réunit autour de sa crèche les petits et les grands, les rois de l'Orient et les pâtres de Bethléem. Les Mages, conduits par une étoile miraculeuse, viennent donc à leur tour, des régions de l'Orient, déposer aux pieds de l'Enfant Jésus le tribut de leurs adorations.

Huit jours après sa naissance, le divin Enfant fut circoncis selon la loi de Moïse et reçut le nom de Jésus, qui veut dire Sauveur. Ce nom mystérieux, apporté du Ciel, est le symbole de la miséricorde et du pardon. — Le quarantième jour après sa venue

sur la terre, le Fils de l'Éternel fut présenté au temple pour y être racheté par l'offrande du pauvre. C'est là qu'un saint vieillard nommé Siméon, et une sainte veuve, Anne la prophétesse, conduits par le Saint-Esprit, rendirent témoignage de sa divinité. Siméon ayant reçu dans ses bras, déjà affaiblis par l'âge, le divin Enfant, laissa échapper de ses lèvres prophétiques ces paroles qui se réalisent chaque jour : « Cet enfant a été établi pour être un objet de ruine et de résurrection pour plusieurs en Israël. » Oui, il sera dans tout le cours des siècles la résurrection de ceux qui écoutent sa voix, qui croient à sa parole, qui se conforment à sa loi, qui s'attachent à sa personne ; il sera la ruine de ceux qui dédaignent de l'entendre, qui refusent de le croire, qui résistent à ses instructions, qui désobéissent à ses préceptes. Siméon, remettant l'enfant à sa mère, s'écria : « Maintenant, ô Seigneur, vous pouvez retirer votre serviteur de ce monde, il meurt en paix ; car ses yeux ont vu celui qu'ils désiraient voir... »

Mais si le cœur de Siméon est en paix, à cause de Jésus, il n'en est point ainsi d'Hérode. La prophétie du vieillard commence à se réaliser. Le fils de Marie est une pierre d'achoppement pour ce prince jaloux et cruel. Ne voyant point revenir chez lui les Mages qui, en passant à Jérusalem, avaient promis de l'informer du lieu de la naissance du Messie, roi d'Israël, il entra en fureur, et craignant de rencontrer dans ce nouveau-né un rival puissant, capable de le supplanter sur son trône et de lui ravir sa couronne, il veut le faire mourir. Et pour que cette victime tombe sûrement sous ses coups, le cruel mo-

narque fait massacrer tous les enfants de Bethléem et des alentours, âgés de deux ans et au-dessous. Des flots d'un sang innocent, coulent partout. Des gémissements lamentables se font entendre dans Rama. Mais le Dieu-Enfant, à qui seul on en veut, se rit et se joue des desseins des méchants, et seul il échappe à ce massacre général. Joseph, surnaturellement averti de ce danger, prend l'enfant et sa mère et s'enfuit en Égypte. Après la mort d'Hérode, l'Ange ayant de nouveau averti Joseph, la sainte famille revint à Nazareth. C'est dans cette petite ville que le Dieu Sauveur passe les vingt-huit années qui s'écoulent avant qu'il commence sa grande mission. Là, inconnu au monde, il exerce l'humble et pénible métier de charpentier à l'exemple de Joseph, son père adoptif. Là, il sanctifie le travail devenu, depuis le péché, une punition pour l'homme et obéit avec une docilité parfaite à Joseph et à Marie pour nous apprendre à ne point dédaigner le travail et à nous soumettre à ceux qui ont autorité sur nous.

A l'âge de douze ans, les enfants des Juifs commençaient à prendre part aux pratiques publiques de la loi de Moïse. Lorsque le divin Sauveur eut atteint cet âge, Joseph et Marie le conduisirent au temple pour les fêtes de Pâques, et dans cette circonstance, le voile qui couvre l'enfance du divin Enfant, s'entr'ouvre pour un moment. — Après avoir accompli les rites de la loi, la sainte famille quitte la ville de Jérusalem au milieu de ces nombreuses caravanes qui couvraient, à l'époque des fêtes, les routes de la Judée. A la fin de la première journée,

Joseph et Marie ne voyant point Jésus qu'ils ont cru jusqu'alors avec l'un de leurs parents ou amis retournent sur leurs pas, cherchent l'enfant et le trouvent dans le temple parmi les docteurs de la loi. Ceux-ci, émerveillés de la sagesse extraordinaire de ses paroles, l'avaient contre tout usage fait asseoir sur l'un de leurs sièges. Il leur expliquait la loi, et donnait des réponses admirables à leurs questions ; et chacun de dire : « Comment cela peut-il se faire puisqu'il n'a pas eu de maître et qu'il n'a pas appris les lettres ? » Demandez-en la raison à saint Jean : « C'est qu'il est plein de grâce et de vérité ! » Demandez-le à l'Enfant lui-même, il vous répondra : *Je suis la vérité*. L'Enfant-Dieu, obéissant à la voix de ses parents, retourna avec eux à Nazareth, et pendant les dix-huit années qui vont suivre toute son histoire est résumée par ces paroles du saint Évangile : *Et il leur était soumis... Et il grandissait en âge et en sagesse.*

La vie cachée de Jésus-Christ durait depuis trente ans, et les temps étaient arrivés où il devait se manifester. Mais avant de se rendre témoignage à lui-même, il devait, d'après une prophétie connue de tout le peuple juif, recevoir le témoignage du dernier et du plus grand des prophètes. Ce prophète fut saint Jean-Baptiste qui mena la vie la plus extraordinaire et la plus sainte. A cause de ses vertus éminentes, quelques-uns le prennent pour le Messie ; mais il déclare qu'il n'en est que le précurseur. « Le Messie, dit-il, est au milieu de vous, mais vous ne le connaissez pas. Et il est si grand que je ne suis pas digne de dénouer le cordon de sa chaus-

sure. » Un jour, le Sauveur se dirigeant vers le Jourdain, Jean en le voyant paraître s'écria : *Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde.*

Humblement mêlé à la foule, Jésus s'approche de Jean pour recevoir de lui le baptême. Jean s'y refuse parce qu'il se croit indigne de cette faveur. Et comme Jésus insiste et descend dans les eaux du fleuve, une grande lumière l'environne, une colombe d'une blancheur éclatante descend sur sa tête, et une voix venue du Ciel profère ces paroles : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances.* — Des bords du Jourdain, Jésus passe au désert où il jeûne, prie et veut être tenté. Il y passe quarante jours et quarante nuits, nous apprenant ainsi la conduite que nous devons tenir lorsque nous nous préparons à embrasser un état.

Sur le lac de Génézareth, il commence à former le collège apostolique en appelant à sa suite quatre pauvres bateliers qui sont bientôt suivis de huit autres et d'un plus grand nombre de disciples. C'est ici qu'il faudrait suivre Jésus-Christ pas à pas, mais comme cela nous mènerait trop loin nous ne ferons qu'esquisser sa vie apostolique en le considérant comme *docteur*, comme *consolateur*, comme *médecin* et comme *Sauveur*.

1° Jésus docteur. Il s'appelle la lumière des nations ; aussi, il parcourt les villes et les bourgades, semant partout la parole de vie qui dissipe les ténèbres de l'erreur et répand au loin les rayons de la divine vérité. Il parle comme jamais homme n'a parlé. Sa parole simple, mais vive, animée, persua-

sive, excite chez tout le monde la plus profonde admiration. Intelligible aux savants, il est compris aussi du simple peuple. Rien de plus étonnant que sa doctrine. Il annonce des dogmes qui heurtent de front tout ce qu'on avait enseigné jusque-là. Ses anathèmes tombent sur ce que les hommes n'ont cessé d'adorer : richesses, plaisirs, honneurs ; sa parole relève tout ce qu'ils ont abaissé : persécution, pauvreté, larmes, souffrances, pardon des injures. Il proclame avec une autorité merveilleuse et la clarté la plus persuasive les dogmes de l'unité de Dieu, de l'immortalité de l'âme, de la résurrection des corps, de l'éternité des peines et des récompenses. La morale prêchée par Jésus-Christ, résumant et expliquant la loi et les prophètes, est contenue entière dans ces mots : *Aimez Dieu et vos semblables*. Voilà le précepte qui a changé le monde. « Faites aux hommes tout ce que vous désirez qu'ils vous fassent à vous-mêmes. Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent ; bénissez ceux qui vous maudissent, et priez pour ceux qui vous calomnient... N'amassez pas des trésors sur la terre où la rouille et les vers les dévorent ; mais ramassez-en pour le Ciel où il n'y a ni vers, ni rouille qui dévorent... Cherchez d'abord le royaume de Dieu et la Justice et tout le reste vous sera donné par surcroît. » Mais Jésus n'est pas seulement docteur, il est aussi consolateur :

2° Jésus consolateur. Si en venant sur la terre, le Sauveur trouve des hommes livrés à l'ignorance et au mensonge, il en trouve aussi en proie au malheur, à la peine, à la souffrance ; c'est pourquoi il s'applique

à guérir, ou plutôt à soulager ce mal de l'humanité. Nul ne sut jamais consoler comme Jésus. Son cœur divin, abîme de miséricorde, de tendresse et de charité, s'est ouvert pour être l'asile, le refuge de tous les affligés, pour laisser couler dans notre vallée de larmes, des torrents de grâce et de consolation... N'appelle-t-il pas à lui tous les malheureux : « Venez à moi, vous tous qui êtes accablés sous le lourd fardeau de la peine, de la douleur et de l'infortune, et je vous soulagerai. » S'il est des larmes que les hommes ne puissent sécher, Jésus se charge d'en tarir la source. Témoins les innombrables malheureux qu'il n'a cessé de secourir. Un jour, on le voit se rendre avec empressement aux sollicitations d'un père affligé qui le supplie de venir imposer les mains à sa fille qui se meurt. Il le suit, et, pour consoler ce père désolé, il rend la vie à l'enfant.

Une autre fois, entrant dans la ville de Naïm il ne peut voir, sans une profonde compassion, les larmes d'une mère qui accompagnait à sa dernière demeure son fils unique. Il arrête le convoi, commande à la mort de rendre sa victime, et, prenant le jeune homme par la main, il le rend à cette mère éplorée en lui disant : « Femme, ne pleurez plus, je vous rends votre fils plein de vie. »

Plus tard, il ne peut être témoin des pleurs de Marthe et de Marie, inconsolables de la mort de leur frère bien-aimé, sans en être touché ; leur douleur se communique à son cœur et, pour les consoler, il ressuscite Lazare enseveli depuis quatre jours. C'est ainsi que Jésus se montre le consolateur des malheureux.

3° Jésus médecin. Tous les affligés de diverses langueurs et de diverses maladies, tels que les possédés, les fanatiques, les aveugles, les sourds et les muets ; tous les pécheurs accablés d'infirmités spirituelles qui ont recours à lui, ne s'en sont jamais retournés sans avoir obtenu une radicale et complète guérison. L'Évangile nous en fournit de nombreuses preuves ; citons-en quelques-unes.

Les malheureux que la lèpre dévore sont repoussés loin de la société, bannis des villes, rejetés de tous. Ils n'osent approcher de leurs semblables. Morts au monde, déshérités des joies de la vie, en proie à d'affreuses douleurs, ils n'ont plus de familles, plus d'amis. Je me trompe ! ils en ont encore un, c'est Jésus qu'aucune infirmité ne rebute. Il souffre les lépreux à ses pieds, il supporte qu'ils l'approchent ; il ne craint pas de se souiller à leur contact. Il s'émeut à la vue de leur misère, il s'arrête à leur voix, pose sa main sur leur chair ulcérée et les purifie.

Dans une circonstance éclatante, il guérit le corps et l'âme d'un pauvre paralytique en lui remettant ses péchés. Il n'y a qu'un Dieu, s'écrient les pharisiens scandalisés, qui puisse remettre les péchés. Soit, répond le Sauveur ; mais afin que vous sachiez que le fils de l'Homme est Dieu et qu'il a ce pouvoir : « Paralytique, levez-vous, emportez votre lit et marchez. » Le paralytique se lève, emporte son lit et marche. Voilà comment Jésus-Christ prouve qu'il est véritablement médecin.

Mais si Jésus se plaît à verser un baume sur toutes les plaies du corps, il vise surtout à fermer

les blessures de l'âme. Témoin la femme adultère : « Allez, lui dit-il, et ne péchez plus ; vos péchés vous sont remis. » Témoin Madeleine, la pécheresse de la cité : « Beaucoup de péchés lui ont été pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé. »

O divin médecin, passez dans nos familles où il y a des sourds qui ne veulent pas prêter l'oreille à vos paternelles invitations, faites-les entendre. Il y a des âmes paralysées, engourdies, qui ne veulent pas marcher dans le chemin de la vertu ; dites-leur de se lever et d'aller en avant. Ah ! Jésus, il y a surtout des morts, versez une larme d'attendrissement sur leur malheureux sort et puis, criez-leur comme à Lazare de sortir du tombeau de leurs iniquités.

4° Jésus Sauveur. L'Homme-Dieu n'est pas seulement docteur, consolateur et médecin, il est encore Sauveur. Comme tel il est la victime universelle du péché ; il est le grand pénitent de l'humanité tout entière. Il doit donc être frappé de Dieu et des hommes. C'est pour cela qu'il a été persécuté par Hérode, poursuivi par la haine des scribes et des pharisiens ; saturé d'opprobres, d'humiliations, d'amertumes et condamné à une mort ignominieuse. Souvenons-nous de la trahison de Judas, du reniement de saint Pierre, de l'abandon des autres apôtres. Suivons-le à Gethsémani où il se voit, seul, livré à la justice de son père. Son âme est triste jusqu'à la mort et il entre en agonie. Allons avec lui au prétoire où il ne rencontre que mépris et outrages. Là il est conspué, flagellé, couronné d'épines. Suivons-le au Calvaire, tombant sous le faix horrible du

bois de son sacrifice. Contemplons la divine Victime élevée sur la Croix entre le ciel et la terre. Son corps dépouillé de ses vêtements est déchiré, empourpré de son sang ; ses mains et ses pieds sont percés, son côté ouvert.

A l'heure solennelle où la rédemption du monde est consommée, la nature entière s'émeut et pleure son Créateur : le voile du temple se déchire, le soleil s'obscurcit, la terre tremble, les rochers se fendent et les morts sont rendus à la vie. A ce spectacle, ses ennemis effrayés s'écrient : C'est vraiment là le Fils de Dieu.

Réflexions pratiques.

En méditant un instant la vie étonnante du Fils de Dieu fait homme, notre esprit et notre cœur doivent être subjugués. Mais ne nous arrêtons pas à une vaine et stérile admiration. Efforçons-nous d'entrer dans le sanctuaire de cette existence pleine de charité. Étudions-la dans toutes ses circonstances et chaque pas que nous ferons dans cette étude nous fournira de nouveaux sujets d'étonnement. Souvenons-nous sans cesse que Jésus-Christ a voulu être notre modèle, et que, en qualité de chrétiens, nous sommes obligés de l'imiter. Efforçons-nous de régler notre vie sur la sienne, afin qu'il nous reconnaisse pour ses enfants, et qu'au jour de la justice il nous confesse devant son Père céleste.

Plan de méditation.

Vie de Jésus : 1° Mystère de grandeur.
2° Mystère d'anéantissement.
3° Mystère de consolation.

Autre plan.

1° La vie de Jésus-Christ est l'honneur et la gloire du monde.

2° Elle chasse les ombres et fait briller la lumière.

VIE DE LA SAINTE VIERGE

Le Fils unique de Dieu devant se faire homme et descendre sur la terre au milieu des temps, son Père lui choisit et prépara une mère digne de lui. Cette créature privilégiée fut Marie qu'il combla de grâces, de bénédictions et de privilèges extraordinaires. Il la fit naître de deux saints époux, déjà avancés en âge, appelés Joachin et Anne. Son père était de la tribu de Juda et de la race de David, et sa mère était de la tribu de Lévi. Marie vint au monde le 8 septembre, environ quinze ans avant l'ère chrétienne. Et l'Église célèbre sa naissance par une fête spéciale. Bien plus, elle a instituée la fête de l'Immaculée-Conception, comme pour se hâter de rendre honneur à Marie, dès qu'elle a commencé à être, ne pouvant marquer d'une manière plus expressive tout ce qu'on entend décerner d'éloges glorieux à l'illustre Mère d'un Dieu caché. — Dès sa première enfance, Marie fut élevée à l'ombre d'un sanctuaire de Jérusalem par des femmes pieuses qui se dévouaient au service de Dieu, aux bonnes œuvres et à la prière. A l'âge de trois ans, la jeune Vierge se consacre irrévocablement à Dieu. C'est ce souvenir que l'Église a voulu perpétuer en instituant la fête de la Présentation, fixée au vingt-unième jour de novembre. Il y avait

neuf ans que Marie habitait auprès des saints tabernacles, lorsqu'elle perdit son vieux père, qui mourut en bénissant sa fille. Peu de temps après, Anne mourut aussi. Restée orpheline, n'ayant plus rien de tout ce qu'elle avait aimé sur la terre, Marie dirigea toutes ses pensées vers les choses divines. Elle choisit Dieu pour son unique héritage, et elle se voua au service de son autel, avec l'intention de ne jamais sortir du lieu saint. Mais ses tuteurs ne partagèrent point ses sentiments, et bientôt ils songèrent à donner à leur pupille un époux digne d'elle. Marie avait alors de quinze à seize ans. Ce projet d'hymen consterna la jeune Vierge. Elle se défendit, toutefois elle dut obéir. Les prétendants se présentèrent et, parmi tous, le sort désigna un pauvre charpentier, homme avancé en âge, pour être aux yeux des hommes l'époux de Marie, mais aux yeux du ciel le protecteur et le gardien de sa virginité. Joseph était comme elle de la tribu de Juda et de la race de David ; on dit même qu'il était le chef et le principal héritier de cette dynastie tombée.

Les deux époux habitèrent la petite ville de Nazareth en Judée, sur les bords de la mer de Galilée. Joseph, malgré son origine illustre, était réduit à gagner sa vie par le travail de ses mains.

La Vierge Marie, plus pure et plus douce que les Anges, passait toutes ses journées à prier et à travailler, dans l'humble solitude de sa maison. Elle ignorait les grands desseins que le bon Dieu avait sur elle ; et, en demandant chaque jour, dans ses prières la grâce de voir, avant de mourir, le Dieu-Sauveur, le Christ promis et attendu dès le commen-

cement du monde, elle aspirait au bonheur d'être la servante de la Vierge, qui, selon les antiques prophéties, devait l'enfanter.

Il y avait deux ou trois mois que Joseph et Marie étaient à Nazareth, lorsque, le 25 mars, l'Archange Gabriel fut envoyé à Marie pour lui annoncer qu'elle était la créature choisie de toute éternité pour être la mère du Fils de Dieu, le libérateur du monde. L'Ange étant entré dans le lieu où était Marie, lui dit : « Je vous salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Marie, l'entendant, fut troublée par ces paroles, et elle songeait à ce que pouvait être cette salutation. Et Gabriel reprit avec un religieux respect : « Ne craignez point, ô Marie ! car vous avez trouvé grâce devant le Seigneur. Vous allez concevoir et enfanter un Fils, et vous l'appellerez Jésus. Il sera grand et son nom sera le *Fils du Très-Haut*. Le Seigneur Dieu lui donnera l'héritage royal de David son père, et il régnera éternellement sur la race de Jacob, et son règne n'aura point de fin. » Étonnée de si grandes choses, Marie demanda comment de telles merveilles auraient leur entier accomplissement, puisqu'elle s'était donnée à Dieu sans réserve et pour toujours. L'Ange lui répondit : « Le Saint-Esprit viendra en vous : la vertu du Très-Haut étendra sur vous son ombre ; c'est pourquoi celui qui naîtra de vous sera nommé le Fils de Dieu. » Et pour donner une preuve immédiate et sensible de la vérité de ses paroles, Gabriel ajouta : « Voilà que votre parente Élisabeth a elle-même conçu un fils dans sa vieillesse, car rien n'est impossible à Dieu. » Marie

répondit par ce mot qui fit descendre le Verbe du ciel et qui retentit à travers les siècles : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Aussitôt l'Ange disparut... Et Dieu le Fils s'incarna en Marie. C'est ainsi que la Sainte Vierge devint miraculeusement mère. Mère du Fils unique de Dieu, vraie mère de Dieu, Épouse du Père céleste, Mère du Fils, temple et chef-d'œuvre du Saint-Esprit. Dès ce moment, la petite maison de Nazareth fut la première église catholique, et Marie en fut le premier ciboire, le premier tabernacle, le premier autel, mille fois plus saint que nos autels, nos tabernacles et nos ciboires d'or et de pierres précieuses.

Marie, pressée par la charité, traverse la Judée, et s'en va à Hébron, rendre visite à sa cousine Élisabeth. Celle-ci, voyant sa parente, connut prophétiquement le mystère de l'Incarnation et la félicita en lui disant qu'elle était bénie entre toutes les femmes et que le fruit de ses entrailles était béni. Ensuite elle lui déclara qu'elle était heureuse de recevoir la Mère de son Sauveur. C'est alors que Marie laissa échapper de ses lèvres le sublime cantique *Magnificat* qu'on a nommé la gloire des humbles et la confusion des superbes.

Marie, après avoir rendu avec autant de soin que de plaisir les devoirs de la charité à Élisabeth, revint à Nazareth où Dieu lui-même vint à son aide en dissipant les doutes de Joseph au sujet du mystère de l'Incarnation.

Lors du dénombrement général ordonné par César-Auguste, Joseph et Marie furent obligés d'aller à Bethléem, où ne trouvant pas de place dans les

hôtelleries, ils furent obligés de se réfugier dans une étable. C'est dans cette étable que la Vierge Marie enfanta Jésus sans assistance ni douleur, l'enveloppa elle-même de langes et le posa dans la crèche sur un peu de paille. — Non loin de là, il y avait des bergers qui passaient la nuit dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leur troupeau. Tout à coup un Ange se présenta devant eux et leur dit : « Je vous annonce une nouvelle qui remplira de joie tout le peuple. C'est qu'aujourd'hui dans la cité de David, il vous est né un Sauveur, qui est le Christ et le Seigneur. Et voici la marque à laquelle vous le reconnaîtrez : « Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Les bergers se rendirent en toute hâte à Bethléem, et trouvèrent Marie et Joseph veillant sur l'enfant couché dans la crèche ; et, ayant reconnu la vérité de tout ce qui leur avait été dit, ils s'en retournèrent en louant et en bénissant Dieu. Lorsque le huitième jour fut arrivé, l'enfant fut circoncis et reçut son nom, ce nom apporté du Ciel par un Ange et sous lequel tout genou fléchit : il fut appelé Jésus, c'est-à-dire Sauveur. — C'est dans l'étable que le Dieu pauvre avait reçu l'adoration des humbles représentants d'Israël ; c'est aussi dans l'étable que le Dieu venant pour sauver tous les peuples reçut l'adoration des princes d'Orient, connus sous le nom de Mages.

Quarante jours après cette merveilleuse naissance du Sauveur des hommes, l'humble Vierge, plus pure que les Anges, voulut se soumettre à la loi de la purification. Elle y porta l'offrande, non des riches, mais des pauvres : les femmes riches donnaient un

agneau, les femmes pauvres, deux tourterelles. Un homme juste et craignant Dieu, qui n'aurait pas voulu mourir sans avoir vu le consolateur d'Israël, se rendit au temple dans l'instant même où Marie et Joseph y présentaient Jésus. Cet homme appelé Siméon reçut le divin Enfant dans ses bras ; c'est alors qu'il laissa échapper de ses lèvres prophétiques ces paroles qui annoncent à Marie qu'un glaive de douleur transpercera son âme.

Après que ces mystères furent accomplis, les deux époux reprirent le chemin de Nazareth ; mais à peine arrivés, un Ange du ciel ordonna à Joseph de prendre l'enfant et sa mère, et de fuir en Égypte ; car Hérode va chercher l'enfant pour le mettre à mort. Joseph obéit aussitôt, et se retira en Egypte avec la Sainte Vierge et l'Enfant Jésus. Pendant ce temps-là, Hérode, croyant que les Mages s'étaient moqués de lui, entra en fureur et donna ordre de tuer tout ce qu'il y avait d'enfants dans Bethléem et aux environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous. Il espérait envelopper dans ce massacre le Messie qui venait de naître. Mais sa cruauté fut trompée. — Environ sept années après, Hérode étant mort, Joseph, sur un autre avertissement de l'Ange, ramena de l'exil à Nazareth la mère et l'enfant. L'humble charpentier se remit à l'établi, la Vierge redevint l'active et douce ménagère et l'Enfant-Dieu partagea leurs modestes travaux.

Joseph et Marie allaient tous les ans de Nazareth à Jérusalem pour y célébrer la fête de Pâques. Lorsque Jésus eut atteint sa douzième année, ils l'y menèrent avec eux. La fête étant passée, ils revinrent à

Nazareth, et, sans qu'ils s'en aperçussent, Jésus demeura à Jérusalem. Quelle ne fut pas leur désolation, quand après une journée de marche, ils s'aperçurent que le divin Enfant n'était point, comme ils l'avaient cru, avec quelqu'un de leurs parents ou de leurs amis ! Ils retournèrent sur leurs pas, et, après de longues recherches, ils le trouvèrent enfin dans le temple, assis au milieu des docteurs et les ravissant d'admiration par sa sagesse et ses réponses. « Pourquoi, mon Fils, avez-vous ainsi agi avec nous? lui dit tendrement Marie ; voilà votre père et moi qui vous cherchions, étant tout affligés. » « D'où vient que vous me cherchiez? répondit le divin Maître ; ne savez-vous pas qu'il faut que je m'occupe de ce qui regarde mon père? » Il revint avec eux à Nazareth et il leur était soumis, et il croissait en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes. L'Évangile ne dit pas autre chose de l'Enfant Jésus durant une période de dix-huit ans.

On croit que Jésus atteignit sa vingt-neuvième année lorsque mourut Joseph, de la mort la plus désirable, entre les regrets profonds de sa chaste épouse et les tendres embrassements de son Fils adoptif. Marie, éprouvée par cette perte, dut bientôt se préparer à d'autres douleurs. L'Homme-Dieu, devant commencer son divin apostolat, s'arrache aux tendresses de sa mère et va s'y préparer dans le désert par la prière, le jeûne et le baptême. Quelque temps après, il se fit des noces à Cana en Galilée. Les époux étaient parents de la Sainte Vierge. Ils la convièrent aux noces, avec Jésus et ses premiers disciples. Or, il arriva qu'au milieu du repas, le vin

manqua. Touchée de compassion pour ses hôtes, connaissant la charité et la puissance de son Fils, Marie lui dit : « Ils n'ont point de vin. » Jésus répondit : « Qu'y a-t-il en cela qui nous touche, vous et moi ! Mon heure n'est pas encore venue. » La mère du Sauveur s'adressant aux serviteurs leur dit : « Faites tout ce qu'il vous dira. » Or, il y avait là six grandes urnes de pierre. Jésus commanda aux serviteurs de les remplir d'eau ; ensuite il leur dit : « Puisez maintenant et portez au maître d'hôtel. » Il le firent, et l'eau se trouva changée en un vin meilleur que celui qu'on avait bu jusqu'alors.

L'Évangile ne nous parle plus de Marie jusqu'au temps de la passion du Sauveur, si ce n'est en deux occasions : la première, lorsqu'une femme, ravie des discours de Jésus, s'écria au milieu de la foule : « Heureuses les entrailles qui vous ont porté, et le sein qui vous a allaité. » La seconde occasion où il nous est parlé de Marie, c'est celle où, Jésus instruisant le peuple, quelqu'un vint dire au Sauveur que sa mère désirait lui parler ; Jésus lui répondit en montrant de la main ses disciples : « Voici ma mère et mes frères ; car quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans le ciel, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère. »

Nul doute que Marie n'ait suivi Jésus dans toutes ses prédications avec les saintes femmes dont l'Écriture nous parle comme s'étant attachées à la personne du divin Sauveur. Elle a certainement vu de ses yeux les mauvais traitements exercés par les habitants de Nazareth qui voulaient le précipiter du haut d'une montagne. Elle a été témoin des persé-

cutions suscitées contre ce Fils adorable par les scribes et les pharisiens cherchant constamment l'occasion de le perdre. Elle l'a suivi jusqu'au milieu des plus cruelles ignominies du Golgotha. Cette mère inconsolable a bien pu dire alors comme aux heures si désolantes du Jardin de Gethsémani, du prétoire et du Calvaire : « O vous tous qui passez, considérez et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne. »

Enfin le grand mystère du Salut des hommes touche à son terme : l'auguste Victime est sur la croix. Jésus, abreuvé d'opprobres, et n'ayant plus de sang à verser, va rendre le dernier soupir; c'est alors qu'adressant une dernière parole à Marie, il lègue sa Mère à son disciple bien-aimé et le disciple bien-aimé à sa Mère : « *Femme, voilà votre Fils;* vous, Jean, *voilà votre Mère.* » Tel fut le dernier gage de l'immense amour de Jésus pour les hommes; il leur laissa Marie pour Mère en les déclarant ses enfants dans la personne de saint Jean.

Quelle dut être la douleur de Marie en recevant dans ses bras et sur ses genoux le corps sanglant et meurtri de son divin Fils! comme aussi, quelle dut être sa joie en le voyant triomphant du tombeau et montant au ciel le jour de l'Ascension ! Nulle langue ne saurait l'exprimer.

L'Écriture sainte ne nous dit rien des dernières années de la vie de Marie. On croit qu'elle alla passer quelques années à Éphèse, avec saint Jean, durant la première persécution qui éclata contre les chrétiens et qu'elle revint ensuite à Jérusalem où elle mourut, entourée des apôtres et des disciples de Jésus, le 14 août de l'année 46, à l'âge de soixante-

six ans. Son corps virginal fut enseveli à Gethsémani, près de Jérusalem.

Le corps de Marie ne resta pas longtemps séparé de son âme. La bienheureuse Vierge ressuscita peu après sa mort et fut transportée en triomphe jusque dans le sein de Dieu même. Voici ce que rapporte à ce sujet la tradition :

Trois jours après les funérailles de Marie, saint Thomas qui n'avait pas pu se trouver au trépas de la douce Vierge et recevoir sa dernière bénédiction, supplia ses frères de lui permettre de contempler encore une fois les traits de la divine Mère de Jésus. Sur ses vives instances, les apôtres soulevèrent la pierre sépulcrale; mais, ô prodige admirable! Ils n'y trouvèrent plus que des fleurs fraîches et odorantes, et une robe virginale, simple et modeste vêtement, dit Chateaubriand, de cette Reine de gloire que les anges avaient enlevée aux Cieux.

Réflexions pratiques.

La vie admirable de Marie a été une vie de prière, de sacrifices et d'union à Jésus-Christ.

I. Les premières années de cette Vierge incomparable, dans le temple, ne sont autre chose qu'une prière continuelle; lorsqu'elle habitait la pauvre demeure de Nazareth, lorsqu'elle suivait Jésus, cessa-t-elle de prier? Non, certainement; elle sut parfaitement unir le travail à la prière, la vie active à la vie contemplative. Sachons imiter Marie dans cette vie de prière en offrant à Dieu nos actions et nos travaux de chaque jour.

II. La vie de Marie fut une vie de sacrifices; elle a

passé par de rudes épreuves; son cœur fut constamment abreuvé d'amères angoisses; aussi est-elle appelée la Reine des martyrs. La vie du chrétien n'est-elle pas un combat de chaque jour?... Semons ici-bas dans les larmes et la prière pour moissonner un jour comme Marie dans la joie et le bonheur.

III. Enfin la vie de Marie fut une vie d'union à Jésus-Christ. Qui pourrait dire combien Marie a aimé Jésus. Avec quel bonheur ses pensées le suivaient lorsqu'il était absent! Avec quel ravissement ses regards le contemplaient lorsque ce divin Fils était près d'elle! Avec quelle tendresse son cœur s'ouvrait à lui, lorsque après l'Ascension elle le recevait dans l'Eucharistie! A son exemple cherchons sans cesse Jésus et aimons à nous unir à lui par la sainte communion. Cette union déjà si douce sur la terre recevra son sublime couronnement dans le Ciel.

La vie de Marie, si pleine de bonnes œuvres, n'est-elle pas une accusatrice incessante de notre lâcheté et de notre indifférence.

Plan de méditation.

I. Marie est la cause de notre joie.

II. L'objet de notre espérance.

III. Ce que nous devons faire pour avoir part à cette joie et à cette espérance.

MOIS DE JANVIER

CIRCONCISION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

1er janvier.

La circoncision à laquelle notre divin Sauveur a daigné se soumettre était le signe de l'alliance que Dieu avait faite avec Abraham; signe qui distinguait les descendants de ce grand patriarche de tous les autres peuples de la terre avec lesquels le Seigneur n'avait pas fait un pacte semblable. — Par la circoncision les Israélites consacraient leurs enfants à Dieu le huitième jour après leur naissance; et dès ce moment ils appartenaient au peuple choisi, ils étaient initiés au service du vrai Dieu; ils s'engageaient solennellement, et à croire les vérités que le Seigneur avait révélées, et à vivre conformément aux règles de morale qu'il avait tracées. L'Enfant-Dieu, né d'une Vierge et lui-même immaculé, n'était pas plus tenu à la loi de la circoncision qu'aux autres observances mosaïques. Néanmoins il a daigné s'y assujettir pour nous donner un grand exemple et une

grande leçon. Il a voulu nous apprendre à garder la loi de Dieu avec la fidélité la plus parfaite, et à ne pas chercher dans de vains prétextes, des excuses à notre lâcheté et à notre désobéissance; il a voulu guérir notre orgueil par ses humiliations; il a voulu enfin nous insinuer la nécessité de la circoncision du cœur dont celle de la chair n'était que la figure.

Le divin Enfant fut donc circoncis par Marie et Joseph dans l'étable même de Bethléem et y reçut alors le nom adorable de Jésus qui veut dire Sauveur. Cette étymologie nous a été donnée par l'ange Gabriel disant à Joseph : « Vous l'appellerez Jésus, parce que c'est lui qui délivrera son peuple de ses péchés. »

Le 1er janvier, jour où l'Église célèbre la Circoncision, les païens célébraient une fête solennelle en l'honneur de Janus, un de leurs dieux qui a donné son nom à ce mois, et en l'honneur de la déesse *Strenia* ou *Strena*. A cette occasion on se faisait mutuellement des présents et on se livrait à de honteux divertissements à la suite de repas fort licencieux. — Plusieurs Pères de l'Église, instruits des scandales qui se donnaient durant cette fête, s'élevèrent fortement contre de tels abus. Voici ce que disait, à ce propos, saint Augustin aux fidèles de son diocèse : « Les païens donnent des étrennes, donnez des aumônes; ils se délassent par des chansons impures, délassez-vous par les saintes Écritures; ils courent au théâtre, volez à l'église; ils s'enivrent, vous, jeûnez. »

Les chrétiens ont aussi gardé l'habitude des étrennes et des visites d'amitié et de politesse imposées par l'usage. La religion les approuve dès lors surtout

qu'elles deviennent l'occasion et la source de réconciliations nombreuses.

Le 1er janvier, avant la grand'messe de la Circoncision, dans la plupart des églises, on chante le *Veni creator;* c'est pour implorer les lumières du Saint-Esprit au commencement de l'année nouvelle. La veille on donne un salut solennel de pénitence et d'actions de grâces. On y chante le *Miserere* et le *Te Deum*, pour demander pardon à Dieu des fautes commises et le remercier des grâces reçues pendant l'année qui finit. On termine par l'absoute et le *De Profundis*, pour ceux de nos parents et de nos frères que la mort a frappés autour de nous pendant cette même période.

Réflexions pratiques.

D'après nos saints Livres la circoncision du corps ne sert de rien sans celle du cœur dont elle est le symbole. Cette circoncision du cœur, substituée par l'Évangile à la circoncision de la chair, consiste dans le retranchement de toutes les passions criminelles qui nous tyrannisent. Cette circoncision spirituelle est nécessaire parce qu'elle est, à proprement parler, la grâce de l'Évangile qui nous fait appartenir à Jésus-Christ, dit saint Paul : « Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses passions et ses désirs déréglés. » Mortifier sa chair ou la satisfaire, c'est une question de vie ou de mort pour nous.

Hélas! une bien triste expérience ne me l'a que trop souvent appris; si, encore à présent, je fais tant de péchés, n'est-ce pas mon amour des plaisirs, et mon esprit d'immortification qui en sont la cause?

En parcourant ma vie du matin au soir, du lundi au dimanche, du commencement du mois à la fin, je ne puis m'empêcher de voir que si j'avais circoncis mon cœur en réprimant en lui tout amour désordonné, j'aurais évité la plupart de mes fautes. Je dois donc me mortifier, et je n'ai pas besoin d'un grand examen pour voir quoi et quand; c'est en tout et continuellement, parce que continuellement et en tout la concupiscence tend à m'entraîner.

Mon Dieu ! Je vous consacre les prémices de cette nouvelle année, et je vous promets de l'employer tout entière à votre service.

Plan de méditation.

Jésus-Christ, dans la fête de la Circoncision, nous donne l'exemple : 1° de l'humilité; 2° de l'obéissance; 2° de la souffrance.

Autre plan.

Dans la Circoncision Jésus-Christ nous apprend : 1° à souffrir; 2° à obéir.

SAINT ODILON, Abbé de Cluny

Même jour, 1er janvier.

Saint Odilon naquit l'an 962 en Auvergne. Ses parents qui occupaient un rang très élevé dans le monde, étaient d'une insigne piété. Son père, le seigneur de Mercœur, savait joindre la gloire des

armes à une loyauté exemplaire, et sa mère, après avoir édifié le monde, termina ses jours dans la vie religieuse.

Dès son enfance, Odilon manifesta une piété extraordinaire qui ne fit qu'augmenter de jour en jour. Aussi Dieu l'en récompensa d'une manière sensible. Dans un âge fort tendre, notre Saint perdit presque complètement l'usage de ses membres. Une sorte de paralysie lui ôtait tout mouvement. La personne qui prenait soin de lui, l'ayant conduit un jour à la porte d'un sanctuaire dédié à la Sainte Vierge, l'y abandonna quelque temps. L'enfant, ainsi délaissé, se démena si bien en s'aidant des pieds et des mains qu'il parvint à franchir le seuil. Tout joyeux, il avançait peu à peu vers l'autel. Lorsqu'il y fut arrivé, il en saisit le parement, et par une assistance miraculeuse de la glorieuse Mère de Dieu, au grand étonnement général, il recouvra subitement toutes les forces naturelles à son âge.

Mû par un sentiment de reconnaissance envers Dieu, Odilon lui consacra sa vie. Dès que l'âge lui permit de disposer de sa liberté, il se retira dans le monastère de Cluny, et y reçut l'habit des mains du saint abbé Maïeul. Par la pratique simple et humble de l'obéissance, il remplit l'ordre auquel il appartenait du parfum de ses vertus. A l'âge de vingt-neuf ans, quoique jeune profès, le pieux abbé le nomma son coadjuteur. Trois ans après saint Maïeul, sur son lit de mort, le choisit au milieu de tant de vénérables et anciens religieux pour être son successeur et gouverner l'abbaye. Tous les religieux se réjouirent de trouver en lui un Père digne de celui qu'ils pleu-

raient, et malgré sa résistance, ils l'élurent canoniquement. Peu de temps après il fut ordonné prêtre. — Le nouvel abbé ne contribua pas peu à augmenter la réputation de sainteté que possédait Cluny : il en fut, par sa charité, par sa pureté de vie et par ses œuvres merveilleuses, une des gloires les plus éclatantes.

La charité était la vertu qu'il pratiquait le plus ardemment sous toutes les formes. L'amour de Dieu le soutenait dans tous ses travaux ; aussi ne manquait-il jamais d'offrir le saint sacrifice de la messe tous les jours, malgré l'incommodité des voyages que nécessitait sa charge et malgré les maladies qu'il eut à supporter.

Il distribuait ses aumônes avec tant de profusion et de bonté que ceux qui l'entouraient allaient jusqu'à lui reprocher ce qu'ils appelaient sa prodigalité. Comme il ne doutait jamais de la puissance divine il ne craignait pas d'en être abandonné. Un jour qu'il visitait un de ses monastères où s'étaient réunis un grand nombre de religieux pour assister à ses entretiens, la nourriture manqua et les serviteurs n'avaient plus qu'un poisson pour tant de monde. Le Saint ordonna de servir ce qu'ils avaient et il se trouva que non seulement tous les religieux, mais encore tous les serviteurs furent pleinement rassasiés et les pauvres eurent aussi leur part.

En traversant une haute montagne, le Saint rencontra de pauvres gens, exténués de fatigue et de soif, et comme l'eau manquait, il ordonna aux siens de leur distribuer tout le vin que l'on portait pour lui et ceux qui l'accompagnaient. Peu après, on s'ar-

rêta pour la réfection et les serviteurs trouvèrent les flacons aussi pleins qu'avant. Car donner au pauvre, c'est donner à Dieu qui récompense surabondamment.

Saint Odilon traitait son propre corps avec une sévérité extrême. Ses jeûnes étaient rigoureux et continuels, il dormait fort peu, se couvrait de rudes cilices et portait constamment une chaîne de fer garnie de petites pointes. Malgré ses austérités, sa conduite envers les autres était pleine de douceur et de bonté. Vis-à-vis de ses inférieurs il ne prenait jamais un ton impératif et sévère ; il suppliait mais ne commandait pas. A ceux qui lui reprochaient sa prodigalité et sa bonté, il répondait : « Dussé-je même être condamné sur ce point, j'aime mieux pécher par excès de douceur que par excès de sévérité.

Sa charité envers le prochain éclata merveilleusement dans une grande famine qui désola et dépeupla la France en 1016. Saint Odilon après avoir fait distribuer aux indigents toutes les provisions de son monastère, ordonna de vendre les ornements et les vases sacrés de son église pour subvenir à tant de misère. Ces aumônes ne pouvant suffire, il se rendit dans les villes et les châteaux, afin d'exciter les princes et les riches à donner généreusement ; c'est ainsi que plusieurs milliers de personnes lui durent la vie. — Nouveau Tobie, il ensevelissait pieusement les morts que la misère et le froid avaient fait périr sur les grandes routes.

Bon nombre de malades recouvrèrent, par son intercession et ses prières, les uns la vue, les autres

la raison, d'autres l'usage de leurs membres. Un jour saint Henri, empereur d'Allemagne, étant à Cluny avec toute sa cour, on servit à table une coupe de cristal délicieusement ciselée et remplie d'aromates. C'était un chef-d'œuvre de l'art alexandrin qu'un prince d'Orient envoyait à saint Henri. Celui-ci fit appeler deux de ses chapelains, leur remit cette coupe et les chargea de l'offrir de sa part au bienheureux Odilon. Les deux chapelains s'acquittèrent en toute révérence de leur commission et revinrent en hâte auprès de l'empereur. La merveilleuse coupe faisait l'admiration des moines et excitait leur curiosité. Ils ne se contentèrent pas de la regarder, chacun voulut la tenir à la main, mais l'un d'eux laissa tomber le vase précieux qui se brisa en morceaux. L'accident avait eu lieu en l'absence d'Odilon ; les moines l'informèrent aussitôt de cette mésaventure. L'homme de Dieu leur fit comprendre la portée que leur faute pouvait avoir : « L'auguste empereur, dit-il, pourrait en rendre responsables les deux clercs de son palais, lesquels y sont complètement étrangers. » Après ces paroles, il se rendit avec tous ses religieux à l'église du monastère, et pria le Seigneur de ne point faire retomber sur des innocents un accident qui n'était point leur fait. Après cela, il commanda qu'on lui apportât le vase qu'il n'avait point vu depuis qu'on l'avait cassé. Mais on le trouva complètement intact, tellement que l'homme de Dieu, dans un premier mouvement de sainte indignation, accusait ses religieux de l'avoir induit en erreur en lui parlant d'un accident imaginaire. Mais la stupéfaction qui se peignait sur leurs

visages lui prouva bientôt leur sincérité, et tout le monastère en rendit grâces à Dieu. L'empereur transporté de joie donna encore au saint abbé sa couronne, son sceptre et un crucifix d'or.

D'autres merveilles montrèrent encore la sainteté d'Odilon. Deux fois des voleurs furent contraints de rendre ce qu'ils avaient dérobé, parce qu'ils furent frappés par la vengeance divine et ne purent se défaire de ces objets, ni les vendre. Deux fois il traversa en toute sécurité, avec ses compagnons, des rivières débordées, et, la seconde fois, ses chaussures ne furent pas même mouillées.

La charité de notre Saint s'étendait jusqu'aux morts qui n'avaient point encore satisfait entièrement à la justice divine, il sollicitait sans cesse leur délivrance par des prières ferventes, et recommandait fortement aux autres cette pieuse pratique. Il institua dans toutes les maisons de son ordre la *Commémoration des fidèles trépassés*, le 2 novembre. Cette fête passa depuis dans l'Église universelle.

Enfin, après avoir été abbé pendant cinquante-six ans, saint Odilon mourut d'une colique, en 1049, au prieuré de Souvigni en Bourbonnais, dans le cours de la visite de ses monastères. Il était dans la quatre-vingt-septième année de son âge. Il se fit porter à l'église durant son agonie, et il y rendit l'esprit sur un cilice couvert de cendres. Il avait reçu la veille le saint Viatique et l'Extrême-Onction.

Réflexions pratiques.

Quelles puissantes raisons ont pu déterminer saint Odilon à abandonner sa famille et ses biens

pour aller s'ensevelir tout vivant dans les profondeurs d'un cloître ? Le but final de sa courageuse résolution, ce sont les magnifiques promesses du Sauveur qui ne se laisse point vaincre en générosité et qui a affirmé qu'il rendrait au centuple, à celui qui quitterait tout pour le suivre. Ce centuple, ce sont les éternelles joies du Ciel. C'est donc pour mieux assurer son salut que ce noble cœur a quitté le monde et tout ce qu'il possédait dans le monde. Ces promesses sont pour nous aussi si nous voulons nous attacher à Dieu et à son service en lui sacrifiant les fausses félicités de la terre. Que faisons-nous pour éviter ce qui est un obstacle à notre salut ? vivons-nous pour Dieu ? travaillons-nous pour le Ciel ? A l'exemple de saint Odilon, fuyons la corruption du siècle et comme lui nous serons admis à célébrer les noces éternelles de l'agneau.

Plan de méditation.

I. Saint Odilon dans le monde est le modèle de la jeunesse.

II. Saint Odilon dans le cloître est le modèle des religieux : 1° par son humilité ; 2° par sa soumission à la règle ; 3° par la pratique de ses austérités.

Autre plan.

I. Candeur et innocence de saint Odilon dans sa jeunesse.

II. Sa dévotion à la Sainte Vierge et aux âmes du purgatoire.

SAINT MACAIRE

2 janvier.

Saint Macaire, dit le Jeune, naquit à Alexandrie où il exerça une profession bien commune : pour vivre, il était obligé de vendre des gâteaux et des sucreries. Étant encore à la fleur de l'âge, touché de la grâce, il fit un éternel divorce avec le monde pour se consacrer à Dieu sans réserve. Dès lors, il s'enfonça dans la solitude où il vécut plus de soixante ans. Là, uniquement occupé du travail, de la prière, il fit des prodiges de mortification et d'abstinence. Ce que l'on en raconte paraîtrait incroyable, si la foi ne nous apprenait que la grâce, croissant dans une âme à mesure que sa fidélité augmente, la conduit enfin à un point de perfection et de détachement qui surpasse les efforts ordinaires de la nature.

Il vécut sept ans ne mangeant que des herbes crues, et se contentant pendant trois ans de quelques onces de pain et d'un peu d'eau. En traitant si rudement son corps, il avait encore plus soin de purifier son esprit et son cœur : il élevait l'un et l'autre à Dieu par une prière continuelle. Il s'enfermait souvent dans sa cellule durant plusieurs jours sans parler ni répondre à personne, pour se donner tout entier à la contemplation. « Mon âme, disait-il, élevez-vous jusqu'au Ciel, et prenez garde d'en descendre pour vous occuper de pensées inutiles et terrestres. Vous y trouverez un Dieu Créateur de l'univers que les Anges adorent; c'est là qu'il faut vous attacher. »

Il avait, dans la basse Égypte, trois cellules différentes, l'une dans le désert de Scété, l'autre dans celui des Cellules, ainsi nommé de la multitude de cellules et de solitaires qui s'y trouvaient, et la troisième sur la montagne de Nitrie. La première était semblable à un cachot obscur, la lumière du soleil ne pouvait y pénétrer; c'était celle où il avait coutume de passer le saint temps du Carême. La seconde était tellement étroite qu'il ne pouvait y étendre son corps. La dernière était plus spacieuse, et c'était là qu'il recevait les visites des pieux solitaires qui venaient le consulter.

Chaque solitaire vivait séparé de ses frères dans une cellule particulière, d'où il ne sortait que le samedi et le dimanche pour vaquer au service divin et participer aux saints mystères. Tous n'avaient qu'un seul désir, celui d'arriver à la plus haute perfection.

Pallade, évêque d'Hélénipole, disciple de saint Macaire et historien de sa vie, nous rapporte un trait bien édifiant de la mortification de ces pieux anachorètes. Macaire, ayant reçu en présent une grappe de raisin fraîchement cueillie, l'avait envoyée à un solitaire du voisinage qui était malade. Celui-ci l'avait portée à un troisième, et ainsi de suite ; de sorte que la grappe, après avoir passé de cellule en cellule, était revenue à notre Saint qui, enchanté de la mortification de ses frères, ne voulut point y toucher.

Cependant les austérités de Macaire, quelque grandes et continuelles qu'elles fussent, ne suffisaient plus à sa soif de mortifications et de pénitences. Ayant ouï parler du monastère de Tabeune,

gouverné par saint Pacôme, dont la réputation remplissait le désert, il résolut de s'y rendre, pour examiner à loisir ce qui s'y pratiquait et y apprendre à avancer dans les voies de la perfection. Il s'y rendit, en effet, sous l'habit d'un artisan afin de ne pas être reconnu. Saint Pacôme fit d'abord de grandes difficultés pour l'admettre parce que, le voyant déjà d'un certain âge, il ne le croyait pas capable de s'assujettir aux jeûnes et à toutes les austérités pratiquées par ses frères. Comme Macaire insistait, on l'admit enfin, mais à condition qu'il observerait toutes les règles du monastère. Quand le Carême arriva, chaque religieux ajouta quelques austérités à ses mortifications ordinaires. Quant à saint Macaire, il se retira dans un coin durant la sainte quarantaine, se tenant debout en oraison et ne mangeant autre chose que quelques feuilles de choux, non pas cuites et assaisonnées, mais toutes crues, et encore ne se permettant ce léger soulagement que le dimanche. Une austérité si étonnante effraya les autres solitaires qui crurent voir en lui un ange descendu du Ciel. Saint Pacôme l'ayant reconnu le remercia de ce qu'il était venu guérir ses religieux des tentations de vaine gloire que pouvaient leur causer leurs austérités, en leur faisant voir un homme qui les surpassait tous; puis le laissa partir en le priant de se souvenir devant Dieu de lui et de ses religieux.

Cependant sa vertu fut souvent éprouvée par diverses tentations : entre autres, il lui vint à l'esprit la pensée de quitter le désert, tantôt sous le prétexte d'aller soigner les malades, tantôt sous d'au-

tres plus ou moins spécieux ; mais la fermeté le délivra bientôt de ces pièges dans lesquels l'ennemi du salut essaya de l'attirer. Un jour, pour résister à la tentation, il remplit de sable deux grands paniers, les charge sur ses épaules et traverse ainsi le désert. Un anachorète le rencontre et lui demande ce qu'il prétendait faire avec ce fardeau qui l'accable ; et Macaire de lui répondre : « Je tourmente celui qui me tourmente. » Le soir, il retourne à sa cellule, épuisé de fatigue, mais entièrement délivré de la tentation.

Dieu récompensa dès ce monde sa courageuse fidélité par le don de discernement des esprits, par la connaissance des choses cachées et par la puissance de faire des miracles. Il guérissait les malades qu'on lui apportait. On raconte qu'une personne de qualité frappée d'une maladie cruelle vint le prier d'obtenir sa guérison. Le Saint connut par révélation que l'infortunée était punie de Dieu pour plusieurs sacrilèges dont elle n'avait fait aucune pénitence ; il le lui reprocha, la convertit et la guérit.

Un jour Macaire d'Alexandrie passant le Nil avec Macaire d'Égypte, surnommé l'*Ancien*, portaient sur leur front une si grande joie et une si parfaite sérénité que des officiers et des soldats en furent vivement frappés. « Ces anachorètes, disaient-ils, doivent goûter un bonheur parfait dans leur pauvreté. — Vous avez raison, répondit notre Saint, de nous appeler heureux, mais si nous sommes heureux en méprisant le monde, que doit-on penser de vous qui vous plaisez dans ses chaînes ? » Ces paroles touchè-

rent si vivement l'officier qui avait parlé le premier, qu'il distribua tout son bien aux pauvres et suivit le saint solitaire au désert.

L'arianisme qui désolait alors l'Église, le trouva également inébranlable dans sa foi, et il mérita d'être exilé pour son inviolable attachement à la doctrine catholique. Enfin, après avoir atteint une extrême vieillesse, il s'endormit dans le Seigneur vers l'an 394.

Réflexions pratiques.

Deux choses surtout frappent dans la vie de saint Macaire : c'est l'intégrité de ses mœurs, la multiplicité de ses bonnes œuvres. — Pour conserver son âme intacte, il a fait un divorce complet avec le monde. Il a compris que pour se préserver des atteintes du péché, il fallait avant tout s'éloigner des occasions prochaines ; aussi va-t-il pendant plus de soixante ans s'ensevelir dans les profondeurs de la solitude. Là, ses pensées, ses affections et les actes de sa vie s'élèvent sans cesse vers Dieu comme un encens d'agréable odeur.

Avons-nous à cœur, comme saint Macaire, d'offrir à Dieu une vie innocente et pure? Et, pour réussir, avons-nous évité les occasions de péché et brisé nos attaches dangereuses? Ah! faibles autant que présomptueux, n'avons-nous pas prétendu mettre la main dans le feu sans la brûler? N'avons-nous pas voulu vivre au milieu du vice sans en ressentir les funestes atteintes? Et cependant, nous n'ignorons pas que *celui qui s'expose au danger y périra.*

A la pureté du cœur notre Saint joignait une vie

pleine de bonnes œuvres. C'est ce qu'il devait faire pour plaire à Dieu. C'est ce à quoi sont tenus tous les chrétiens. Faire le bien et rester esclave de l'orgueil, de la jalousie, de la haine, de la volupté ou de toute autre passion; être pur, être généreux sans pratiquer les autres vertus, c'est mener une vie stérile pour le Ciel. Mais joindre l'un à l'autre ces deux éléments de la sainteté, c'est travailler pour Dieu, c'est mériter la couronne d'immortalité. Avons-nous compris cette vérité et avons-nous agi en conséquence? Où sont les bonnes œuvres qui doivent orner notre vie?...

Plan de méditation.

Motifs de la retraite de saint Macaire : 1° pour obéir à l'inspiration divine; 2° pour servir Dieu avec liberté.

Autre plan.

Manière dont saint Macaire vécut dans sa solitude: 1° dans une courageuse lutte contre le démon et contre lui-même; 2° dans la contemplation; 3° dans le progrès vers la perfection.

Autre plan.

I. L'innocence de sa vie. II. Ses bonnes œuvres.

SAINTE GENEVIÈVE

3 *janvier.*

Sainte Geneviève, patronne de Paris, naquit au village de Nanterre, vers l'an 422. Son père se nommait Sévère et sa mère Géronce. D'après la tradition, Sévère était berger et Geneviève passa son enfance à garder les brebis. Elle était âgée d'environ sept ans, lorsque saint Germain, évêque d'Auxerre, allant combattre l'hérésie de Pélage dans la Grande-Bretagne, passa par Nanterre. Geneviève se trouvait avec ses parents dans la foule qui se pressait autour de l'illustre prélat pour recevoir sa bénédiction. Saint Germain, subitement inspiré, la discerna au milieu de la multitude et prédit sa sainteté future. Il fit venir ses parents, et les félicita de ce qu'ils avaient mis au monde une enfant de bénédiction.

Il parla ensuite à Geneviève et, charmé de ses sentiments de piété et de ses réponses pleines de sagesse, il l'exhorta à se consacrer entièrement à Dieu et à ne prendre jamais d'autre époux que Jésus-Christ. Elle lui répondit que c'était tout son désir et qu'elle suppliait Dieu d'exaucer ses souhaits. Saint Germain, pour confirmer cette résolution, lui donna une médaille de cuivre où la forme de la croix était empreinte et lui recommanda de la porter toujours comme un gage de la fidélité qu'elle avait vouée à Jésus-Christ, son divin époux.

Depuis ce moment, Geneviève se regardant comme très sérieusement consacrée à Dieu, se livra à tous

les exercices de la piété chrétienne, avec un zèle bien au-dessus de son âge. C'était dans le lieu saint qu'elle trouvait ses plus chères délices. Un jour de fête, Géronce se rendait à l'église sans emmener Geneviève qui versait des larmes et insistait pour l'accompagner. La mère, fatiguée par les pleurs et les supplications de sa fille, la frappa dans un mouvement d'impatience, mais elle en fut punie par la perte de la vue. Elle ne la recouvra qu'environ vingt mois après, lorsqu'elle eut repentir de sa faute et que sa fille, intercédant pour elle, lui eut lavé les yeux avec de l'eau qu'elle venait de puiser et sur laquelle elle avait tracé le signe de la croix.

A quinze ans, elle reçut le voile sacré de la religion des mains de l'évêque de Paris, et se consacra entièrement à Jésus-Christ par le vœu de chasteté. Ayant perdu son père et sa mère, elle se retira à Paris chez sa marraine, où elle mena une vie humble et obscure, dans l'exercice d'une pénitence très austère et d'une continuelle oraison. Elle ne mangeait guère que deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi; encore sa nourriture ne consistait-elle qu'en un peu de pain d'orge et de fèves; l'eau était sa seule boisson. Tant de vertus, ce semble, n'auraient dû lui attirer que de l'admiration, le respect et l'amour, mais, par une secrète permission de la Providence, ce fut le contraire qui arriva. Dieu pour épurer la vertu de sa servante et la rendre plus parfaite, la fit passer par le creuset des tribulations. Geneviève avait fait une maladie qu'on avait cru mortelle. Elle était restée sans mouvement et presque sans vie pendant trois jours. Or, pendant sa lé-

thargie, elle eut un ravissement d'esprit où les secrets du Ciel lui furent manifestés très clairement. La confidence qu'elle en fit à quelques personnes indiscrètes, fut pour elle un nouveau sujet de souffrances. On blâma sa retraite; on censura sa manière de vivre; on trouva à redire à tous ses exercices de mortification et de piété; on la traita de visionnaire et d'hypocrite; on se serait même porté contre celle-ci à des actes de violence sans l'arrivée de l'évêque d'Auxerre qui prit sa défense et confondit ses calomniateurs.

Mais le calme ne fut pas de longue durée. On parlait avec effroi de la prochaine arrivée à Paris du terrible Attila, roi des Huns. Chacun savait que ce fléau de Dieu semait partout devant lui le carnage et l'incendie. Aussi les habitants de Paris, éperdus et tremblants, commençaient à transporter leurs trésors dans des villes mieux fortifiées, lorsque Geneviève réunit les saintes femmes de la cité dans le baptistère de l'église de Saint-Étienne et les exhorta à fléchir la colère du Ciel par des jeûnes, des prières et des veilles saintes. « Ne quittez point cette ville, disait-elle aux hommes; laissez-y tous vos meubles et tous vos trésors. Les cités où vous songez à chercher un refuge seront dévastées par les Huns, tandis que celle-ci, grâce au Christ qui la protège, ne sera pas touchée. Les barbares n'y mettront pas les pieds. » Cette prédiction, plusieurs fois répétée, exaspéra les habitants. C'est une fausse prophétesse, disait-on. Elle veut nous faire égorger tous. Peut-être est-elle d'accord avec les barbares. La foule poussait des cris de vengeance. Les uns voulaient la

brûler, d'autres la jeter dans la Seine, quand tout à coup les événements vinrent confirmer, en tout point, la prédiction de la servante de Dieu. En effet, on apprit qu'Attila avait soudain pris une autre direction et se retirait précipitamment vers Orléans. Dès lors la fureur fit place à l'admiration, la persécution au respect, et la défiance à la reconnaissance et à l'amour. C'était, on n'en doutait plus, c'était aux prières de la vierge de Nanterre que Paris devait sa délivrance. — Après ce service, Geneviève en rendit aux Parisiens un autre non moins important. Childéric, à la tête des Francs, avait formé le blocus de leur ville, et la pressait autant par la famine que par le glaive. Tous les regards se tournèrent alors vers la Sainte qui n'hésita pas à se mettre à la tête de ceux qu'on désigna pour aller chercher des vivres. Malgré l'ennemi qui veillait de près, malgré la tempête qui brisa les bateaux, elle se rendit jusqu'à Troyes d'où elle revint avec d'abondantes provisions impatiemment attendues. Après la prise de la ville, Childéric, quoique païen, rendit hommage à sa vertu, et fit, à sa prière, plusieurs actes de clémence, Il fut imité en cela par Clovis, son fils, qui accorda la liberté aux prisonniers, toutes les fois que la Sainte intercéda pour eux.

Sainte Geneviève vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-neuf ans et mourut le 3 janvier 512. Son corps fut porté avec beaucoup de pompe dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, église qui, depuis, a reçu son nom. On ressentit bientôt combien son intercession fut puissante auprès de Dieu. Par ses prières, un mort fut ressuscité. En 1229 et 1230, une

peste affreuse désolait la France et Paris en particulier. Nul âge, nul sexe n'était épargné. Déjà quatorze mille personnes avaient succombé. Toutes les ressources de l'art étaient inutiles ; les prières même publiques étaient impuissantes à fléchir la colère de Dieu. Dans cette dure nécessité, il vint à la pensée d'Étienne, évêque de Paris, de recourir à la puissante intercession de la vierge de Nanterre. On exposa, au bas de la montagne, la châsse renfermant ses reliques, puis on réunit autour de ces précieux restes la multitude des malades, tous furent instantanément guéris, excepté trois personnes dont l'incrédulité ne servit qu'à rehausser la gloire de la thaumaturge. Toutes ces faveurs sont bien propres à légitimer la grande confiance des Parisiens en notre Sainte.

Réflexions pratiques.

Quand les hommes veulent opérer quelque chose de grand, ils ont recours à de puissants moyens. Dans le gouvernement divin les choses se passent autrement. Lorsque Dieu veut faire éclater sa force, il choisit de préférence ce qu'il y a de plus faible selon le monde. S'il veut opérer de grandes merveilles, il emploie de petits moyens. La vie de l'humble bergère de Nanterre n'en est-elle pas une preuve manifeste? Celui qui s'appelle le fléau de Dieu s'est frayé une route ensanglantée à travers les provinces qu'il a brûlées, saccagées : il est aux portes de Paris. S'il y entre, c'en est fait de la capitale et l'empire des Gaules est définitivement acquis. Qui sauvera la grande cité? Quelque puissant

prince? On n'en connaît aucun. Ses habitants? Mais la terreur s'est emparée de leur âme et dans leur effroi ils prennent la fuite. Dieu a pitié d'un peuple qui se signalera un jour par ses œuvres de charité. Quel héros suscitera le Tout-Puissant? Pas d'autre qu'une humble bergère. Il l'appelle et lui donne pour arme une houlette, l'innocence et les prières. « Va, lui dit-il, parle, agis, je suis avec toi; ma grâce te suffit. » La docile Geneviève obéit, elle paraît, elle prie : Paris et la France sont sauvés.

Un nouveau siège réduit-il la ville aux dernières extrémités d'une cruelle famine, l'humble bergère sort de sa solitude, s'en va en Champagne et introduit dans Paris les provisions nécessaires. Voilà le dévouement qui a jeté nos ancêtres aux pieds de la modeste Geneviève, voilà l'héroïsme qui leur a fait glorifier Dieu dans ce merveilleux instrument de sa puissance. Vos pères ont perdu le souvenir des grands de la terre dont le nom avait retenti, non seulement aux quatre coins de la cité, mais dans l'univers entier, mais ils n'ont pas oublié les vertus et la sainteté de leur libératrice. Voilà le tribut qu'est contraint de payer, à la piété, un monde souvent prévenu contre les saints. Aimons et pratiquons la vertu qui seule opère la vraie et solide grandeur.

Plan de méditation.

I. Simplicité de Geneviève plus éclairée que la sagesse du monde; la preuve en a été : 1° dans l'union qu'elle voulut avoir avec Dieu; 2° dans les saintes communications que Dieu eut réciproquement avec elle.

II. Sa faiblesse plus puissante que la force du monde : 1° ses guérisons miraculeuses ; 2° ses conversions nombreuses et extraordinaires.

III. Sa bassesse fut plus honorée que la grandeur du monde : honneurs qu'elle reçoit de son vivant ; culte solennel qu'on lui rend après sa mort.

LA BIENHEUREUSE ANGÈLE DE FOLIGNY

4 janvier.

Le 4 janvier on célèbre à Foligny, près d'Assise, en Italie, la fête de la grande servante de Dieu, la bienheureuse Angèle, du Tiers-Ordre de saint François. Elle naquit dans l'Ombrie d'une famille riche et distinguée. S'étant engagée dans les liens du mariage, elle ne tarda pas à oublier les devoirs de son état pour se livrer à une vie pleine de désordres. Elle se convertit à l'âge de vingt-cinq ans. La perte de son mari et de ses enfants que la mort lui ravit d'une manière aussi prompte que frappante la fit rentrer en elle-même.

Ayant eu le malheur de cacher des fautes en confession, elle vivait, depuis près de cinq ans, dans le sacrilège. Une nuit que ses remords, plus vifs que d'ordinaire, la tenaient éveillée, elle eut l'inspiration de s'adresser avec une grande confiance à saint François. Le Saint lui apparut bientôt, descendant du Ciel au milieu d'une nuée de lumière. « O ma fille, lui dit-il, il y a longtemps que je t'attends !

Lève-toi, et après avoir passé en prières le reste de cette nuit, tiens-toi, dès l'aurore, sur le seuil de ta porte, attentive au premier prêtre qui passera : c'est moi qui l'enverrai. Tu le suivras, je t'obtiendrai la grâce de lui confesser humblement et sincèrement tes fautes ; et il te pardonnera. » L'ayant bénie, il disparut. Ravie de bonheur, la pauvre Angèle pria de tout son cœur jusqu'au lever du jour, et obéit en tout au séraphique patriarche. Bientôt, elle aperçut un Père Franciscain qui allait à la messe dans l'église voisine ; elle l'y suivit ; et après la messe, l'ayant demandé au confessionnal, elle fit l'aveu de ses fautes avec une contrition et une sincérité merveilleuses, et reçut saintement l'absolution. Toute transformée, à partir de ce jour, elle ne cessa de pleurer amèrement ses péchés. Pour les expier, elle vendit tous ses biens, dont elle distribua le prix aux pauvres et entra dans le Tiers-Ordre de saint François. Dès lors, tout unie à Jésus-Christ son Sauveur, elle marcha à pas de géant dans la voie de la sainteté, et reçut du Seigneur des faveurs ineffables. Ses larmes et sa pénitence durèrent autant que sa vie. Elle supportait avec une admirable patience les peines, les tentations et les maladies que la divine Providence ne cessa de lui ménager pour l'éprouver. Elle avait coutume de dire que les biens temporels, comme les richesses et les honneurs, ne sont que les plus petites miettes de pain qui tombent de la table de Dieu ; mais que les croix sont les mets délicats de cette table sacrée, et que pour cela on les donne aux favoris ; que ceux qui souffrent beaucoup sont assis auprès de l'adorable Jésus mangeant au même plat,

nourris des mêmes mets. Persuadée de ces vérités, elle entreprit une fois, un pèlerinage de quarante lieues, pour obtenir le grand don de la croix dans la pauvreté.

Cette fidèle servante de Jésus-Christ, voulant imiter la charité de son divin Maître, allait chaque jour visiter les malades dans les hôpitaux pour leur offrir ses services, leur faire des aumônes et exhorter à la patience les pauvres malheureux.

Elle mourut embrasée de l'amour de Dieu à l'âge de soixante-treize ans, en 1309. Il y a dans ses écrits des choses d'une piété et d'un mysticisme ravissants.

Réflexions pratiques.

Que les suites de la volupté sont affreuses ! Dans quels abîmes ce vice n'a-t-il pas précipité sainte Angèle ! Que de larmes n'a-t-il pas arraché de ses yeux ! Le Saint-Esprit ne nous dit-il pas clairement, dans le livre des Proverbes, que l'impureté qui flatte d'abord, à la fin pique comme un serpent ? — Une personne esclave de ce péché s'arrête difficilement dans la voie de la perdition. Elle n'éprouve que dégoût pour les pratiques de piété ; la prière l'ennuie, et elle la néglige ; la parole de Dieu la condamne, et elle ne l'entend plus ; les offices divins réveillent le remords dans son âme, et elle s'en éloigne.

Pour pouvoir mieux étouffer le cri de sa conscience qui l'importune et répand de l'amertume dans ses plaisirs, elle abandonne complètement la vertu. Ainsi endurcie et abandonnée de Dieu, elle n'est plus touchée de rien ; aveuglée sur ses devoirs,

elle n'écoute plus ni avis, ni remontrances... Comptez ses chutes ! Nombrez ses crimes ! Qui pourra lui ouvrir les yeux ? Il n'y a qu'une grâce extraordinaire comme celle qui fut accordée à Angèle. Avons-nous toujours eu une horreur profonde pour la volupté ? N'en avons-nous jamais été les malheureux esclaves ?... Ce vice nous aurait-il parfois fait profaner les sacrements ? Réparons ce malheur en imitant le repentir et la pénitence de notre Sainte.

Souvenons-nous de cette parole de saint Paul que nos corps sont les temples du Saint-Esprit.

Plan de méditation.

I. Crime. — II. Malheurs. — III. Causes de l'impureté.

SAINT SIMÉON STYLITE, Confesseur

5 *janvier.*

Saint Siméon Stylite, le plus miraculeux de tous les saints, puisque sa vie entière ne fut qu'un long prodige, naquit à Sisan, humble bourg de la Cilicie, dans l'Asie Mineure. Son père était berger, et lui-même passa les premières années de sa vie à garder des troupeaux.

Un dimanche, à l'église, âgé seulement de treize ans, il entendit ces paroles de l'Évangile : *Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés... Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils ver-*

ront Dieu; après l'office il demanda à un bon vieillard comment il devait vivre pour pratiquer ces saintes paroles des Livres divins. Cet homme lui répondit qu'il fallait pour cela jeûner et prier, supporter la faim, la soif, la nudité, les outrages, ne prendre que peu de sommeil, renoncer à tout et souffrir la persécution sans se plaindre. Pénétré de ce qu'il venait d'entendre et embrasé du désir d'arriver à la perfection, Siméon partit à l'instant et se retira dans un désert, où il passa sept jours entiers sans boire ni manger, pleurant et priant sans relâche, la face prosternée contre terre. Il alla ensuite se jeter aux pieds d'un grand serviteur de Dieu, appelé Héliodore, abbé d'un monastère voisin, qui, touché de sa résolution et de ses larmes, le reçut au nombre de ses disciples.

A peine le jeune Siméon eut-il vécu quelques jours parmi ces fervents religieux qu'il les surpassa tous par les rigueurs de sa pénitence. Il ne mangeait qu'une fois par semaine et ses mortifications étaient telles que le supérieur l'engagea à quitter cette communauté, de peur que son exemple n'exaltât, outre mesure, les autres religieux et ne les entraînât à des austérités excessives.

Le Saint sortit donc du monastère de Téléda. Il y avait passé dix ans. Il se retira dans une cabane solitaire, où il entreprit d'imiter le jeûne rigoureux de Jésus-Christ. Il passa un carême entier sans manger. Le jour de Pâques il se trouvait à l'extrémité; mais un prêtre étant venu le communier, cette divine nourriture lui rendit toutes ses forces. Ce miracle lui persuada que le Ciel approuvait son abstinence,

et dès lors il prit la résolution de passer tous les ans le temps du Carême sans prendre aucune nourriture.

Après avoir vécu trois ans dans son ermitage, voulant fuir entièrement le commerce des hommes, Siméon se retira sur le sommet d'une montagne ; il y bâtit une cellule extrêmement étroite, et qui n'avait point de toit, en sorte qu'il demeurait nuit et jour exposé aux injures de l'air, et pour ne plus quitter cette cellule, il s'y fit attacher par le pied avec une grosse chaîne de fer. Saint Mélèce, évêque d'Antioche, attiré par le parfum que les vertus du solitaire répandaient autour de lui, vint le visiter. « Mon frère, lui dit-il, en voyant la chaîne de fer, les créatures privées de raison ont besoin de ces moyens matériels pour être subjugées. Mais pour vous, l'Esprit de Dieu doit suffire, sans autre lien, pour vous retenir sur ce rocher. » Frappé de cette réflexion, Siméon fit aussitôt rompre sa chaîne. — L'éclat de ses vertus rendit bientôt la montagne célèbre. Il s'y fit un concours prodigieux de pèlerins venus de tous pays, même des plus éloignés. Ce fut pour se délivrer de cette foule importune qu'il quitta sa hutte et imagina un genre de vie dont on n'avait pas encore d'exemple. L'an 423, il fit faire une colonne de neuf pieds de haut, sur laquelle il vécut quatre ans. Il en fit élever ensuite une de douze coudées, puis une troisième de vingt-deux. Il demeura seize ans tant sur l'une que sur l'autre. Les vingt-deux dernières années de sa vie, il les passa sur une quatrième colonne haute de quarante coudées. C'est de là que lui a été donné le surnom de Stylite, mot qui en grec signifie *colonne*.

Un genre de vie si extraordinaire devint bientôt l'objet de la censure publique : on lui donnait pour principe la vanité ou au moins l'extravagance. Les évêques et les abbés du voisinage crurent qu'il fallait s'assurer des dispositions intérieures du Saint avant que de le condamner; ainsi leur avis fut qu'on lui enverrait un député pour lui intimer l'ordre de descendre de sa colonne. Quand le messager fut arrivé : « Vos supérieurs, lui dit-il, vous commandent de descendre et de rentrer dans la vie commune. » L'humble Siméon, sans réflexion, sans hésitation aucune, se mit en devoir de descendre et d'obéir : « C'est assez, lui cria le député; c'est assez, restez maintenant, vos dispositions sont connues. Continuez à suivre la volonté de Dieu et à correspondre fidèlement à votre vocation. »

Dieu se plut à honorer son serviteur par un grand nombre de prodiges et par des conversions innombrables attachées à l'onction des discours qu'il adressait à ses visiteurs. — Un jour, le chef d'une tribu vint implorer le Saint en faveur d'un jeune homme de sa suite qu'une paralysie soudaine avait atteint en route. Le solitaire se le fit amener : « Crois-tu au Père, au Fils et au Saint-Esprit? lui demanda-t-il. — J'y crois, répondit le paralytique. — Eh bien, reprit Siméon, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, lève-toi, prends le chef de ta tribu sur les épaules, et porte-le sous les tentes. » — Le jeune homme exécuta fidèlement cet ordre, quoique son fardeau ne fût pas des plus légers, et tous les assistants bénirent le Dieu des chrétiens.

Un autre habitant du désert, entraîné par cette

ardeur que donne la grâce du baptême nouvellement reçue, avait promis au Stylite de ne plus manger de viande. Un jour cependant, succombant à la tentation, il apprêta un oiseau pour son repas. Il allait compléter la violation de son vœu, lorsque, par une miséricordieuse disposition de la Providence, et à sa grande surprise, la chair délicate du petit animal lui parut aussi dure que la pierre. Comprenant ce que signifiait le prodige, il courut porter au Saint l'objet de sa convoitise coupable, et obtint le pardon de sa faute.

Chaque jour, après les nombreux miracles qu'il opérait, il disait à ceux qui avaient ressenti les effets de sa charité : *Si l'on vous demande qui vous a guéris, dites que c'est Dieu, et ne parlez point du pécheur Siméon.*

Il mourut vers l'an 460. Son corps, porté à Antioche, fut l'occasion de beaucoup de miracles. L'empereur Léon le demanda aux habitants de cette ville ; mais pour réponse, ils lui envoyèrent une lettre ainsi conçue : « Notre ville n'ayant point de murailles, nous avons placé au milieu de nous le très saint corps de Siméon, afin qu'il nous tienne lieu de fortifications et de défense. » L'empereur déféra à ces raisons et laissa les citoyens d'Antioche en possession de leur trésor.

Réflexions pratiques.

Saint Siméon Stylite a été du nombre de ces justes qui veulent rester humbles et ignorés du monde pour placer sûrement dans le Ciel tous les trésors de leur cœur. Il avait compris la vanité de toutes les choses d'ici-bas ; aussi s'est-il efforcé de ne chercher, en ce

monde, que le royaume de Dieu et sa justice. Persuadé que la prière, les veilles, le jeûne, les larmes, la patience et la pureté du cœur sont la voie qui y conduit; il se dérobe aux poursuites d'un monde perfide et trompeur et va s'ensevelir pendant trente-sept ans dans la profondeur du désert.

La fuite du monde, voilà l'un des premiers moyens employés par les Saints pour arriver à la perfection. Voilà celui que nous devons mettre en usage nous-mêmes. La solitude, voilà ce qui nous rapproche de Dieu, et nous ne la supportons pas ! La solitude forme les grandes âmes, et elle nous fait peur ! C'est que nous aimons le monde aux dépens de l'amour que Dieu seul mérite. Nous aimons le monde que les Saints fuyaient, voilà pourquoi nous sommes si légers, si tentés, si passionnés, si pleins de vices, si pauvres de vertus, si esclaves de nos sens, si insensibles pour Dieu. Ah ! si nous ne voulons pas, à l'exemple de saint Siméon et des autres saints, quitter entièrement le monde pour vivre dans la solitude, sachons du moins nous arracher aux compagnies dangereuses du siècle pour donner quelques instants à Dieu dans la retraite de notre cœur. Là il nous parlera, nous éclairera et nous communiquera, avec la science du salut, la grâce de l'opérer sûrement.

Plan de méditation.

I. Deux voies de sanctification : 1° voie ordinaire; 2° voie singulière et extraordinaire.

II. Motifs de la voie extraordinaire. Dieu autorise quelquefois les singularités de cette vie : 1° pour

montrer la puissance de sa grâce ; 2° pour étonner le monde et le confondre ; 3° pour faire éclater la grandeur et l'héroïsme de la sainteté.

L'EPIPHANIE

6 *janvier.*

La fête de l'Épiphanie, c'est-à-dire de la manifestation de Jésus-Christ, fut d'abord confondue avec celle de Noël sous le nom de *Théophanie* qui signifie *manifestation de Dieu*, mais, dès le milieu du quatrième siècle, elle en fut complètement distincte et séparée.

Le 6 janvier, l'Église célèbre une triple manifestation de Jésus-Christ qui, selon une tradition, se serait accomplie le même jour quoique à des époques différentes. L'Épiphanie avait donc un triple objet : 1° la manifestation de la divinité de Jésus-Christ aux Mages par l'étoile mystérieuse qui les conduisit à l'étable de Bethléem ; 2° la manifestation de cette même divinité aux Juifs pendant son baptême. Alors, le Saint-Esprit descendit sur lui sous la forme d'une colombe, et une voix céleste déclara hautement qu'il était le Fils bien-aimé du Très-Haut ; 3° la manifestation de sa puissance à ses disciples, aux noces de Cana, quand il changea l'eau en vin.

Quoique ces trois mystères soient en même temps l'objet de cette fête, la manifestation de Jésus-Christ aux Mages et la vocation des Gentils à la foi font le

principal objet de l'office de la messe et de la solennité de ce jour.

Les Mages qui les premiers vinrent, après les bergers, adorer l'Enfant-Dieu dans l'étable, étaient des hommes remarquables par leurs qualités, leurs talents et surtout leurs connaissances astronomiques. D'après une tradition ancienne, ces Mages, au nombre de trois, étaient rois dans leur pays. Ayant aperçu dans les airs une étoile extraordinaire et d'une lumière éclatante, ils furent saisis d'étonnement, et se rappelant la prophétie de Balaam : *Une étoile sortira de Jacob*, ils comprirent que ce nouvel astre annonçait la naissance d'un nouveau roi. Aussitôt, dociles à la grâce qui agissait sur leur cœur, ils se mirent en route sous la conduite de l'étoile qui marchait devant eux, et dirigeait leurs pas à travers des pays inconnus jusqu'à Jérusalem. Arrivés dans cette grande ville, leur guide les ayant abandonnés, ils interrogèrent disant : « Où est le nouveau roi des Juifs ? Car nous avons vu son étoile en Orient et nous sommes venus l'adorer. » Hérode et toute la ville de Jérusalem furent extrêmement troublés par cette question. Le roi rassembla aussitôt les prêtres et les docteurs, et s'informa d'eux où devait naître le Christ. Ayant appris que, suivant les prophéties, le Messie devait naître à Bethléem, il appela les Mages, s'enquit auprès d'eux du temps où l'étoile leur avait apparu, et les envoya à Bethléem en leur disant : « Allez, informez-vous de l'enfant, et lorsque vous l'aurez trouvé, faites-le moi savoir, afin que j'aille moi-même l'adorer. » Les Mages transportés de joie reprennent leur route. A peine sont-ils

sortis de Jérusalem, que l'étoile reparaît, et de nouveau dirige leurs pas. L'ayant vue s'arrêter sur le lieu où était l'Enfant, ils y entrent, tombent à ses pieds et adorent le Messie nouveau-né ; puis, ouvrant leurs trésors, lui offrent de l'or, de l'encens et de la myrrhe : de l'or pour honorer sa royauté ; de l'encens pour reconnaître sa divinité, de la myrrhe pour rendre hommage à son humanité.

Après avoir satisfait à leur piété, les Mages, avertis en songe de ne pas reparaître devant Hérode, s'en retournèrent dans leur pays par un autre chemin. On raconte qu'ils furent plus tard baptisés par saint Thomas dans la Perse et qu'ils prêchèrent avec lui l'Évangile. Leurs têtes sont renfermées dans un riche reliquaire à Cologne où on les honore sous les noms de Melchior, Balthazar et Gaspard.

Réflexions pratiques.

La fête de l'Épiphanie nous dit qu'il faut correspondre aux inspirations de Dieu : 1° par égard pour cette Majesté infinie, qui daigne nous visiter et nous parler ; 2° par esprit de reconnaissance, puisque c'est pour notre bien que Dieu nous inspire ; 3° parce que les inspirations sont des grâces que Jésus-Christ ne nous a pas moins méritées que les autres, et que les mépriser, ce serait dédaigner un des fruits de ses souffrances et de sa mort ; 4° parce que les inspirations se donnent par mesure, et qu'on ne sait laquelle mettra le comble ; parce que dans le nombre, il y en a qui peuvent être décisives du salut, et qu'on ne saurait les distinguer ; la plus petite qu'on négligerait peut même être un anneau qui inter-

rompe la chaîne, et empêche d'arriver au dernier, qui serait la consommation du salut.

On néglige vos inspirations, ô Dieu ! Dans quel aveuglement j'ai été moi-même à cet égard.

Les Mages m'apprennent comment je dois répondre aux inspirations divines : 1° promptement : *Vidimus et Venimus :* Nous avons vu et nous sommes venus. La seule considération que je puisse me permettre, est d'examiner si l'inspiration vient de Dieu ; et elle n'en vient pas si je crois prudemment qu'il y aurait plus d'inconvénient à la suivre que d'avantages ; 2° avec allégresse : *Videntes stellam gavisi sunt gaudio magno :* Ayant vu l'étoile, ils furent remplis d'une grande joie. Si nous sommes heureux d'entendre une voix amie, à combien plus forte raison devons-nous l'être, lorsque cette voix est celle de Dieu ; 3° enfin, avec courage ; ne comptant pour rien les obstacles, lorsqu'il s'agit d'aller à Dieu. — Combien ici j'ai à examiner, à regretter, à résoudre ! Aidez-moi, mon Dieu ! à être désormais plus fidèle à vos saintes inspirations.

Plan de méditation.

Nous devons offrir à Jésus-Christ avec les Mages : 1° l'or de la charité ; 2° l'encens de la prière ; 3° la myrrhe de la mortification.

Autre plan.

I. Conduite des Mages : 1° à l'apparition de l'étoile ; 2° à sa disparition ; 3° aux pieds de la crèche ; 4° à leur retour.

II. Imitation des Mages : 1° docilité à la voix de la grâce ; 2° affections aux choses du salut ; 3° offrande. — Renoncement au péché.

SAINT LUCIEN, Prêtre et Martyr

7 janvier.

Saint Lucien était de Samosate en Syrie. Ses parents aussi riches que fervents chrétiens eurent soin de l'élever dans la piété, mais il eut le malheur de les perdre à l'âge de douze ans. Les semences de vertu qu'ils avaient jetées dans son cœur ne demeurèrent pas stériles, car, à peine devenu orphelin, il vendit son patrimoine et en donna le prix aux pauvres pour imiter plus parfaitement le dénûment de Jésus-Christ. Libre alors des liens du monde, il embrassa la vie ascétique, joignant la pratique des conseils à celle des préceptes de l'Évangile. Il renonça même aux sciences profanes, à la philosophie et à l'éloquence, où il aurait pu briller avec tant d'éclat, pour se consacrer tout entier à l'étude de la religion et des saintes Écritures.

Devenu prêtre par obéissance, il ne s'occupa plus qu'à porter les autres à la vertu par ses discours et par ses exemples. Persuadé qu'un prêtre est redevable à l'Église de l'emploi de ses talents, il établit à Antioche une école où il expliquait les principes de la religion et les difficultés de l'Écriture sainte. Il donna ensuite une nouvelle édition des Livres

saints, en corrigeant toutes les fautes qui s'étaient glissées dans le texte de l'Ancien et du Nouveau Testament, soit par l'inexactitude des copistes, soit par la perfidie des hérétiques. Cette nouvelle édition mérita une estime universelle et fut d'un grand service à saint Jérôme.

L'empereur Maximin qui persécutait les fidèles, ayant entendu parler de lui, donna ordre de le faire prisonnier. Le Saint se cacha avec ses disciples, mais ils furent trahis et découverts par un prêtre hérétique dont il avait combattu les erreurs. Il fut près de neuf ans dans les prisons, mais ce temps ne fut point perdu. Il écrivit de son cachot plusieurs lettres aux habitants d'Antioche, pour les consoler et les raffermir dans la religion. Lorsqu'il parut devant le juge il confessa généreusement la foi et osa même présenter une apologie très savante de la religion chrétienne.

Maximin qui avait une haute idée de Lucien, essaya de le gagner par la douceur et les promesses les plus séduisantes. Mais comme tous ces moyens furent inutiles, il entra en fureur et ne garda plus de ménagements. Il le fit éprouver par les dents des bêtes féroces, par les roues, par les chevalets, et par le feu ; chaque épreuve fut pour le Saint une victoire et chaque victoire un miracle. Un seul de ces prodiges aurait suffi pour désarmer et convertir le tyran si les tyrans se laissaient convaincre par des miracles. Celui-ci honteux de tant de défaites, et voyant avec quelle constance Lucien se moquait de ses supplices, s'efforça d'en trouver un qui fût en même temps lent et cruel. Il eut d'abord recours à

l'insomnie, en forçant le saint confesseur à se coucher tout nu et tout couvert de plaies sur des morceaux de pots cassés, dont il avait hérissé sa prison. Ensuite il appela à son aide la faim, plus cruelle encore. Quand on eut laissé le martyr plusieurs jours sans nourriture, on apporta, pour irriter son appétit, les mets les plus délicats, mais qui avaient été consacrés aux idoles. Le Saint ne regarda qu'avec mépris cette nourriture des démons.

L'empereur de nouveau et toujours vaincu voulut en finir. Il fit comparaître Lucien à son tribunal pour subir un dernier interrogatoire : « Votre nom, lui demanda-t-il ? — Je suis chrétien. — Votre famille ? — Je suis chrétien. — Votre patrie ? — Je suis chrétien. » Le prince exaspéré le fit encore jeter en prison.

La veille de sa mort plusieurs fidèles, ayant obtenu la permission de le visiter, reçurent avec ses adieux ses dernières volontés. Tous auraient voulu communier une dernière fois de sa main. Mais comment faire ! point de temple, point d'autel, pas même une table pour consacrer. Lui-même avait les membres tellement meurtris et brisés qu'il ne pouvait se tenir debout. Il trouva un moyen qui remédiait à tout. L'amour ingénieux qu'il avait pour son Dieu lui inspira de se faire soutenir par ses disciples et de consacrer Jésus-Christ sur sa poitrine. Il fut ainsi le temple, le prêtre, l'autel et la victime de ce Dieu pour lequel il consomma son martyre l'an 317. Il fut égorgé secrètement dans sa prison.

Réflexions pratiques.

Saint Lucien au milieu de ses tourments ne répondait que ces trois paroles : « Je suis chrétien, » c'est-à-dire serviteur, enfant de Dieu, frère de Jésus-Christ. Nous aussi nous sommes chrétiens. En faisons-nous les œuvres? En accomplissons-nous les promesses? En remplissons-nous les obligations? Si nous disions à des idolâtres que nous sommes chrétiens, ne seraient-ils, pas en droit de nous dire que nous sommes des menteurs? — Nous avons renoncé au monde, à Satan, à ses pompes et à ses œuvres; pourquoi donc écoutons-nous encore le monde? Pourquoi parlons-nous son langage? Pourquoi faisons-nous les œuvres de Satan? Combien nous sommes coupables! Pardonnez-nous, Seigneur, et bénissez la résolution où nous sommes de ne plus perdre de vue les obligations de notre baptême. Nous les renouvelons ici dans toute la sincérité de notre cœur et avec la volonté la plus ferme de les garder inviolablement.

Plan de méditation.

I. En quoi consiste l'engagement du baptême?
II. Combien il y a peu de chrétiens qui le tiennent.

SAINT TITE, ÉVÊQUE, DISCIPLE DE SAINT PAUL

8 *janvier.*

Saint Tite naquit de parents idolâtres : saint Paul l'engendra en Notre-Seigneur Jésus-Christ par la connaissance des mystères et la réception des sacrements de notre sainte religion. C'est ce qu'indique le grand apôtre lui-même lorsqu'il l'appelle son fils. La sainteté de Tite jeta un tel éclat sur le berceau de l'Église, que saint Paul le choisit pour être son disciple et le coopérateur de ses travaux. En plusieurs endroits de ses écrits, le maître loue le disciple : il le représente comme un homme brûlant de zèle pour le salut des âmes. Et lorsqu'il parle des consolations qu'il trouvait dans sa fidélité, il emploie les expressions les plus tendres ; il va jusqu'à dire qu'étant venu à Troade pour les intérêts de l'Évangile, il n'eut point l'*esprit en repos*, parce qu'il n'y trouva point ce frère chéri. Quelque temps après, allant en Macédoine, il exprime en ces termes sa tendresse pour lui : « Celui qui console les humbles, Dieu, nous a consolés par l'arrivée de Tite. »

Devenu prêtre, l'an 51 de Jésus-Christ, Tite suivit saint Paul à Jérusalem, et assista avec lui au premier concile que tinrent les apôtres pour terminer le différend survenu au sujet des observances légales. Vers la fin de l'année 56, saint Paul envoya son disciple d'Éphèse à Corinthe avec plein pouvoir de remédier à plusieurs sujets de scandale et de mettre fin aux divisions qui troublaient l'Église de cette

ville. Il y fut reçu avec les plus vives démonstrations de respect, et tous les fidèles s'empressèrent de lui procurer toutes sortes de secours. Mais en vrai disciple du grand apôtre, il ne voulut rien recevoir, pas même ce qui était nécessaire aux plus indispensables besoins. Son arrivée produisit de très heureux effets. Les coupables se repentirent et rentrèrent dans le devoir. Sa tendresse pour les Corinthiens était extraordinaire : il se chargea de solliciter, en leur nom, la grâce de l'incestueux excommunié par saint Paul. Les affaires de l'Église de Corinthe étant remises en bon état, il alla rejoindre son maître auquel il rendit compte du succès de son voyage. Quelque temps après, il fut renvoyé une seconde fois dans la même ville pour y faire recueillir des aumônes destinées aux pauvres de Jérusalem. Lorsque saint Paul fut sorti de prison et qu'il eut obtenu la liberté de quitter Rome, il ne pensa plus qu'à retourner en Orient. En passant dans l'île de Crète, il ordonna Tite évêque de toute l'île et le chargea du soin d'achever l'ouvrage qu'il avait si heureusement commencé.

Ce fut vers l'automne de l'année 64 que saint Paul adressa à Tite l'épître qui fait partie de nos Livres sacrés. Dans cette immortelle lettre, le grand apôtre lui détaille tous les devoirs du prêtre et de l'évêque, et nous pouvons dire que cette lettre de saint Paul est la peinture fidèle des vertus de son bien-aimé disciple : la science, la sainteté, le zèle, la fermeté, la charité, la douceur, enfin tous les caractères du prêtre et de l'évêque parfaits, saint Tite les a reproduits dans sa vie.

Saint Paul ne put se passer longtemps d'un compagnon tel que notre Saint ; c'est pour cela qu'il lui manda de venir le trouver à Nicopolis, en Épire, où il se proposait de passer l'hiver. L'année suivante, c'est-à-dire en 65, saint Paul envoya son disciple prêcher l'Évangile en Dalmatie. Quelque temps après, Tite retourna en Crète où il mourut dans un âge fort avancé après avoir saintement gouverné son Église et répandu les lumières de la foi dans les îles voisines. On ne possède aujourd'hui de ses précieux restes, que son chef déposé dans l'église de Saint-Marc à Venise.

Réflexions pratiques.

Le chrétien sur la terre à constamment devant lui la vie et la mort, le bien et le mal. Pour faire l'un et éviter l'autre il est obligé de lutter. Telle fut la vie de saint Tite. Docile à la voix de Dieu qui l'appelle, il reçoit le baptême malgré ses parents qu'il quitte pour suivre Jésus-Christ. Il écoute les leçons de son maître avec une docilité parfaite... Et nous, enrôlés dans la milice du Dieu-Sauveur par le baptême, avons-nous toujours été fidèles à la grâce de notre vocation ? Écoutons-nous avec docilité et accomplissons-nous à la lettre les leçons de ceux qui ont reçu du Ciel mission de nous instruire et de nous conduire au salut éternel ?

Mais ce n'est pas assez pour saint Tite d'aimer et de servir Dieu ; il veut communiquer ce feu divin à tous ses frères et en embraser tous les cœurs. Tout brûlant de zèle pour la propagation de l'Évangile, il déploie autant d'ardeur que son grand maître. Aussi

que de villes, que de provinces n'a-t-il pas converties !

Chacun de nous a une mission à remplir. Nous devons, il est vrai, nous occuper sans cesse de notre propre sanctification ; mais cela ne suffit pas. Si nous sommes animés par la charité, nous devons, par de sages conseils, par de douces remontrances, par de bons exemples, gagner des âmes à Dieu... Où est notre zèle à cet égard? Ne nous faisons-nous pas à ce sujet de graves illusions ?

Plan de méditation.

I. Ce que saint Tite a fait pour son propre salut.
II. Ce qu'il a fait pour le salut des autres.

Autre plan.

Saint Tite : 1° disciple digne et chéri à l'égal d'un fils ; 2° disciple fidèle exécuteur des prescriptions de son maître.

SAINT EUTHYME LE GRAND, Abbé

9 *janvier.*

Après la triste mort de Julien l'Apostat, Valens, son successeur, baptisé par les Ariens, continua de persécuter les chrétiens en exilant les évêques ou en les mettant à mort, en chassant les religieux de leurs monastères, ou en les soumettant aux plus cruels tourments. Saint Jérôme, témoin de tant d'horreurs

s'écria dans sa douleur extrême : « Le monde romain s'écroule. »

Ce fut dans ce temps de désolation que saint Euthyme vint au monde. Sa naissance fut miraculeuse. Son père et sa mère, fort riches et excellents chrétiens, partageaient leurs temps entre la prière et l'aumône. Une seule chose troublait leur bonheur. C'était de se voir privés d'enfants. Les oraisons qu'ils adressaient à Dieu semblaient être stériles. Cependant, après avoir demandé à saint Polyeucte de leur obtenir du Ciel ce que leurs prières n'avaient obtenu, le saint martyr leur dit un jour pendant qu'ils priaient : « Prenez courage, Dieu va vous donner un fils, vous l'appellerez Euthyme, sa vie sera sans reproche et sa naissance un gage de la paix que le Seigneur veut rendre à son Église. L'événement vérifia cette prédiction. Denise devint mère d'un fils qui fut nommé Euthyme, et cinq mois seulement après la naissance de cet enfant béni, l'empereur Valens fut brûlé par les barbares près de la ville d'Andrinople, et sa mort mit fin à la persécution. — Euthyme n'avait que trois ans lorsque son père mourut. Son oncle maternel, appelé Eudoxe, se chargea de son éducation, et le présenta à l'évêque de Mélitène pour qu'il l'admît au nombre de ses clercs. Ce saint prélat le reçut en disant : « Vraiment l'Esprit de Dieu reposera sur cet enfant. » Puis il le baptisa, lui coupa les cheveux et le mit au nombre des lecteurs. Quand Euthyme fut en âge d'étudier, l'évêque le confia à deux maîtres aussi habiles que saints, pour le former à la science et à la vertu. Euthyme fit des progrès étonnants. Nuit et jour il

lisait et méditait les divines Écritures et mettait en pratique les divins enseignements qu'il y recueillait. Il était excessivement sobre dans ses repas et il assistait aux offices divins avec un tel recueillement, qu'on l'aurait pris pour un ange.

Ses études terminées il fut ordonné prêtre. Sa science prodigieuse et son incomparable sainteté le firent choisir pour diriger tous les monastères de religieux et de solitaires qui étaient dans le diocèse de Mélitène. Euthyme accepta par obéissance la lourde charge qu'on lui imposait. Mais comme la sollicitude de tant de couvents troublait son amour de la solitude, il quitta secrètement la ville et alla visiter les saints Lieux à Jérusalem. Après avoir accompli son pèlerinage, il alla vers les Pères qui étaient retirés dans les déserts. Leur manière de vivre redoubla son ardeur pour la retraite; il alla s'établir dans la laure de Pharan, située à six milles de Jérusalem. Là il voulut imiter le grand Arsène, dont la réputation s'étendait alors dans tout l'Orient. Il ne mangeait que le dimanche, et tressait des nattes pour en distribuer le prix aux pauvres. On ne le vit jamais se coucher pour se reposer : quand il ne pouvait plus résister au sommeil, il s'appuyait contre le mur, se soutenant avec une corde suspendue au plafond. Malgré cela, dès qu'il sentait qu'il allait s'endormir, il se disait à lui-même ces paroles de saint Arsène : « A quoi penses-tu donc, lâche et misérable ? »

Ayant appris qu'un religieux nommé Théotime menait une vie très austère, il alla le trouver et se lia d'amitié avec lui. Tous les ans après l'Octave de

l'Épiphanie, ils se rendaient ensemble dans la solitude de Cutile, afin que, séparés de leurs frères, ils pussent se livrer entièrement à l'oraison jusqu'au dimanche des Rameaux. Après cinq ans d'une pareille existence, ils s'enfoncèrent plus avant dans le désert et habitèrent longtemps une caverne située sur les bords d'un précipice. Mais Dieu qui voulait se servir de ces humbles religieux pour conduire les âmes au ciel, permit qu'ils fussent découverts par des bergers du voisinage. Deux religieux de la laure de Pharan, ayant appris leur retraite, vinrent se mettre sous leur direction et firent de tels progrès dans la vertu, qu'ils furent choisis de Dieu pour être les maîtres spirituels du grand saint Théodose, chef et fondateur de beaucoup de monastères en Palestine. Un grand nombre d'autres moines vinrent prendre, auprès de saint Euthyme, des leçons de perfection dont ils profitèrent admirablement.

Le chef d'une tribu de Sarrasins avait son fils unique, appelé Térébon, paralytique depuis longtemps. Tous les médecins furent impuissants à le guérir. Une nuit, l'infortuné malade réfléchissant en lui-même se disait : « La magie pas plus que la médecine n'ont pu me soulager. Dieu des chrétiens, accordez-moi la guérison que ne peuvent me donner mes dieux , et je me ferai chrétien. » S'étant endormi après cette prière, il vit un moine aux cheveux blancs qui lui demanda quelle était sa maladie. « J'ai la moitié du corps paralysée, répondit Térébon. — Es-tu résolu, reprit le moine, d'accomplir la promesse que tu as faite au Dieu des chrétiens ? « Sur la réponse affirmative de Térébon, le moine continua : » Je

suis le solitaire Euthyme, j'habite dans une caverne, à six milles de Jérusalem. On s'y rend par le chemin qui conduit à Jéricho. Si tu veux être guéri, rends-toi dans cette solitude. » La vision disparue, Térébon se réveilla et raconta à son père ce qui venait de lui arriver. Ils allèrent tous deux, avec une grande suite, trouver le saint solitaire qui, faisant le signe de la croix sur le paralytique, le guérit à l'instant. Les Sarrasins, émerveillés d'une telle puissance demandèrent immédiatement le baptême. Le père de Térébon reçut le nom de Pierre, et devint plus tard évêque des Sarrasins soumis à sa domination. Il en convertit un grand nombre par ses prédications et ses exemples et mourut saintement. — Ce miracle attira vers Euthyme une foule de malades, mais le Saint, effrayé d'un tel concours, se retira dans le désert et vint dans la suite se renfermer dans sa première solitude.

Lorsqu'il disait la sainte messe, il voyait souvent des milliers d'anges qui venaient s'unir au saint sacrifice. D'autrefois, en distribuant la communion, il voyait les uns recevoir la vie et les autres manger leur propre condamnation. Voici quelques-unes des merveilles qu'on raconte de notre admirable Saint : Quatre cents Arméniens qui descendaient de Jérusalem vers le Jourdain, s'étant égarés, vinrent à la laure pour demander l'hospitalité. Euthyme n'avait pas de quoi nourrir les Frères pendant un jour. Malgré cela, il fit appeler l'économe et lui ordonna de donner à manger aux hôtes qui venaient d'arriver. Celui-ci se rendit à la boulangerie pour prendre les quelques pains qui restaient, mais il ne put ouvrir

la porte. Alors il l'enleva en la faisant sortir des gonds ; mais quelle ne fut pas sa surprise de trouver la boulangerie remplie de pains jusqu'au plafond. L'huile et le vin se trouvèrent aussi avoir été multipliés, de telle sorte qu'on put nourrir cette nombreuse caravane. — Marchant un jour dans un désert aride avec deux autres religieux, et les voyant à demi morts de soif, il creusa un peu la terre avec une bêche et aussitôt il en sortit de l'eau en abondance. Dans un temps de grande sécheresse, les habitants des bourgs et des villages voisins de la laure, n'ayant plus une goutte d'eau, vinrent en foule le supplier de leur obtenir du Ciel une pluie bienfaisante. « Mes enfants, leur dit-il, comme je ne suis qu'un misérable pécheur, plus coupable que vous tous, je n'ose pas m'adresser à Dieu lui-même ; mais comme il est bon et clément, prosternons-nous devant sa majesté et prions-le avec ardeur. » Euthyme, les yeux mouillés de larmes se met en oraison. Sa prière n'était pas terminée que le tonnerre grondait, et la pluie tombait avec tant d'abondance que la terre en fut inondée.

Il serait trop long d'énumérer toutes les vertus que pratiqua notre bienheureux Saint. Il suffit de dire que sa chasteté était semblable à celle des anges, que son humilité était très profonde, que sa charité était sans bornes et que sa modestie inspirait la dévotion. Sa douceur et sa bonté étaient telles qu'il gagnait par cette voie les esprits les plus farouches. Cependant quand il s'agissait de faire la guerre aux hérétiques et de défendre les intérêts de l'Église, sa douceur se changeait en un zèle ardent et il les

combattait avec une ardeur incroyable. Il eut la consolation de ramener à la vraie foi un bon nombre de Manichéens ainsi que l'impératrice Eudoxie et un anachorète nommé Gérasime.

La veille de la fête du grand saint Antoine, Euthyme dit à ses religieux : « Mes Pères, mes Frères et mes fils, c'est la dernière vigile que je passe avec vous. Je vais mourir, priez pour moi. Si vous m'aimez, vous garderez fidèlement les règles que je vous ai données; vous pratiquerez la charité. » Il leur conseilla ensuite de se choisir un supérieur, et le samedi, dans la nuit, il passa de cette terre à la béatitude éternelle, plein de jours et de bonnes œuvres devant Dieu et devant les hommes. Il avait quatre-vingt-dix-neuf ans.

Réflexions pratiques.

Saint Euthyme comprit de bonne heure la caducité des biens de ce monde, aussi fit-il avec eux un divorce éternel. Ses parents lui ayant appris que l'homme n'a été créé que pour connaître, aimer et servir Dieu, cet enfant de bénédiction se dévoua tout entier à cette noble cause. Dans ce but il employa corps, âme, santé, vie, intelligence, grâces du ciel à faire le bien, à fuir le mal et à sauver des âmes. Ce profond sentiment l'a poussé à quitter le monde et à s'ensevelir tout vivant dans les profondeurs de la solitude. Au fond de son désert, son esprit et son cœur conversaient sans cesse avec le Seigneur. Le temps qu'il n'employait point à la prière et à la mortification, il le consacrait à faire

des nattes ou à exercer des œuvres de charité spirituelles et corporelles.

Chacun de nous n'est pas appelé à quitter le siècle pour vivre dans la solitude, mais chacun est tenu de détacher son cœur des vanités de ce monde pour l'attacher à Dieu par un amour de prédilection. C'est la grande condition du salut. Ah ! si nous la remplissions, nos pensées, nos paroles, nos actions, notre vie entière ne seraient pas ce qu'elles sont, et nos progrès dans la vertu seraient plus sensibles.

Seigneur, aidez-nous de votre grâce à marcher sur les traces de saint Euthyme.

Plan de méditation.

Saint Euthyme a cherché Dieu dès son enfance : 1° par une vie innocente ; 2° par la fuite du monde ; 3° par la pratique de toutes les vertus.

SAINT GUILLAUME, Archevêque de Bourges

10 *janvier.*

Saint Guillaume descendait de l'illustre famille des anciens comtes de Nevers. Le soin de son éducation fut confié à Pierre l'Hermite, son oncle maternel, et archidiacre de Soissons. Cet habile maître lui apprit de bonne heure à mépriser les richesses et les grandeurs passagères du monde, à détester les plaisirs et à craindre le poison qu'ils cachent sous un appât séduisant. Guillaume répondit parfaitement

aux vues de son oncle : il n'avait d'ardeur que pour l'étude et les exercices de piété. Il s'engagea de bonne heure dans l'état ecclésiastique et fut successivement chanoine de Soissons et de Paris. Mais, dégoûté bientôt du monde et de ses vanités, il résolut de le quitter pour toujours et de se retirer dans la solitude. Il choisit celle de Grammont, et y vécut dans la pratique des plus grandes austérités. Une contestation survenue entre les religieux de chœur et le frères convers ayant ensuite troublé la paix dont ils jouissaient, il passa dans l'ordre de Cîteaux.

Il fit profession dans l'abbaye de Pontigny, où il devint bientôt un modèle accompli de perfection monastique. Après avoir été quelque temps prieur de cette maison, il fut élu abbé de Fontaine-Jean, puis de Chalis. Il se distingua partout par sa piété, sa mortification, son amour pour la solitude, enfin par toutes les vertus propres à l'état de perfection qu'il avait embrassé. L'archevêque de Bourges étant mort, il fut élu pour le remplacer.

Quand le saint Abbé reçut la nouvelle de son élection à l'épiscopat, il en fut si affligé, qu'il résolut de prendre la fuite, et il ne fallut rien moins qu'un ordre de son Général et du Légat du Pape pour l'obliger à l'accepter. Il quitta donc sa chère solitude, mais en versant des torrents de larmes. Il prit la route de Bourges où il fut reçu comme un envoyé du Ciel.

Malgré son titre et sa qualité d'archevêque, il ne se relâcha en rien des austérités de Cîteaux.

Il ne mangeait jamais de viande quoiqu'on en

servît à sa table pour ceux qu'il y invitait. Il portait toujours le cilice et l'habit religieux. Il traitait les pécheurs avec une bonté que plusieurs trouvaient excessive quoiqu'elle ne fût accompagnée ni de faiblesse, ni de condescendance indiscrète. Sa charité envers les pauvres était généreuse et continuelle, et il employait presque tous ses revenus à les soulager.

Il convertit plusieurs Albigeois, et si la mort ne l'eût enlevé, il aurait accompli son projet de faire une mission parmi eux. Au moment où il se disposait à commencer cette œuvre de charité, une fièvre violente l'obligea de se mettre au lit. Peu après, sentant que sa fin approchait, il reçut les derniers sacrements avec une foi admirable, puis il mourut étendu sur la cendre et le cilice, le 10 janvier 1209. On l'ensevelit dans la cathédrale de Bourges. Des miracles ayant illustré son tombeau, le pape Honorius III le mit au nombre des saints, l'an 1218.

Réflexions pratiques.

Saint Guillaume ne pouvait retenir ses larmes en pensant aux malheureux pécheurs. « Un évêque, disait-il, doit expier et ses propres péchés et ceux de son peuple. » Il comprenait, ce saint Pontife, que le péché est le plus grand mal de l'homme puisqu'il lui fait perdre Dieu et attire sur lui tous les maux du temps et de l'éternité... Les hommes s'estiment malheureux quand ils perdent leurs biens par un procès, par une banqueroute, ou par quelque autre accident. Qu'est-ce donc que perdre un bien infini?... Malheureuse l'âme qui perd son Dieu par un péché!

mais plus malheureuse celle qui compte pour rien un Dieu perdu !

O péché ! que tu es commun parmi les hommes ! Et que tu es inconnu aux hommes !... Moi-même en suis-je exempt ?... N'en ai-je jamais commis durant ma vie. Les ai-je expiés par les rigueurs de la pénitence ?... Mon Dieu, plutôt mourir que de vous offenser de nouveau !...

Plan de méditation.

I. Saint Guillaume avant son épiscopat est un modèle de perfection religieuse : 1° par son goût pour la solitude ; 2° par son assiduité à l'oraison ; 3° par ses austérités.

II. Saint Guillaume, à son élection à l'épiscopat, modèle d'abnégatiou et d'obéissance.

III. Saint Guillaume pendant son épiscopat, modèle des évêques : 1° par la tenue édifiante de sa maison ; 2° par ses libéralités ; 3° par sa douceur et son humilité dans les épreuves ; 4° par sa sainte mort.

SAINT THÉODOSE, Abbé, Chef des Cénobites.

11 *janvier.*

Théodose naquit en 423, dans une ville de Cappadoce. Il eut le bonheur d'être élevé dans la piété par des parents vertueux, qui le formèrent à la dévotion, autant par leurs exemples que par leurs instructions. Son âme n'avait de goût que pour les

choses de Dieu. Il fut ordonné lecteur étant encore fort jeune, et il en exerça l'office dans l'Église avec beaucoup d'édification. Obligé par état de lire assidûment les saintes Écritures, il en acquit une grande connaissance, ainsi qu'une facilité merveilleuse à en développer le sens. Se dégageant chaque jour des choses visibles, il résolut de tout quitter pour tendre à la perfection évangélique. Rien ne put l'arrêter. Docile à la vocation du ciel, il partit pour Jérusalem afin d'y consulter Dieu sur l'état de vie qu'il devait embrasser. Chemin faisant, il se détourna de sa route pour faire une visite à saint Siméon Stylite. Ce saint, debout sur sa colonne, le voyant approcher, lui cria, en l'appelant de son nom : « Théodose, serviteur de Dieu, soyez le bienvenu. » Théodose, surpris de s'entendre nommer par le saint qu'il n'avait jamais vu, se prosterna contre terre. Siméon le fit monter sur sa colonne, l'embrassa, lui prédit plusieurs choses qui devaient lui arriver, et lui donna des instructions salutaires.

Théodose, après avoir visité les saints Lieux, se sentit encore plus affermi dans la résolution de se consacrer à Dieu dans la solitude. Mais fallait-il suivre l'institut des anachorètes qui vivaient seuls, ou celui des cénobites qui vivaient en communauté ? La défiance de lui-même et son humilité lui firent prendre ce dernier parti ; il se mit sous la conduite d'un excellent maître de la vie spirituelle, nommé Longin, qui vivait solitaire dans un coin de la terre de David. Ensuite il se décida, par esprit d'obéissance, à desservir une église qu'une dame riche et pieuse avait fait bâtir en l'honneur de la Sainte

Vierge, sur le chemin de Nazareth. Il n'y resta pas longtemps, parce que la nécessité de commander, les éloges qu'on donnait à son mérite et à ses vertus, pesaient trop à son humilité. Et puis l'esprit de Dieu l'appelait ailleurs. Il se retira donc sur le sommet d'une haute montagne, dans une caverne, où la tradition du pays supposait que les Mages avaient couché en revenant de Bethléem, et que l'on appelait, pour cette raison, *Caverne des Mages*. Là, détaché de tous les objets sensibles, il soumettait la chair à l'esprit par de longues veilles, par des jeûnes rigoureux, par une prière continuelle.

L'éclat de sa vertu attira encore auprès de lui plusieurs personnes pressées de servir Dieu dans la retraite. Il ne voulut d'abord en recevoir que six ou sept ; bientôt il en admit un plus grand nombre. La charité lui fit ensuite un devoir de ne refuser aucun de ceux dans lesquels il remarquait d'excellentes dispositions. Le sujet le plus ordinaire de ses instructions était la nécessité de penser continuellement à la mort ; et ce fut pour graver plus profondément cette pensée dans l'esprit de ses disciples, qu'il fit creuser un tombeau destiné à la sépulture de toute la communauté. Ayant ensuite réuni ses frères autour de ce tombeau : « Le voilà tout prêt, dit-il, mais qui d'entre vous en fera la dédicace ? — Ce sera moi, répondit l'un d'eux, nommé Basile ; » et aussitôt on chante pour lui l'office des morts ; et le prêtre Basile meurt quarante jours après, sans aucune apparence de maladie.

La charité de Théodose pour les pauvres et les étrangers était aussi inépuisable que sa fermeté

dans la foi. Il donnait largement à tout le monde. On peut s'en faire une idée par le seul fait suivant : Un jour il y eut cent tables dressées dans le monastère pour les étrangers. Il comptait sur la Providence, et sa confiance ne fut jamais trompée. Plus il donnait et plus il trouvait à donner. Une fois pourtant toutes les provisions étaient épuisées. C'était le samedi de Pâques. La communauté n'avait rien à manger ; on manquait même de pain pour offrir le Saint Sacrifice. Quelques-uns des frères se mirent à murmurer. Mais Théodose les reprit de leur peu de foi. « Mettez, leur dit-il, votre confiance en Dieu ; il saura pourvoir à vos besoins. » La promesse ne fut pas vaine, car on vit bientôt arriver des mulets chargés de provisions.

L'empereur Anastase, ami des Eutychéens, essaya de l'entraîner dans l'hérésie : menaces, promesses, argent, tout fut employé, mais tout fut inutile. Saint Théodose lutta courageusement contre l'empereur, et il finit par être envoyé en exil. Il s'y rendit, heureux de souffrir pour l'amour de la vérité. Rappelé par Justin, successeur d'Anastase, il continua sa vie toute céleste.

L'évêque de Jérusalem l'avait nommé supérieur de tous les cénobites de la Palestine. C'est à cause de cela qu'on l'appelle Théodose le *Cénobiarque*. Après une maladie d'un an, qu'il supporta avec une patience admirable, il mourut entre les bras de ses religieux éplorés ; c'était en 529. Dieu manifesta aussitôt par un miracle la sainteté de son serviteur. Un homme, possédé du démon depuis de longues années, se jeta sur le saint corps pour l'embrasser

dans la confiance qu'il serait guéri, et il le fut en effet.

Réflexions pratiques.

Le souvenir de la mort que ne perdit jamais saint Théodose, fut pour lui le principe d'une vie exemplaire ; il le sera également pour nous si nous en faisons le sujet habituel de nos réflexions. Ce souvenir détache du monde, qu'il faut bientôt quitter ; il modère les joies excessives ; il adoucit l'amertume des afflictions ; il porte à la pénitence ; il fait faire le bien que nous ne pourrions plus faire après la mort ; il éloigne du péché. Nous n'offenserions jamais Dieu, dit l'Écriture, si nous pensions à la mort. Entretenons en nous cette pensée salutaire. — Pour rendre le souvenir de la mort efficace, il ne suffit pas de dire d'une manière générale et vague : *Il faut mourir ;* mais il faut dire : Je mourrai et je mourrai bientôt. Oui, bientôt, ce corps, l'objet de tant de soins, sera réduit en cendres et deviendra la pâture des vers du sépulcre. Bientôt mes biens, mes plaisirs me quitteront ; bientôt le monde ne sera plus rien pour moi ; et personne ne gardera de moi le moindre souvenir. — O mon Dieu ! j'ai trop oublié que je devais mourir et que bientôt je serai appelé à votre redoutable tribunal pour être jugé. C'est cet oubli qui m'a rendu si orgueilleux, si sensuel, si lâche, si coupable. Je réparerai mes folies par le souvenir fréquent de la mort.

Plan de méditation.

I. Entier détachement de Théodose pour les biens de ce monde.

II. Sa courageuse résistance à l'empereur Anastase qui soutenait les Eutychéens.

III. Son amour pour Dieu et pour le prochain.

SAINT ARCADE, Martyr

12 janvier.

Saint Arcade, chrétien aussi riche qu'estimé, habitait la ville de Césarée, en Mauritanie, lorsque éclata la plus terrible persécution contre les serviteurs du vrai Dieu. Le préfet qui commandait en Asie, au nom de l'empereur Dèce, sévissait avec une cruauté jusque-là inouïe contre les fidèles qui refusaient de sacrifier aux idoles. Arcade crut devoir quitter sa ville natale, pour se retirer dans un lieu écarté où il servirait librement Jésus-Christ, dans les veilles, l'oraison et tous les autres exercices d'une vie austère et pénitente. Il confia la garde de sa maison à un de ses parents en qui il avait une pleine confiance ; quelque temps après, des soldats envoyés par le gouverneur vinrent pour l'arrêter, et, dans ce dessein, ils investirent et forcèrent sa maison. Ne l'ayant point trouvé, ils se saisirent de son parent et le menèrent dans une étroite prison d'où il ne devait sortir que lorsqu'il aurait révélé le lieu où Arcade s'était retiré.

Le Saint, ayant appris l'emprisonnement de cet ami charitable, abandonna sa retraite, et se présenta au gouverneur : « Si c'est à cause de moi, dit-il, que vous retenez mon parent dans les fers, accordez-lui la liberté ; je suis en état de vous dire ce que vous ne pouvez savoir de lui. — Sacrifiez aux dieux, dit le gouverneur et à l'instant même je vous rends à tous deux la liberté. — Je suis chrétien. Pensez-vous donc effrayer les serviteurs de Dieu, en les menaçant de la mort qui fait l'objet de leurs désirs, parce qu'il est écrit : *Ma vie est Jésus-Christ, et la mort m'est un gain?* Faites-moi souffrir tous les supplices que vous pourrez imaginer, vous ne viendrez jamais à bout de me séparer de mon Dieu. — Saisissez cet impie, s'écrie le gouverneur, en s'adressant aux bourreaux ; faites-lui voir, faites-lui désirer la mort sans qu'il puisse l'obtenir de longtemps. » — Aussitôt, les bourreaux traînent Arcade au lieu où tant d'autres déjà avaient été égorgés pour le nom de Jésus-Christ. Le Saint, y étant arrivé, s'incline, adore Dieu dans son cœur et tend le cou au bourreau ; mais l'heure de sa délivrance n'était pas arrivée, et devait être précédée de cruelles tortures. Les bourreaux lui coupent successivement les jointures des doigts, des bras et des épaules. Ils le font ensuite coucher sur le dos et lui coupent aussi les doigts des pieds, puis les pieds et les jambes. Le martyr donnait ses membres les uns après les autres, témoignant une patience héroïque durant cette barbare exécution. Sa langue, qu'on avait seule épargnée, prononçait sans cesse ces paroles : *Seigneur, enseignez-moi votre sagesse.*

Voyant ses membres épars sur l'arène : « C'est à présent, disait-il, que vous m'êtes chers, puisque vous avez été offerts en sacrifice à mon Dieu. Et vous, ajouta-t-il, en s'adressant au peuple qui fondait en larmes, vous qui êtes témoins de cette sanglante tragédie, apprenez que tous les tourments ne sont rien pour celui qui attend une couronne éternelle. Vos dieux ne sont pas des dieux. — Renoncez à leur culte sacrilège. — Il n'y a point d'autre Dieu que celui pour lequel je souffre et je meurs. Lui seul me soutient et me console en ce terrible moment. Mourir pour lui, c'est vivre. Souffrir pour lui, c'est la joie d'un chrétien. » Ayant prononcé ces paroles, le saint martyr expira doucement, le 12 janvier et son âme s'envola au Ciel.

Réflexions pratiques.

Que de courage, que d'héroïsme dans le martyre de saint Arcade ! Témoins de ses supplices, les païens en sont profondément troublés et effrayés, et les chrétiens vivement édifiés. Le serviteur de Dieu confesse hardiment que mourir pour Jésus, c'est vivre et que souffrir pour lui, c'est la joie du chrétien ; et il vole à la mort en sacrifiant tout à Dieu. Et nous, héritiers de la même foi, enfants du même Père, disciples du même Maître, que faisons-nous pour le Seigneur et pour notre âme ? Et cependant, la foi des martyrs doit être notre foi, leur espérance notre espérance, leur amour notre amour. Sans doute, Dieu n'exige pas de si grands sacrifices de notre part. Il ne demande pas que nous versions notre sang pour sa gloire, mais il veut que la foi soit

la règle de notre conduite. Nous devons souffrir, sinon la mort, du moins ces incessantes épreuves qui nous arrivent ; nous devons tout faire et tout endurer de la part des hommes plutôt que d'offenser Dieu ; c'est lui qui doit être le terme de nos paroles, de nos pensées, de nos actions. En a-t-il toujours été ainsi ? — Mon Dieu ! Quelle différence entre ma vie et celle de saint Arcade ! Donnez-moi une foi courageuse et une charité ardente comme celle de votre serviteur.

Plan de méditation.

Générosité de la foi de saint Arcade prouvée : 1° par son interrogatoire ; 2° par le mépris des supplices ; 3° par le témoignage de sa conscience.

SAINT MAUR, Abbé et Disciple de saint Benoit

13 *janvier.*

Saint Maur était issu d'une noble famille patricienne de Rome, très chrétienne et parente de saint Benoît, à qui l'enfant fut confié dès l'âge de douze ans. A cette admirable école, Maur fit de merveilleux progrès. Il entreprit courageusement d'imiter les vertus de son père spirituel et de suivre son genre de vie : ses veilles, ses jeûnes, ses pénitences fort austères, ses prières, sa mortification continuelle et tous ses exercices de piété. Il mit à ce travail tant de bonne volonté, tant de dévouement, tant de sainte

ardeur, qu'il devint la ressemblance parfaite du saint qu'il s'était proposé pour modèle. Il était jeune encore et déjà saint Benoît disait de lui à ses disciples : « Nous avons vu un enfant, au-dessous de l'adolescence, nourri dans le monde avec toutes les délicatesses ordinaires aux personnes de condition, embrasser la perfection avec tant d'ardeur et de générosité, qu'il égale les plus anciens et les plus consommés dans la vertu. » Aussi quand saint Benoît s'absentait, il lui confiait le soin du monastère. Dieu, content des dispositions de Maur, lui accorda le don des miracles.

Un jour, que saint Benoît était absent, des parents lui apportèrent leur enfant, muet et boiteux, le conjurant, avec des larmes, de le guérir. L'humilité de Maur s'y refusait. Mais vaincu par les instances, les sanglots et les larmes des parents auxquels toute la communauté avait joint ses prières, il apporte l'étole qu'il a reçue de saint Benoît pour son ministère de diacre, il la place sur la tête de l'enfant, fait sa prière, et l'enfant se trouve immédiatement guéri. Il rapporta à saint Benoît toute la gloire de ce miracle.

Un autre jour, le jeune saint Placide, entré comme lui depuis peu dans l'Ordre naissant de Saint-Benoît, était tombé, en puisant de l'eau, dans un lac très profond, voisin du monastère. Déjà le courant l'avait emporté à la distance d'un jet de flèche, lorsque saint Benoît, averti du péril par révélation, appelle Maur : « Courez, dit-il, courez, mon fils; Placide se noie, Placide se meurt; courez, ne perdez pas un moment. » Saint Maur, muni de la bénédic-

tion de saint Benoît, y courut aveuglément, sans se soucier d'autre chose que d'obéir. Par un prodige extraordinaire il marcha sur les eaux comme sur une terre ferme, et saisissant par les cheveux le petit Placide qui se noyait, il le ramena au bord. Alors seulement il s'aperçut du miracle et fut saisi d'un saint effroi. Ils coururent tous deux vers saint Benoît, et, en lui rapportant ce qui s'était passé, saint Maur protesta qu'il n'y était pour rien, l'ayant fait sans s'en apercevoir. « Après Dieu, ajouta-t-il, ce prodige n'est dû qu'à la puissance de vôtre bénédiction, ô mon père, et à la sainteté de votre commandement. » Saint Grégoire, de qui nous apprenons ce que nous venons de dire, ajoute que saint Benoît le fit son coadjuteur dans le gouvernement du monastère de Sublac, et qu'il le fit venir auprès de lui lorsqu'il se fut retiré au Mont-Cassin.

Notre Saint, étant venu en France en 553, y fonda, avec les pieuses libéralités du roi Théodebert, la célèbre abbaye de Glaufeuil, en Anjou. Il en quitta la direction dans sa vieillesse, et la remit, en 581, à un de ses disciples nommé Bertulfe. Maur, renfermé dans une étroite solitude, ne s'occupa plus que de son passage du temps à l'éternité : il s'y prépara par un redoublement de ferveur dans tous ses exercices. Deux ans après sa démission, il fut saisi de la fièvre et d'un violent mal de côté. Se sentant proche de sa dernière heure, il se fit porter à l'église, où il reçut le viatique et mourut couché sur le cilice, le 15 janvier 584. Il fut enseveli près de l'autel de l'église de Saint-Martin. On mit dans son tombeau un morceau de parchemin, sur lequel on avait écrit ces paroles :

« Le corps qui repose en ce lieu est celui de Maur, moine et diacre, venu en France sous le règne de Théodebert. » On trouva ce parchemin en 845.

Réflexions pratiques.

Rien de plus important que la fidélité à la grâce. C'est de cela que dépend votre sort éternel. Pourquoi, parmi les purs esprits que Dieu a créés, les uns sont-ils au ciel, les autres en enfer? Pourquoi les uns sont-ils des anges et les autres des démons? C'est parce que les uns se montrèrent fidèles à la grâce et les autres infidèles. Voyez encore : pourquoi Abraham est-il le père des croyants ; Jean, le plus grand des enfants des hommes ; Paul, le grand Apôtre? Et Marie, que nous appelons notre Mère, comment est-elle la plus sainte des créatures et la mère de Dieu? C'est par la grâce de Dieu, avant tout, mais aussi par la fidélité à cette grâce. Par la même raison Maur, dont vous venez de lire la vie, fut un très saint abbé. Et vous, serez-vous saint ou serez-vous réprouvé ? Vous serez l'un ou l'autre, selon que vous aurez été fidèle ou non à la grâce. Ah! si vous l'aviez toujours été quelles ne seraient pas maintenant les richesses de votre âme! Chaque grâce à laquelle vous auriez correspondu eût été suivie de nouvelles, qui, toutes mises à profit, fussent devenues la source de nouvelles faveurs spritueles. Dès lors, que de trésors innombrables durant le cours de votre vie! Que de vertus! Que de bonnes œuvres! Quelle source inestimable de mérites et de sainteté! Heureux donc celui qui vit et meurt en correspondance aux appels du Seigneur. Mon Dieu! accordez-

moi les grâces dont nous avons tant besoin, mais accordez-nous surtout la plus précieuse de toutes, celle de la fidélité.

Plan de méditation.

I. Saint Maur a acquis toutes les vertus par son obéissance : 1° il s'exerça à l'obéissance dès l'âge de douze ans ; 2° saint Benoît le proposait comme modèle à ses disciples.

II. Il gagna tous les cœurs par son obéissance ; 1° il gagna le cœur de tous ses religieux ; 2° il gagna le cœur des grands et du peuple ; 3° enfin il gagna le Ciel.

SAINT HILAIRE, Évêque de Poitiers

14 janvier.

Saint Hilaire, l'un des plus grands ornements de l'épiscopat, une des plus brillantes lumières de l'Église de France, naquit à Poitiers au commencement du quatrième siècle, d'une des plus illustres familles des Gaules. Il fut élevé dans les superstitions païennes et s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude des sciences profanes. Il fit, soit dans les belles lettres, soit dans l'étude de la philosophie, des progrès qui firent prévoir ce qu'il devait être un jour.

En effet, par la seule force de son génie, il comprit l'absurdité des superstitions païennes. Les lumières de sa raison, avec le secours de la philoso-

phie et surtout l'aide de la grâce, le persuadèrent que l'homme est né pour la vérité; or la vérité c'est Dieu. Dieu n'est pas cet être vague et indéfinissable que le paganisme enveloppe d'obscurités absurdes, Dieu est un, éternel, créateur de ce qui existe, infini... Il en est était là, quand la Providence lui mit entre les mains un livre de l'Ancien Testament; arrivé à cet endroit où Dieu dit à Moïse : *Je suis celui qui suis*, il s'arrêta en s'écriant : « Voilà le Dieu que je cherchais! puis il trouva dans les Évangiles, et surtout dans celui de saint Jean, les principaux dogmes du christianisme. Le *Verbe éternel*, *Dieu de Dieu*, *fait chair*, dans le temps pour le salut de l'homme.

Dès lors, il n'eut plus que du mépris pour toutes les sciences du paganisme. Il y renonça bientôt publiquement en recevant le baptême. Ce fut alors un homme tout nouveau; non seulement il fut inondé de joie, mais aux connaissances acquises, il joignit le don de science infuse, et se trouva tout prêt à combattre les combats du Seigneur. Quoiqu'il fût encore simple laïque et même engagé dans les liens du mariage, il parut aussi rempli de l'esprit de Dieu que les chrétiens les plus parfaits. Il n'agissait pas comme un simple néophyte, mais comme un des Pères de l'Église de Jésus-Christ.

La vertu d'Hilaire devenant tous les jours plus parfaite, on ne parlait dans toute la province que de la pureté de ses mœurs, de sa modestie, de sa charité et de son zèle. L'évêque qui occupait le siège de Poitiers étant mort, tous les fidèles de cette cité le demandèrent pour pasteur. C'était un temps difficile

pour l'épiscopat. L'arianisme, soutenu par l'empereur Constance, dominait partout. On avait besoin d'un évêque ferme et éclairé, capable de combattre avec avantage la secte qui menaçait de tout envahir. Le nouvel évêque se signala contre les hérétiques qui niaient la divinité du Verbe et composa de doctes ouvrages pour les confondre. On ne vit plus en lui qne l'homme de Dieu. Il prêcha la foi évangélique avec un zèle infatigable et avec tant d'éloquence que les pécheurs, touchés de ses discours, entraient dans de vifs sentiments de componction et renonçaient à leurs désordres. Son zèle pour la foi catholique le fit exiler en Phrygie vers l'an 356. Mais il n'en fut que plus attentif à découvrir leurs fraudes et à combattre leurs erreurs si répandues dans diverses provinces d'Asie. Pendant ce temps, l'empereur Constance fit assembler à Séleucie un concile presque tout composé d'hérétiques. Son dessein était d'anéantir les canons de Nicée contre Arius et ses sectateurs. Saint Hilaire alors, dans la quatrième année de son exil, fut invité à ce concile par les demi-Ariens qui se flattaient de le gagner à leur parti. Il s'y rendit et ne tarda pas à faire connaître qu'il était supérieur à toutes les considérations humaines; car il prit hautement la défense de la foi et rien ne put le faire fléchir. Les hérétiques, voyant qu'il ne leur était pas moins incommode dans l'exil qu'il ne l'était sur son siège à Poitiers, engagèrent eux-mêmes l'empereur à le renvoyer dans son Église.

Quand il fut de retour dans son diocèse, on lui présenta un enfant qui venait de mourir sans avoir

reçu le baptême. Il se mit en prières et l'enfant ressuscita. Saint Hilaire mourut après avoir gouverné son troupeau avec le zèle d'un apôtre, le 13 janvier de l'an 368, à l'âge de soixante-sept ans. Le pape Pie IX l'a mis solennellement au nombre des docteurs de l'Église.

Réflexions pratiques.

Saint Hilaire, chargé d'une mission difficile et délicate, travaille sans relâche à instruire le peuple qui lui est confié. Il veille à la conservation et à l'intégrité de la foi qu'il propage avec un zèle d'apôtre. La haine des hérétiques le poursuit et le fait exiler. Ces persécutions ne l'empêchent point de prêcher hardiment la vérité. Le noble courage avec lequel notre grand Saint combattit pour la foi de Jésus-Christ, ne condamne-t-il pas hautement tant de lâches chrétiens qui rougissent de cette même foi et font cause commune avec les libertins et les cupides ? Ne proteste-t-il pas contre notre tiédeur et notre apathie dans l'accomplissement de nos devoirs ? Oh ! combien je dois ici m'humilier et gémir !

Plan de méditation.

I. Admirables vertus de saint Hilaire : 1° avant son épiscopat ; 2° pendant son épiscopat.

II. Sa fermeté dans les persécutions : 1° son courage dans la lutte; 2° sa patience dans son exil et ses persécutions.

SAINT PAUL, PREMIER ERMITE

15 *janvier*.

Saint Paul, premier ermite, naquit dans la basse Thébaïde, en Égypte, vers l'an 227. On le vit toujours, dès sa plus tendre enfance, doux, modeste et craignant Dieu. Il n'avait que quinze ans quand ses parents moururent. Comme ils étaient aussi distingués par leur naissance que par leur fortune, ils lui avaient donné une éducation très soignée et l'avaient mis en possession d'un riche héritage.

Une cruelle persécution ayant éclaté contre les chrétiens, sous les empereurs Dèce et Valérien, Paul, pour mettre sa foi en sûreté, se réfugia dans une maison de campagne fort écartée, où il comptait n'avoir rien à craindre; mais il trouva un ennemi domestique plus dangereux que le tyran. Son beau-frère, malgré les larmes d'une épouse vertueuse, avait pris l'affreuse résolution de le livrer aux bourreaux pour hériter de ses grands biens.

Paul, connaissant l'intention criminelle de son parent, s'en alla dans les déserts pour se soustraire à sa perversité et attendre la fin de la persécution.

S'étant avancé peu à peu dans des chemins inconnus aux hommes, il se trouva au pied d'un rocher où était une profonde caverne dont une pierre fermait l'entrée. Poussé par un sentiment bien naturel de curiosité, il écarte cette pierre, il explore d'un regard avide l'intérieur de la caverne, où il aperçoit une sorte de grand vestibule formé par les larges

branches entrelacées d'un vieux palmier, au-dessus duquel brillait l'azur du ciel. Là sourdissait une source très limpide qui, bientôt, disparaissait sous le sol. Ce lieu, au rapport d'anciens manuscrits égyptiens, avait servi d'atelier à de faux monnayeurs. — Paul, regardant cette retraite comme un présent de Dieu, forma soudain la résolution de n'avoir plus d'autre demeure ; il prit ces lieux en affection, et il y passa toute une longue vie dans la prière et dans le silence. Le palmier lui fournissait son repas et son vêtement; les fruits de l'arbre le nourrissaient, et les feuilles, travaillées de ses propres mains, lui formaient une simple tunique. L'eau claire de la source était son unique boisson.

Avec ces éléments de bonheur, ce fut avec joie qu'il renonça pour toujours au monde, se promettant seulement de prier pour ceux qui l'habitaient. Il fallait que la grâce agît bien puissamment sur lui pour subjuguer ainsi un jeune homme de vingt-deux ans, habitué à toutes les délicatesses de la vie. Mais Paul eut bientôt trouvé que toutes ces délicatesses qu'on estime tant n'étaient rien en comparaison des ineffables douceurs de la vie pénitente et contemplative. Jusqu'à l'âge de quarante-trois ans, il ne vécut que des fruits de son palmier; et le reste de ses jours, il fut miraculeusement nourri, comme autrefois le prophète Élie, par un corbeau qui, chaque jour, lui apportait la moitié d'un pain. On n'a point de détails sur les longues années qu'il passa au désert. Il avait déjà cent treize ans, lorsqu'il fut visité par saint Antoine, qui vivait comme lui dans une autre solitude de la Thébaïde. Voici comment la chose se passa :

Antoine, âgé de quatre-vingt-dix ans, fut violemment tourmenté par une tentation de vaine gloire. Le démon lui disait que nul autre aussi bien que lui n'avait connu les perfections de la vie solitaire. Mais Dieu lui envoya pendant la nuit un songe révélateur, lui apprenant que, plus avant dans le désert, il trouverait un autre solitaire beaucoup plus parfait que lui, et qu'il ferait bien de se mettre en chemin pour aller le visiter.

Docile à cet ordre du Ciel, le vénérable Antoine s'éloigne de sa cellule et s'enfonce dans les profondeurs du désert. Après une marche de deux jours et d'une nuit, il découvre de loin une louve qui, toute haletante de soif, se dirigeait vers le pied d'une montagne. Cet animal semblait aposté là tout exprès pour le conduire à la retraite de Paul. Antoine suivit ses traces à la faible lueur du crépuscule, et bientôt il aperçut de loin une lumière qui lui fit doubler le pas avec ardeur. Il avait donc enfin trouvé la demeure de celui qu'il cherchait. Paul était en prières; dès qu'il eut entendu le bruit des pas du voyageur, il tira la porte de sa cellule et la ferma en dedans. Mais Antoine, se prosternant devant la porte, le conjura avec tant d'instances de lui ouvrir, que Paul ne put s'empêcher de lui accorder cette grâce. Il dit d'abord à Antoine : « Pourquoi venez-vous chercher un vieillard accablé d'années qui va bientôt être réduit en poussière ? » Il ajouta : « Comment vont les choses du monde ? Bâtit-on toujours des maisons et des villes ? Comment se nomme le maître qui règne aujourd'hui ? Se trouve-t-il encore des hommes qui se laissent séduire par la vanité et le mensonge ? En

reste-t-il qui adorent les démons dans les idoles ? »

Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, un corbeau vint s'abattre à leurs pieds et déposa un pain devant eux. « Mon frère, dit Paul, admirez l'attention de la Providence. Pendant trente ans je me suis nourri des fruits de ce palmier, depuis soixante, le Seigneur, dans sa bonté, m'envoie chaque jour un corbeau avec un demi-pain. Aujourd'hui que j'ai reçu un hôte, il a doublé la provision, et le pain est tout entier. » Alors, assis sur le bord d'une fontaine, ils prirent ensemble leur nourriture avec actions de grâces; et après leur frugal repas ils passèrent la nuit en prières.

Au point du jour, Paul déclara à Antoine que sa dernière heure approchait et le pria d'aller chercher en toute hâte le manteau que lui avait laissé Athanase et de l'apporter pour ensevelir son corps. Antoine en pleurs ne songea plus qu'à obéir, et, après avoir baisé les yeux et les mains de son hôte, il reprit le chemin de son monastère, marchant avec une célérité merveilleuse, pour un homme épuisé par les jeûnes et les années.

A son arrivée, deux de ses disciples étant accourus pour lui demander la cause de son absence, il leur répondit : « Malheur à moi, pécheur, qui suis indigne d'être appelé serviteur de Dieu ! J'ai vu Élie, j'ai vu Jean-Baptiste dans le désert ; en un mot j'ai vu Paul dans le paradis. »

Aussitôt, sans même prendre un peu de nourriture, il reprit le chemin qu'il venait de parcourir ; il se hâtait, car il craignait que, pendant son absence, Paul ne rendît son âme à Dieu. L'événement lui

prouva bientôt que cette crainte n'était que trop fondée. Lorsqu'il fut arrivé à la cellule il trouva le corps du saint à genoux, la tête levée, et les mains étendues en haut ; il crut d'abord qu'il priait, et il se mit aussi à prier. Mais ne l'entendant pas soupirer, comme il avait coutume de le faire dans la prière, il lui fut aisé de voir qu'il était mort. Il ne songea donc plus qu'à lui rendre les derniers devoirs. Il l'enveloppa dans le manteau qu'il avait apporté et chanta des hymnes et des psaumes, comme il était d'usage parmi les chrétiens. Mais comment creuser un tombeau sans instrument? Il était occupé de ces pensées, quand il vit accourir deux lions du fond du désert. Arrivés près du cadavre, ils se mirent l'un et l'autre à creuser, avec leurs ongles, une fosse suffisante pour qu'un homme pût y être couché, puis se retirèrent. Après avoir recouvert de terre et de sable le corps de son compagnon, Antoine s'en retourna dans son monastère, emportant avec lui une tunique de feuilles de palmier que Paul avait tissée de ses propres mains ; et tant qu'il vécut, il s'en revêtit aux jours solennels de Pâques et de la Pentecôte. Paul avait cent treize ans quand il mourut.

Réflexions pratiques.

Saint Paul vit un jour, dans un songe mystérieux, un immense filet qui enveloppait l'univers entier. A son réveil il s'écrie tout éperdu : « Qui pourra se sauver? » — Véritablement cet immense filet existe, il est composé avec les maximes du monde, les vanités, les pompes et les plaisirs du monde, les œuvres et

les scandales du siècle. Il est facile de s'y laisser prendre. Voulons-nous l'éviter? Il faut, à l'exemple de saint Paul, fuir l'occasion prochaine du péché. Cet ange du désert a connu sa faiblesse, voilà pourquoi il s'est soustrait aux promesses et aux délices qu'offrait aux chrétiens l'empereur Dèce. Nous aussi nous sommes faibles; l'expérience d'un passé, peut-être bien coupable, nous le dit éloquemment. Évitons donc les dangers, les conversations, les divertissements du monde. Recourons à la prière, à la mortification et aux sacrements... mais si nous aimons le monde, si nous recherchons ses flatteries et ses caresses; si nous écoutons son langage, c'en est fait de notre vertu, et notre salut est plus que compromis. — Faisons un retour sur nous-mêmes et examinons où nous en sommes.

Plan de méditation.

Saint Paul a confessé Jésus-Christ devant les hommes : 1° par le mépris du monde ; 2° par la fuite du monde ; 3° par la pratique de toutes les vertus de la vie solitaire.

SAINT MARCEL, Pape et Martyr

16 *janvier.*

Saint Marcel, pape et martyr, dont l'Église célèbre la fête le 16 janvier, naquit à Rome vers le milieu du troisième siècle. Il eut le bonheur d'être

élevé dans la religion chrétienne. Il embrassa l'état ecclésiastique, et saint Marcelin, qui occupait alors le Saint Siège, connaissant ses mérites et ses hautes vertus, l'éleva à la dignité du sacerdoce. Le souverain Pontife ayant donné sa vie pour Jésus-Christ, l'an 304, le Saint Siège vaqua pendant trois ans et demi parce que les chrétiens persécutés n'étaient pas libres de se réunir pour élire un pasteur. Cependant, l'an 307, la persécution ayant un peu cessé, Marcel fut élu pape. Son premier soin, en montant sur la chaire de saint Pierre, fut de remettre en vigueur la discipline ecclésiastique et surtout les canons qui regardaient la pénitence. Il établit ensuite dans la ville de Rome vingt-cinq titres ou paroisses pour baptiser ceux qui se convertissaient à la foi et pour y recevoir à pénitence les pécheurs. Mais son zèle ne produisit pas tout le fruit qu'il en attendait ; il trouva des contradicteurs. On vit même des chrétiens lâches et rebelles se réunir contre lui et le persécuter. La juste sévérité dont il usa envers un apostat, le rendit odieux au tyran Maxence qui menaça, des plus cruels supplices, le saint évêque de Rome s'il ne renonçait au pontificat et ne sacrifiait aux idoles. Marcel ne tenant nul compte de ces menaces impies fut cruellement déchiré à coups de fouet, et, par un raffinement de cruauté, condamné à prendre soin, dans une étable, des animaux qui y étaient nourris au compte de l'État.

Le saint Pape devenu, pour l'amour de Jésus-Christ, valet d'écurie, ne parut jamais plus grand. Privé de tout secours dans un lieu infect, plus mal nourri que les bêtes de somme dont il prenait soin,

couvert de haillons, réduit à coucher sur la terre, il bénissait cent fois le jour Celui dont il s'estimait trop heureux d'imiter les souffrances et les humiliations. Les fidèles venaient de toutes parts pour admirer leur saint pasteur; il les encourageait par ses discours, les charmait par sa douceur, les instruisait par ses exemples et ses paroles. Le saint avait passé ainsi neuf mois, lorsque les principaux clercs de Rome trouvèrent moyen de le délivrer. Ils l'enlevèrent pendant la nuit et le portèrent dans la maison d'une sainte-veuve appelée Lucine qui fut tout heureuse de lui donne l'hospitalité. Comme les fidèles y venaient secrètement de tous côtés, elle supplia saint Marcel de changer sa maison en une église. Le saint y consentit. Maxence n'eut pas plus tôt appris ce qui se passait qu'il fit convertir cette nouvelle église en écurie publique, condamnant le saint pontife à y finir ses jours dans la dernière indigence, au service de vils animaux. Peu de temps après, notre Saint, consumé de travaux et accablé de misère, mourut, le 16 janvier de l'an 310. On l'honore comme martyr à cause des souffrances qu'il endura pour la religion.

Réflexions pratiques.

Saint Marcel, persécuté par le tyran Maxence et luttant avec un courage invincible contre les puissances de l'enfer, est l'image de l'Église attaquée, non seulement par les hérésies et les schismes, mais surtout par une presse impie et par une foule innombrable de mauvais chrétiens. L'Église, qui a des promesses de stabilité n'a rien à craindre dans ses luttes, elle est assurée du triomphe. Néanmoins

que doit faire un bon catholique? ce qu'a fait saint Marcel et ce que faisaient les premiers chrétiens. Ils priaient. Notre devoir est de soutenir l'Église et son chef par nos paroles et notre influence et de prier pour qu'on leur accorde la liberté d'action et l'indépendance à laquelle ils ont droit. Oh! que de chrétiens de nos jours ne pensent jamais à l'Église, ni à son chef visible. Ne sommes-nous pas de ce nombre?

Sujet de méditation.

I. Zèle de saint Marcel sur son siège : 1° actes de son pontificat ; 2° exemple des bons pasteurs.

II. Zèle du saint pontife dans sa prison : 1° il encourage les fidèles par ses parolos et ses exemples ; 2° il écrit aux évêques de la province d'Antioche concernant le dépôt de la foi ; 3° il écrit au tyran Maxence pour le faire renoncer aux idoles.

Autre plan.

I. Courage de Marcel à son interrogatoire devant Maxence.

II. Sa résignation durant son long martyre.

SAINT ANTOINE, Patriarche des Cénobites

17 *janvier.*

L'an 251 de Jésus-Christ naquit à Come, dans la haute Égypte, un enfant qui reçut le nom d'Antoine et que ses austérités ont, plus tard, fait surnommer

le patriarche des solitaires. Ses parents, aussi distingués par leurs richesses que par leur piété, lui donnèrent une éducation profondément religieuse. Pour conserver intacte la pureté de son âme et le soustraire aux mauvais exemples qu'il aurait pu rencontrer chez de jeunes compagnons moins pieux que lui, ils le retinrent constamment à la maison paternelle et voulurent l'avoir toujours sous leurs yeux.

Antoine avait dix-huit ans quand il perdit son père et sa mère. Six mois après leur mort, étant dans l'église, il entendit lire ces paroles de nos saints Évangiles : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez et donnez-en le prix aux pauvres. » Voyant dans ce conseil évangélique un ordre particulier de la Providence par rapport à lui-même, il ne pensa qu'à obéir à l'appel du Seigneur. Il vendit son riche patrimoine et en distribua le prix aux pauvres. Quant à sa jeune sœur, il la mit dans un monastère de vierges, où elle devint, dans la suite, la directrice d'un grand nombre de personnes de son sexe. Puis il se retira dans un désert du voisinage, où il partageait son temps entre le travail et la prière. Il fut bientôt un modèle accompli de toutes les vertus. Il ne prenait pour toute nourriture qu'un peu de pain et de sel, ne buvant jamais que de l'eau, ne faisant chaque jour qu'un seul repas, après le coucher du soleil. C'est ainsi qu'il triomphait des tentations et des passions. Quelquefois il gardait une abstinence entière pendant deux et même quatre jours. Souvent il passait les nuits sans dormir, et quand il se livrait au sommeil, c'était sur une simple natte de jonc, un cilice, ou la terre nue.

Ne trouvant pas de solitude assez profonde, Antoine se retira dans un sépulcre, où un de ses amis lui apportait du pain de temps en temps. Mais sa retraite ne le mit point à l'abri des tentations et des épreuves. Le démon vint le tourmenter dans sa cellule et chercha tous les moyens pour l'en faire sortir. Tantôt il lui représentait la brillante carrière qu'il aurait pu parcourir dans le monde et le bien qu'il aurait pu faire par ses richesses et son talent; tantôt il lui reprochait sa dureté pour avoir délaissé sa jeune sœur que la mort de ses parents avait remise entre ses mains. D'autrefois il lui représentait les douceurs et les jouissances des plus séduisantes voluptés qu'il avait échangées contre une vie d'intolérables macérations, de privations insensées. Le trouvant inexpugnable de ce côté, l'enfer, jaloux de tant de force, déchaîne contre lui toute sa rage. Des légions de démons conjurés fondent sur le solitaire, le frappent et le laissent demi-mort. Un autre jour, ils prennent devant lui les formes les plus horribles; ce sont des lions qui rugissent, des serpents qui se dressent en sifflant, des spectres affreux, des figures menaçantes. Antoine invincible leur dit avec un noble courage : « Vous êtes bien faibles, puisque vous venez si nombreux contre un seul homme, vous êtes donc bien lâches puisque toute votre puissance se borne à un vain bruit. » Après les avoir mis en fuite, par le signe de la croix, il s'écriait : « Où étiez-vous donc, mon Seigneur et mon Dieu ? Que n'étiez-vous ici dès le commencement du combat ! Hélas ! vous auriez essuyé mes larmes et adouci mes peines. » Il entendit alors une voix qui lui répondit :

« Antoine, j'étais auprès de toi, j'ai été spectateur de tes luttes, et parce que tu as résisté courageusement à tes ennemis, je te protégerai pendant le reste de ta vie. »

A l'âge de trente-cinq ans, Antoine quitta sa deuxième solitude et s'enfonça davantage dans le désert. Ayant traversé le bras oriental du Nil, il gravit une haute montagne et s'enferma dans un vieux château où il demeura, sans voir d'autre personne que celle qui lui apportait du pain deux fois par an. Cependant il ne refusait pas ses conseils et ses exhortations à ceux qui venaient le voir. Il les guérissait même de leurs maladies, mais il ne se montrait pas.

Après vingt ans, le solitaire, vaincu par les instances de ses amis, sortit de ce château et fonda plusieurs monastères qui furent peuplés. Le travail des mains, le chant des cantiques, la lecture des saints Livres, la prière, les jeûnes et les veilles étaient la vie des religieux. Ainsi le désert, habité par des anges, florissait de toutes les vertus, et Antoine était l'âme de ce grand corps. Il l'animait par sa ferveur et l'encourageait par ses exhortations autant que par ses exemples.

Pendant ce temps, la persécution s'était allumée contre les fidèles, il sortit de sa solitude et dit à ses religieux : « Allons voir les triomphes de nos frères, qui combattent pour la cause de Dieu, pour lutter avec eux ou pour être témoins de leurs victoires. » Il soulageait les confesseurs de Jésus-Christ dans les prisons ou les accompagnait lorsqu'ils paraissaient devant les juges, et les exhortait à la constance; et quand ils étaient fermes dans la foi, on voyait la

joie éclater dans ses yeux ; il voulait être témoin de leurs supplices, et il enviait leur bonheur et leur gloire.

Les juges ayant ordonné aux moines de se retirer dans leur solitude, parce que leur présence animait les fidèles à souffrir le martyre, Antoine ne sortit point de la ville, et, le lendemain, il se montra sur un lieu très élevé, sous les yeux des magistrats, avec sa tunique de solitaire, qu'il avait fait laver pour la rendre plus remarquable par l'éclat de sa blancheur. Tout le monde le regardait avec étonnement et les juges furent eux-mêmes fort surpris de le rencontrer sur leur chemin et de le voir là, debout, sans frayeur, montrant encore une fois jusqu'où peut aller le courage d'un chrétien. Il ambitionnait la palme du martyre, mais Dieu le réserva pour l'ornement de son Église sur la terre et dans l'intérêt des monastères d'Égypte qui réclamaient ses soins et ses conseils.

La persécution ayant cessé, saint Antoine retourna dans son désert où il fit encore un grand nombre de miracles. Chaque jour on lui apportait des malades à guérir, des morts à ressusciter et des possédés à délivrer. Ce fréquent contact avec les personnes du monde troublait son recueillement, il résolut de n'avoir plus de commerce avec les hommes ; c'est pour cela qu'il se retira sur le mont Calzin, près de la mer Rouge. Là, il cultivait de ses mains, un petit jardin, un champ et faisait des nattes. Il se levait à minuit, priait à genoux, les mains levées au Ciel, jusqu'au lever du soleil, et souvent jusqu'à trois heures après midi. Quelquefois il se plaignait de ce

que le retour de l'aurore et la clarté du soleil venaient le distraire.

Saint Antoine ne put résister aux instances qu'on lui fit d'aller visiter ses premiers monastères. Il y fut reçu avec les démonstrations de la plus vive joie. Sa présence inspira à ses nombreux disciples une nouvelle ardeur de croître en vertu et en sainteté. Sur ces entrefaites il se rendit à Alexandrie. Les évêques d'Orient, voyant le mal affreux que faisait l'Arianisme, prièrent le grand patriarche des solitaires de venir rendre témoignage à la vérité. Antoine se montra dans cette grande cité et confondit les hérétiques. L'un d'eux, que l'on regardait comme un grand philosophe, ayant osé dire que la saine raison ne pouvait admettre le mystère d'un Dieu fait homme et crucifié. « Puisque vous raisonnez si bien, reprit gracieusement saint Antoine, répondez-moi, je vous prie, quand il s'agit de la connaisance de Dieu, à qui doit-on plutôt croire ? Aux arguments de la raison ou à l'action efficace de la foi ? — A l'action efficace de la foi, répondit-il. — Eh bien ! reprit Antoine, pour vous montrer la puissance de notre foi, voici des possédés du démon, guérissez-les avec vos syllogismes; ou si vous ne le pouvez et que j'y parvienne, moi, par l'opération de la foi et au nom de Jésus-Christ, avouez l'impuissance de vos raisonnements, et rendez gloire à la croix que vous avez osé mépriser. » Et il fit trois fois le signe de la croix sur ces possédés en invoquant sur eux le nom de Jésus : aussitôt ils furent délivrés. Et comme ce philosophe et ses compagnons étaient dans la stupeur et gardaient le silence : « N'allez pas croire, leur dit

le saint anachorète, que c'est par ma propre vertu que j'ai délivré ces possédés, c'est uniquement par celle de Jésus-Christ. Croyez aussi en lui, et vous éprouverez que ce n'est pas la philosophie, mais une fois sincère qui fait opérer des miracles. » Saint Antoine n'a terminé sa vie extraordinaire que le 17 janvier 356 à l'âge de cent cinq ans.

Réflexions pratiques.

Si saint Antoine est parvenu au plus haut degré de perfection, c'est parce qu'il a écouté avec une admirable docilité la parole de Dieu. Cette divine parole a été le flambeau qui a éclairé ses pas et lui a découvert les vraies richesses du Ciel. Il entend ce conseil évangélique : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez et donnez-en le revenu aux pauvres et vous aurez un trésor dans le Ciel puis, venez et me suivez. Il le prend pour lui-même comme s'il l'avait personnellement entendu de la bouche de Jésus-Christ et par une admirable fidélité à la grâce de sa vocation, il vend tous ses biens, et les distribue aux pauvres pour acheter ce riche trésor qui lui a été promis.

Voulons-nous acquérir la sainteté indispensable à notre état? Ecoutons avec docilité la parole de Jésus-Christ. Marchons à la lueur de son flambeau. Cette parole qui a éclairé le monde, nous montrera nos devoirs, nous découvrira le prix et les charmes de la vertu... Elle nous détachera des biens et des plaisirs de ce monde en nous criant *Quid prodest...* Elle nous fera apprécier les biens éternels en nous répétant : *Quærite primum regnum Dei.* Comment

l'avons-nous écoutée jusqu'à ce jour?... Quel profit en avons-nous retiré ?... Sommes-nous meilleurs que ceux qui ont perdu la foi ?

Plan de méditation.

I. La parole de Dieu a révélé à saint Antoine sa vocation.

II. La parole de Dieu a conduit saint Antoine à la perfection.

III. Qu'a-t-elle produit dans nos âmes ?

LA CHAIRE DE SAINT PIERRE A ROME

18 *janvier.*

C'était une ancienne coutume dans l'Eglise de célébrer l'anniversaire du jour où l'évêque avait pris possession de son siège. On en voit plusieurs exemples dans les écrits des saints Pères, et entre autres dans les lettres de saint Ambroise et dans les sermons de saint Augustin.

C'est conformément à cette coutume que l'Église a gardé la mémoire du jour où saint Pierre, après avoir résidé quelques années à Antioche, vint établir le Saint-Siège à Rome, pour faire de cette ville la capitale du monde chrétien, comme elle avait été la capitale du monde idolâtre.

Cette fête appartient à toute l'Église, parce que l'Église romaine est la mère et la maîtresse de toutes les autres et qu'elle est regardée par tous les

vrais fidèles comme le centre de l'unité catholique. Elle fut d'abord célébrée à des époques différentes selon les Églises, puis le pape Paul IV la fixa au 18 janvier.

On conserve encore aujourd'hui à Rome la chaire épiscopale de saint Pierre, c'est-à-dire la chaise curule, sur laquelle il siégeait, pour présider, chez le sénateur Pudens converti, les premières réunions des fidèles. Cette chaire est devenue très précieuse par la vénération des peuples.

Réflexions pratiques.

Demandons à Dieu, par l'intercession du prince des Apôtres, de n'être jamais séparés de cette Église par le schisme ou par l'hérésie, et de conserver toujours la pureté de la foi, sans laquelle on ne peut lui être véritablement uni.

Prenons la résolution de recevoir toujours avec respect et soumission toutes les décisions émanées de l'Église, source et fondement de la vérité; promettons à Dieu d'observer ponctuellement tous les commandements et les préceptes de son épouse immaculée que nous sommes obligés d'écouter sous peine d'anathème. Si nous sommes fidèles à remplir ces devoirs, nous serons dignes d'être comptés au nombre des vrais enfants de l'Église, nous ne déserterons jamais le bercail du vrai pasteur qui veut sauver les brebis.

Plan de méditation.

Bienfaits de la chaire de saint Pierre. — Les papes ont répandu dans le monde les plus grands bienfaits :

1° de l'ordre spirituel; 2° de l'ordre temporel. I. Bienfaits de l'ordre spirituel : — ils ont envoyé et ils envoient continuellement des missionnaires aux peuples sauvages et barbares pour leur porter la lumière évangélique ; — ils conservent l'Église; ils veillent partout au dépôt sacré des âmes. II. Bienfaits de l'ordre temporel : la papauté a été tout l'élément de la civilisation moderne. — C'est elle qui a donné à l'Europe la meilleure partie de ses lois et presque toutes les sciences et les arts.

SAINT CANUT, Roi de Danemark

19 *janvier*.

Saint Canut était fils de Suénon, roi de Danemark. Il alliait toutes les qualités de l'âme à celles du corps. Son père, ravi de ses heureuses dispositions, le fit élever par des maîtres aussi habiles que sages et le jeune Canut profita parfaitement de leurs leçons. Placé, jeune encore, à la tête des armées danoises, il remplit sa charge avec cette supériorité qui annonce les héros. Chacun de ses combats fut une victoire. Ses premiers coups d'essai furent de purger les mers des pirates qui les infestaient, et de soumettre plusieurs peuples qui désolaient le Danemark par leurs incursions. Sa bravoure jointe à ses nombreuses vertus auraient dû le conduire au trône. Il n'en fut rien pourtant. Son mérite offusqua les grands, qui d'ailleurs redoutaient la fermeté de son caractère. Le peuple, de son côté, craignait que son génie guerrier ne le précipitât dans les hasards des com-

bats. Il fut donc exclu du trône à la mort de son père. On élut Hérold, son frère aîné, prince mou qui languit deux ans sur le trône. Pendant ce temps Canut, au cœur noble et à l'âme religieuse, loin de se montrer indifférent pour son ingrate patrie, n'employa son autorité et ses forces que contre les ennemis de la nation.

Cette conduite admirable lui gagna tous les cœurs des Danois qui lui rendirent sa couronne en 1080. Canut, devenu roi, songea à civiliser son peuple, encore demi-barbare. Pour cela il fallait soumettre les nations voisines qui troublaient la paix, puis réformer les abus. C'est ce qu'il ne tarda pas à faire. Après les avoir vaincus et assujettis, il les soumit au joug de la loi chrétienne.

Au milieu de ses triomphes, loin de se laisser enivrer par le succès, il déposait son diadème aux pieds de Jésus crucifié et présentait au Roi des rois l'offrande de sa personne et celle de son royaume. Il choisit une épouse digne de lui, et travailla de toutes ses forces à connaître les désordres qui existaient dans ses états et à y remédier. Supérieur à toutes les considérations, il prit la défense des opprimés contre la tyrannie des grands qui torturaient les faibles par toutes sortes de vexations. Voici un fait qui prouve son incomparable impartialité :

Un grand seigneur, auquel Canut avait donné le gouvernement de l'île de Bornholm, pour récompense des services rendus à son père et à lui-même, s'était fait pirate. Un jour ce malheureux voyant un vaisseau norvégien échouer sur le rivage, se permit de le brûler avec ses matelots, après avoir enlevé

toutes les riches marchandises qu'il portait. Le roi l'ayant appris fit saisir le coupable et le condamna à mourir. Les parents et les amis du criminel ayant offert une grosse somme d'argent dans l'espérance d'obtenir sa grâce : « Ce n'est point par de l'argent qu'on rachète un crime, dit le monarque. Le coupable mourra. Si c'est un crime capital de tuer un seul homme, quel supplice ne mérite pas celui qui en a fait périr un si grand nombre pour s'emparer de leurs biens? » Il mourut, en effet, pendu à un arbre ; ses complices furent poursuivis, jugés et punis. Après cette exécution, les grands consternés n'osèrent se plaindre, mais le mécontentement couvait au fond de leur cœur comme un orage formidable.

Le saint roi ne s'occupait que des moyens de rendre ses sujets heureux. Il établit le plus bel ordre dans son royaume ; et comme l'exemple du prince influe beaucoup sur le peuple, il commença par régler son propre palais. Aux vertus qui font les grands rois, Canut joignait toutes celles qui font les grands saints. Il domptait son corps par des jeûnes rigoureux et par une discipline sévère. Souvent il s'entretenait avec Dieu par des prières ferventes afin d'obtenir les grâces dont il avait besoin.

Il acréditait la piété en protégeant et en honorant tous ceux qui servaient Dieu. Les ministres sacrés ressentirent aussi les effets de sa libéralité. L'accroissement du royaume de Jésus-Christ lui parut aussi un objet digne de son attention : de là ce zèle ardent pour la propagation de l'Évangile. Il fonda plusieurs églises qui furent décorées avec une magnificence royale.

En 1085 le saint roi, dans une expédition qu'il fit en Angleterre pour en expulser les Normands, fut trahi par son cher Olaüs qui voulait régner à sa place. Celui-ci souleva contre Canut l'armée, le peuple et surtout les grands. Enfin le 10 juillet 1086, le pieux monarque pressentant sa fin prochaine se rendit à l'église de Saint-Alban, à Odensée, où il se confessa, communia et protesta qu'il pardonnait à ses ennemis. Pendant qu'il était en prières devant l'autel, les bras étendus en croix, il fut accablé de pierres, de flèches et enfin percé d'un javelot lancé par une fenêtre. C'est ainsi qu'il acheva son sacrifice après avoir régné six ans avec les qualités d'un grand roi, et surtout les vertus d'un grand saint. Dans la suite, Dieu glorifia son martyre par de nombreux miracles.

Réflexions pratiques.

Que devons-nous le plus admirer dans le Saint dont nous venons de lire la vie? Est-ce le génie précoce qui, au sortir de l'enfance a fait un guerrier accompli ? Est-ce la vigilance habile qui sait découvrir le crime et la fermeté qui ne craint pas de le punir? Est-ce enfin le coup d'œil sûr qui sonde les maux de la patrie et qui en trouve le remède? Toutes ces qualités font les grands rois, mais elles peuvent se rencontrer même chez un païen. Ce qui vaut mieux que tout cela, et ce qui, en définitif, mérite nos éloges, c'est son humilité au milieu des grandeurs, son recueillement et sa piété au milieu des affaires et des préoccupations du monde; c'est, en deux mots, cet esprit de mortification qui, dans une

Cour, où tout flatte la sensualité, lui fait prendre le cilice, porter la croix et embrasser les austérités de la pénitence. Car voilà ce qui fait les héros chrétiens.

Et nous, que pensons-nous de la mortification? Sommes-nous bien convaincus de sa nécessité? Comment la pratiquons-nous? Jésus-Christ a dit : « Le royaume des Cieux souffre violence, et ceux-là seuls qui se la font, le ravissent. » Quelle violence nous faisons-nous? Ne prétendons-nous pas aller au Ciel par la voie large, par un chemin couvert de fleurs? c'est-à-dire ne voulons-nous pas allier une vie molle, toute sensuelle, avec l'accomplissement de la morale évangélique? Ah! craignons une illusion si funeste. A l'heure de la mort, elle se dissiperait à la lueur des vérités les plus effrayantes.

Mon Dieu! Donnez-nous, comme à ce roi martyr, cet esprit de mortification qui assujettisse les sens à la loi de l'esprit et nous fasse marcher dans la voie étroite qui conduit au Ciel (L'abbé Caillet).

Plan de méditation.

La religion a fait de saint Canut : 1° un héros; 2° un saint.

SAINT FABIEN ET SAINT SÉBASTIEN, Martyrs

20 *janvier.*

Saint Fabien, successeur de saint Autère, fut élevé sur la chaire de saint Pierre, moins par le suffrage des hommes que par le choix de Dieu qui fit

connaître sa volonté par une voie miraculeuse. Au moment où le peuple et le clergé de Rome étaient assemblés pour l'élection d'un pasteur, une colombe, descendue tout à coup d'en haut, alla se reposer sur la tête de Fabien. Dès lors, quoique personne n'eût d'abord jeté les yeux sur lui, parce qu'il était laïque et étranger, chacun l'acclama comme l'élu du Ciel. Une telle entrée dans le gouvernement de la première des églises, fut sans doute suivie d'événements remarquables ; mais l'histoire ne nous en a pas conservé le souvenir. Voici tout ce que nous savons de saint Fabien :

Il gouverna l'Église pendant quatorze ans, avec autant de zèle que de sagesse, envoya divers missionnaires dans les Gaules et condamna les erreurs faussement attribuées à Origène. Saint Cyprien lui donne le titre d'*homme incomparable*. Le martyr couronna sa vie admirable dans la persécution de Dèce, l'an 250.

Un autre athlète partage les honneurs de cette journée ; c'est saint Sébastien, surnommé le défenseur de l'Église romaine. Cet illustre martyr appartenait, par son père, à la ville de Narbonne, dans les Gaules, et par sa mère à celle de Milan, en Italie. Il se montra dès sa jeunesse fervent disciple de Jésus-Christ.

Quelque répugnance qu'il eût pour l'état militaire, il ne laissa pas d'aller à Rome, vers l'an 283, et de prendre parti dans les armées de l'empire. Sa douceur, sa sagesse, son génie, sa générosité, sa droiture et cent autres belles qualités, dit saint Ambroise, le firent bientôt connaître à la cour des em-

pereurs. Il s'y distingua et devint en peu de temps un des favoris de Dioclétien, qui le fit capitaine de la première compagnie de ses gardes. Cette position favorisa ses desseins qui étaient de se rendre dans les prisons pour consoler, fortifier et affermir dans la foi, les chrétiens persécutés. L'occasion d'exercer son zèle ne tarda pas à se présenter. — Marc et Marcelin, chevaliers romains, condamnés à mort pour la cause de Dieu, avaient déjà surmonté des tortures inouïes, lorsque, attendris par les larmes de leur vieux père et de leur vieille mère, par celles aussi de leurs épouses et de leurs enfants, ils commençaient à chanceler dans leur foi. Ils étaient sur le point de perdre, par une lâche apostasie le mérite de leurs vertus et de leur fidélité passées, lorsque Sébastien accourut pour les encourager à la lutte : « Soldats de Jésus-Christ, leur dit-il, vous vous laissez vaincre par des larmes ! Vous sacrifiez votre âme immortelle à un corps de boue ! Vous renoncez à votre foi, vous trahissez votre Dieu, vous vous donnez au démon et vous répudiez la couronne que je voyais déjà tout à l'heure briller sur vos fronts. » Tandis qu'il parlait ainsi, une lumière éclatante au milieu de laquelle on voyait sept anges, remplit la maison du geôlier de la prison ; et Zoé, femme de ce dernier, recouvra l'usage de la parole qu'elle avait perdue depuis six ans. Le discours de Sébastien, joint à quelques miracles, ranima le courage des martyrs, convertit leurs parents et avec eux environ soixante autres païens.

Mais la plus frappante conversion fut celle de Chromace, préfet de Rome. Voici comment elle

s'opéra : Chromace tourmenté par la goutte avait ouï dire que Sébastien, par une vertu secrète, guérissait de nombreux malades. Allant donc le trouver, il lui dit : « Homme de Dieu, obtiens-moi du Ciel la santé. — Je le veux bien, mais à la condition que vous brûlerez vos idoles et que vous vous ferez chrétien. » Chromace résiste d'abord, puis il consent. Il détruit un grand nombre d'idoles, mais il en conserve une à laquelle il tient fortement. Comme le préfet continue de souffrir, il s'en plaint amèrement au Saint : « Tu m'avais promis, lui dit-il, une parfaite guérison si je brûlais mes idoles, je les ai détruites et voilà que je souffre plus cruellement que jamais. — Prince, reprit Sébastien, il ne vous sert de rien d'avoir brûlé vos idoles puisque vous en avez réservé une. Détruisez-la encore et vos vœux seront réalisés. » Chromace obéit et recouvra la santé.

Devenu chrétien avec toute sa famille et quatorze cents esclaves, il se démet de sa charge, se retire à la campagne où sa maison devient l'asile des fidèles persécutés.

L'an 286, le feu de la persécution s'étant rallumé avec plus de violence, un grand nombre de chrétiens se retiraient aux champs et se cachaient. On ne pouvait cependant laisser sans guide et sans soutiens ceux qui restaient. C'est pourquoi Sébastien que l'on voulait aussi attirer dans la maison de Chromace, écrivit au Pape pour le prier de l'autoriser à rester à Rome. Le souverain Pontife lui répondit aussitôt : « Restez, mon fils, restez à Rome ; soyez sur le champ de bataille pour aider les combattants

et montrez-vous, sous l'habit militaire, le défenseur intrépide de la foi de Jésus-Christ.

Tandis qu'il exhortait et soutenait les martyrs au milieu des supplices, Sébastien fut dénoncé comme chrétien par un apostat. Dioclétien, frémissant de colère, le mande immédiatement, et lorsqu'il est en sa présence. « Quoi donc, Sébastien, dit-il, je t'ai comblé de mes faveurs ; tu loges dans mon palais, je t'honore de ma familiarité et tu es l'ennemi de l'empereur et des dieux ! » Sébastien, répondit modestement qu'il ne pouvait mieux servir l'empereur et l'État qu'en adorant le seul Dieu véritable et en méprisant des idoles de pierre et de bois. L'empereur, irrité d'une telle réponse ordonna sur-le-champ qu'il fût attaché à un poteau et percé de flèches. Il en fut tout couvert en un instant; et son corps n'était que blessures. — Quand on le crut mort, il fut abandonné. Une femme vertueuse nommée Irène, étant venue, la nuit, pour le détacher et pour l'ensevelir, fut fort étonnée de trouver le saint martyr encore en vie. Elle le fit conduire dans sa maison, où l'on pansa ses plaies avec tant de soin et de succès, qu'en peu de jours il fut parfaitement guéri, ce qui ne peut pas être regardé comme un événement naturel. Alors, plusieurs chrétiens l'exhortèrent à se cacher pour sauver sa vie ; mais s'étant mis en prières, il se sentit, sans doute, inspiré d'aller de nouveau confesser la foi de Jésus-Christ en présence de l'empereur. Il se présenta à Dioclétien et lui dit : « Les prêtres des idoles vous font regarder les chrétiens comme les ennemis de l'État, mais c'est une pure calomnie, on doit plutôt les regarder

comme les soutiens de l'empire, puisqu'ils ne cessent de prier pour le salut de l'État et pour la prospérité de vos armes. »

L'empereur étonné, lui dit : « Quoi ! vous êtes ce même Sébastien que j'avais ordonné de faire mourir à coups de flèches ! » Sébastien répliqua : « Le Seigneur Jésus m'a guéri, afin que je vinsse protester, en présence de tout le peuple, contre l'injuste persécution dont vous accablez les chrétiens. » L'empereur le fit prendre et mener dans le cirque pour y être assommé à coups de bâton, et jeté ensuite dans un cloaque. Ce fut le 20 janvier 288 que Sébastien reçut la couronne du martyre. Une dame chrétienne, nommée Lorime, fit retirer son corps du cloaque et l'enterra à l'entrée du cimetière souterrain connu depuis sous le nom de *Catacombes de saint Sébastien*. On a bâti, plus tard, une église sur son tombeau. En 680, Rome fut délivrée d'une grande peste par son intercession. Voilà pourquoi on l'invoque contre ce fléau.

Réflexions pratiques.

La vie de saint Sébastien nous apprend qu'il n'y a point de condition, dans le monde, où l'homme ne puisse travailler, non seulement à son salut, mais encore à la conversion et à la sanctification de ses frères. S'il est une profession qui paraisse incompatible avec les pratiques de la vertu, n'est-ce pas celle des armes ? Cependant, voyez saint Sébastien ; ce généreux soldat, au sein d'une cour païenne et d'une armée idolâtre, se laisse-t-il entraîner par le mauvais exemple et la fougue des passions ? Abandonne-t-il le service

du Roi des rois pour servir exclusivement son prince? Nullement. Il connaît ses devoirs et il sait que si un soldat doit verser avec joie son sang pour la patrie, un chrétien doit, à plus juste titre, mourir héroïquement pour la foi de Jésus-Christ et pour le salut de ses frères. Aussi, cette âme, inspirée par la grâce, se contente-t-elle de s'entretenir secrètement avec Dieu et de donner le bon exemple par les actes de sa vie? Non, car ce vertueux capitaine, animé d'un zèle d'apôtre, va de maison en maison, de cachot en cachot, instruire les ignorants, encourager les timides, consoler les affligés, soulager les malades, rassurer les chancelants. Éloquent comme un docteur, il convertit Chromace, toute sa famille et quatorze cents de ses esclaves; puis, il meurt victime de zon zèle.

O mon Dieu! Je n'ose me demander ici si j'ai fait quelque chose de semblable pour votre gloire. Sans doute vous ne m'avez pas appelé à entreprendre des œuvres si difficiles et si périlleuses, mais vous voulez que tous les chrétiens soient des apôtres et des missionnaires à l'égard de leurs frères. Qu'ai-je fait pour ramener les âmes égarées, pour faire revivre la foi dans les cœurs séduits par l'erreur? Où sont nos prières et nos conseils? — Au dedans de nous-mêmes, qu'avons-nous fait pour notre propre salut? Quelle réforme avons-nous commencée? Quelles règles de salut nous sommes-nous tracées? A quelles vertus nous sommes-nous appliqués? Hélas! nous avons peu fait pour le prochain et pour notre âme jusqu'à présent. Donnez-nous, Seigneur, quelque chose du zèle de saint Sébastien, afin qu'à son

exemple nous travaillions généreusement à la sanctification des autres et à la nôtre.

Plan de méditation.

I. Saint Sébastien est un soldat apôtre ; il convertit les païens : 1° par ses paroles ; 2° par ses exemples.

II. Saint Sébastien est un soldat martyr : 1° il confesse hardiment le nom de Jésus-Christ ; 2° il a enduré avec courage le martyre.

SAINTE AGNÈS, VIERGE ET MARTYRE

21 *janvier.*

Sainte Agnès, l'une des grandes patronnes des âmes pures, naquit à Rome, sur la fin du troisième siècle, de parents nobles, riches et surtout chrétiens. Elle profita si bien des pieuses leçons et des bons exemples qu'elle reçut dans la maison paternelle, qu'à l'âge de dix ans, elle se consacra irrévocablement à Dieu et s'estima trop heureuse de renoncer à un époux mortel pour ne connaître d'autres liens que ceux de l'amour divin.

A treize ans, ses qualités rares et sa beauté extraordinaire avaient déjà attiré sur elle bien des regards, et un grand nombre de prétendants lui avaient offert leurs vœux; mais elle les avait rejetés de toute la hauteur de ses religieux dédains. Un jour qu'elle revenait de l'école, le fils du préfet de Rome

en la voyant si modeste, si douce et si belle en fut tellement épris qu'il la demanda en mariage à ses parents. Dans une rencontre qu'il s'était ménagée, il adressa à Agnès les paroles les plus flatteuses et lui fit les promesses les plus séduisantes, étalant à ses yeux tout le luxe de la richesse. Mais Agnès, animée d'une sainte hardiesse et d'une fermeté au-dessus de son âge, lui répondit : « Depuis longtemps je suis fiancée à un époux céleste et invisible. Mon cœur est tout à lui. Je lui serai fidèle jusqu'à la mort. En l'aimant je suis chaste, en approchant de lui je suis plus pure, en le possédant je suis vierge. Celui à qui je suis fiancée, c'est le Christ que servent les anges, le Christ dont la beauté fait pâlir l'éclat des astres. C'est à lui, à lui seul que je garde ma foi ; c'est à lui que je me dévoue entièrement. »

A cette réponse, le jeune homme se sent saisi d'une aveugle passion ; il en est dévoré, il en tombe malade. Les médecins viennent dire à son père la cause de son mal. De nouvelles propositions sont faites à la vierge du Seigneur. Agnès les repousse encore et déclare que rien ne lui fera rompre ses engagements avec son premier fiancé. Le père, convaincu que rien ne pourrait résister à sa dignité, demanda quel pouvait être le fiancé d'Agnès. On lui dit qu'elle était chrétienne et que celui qu'elle appelait son époux était Jésus-Christ. Ravi de cette nouvelle, le préfet crut qu'il serait aisé de changer ses sentiments en la mettant entre les mains de la justice. Dans un temps, se disait-il, et chez un peuple où le seul nom de chrétien est un délit, je ne tarderai pas de vaincre ce cœur d'enfant par l'appareil

des supplices et les mains sanglantes des bourreaux.

Il prit en main la cause de son fils, et donna l'ordre d'amener Agnès à son tribunal. « Vous n'ignorez pas, lui dit-il, ce qui m'oblige à vous appeler : mon fils désire vivement vous épouser ; votre noblesse et vos belles qualités m'ont fait approuver ce choix ; je ne pense pas que vous puissiez aspirer à de plus flatteuses alliances. » Agnès, d'un air modeste, mais déterminé, répondit qu'elle connaissait parfaitement l'honneur qu'on lui faisait de penser à elle, mais qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que Jésus-Christ.

Le préfet piqué des refus d'Agnès et blessé dans ses sentiments de père comme dans ceux de sa religion, la fit traîner devant les idoles de Vesta pour la contraindre à leur offrir de l'encens. « Comment, dit-elle au gouverneur, osez-vous proposer à une personne raisonnable d'adorer des dieux de bois et de pierre?... » Aussitôt sa main se lève, mais c'est à son front qu'elle la porte pour faire le signe de la croix.

Le juge voyant l'inutilité de toutes ces mesures, menace la Sainte de l'envoyer dans un lieu de débauche, où cette chasteté qu'elle prisait tant, serait exposée aux insultes d'une jeunesse libertine. « Si vous connaissiez la puissance de mon Dieu, vous ne vous exprimeriez point ainsi, répondit Agnès ; pour moi, je ne crains rien ; je connais Jésus-Christ. Il est trop jaloux de la pureté de ses épouses, pour souffrir que cette vertu leur soit ravie ; il en est lui-même le gardien et le protecteur. Vous pouvez répandre mon sang, mais pour mon corps qui est

consacré à Jésus-Christ, jamais vous ne serez maître de le profaner. » Le juge, transporté de colère, exécuta la menace qu'il avait faite. La Sainte fut conduite dans un lieu de prostitution ; mais elle fut miraculeusement protégée contre l'insolence des regards libertins. Ses cheveux, croissant soudain longs et épais, lui tombent jusque sur les pieds et lui servent de vêtement. Une lumière éclatante l'environne et un ange est à ses côtés. Les jeunes débauchés qui sont accourus dans ce lieu de honte n'osent lever leurs regards sur elle. Le seul fils du préfet, plus passionné et plus téméraire que les autres, s'approche, mais il tombe foudroyé aux pieds d'Agnès. Son père instruit de ce qui se passe, accourt éperdu. Il arrive, mêlant les invectives, les menaces, les injures aux prières et aux supplications. — Agnès prie le Ciel et le fils du préfetest rendu à la vie. Aussitôt il se met à crier : « Il n'y a qu'un seul Dieu, maître du ciel et de la terre et des mers. Les temples ne sont rien, les dieux qu'on y adore sont vains et ne peuvent absolument donner à personne aucun secours. » Il se fit chrétien. Le préfet dans la stupeur demeure interdit. Que va-t-il faire ? Il voit que s'il prend la défense d'Agnès il se compromet. Aussi il remet l'affaire à son vicaire Aspasius et se retire. Aspasius fait aussitôt préparer un grand bûcher et y fait jeter la jeune vierge. A la prière d'Agnès les flammes forment autour d'elle une tente et la respectent. Pendant ce temps, elle chante un cantique de reconnaissance. — Il fallait en finir; le juge la condamne à être décapitée. Le bourreau s'avance et, saisissant l'illustre vierge par les cheveux qu'il en-

lace autour de son bras, il lève le poignard mais, chose étrange! tant de beauté, tant de jeunesse et tant de vertu l'ont attendri; et sa main tremble. Il faut qu'Agnès l'encourage : « Frappez, dit-elle, frappez sans crainte, pour me rendre plus promptement à Celui que j'aime : détruisez ce corps qui, malgré moi, a plu à des yeux mortels. » Le bourreau frappe enfin, et l'âme d'Agnès s'envole, le 21 janvier, avec la double couronne du martyre et de la virginité.

Réflexions pratiques.

Une jeune fille de qualité, à l'âge de treize ans, méprise pour l'amour de Jésus-Christ, avec une générosité héroïque, tout ce que le monde a de plus flatteur et de plus séduisant : noblesse, jeunesse, richesses, beautés, plaisirs, honneurs. Elle brave et les bourreaux et les tyrans, et elle sacrifie avec une magnanimité qui n'a pas d'exemples, les plus riches et les plus honorables alliances et la vie même. Voilà ce que la foi inspire ; voilà ce que fait la religion ; voilà ce que peut la grâce. Et cette même foi, cette religion, cette grâce opèrent-elles de grandes merveilles en nous ? Hélas ! elles ne sauraient nous inspirer le moindre sacrifice. Que nous refusons-nous pour Dieu ? Quels liens rompons-nous ? Quels sacrifices nous imposons-nous pour Jésus-Christ qui a donné sa vie pour nous? Nous préférons quelques légers avantages temporels : les plus viles satisfactions à notre propre salut, à tous les biens éternels et à Dieu lui-même. Que nous sommes aveugles !... C'est une foi vive et ardente qui a rendu sainte Agnès

si généreuse. C'est une foi faible et chancelante qui nous rend nous-mêmes si lâches! Mon Dieu! augmentez ma foi.

Plan de méditation.

I. Merveilles de la vie de sainte Agnès : 1° elle a dédaigné les honneurs; 2° elle a foulé aux pieds les plaisirs.

II. Merveilles de sa mort : 1° fermeté au-dessus de son âge au milieu des menaces des bourreaux; 2° grandeur et constance au-dessus et de son sexe dans les supplices.

SAINT VINCENT, SAINT ORONCE ET SAINT VICTOR, Martyrs

22 *janvier.*

Les deux frères Vincent et Oronce naquirent, vers la fin du troisième siècle, dans les Alpes-Maritimes, non loin de Nice, dans une ville nommée Cimies. Leurs parents, d'illustre origine, étaient païens ; en conséquence ils les élevèrent dans le culte des idoles ; mais Dieu qui avait sur ces deux jeunes enfants des desseins de miséricorde, ne tarda pas à les appeler, des ténèbres de l'infidélité, à son admirable lumière.

Vincent et Oronce, ayant entendu la parole évangélique, furent subitement éclairés et demandèrent

le baptême. Dès lors, réglant leur conduite sur leur foi, ils menèrent une vie irréprochable et pratiquèrent les vertus les plus admirables.

A peine néophytes, ils devinrent apôtres. Leur première conquête fut la conversion de leurs parents, qu'ils gagnèrent à Jésus-Christ. Ce premier succès ne fit qu'accroître leur zèle. Au lieu de jouir des douceurs de la famille, si grandes pourtant, depuis l'appel à la foi de leurs proches, ils résolurent de porter au monde la bonne nouvelle. C'était leur conviction qu'ils n'avaient reçu la foi que pour la publier et la propager au loin. Nos deux Saints ayant appris qu'une violente persécution ensanglantait les provinces septentrionales de l'Espagne, forment l'héroïque projet d'aller soutenir leurs frères dans la foi et cueillir pour eux-mêmes les palmes du martyre. Ils prennent donc le chemin de l'Espagne et rencontrent partout, sur cette terre ensanglantée, des ruines et des désolations. Les chrétiens, les prêtres et même les pontifes fuient devant les tyrans et demandent à la solitude un abri contre le glaive des persécutions. Sur leur chemin, nos deux apôtres rencontrent l'évêque Pontius et la multitude qui l'accompagne dans sa retraite, lui font part de leur projet. Le pontife, plein d'admiration, les bénit puis ils se séparent.

Un pieux lévite nommé Victor, touché du zèle et du dévouement de Vincent et d'Oronce, demande à son évêque, et en obtient la permission, de les seconder dans leur sainte entreprise et leur périlleux ministère. Nos trois confesseurs, embrasés du feu de la charité, parcourent les bourgs et les cités pour

encourager les chrétiens et adoucir leurs souffrances au milieu de leurs rudes épreuves.

Après avoir rempli cette sainte mission avec tout le zèle et toute l'abnégation que la foi dépose dans le cœur de ses apôtres, pressentant qu'ils ne tarderaient pas d'endurer le martyre, ils se retirèrent à la maison de campagne de Victor pour retremper leurs âmes dans la prière et se disposer à la dernière lutte. Ils ne se trompèrent point car le cruel Ruffin, proconsul de l'empereur Dioclétien et Maximien, instruit de leurs courses évangéliques, avait juré de laver dans leur sang leur désobéissance aux ordres de l'Empire.

Ruffin suivi de quelques soldats, instruit de leur retraite, se présente devant la maison de Victor. Ne trouvant que ce pieux lévite, par la raison que Vincent et Oronce s'étaient retirés plus avant dans la solitude, le proconsul furieux adresse au saint diacre d'amers reproches. « Comment, lui dit-il d'un ton insolent, comment oses-tu résister aux ordres de l'empereur, non seulement en adorant un crucifié au mépris des dieux de l'Empire, mais en retirant chez toi deux séducteurs qui viennent jusque sous mes yeux propager la superstition qu'il m'est enjoint de détruire ? J'en jure par Jupiter, si tu ne me découvres la retraite de tes hôtes, je déchargerai sur toi-même tout le poids de ma colère ! ! — Non, reprit Victor avec un noble courage ; non ils ne sont point des séducteurs, ces hommes que vous recherchez pour en faire les victimes de votre impiété, ils sont les amis du Dieu tout-puissant et les serviteurs de Jésus-Christ, le Sauveur du monde.

— Eh quoi ! reprend Ruffin, fier de lui-même, seras-tu assez insensé pour préférer ce Christ, condamné à une mort infâme, à nos grands dieux que l'on adore dans l'Empire ? — Vos grands dieux, reprend Victor, ne sont que de vaines idoles qu'un homme raisonnable ne peut consentir à adorer et que je n'adorerai jamais ! »

Sans perdre de temps, Ruffin parcourt la montagne sur laquelle il espère saisir les compagnons de Victor. En effet, il ne tarde pas à les trouver. Les deux Saints étaient encore en prières quand le proconsul, essayant tour à tour les promesses et les menaces, s'écria : « Malheureux, ignorez-vous que j'ai le droit de vous faire mourir ! Ne soyez pas assez ennemis de vous-mêmes pour braver mon courroux. Sacrifiez aux dieux de l'Empire et vous mériterez mes faveurs. » — Eux de répondre avec courage : « Nous n'adorons que le Créateur du ciel et de la terre, et nous n'avons pour vos idoles qu'un profond et complet mépris ! ! »

A ces mots, Ruffin, furieux, fait venir les bourreaux ; et les têtes de Vincent et d'Oronce tombent.

Victor se hâte d'aller vénérer et recueillir les restes mortels de ses deux compagnons. Après les avoir baisés avec amour, il les emporte secrètement dans sa demeure pour les soustraire à la profanation de ses persécuteurs.

Le saint diacre ne tarde pas de recevoir l'ordre de son évêque Pontius de placer sur un char les corps des martyrs et de les faire transporter dans leur patrie. Victor se dispose à remplir lui-même cet office. Déjà le char est prêt à partir, lorsque les

émissaires de Ruffin viennent le saisir pour le conduire devant leur maître.

L'interrogatoire ne fut pas long. Le saint confesseur n'eut que le choix de sacrifier aux dieux ou de mourir, et comme il déclara énergiquement n'adorer que le Dieu du ciel et ne professer que du mépris pour les idoles. Ruffin, irrité, le fit conduire à l'endroit même où avaient été immolés ses deux amis, puis, après lui avoir fait couper les deux bras, il le fit décapiter.

Cependant, les ordres de l'évêque Pontius devaient s'exécuter : on mit le corps de Victor sur le char où il avait placé lui-même ceux de Vincent et d'Oronce et un fervent chrétien consentit à conduire la dépouille en Italie. Les Anges des contrées qu'il traversait dirigèrent sa marche.

Le convoi était arrivé près d'Embrun, lorsque tout à coup les bœufs, attelés au char, s'arrêtent et font retentir la vallée de leurs mugissements. En vain on les presse de l'aiguillon pour les faire marcher, le char demeure complètement immobile. — Saint Marcellin alors archevêque d'Embrun, averti de cette merveille, se rend sur le théâtre de l'événement, il interroge le conducteur, puis heureux et fier, il reçoit ce nouveau trésor dont le Ciel veut bien enrichir son zèle.

Le pieux prélat déposa solennellement le corps des Saints dans une riche crypte donnée par un juif qui, après avoir été témoin du miracle, se fit chrétien avec toute sa famille. Le sépulcre des martyrs devint bientôt célèbre dans toute la contrée par les prodiges sans nombre qui ne cessaient de s'y opérer.

On y apportait en foule les malades et les possédés, et tous s'en retournaient guéris, délivrés en bénissant Dieu. La fête des saints martyrs Vincent, Oronce et Victor se célèbre aujourd'hui dans tout le diocèse de Gap, le 22 du mois de janvier.

Réflexions pratiques.

Vivre pour gagner des âmes à la vérité ; mourir pour Dieu, telle fut l'ambition pleine de charité de nos saints martyrs. Quelle leçon pour nous tous !

Il n'y a personne parmi nous d'assez étranger au monde pour n'avoir pas à exercer aussi cette même charité à l'égard de quelques âmes qui vivent dans l'ignorance ou dans le mépris de leurs devoirs envers Dieu. Nous pouvons et nous devons être tous apôtres, chacun dans notre sphère. L'humanité entière n'est aux yeux de Dieu, qu'une immense famille dont lui-même est le chef. Il n'y a qu'une seule et vraie religion qu'il a donnée au monde. Mais dans cette famille des enfants de Dieu, s'il y en a beaucoup qui la connaissent, qui l'aiment, qui la pratiquent, combien d'autres qui ne la connaissent pas, ou qui, la connaissant, ne l'aiment pas ; ou qui l'aimant, ne se donnent pas la peine de la pratiquer ! Or, quels sont nos devoirs à l'égard de ces derniers ? Nous devons être pour eux des apôtres, comme le furent Vincent et Oronce, d'abord dans leur famille, puis ailleurs. Que d'occasions n'avons-nous pas d'exercer ce noble apostolat ! !

Dans nos familles, combien qui vivent sans les pratiques religieuses ! Dans notre voisinage, parmi nos amis, combien qui marchent à pas précipités

dans les voies de l'égarement! Qu'avons-nous fait jusqu'ici pour les ramener à Dieu et à la vertu? Quels conseils, quels exemples leur avons-nous donnés? Quel zèle avons-nous déployé pour les rapprocher de Dieu? Hélas! oserai-je le dire, au lieu de travailler à leur salut, nous avons peut-être travaillé à leur perte.

Plan de méditation.

I. L'amour de Dieu rendit Vincent, Oronce et Victor triomphateurs du monde en leur faisant mépriser : 1° les honneurs profanes; 2° les biens terrestres.

II. L'amour de Dieu les fit triompher des supplices : 1° leur constance devant les juges; 2° leur héroïsme devant les bourreaux.

MARIAGE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE

23 *janvier.*

Le 23 janvier, l'Église célèbre la fête du mariage réel, mais tout virginal de la bienheureuse Reine du Ciel, avec saint Joseph. De nombreux passages de l'Écriture sainte établissent que l'auguste Marie contracta avec Joseph une véritable alliance matrimoniale. La convenance, dit saint Bernard, demandait que la Mère du Verbe incarné eût un protecteur, époux terrestre et légal pour ne pas paraître coupable et n'être pas humiliée et punie. D'un autre côté, il

fallait que cet époux respectât sa virginité d'une manière absolue; car il était écrit : « Voici que la Vierge concevra et enfantera un Fils. » Mais où rencontrer un tel époux! Dieu l'a trouvé dans saint Joseph que l'Écriture honore du nom de *Juste*.

Voici d'après une pieuse tradition de quelle manière merveilleuse ce bienheureux patriarche fut désigné par le Ciel pour être l'époux de la très sainte Vierge : — Après la mort de ses parents, Marie, confiée aux prêtres du Seigneur, continua de se perfectionner à l'ombre du sanctuaire. Qúand elle eut atteint sa quatorzième année qui était l'âge de puberté pour les jeunes filles juives, le grand prêtre avertit l'auguste Vierge et ses compagnes, parvenues à cet âge, de s'en retourner chez leurs parents et de se choisir un époux. Toutes obéirent à l'exception de Marie. Elle répondit qu'elle avait été vouée au service des temples dès avant sa naissance ; qu'elle avait ratifié elle-même la consécration, désormais irrévocable ; et elle ajouta qu'elle avait fait vœu de virginité, et que rien ne la pourrait arracher à l'alliance du Seigneur.

Une telle déclaration jeta le grand prêtre dans un trouble extrême. Tout, ici, était inouï, et le vœu de virginité et la demeure prolongée d'une fille nubile dans le temple. Que choisir entre la violation d'un vœu et la violation d'une coutume sacrée et des prescriptions légales. Une occasion favorable le tira d'embarras. On était à la veille de la dédicace, solennité qui attirait les Juifs à Jérusalem. — Le grand prêtre convoqua alors les princes du peuple, les vieillards, les docteurs de la loi, et aussi les plus

proches parents de Marie, et il leur soumit la question ; tous convinrent qu'il fallait, en affaire si délicate, consulter le Seigneur. Ils se mirent donc en prières. Le grand prêtre s'approcha de l'autel pour y recevoir la lumière du Très-Haut. Tout à coup une voix proféra ces paroles : « Il est temps que s'accomplisse l'oracle d'Isaïe, disant : Il sortira une tige de la racine de Jessé, et une fleur s'élèvera de cette tige. Que tous les membres de la famille de David déposent une baguette d'amandier dans le temple : celui dont la baguette sera trouvée fleurie, et sur laquelle l'esprit de Dieu viendra se reposer sous forme de colombe, deviendra l'époux de la Vierge. »

L'ordre du Seigneur fut publié par des hérauts, au son de la trompette, sacrée, dans tout le pays de Juda, et tous les jeunes gens de la famille de David accoururent en nombre. Chacun ayant déposé sa baguette près de l'autel du propitiatoire, on offrit des sacrifices au Dieu qui fit fleurir la verge d'Aaron, et on le pria de renouveler le prodige. — Le lendemain aucune baguette n'ayant fleuri, le grand prêtre consulta de nouveau le Seigneur, et il lui fut répondu que tous les jeunes gens d'Israël ne s'étaient pas présentés et qu'il fallait les convoquer une seconde fois. En effet, il apprit bientôt qu'il existait un membre de la famille de David, nommé Joseph qui, plus âgé que les autres prétendants, n'avait pas osé venir disputer l'honneur et l'avantage des noces proposées. Forcé de se mettre sur les rangs, Joseph, à son tour, déposa, près de l'autel, la baguette du sort. Le lendemain elle était toute couverte de ma-

gnifiques lis, et une colombe, blanche comme la neige, vint s'y reposer. Tous les assistants reconnurent ainsi, que Joseph était l'élu du Seigneur, et le 21 novembre, jour anniversaire de la Présentation, on lui fiança la Vierge, conformément aux usages pratiqués chez les Juifs. — La tradition ajoute que, parmi les enfants de Juda, il s'en trouva un d'une naissance illustre, possesseur d'une grande fortune, qui aspirait à la main de Marie. N'ayant pas été le privilégié du sort, il brisa sa baguette de désespoir et alla s'enfermer dans une des grottes du Carmel avec les disciples d'Élie. Ce jeune homme, nommé Agag, devint célèbre dans la suite et se fit chrétien.

Les deux fiancés revinrent ensemble à Nazareth. Là, ils se séparèrent, en attendant le jour nuptial, et chacun rentra dans sa modeste demeure. Suivant une aimable légende, le grand prêtre avait donné pour compagnes, à Marie, sept jeunes vierges, élevées avec elle dans le temple, et leur avait confié, à toutes, une certaine quantité de lin, de soie, d'hyacinthe, de bysse et de pourpre qu'elles devaient filer pour le service des autels. Elles convinrent de tirer au sort, entre ces divers travaux, celui dont chacun aurait la tâche. La pourpre échut à Marie : « La poupre ne tombe qu'au souverain, » s'écrièrent en souriant les jeunes filles, et elles appelèrent aussitôt Marie la Reine des vierges.

Deux mois après, c'est-à-dire le 23 janvier, le mariage de Marie fut célébré.

Réflexions pratiques.

Le premier ornement de l'union conjugale de Marie et de Joseph fut la virginité. La virginité en fut aussi le fondement et la base. Quelle union! Une virginité s'allie avec une autre virginité! Ce sont deux lis qui s'entrelacent sans rien perdre de leur candeur; deux rayons qui se rencontrent sans rien perdre de leur clarté. Peut-on rien imaginer de plus pur, de plus saint, de plus sublime! s'écrie le Père Ventura. Dans les autres mariages, la virginité est formellement exclue, dans celui-ci elle est formellement requise. Quelle vertu! Elle est la reine de toutes. Faut-il s'étonner si on a vu dans le monde, des personnes de toute condition, même des rois et des reines, suivre les glorieuses traces de Marie et de Joseph! Fortifiés par un puissant secours du ciel, ils ont triomphé de la faiblesse de la nature, ayant voué à Dieu la virginité dans le mariage.

Demandons à la Reine des vierges, à la mère très pure de nous donner l'amour de la chasteté.

Plan de méditation.

Le mariage de la très sainte Vierge.

I. Alarmes de Marie.

II. Raison du mariage de la sainte Vierge : 1° obéissance à l'ancienne loi ; 2° protection d'un époux; 3° défense de son honneur et de sa vie.

SAINT TIMOTHÉE, ÉVÊQUE ET MARTYR

24 janvier.

Saint Timothée, disciple de saint Paul, naquit à Lystres, en Lycaonie, province de l'Asie Mineure. Son père était Gentil et sa mère Juive. Celle-ci fut convertie à la foi chrétienne, dont elle enseigna les premiers principes à son cher fils. Timothée fit de si grands progrès dans la piété que saint Paul le jugea digne d'être le compagnon de son apostolat. Ce grand Apôtre l'appelle, en plusieurs endroits de ses épîtres, son disciple bien-aimé, son cher fils, son frère, le plus cher de ses disciples. Notre Saint avait en effet accompagné saint Paul dans un grand nombre de ses voyages ; il le suivit en Grèce, en Achaïe, en Macédoine, enfin partout où l'Apôtre des Gentils porta la lumière de l'Évangile.

Saint Paul, étant à Rome, envoya son disciple visiter diverses Églises particulières. Celui-ci opéra dans ses courses un bien infini. A Philippes, il fut fait prisonnier pour la foi. La joie qu'il eut de souffrir pour la vérité, lui fit regarder les mauvais traitements qu'on lui infligea comme des faveurs du Ciel. Rendu à la liberté, il revint à Rome trouver son maître, avec lequel il partit pour l'Orient et il séjourna quelque temps à Éphèse. Là, saint Paul le consacra évêque et lui confia le soin de cette illustre Église. Éphèse avait besoin d'un pasteur éclairé, à cause de la mauvaise doctrine que les hérétiques y répandaient. Plus tard, Timothée fut chargé de

veiller sur toutes les Églises d'Asie. Saint Paul lui écrivit deux lettres pleines de solides instructions sur ce qui regarde le ministère apostolique et les devoirs de l'évêque.

Saint Timothée n'occupa pas longtemps le siège d'Éphèse, car il obtint la palme sanglante et sacrée du martyre, le 22 janvier de l'an 97 de Jésus-Christ. Ce jour-là les païens célébraient une de leurs fêtes, appelée Catagogie, dans laquelle ils portaient leurs idoles et se livraient à de scandaleuses dissolutions. Timothée ayant voulu s'opposer à leurs abominables superstitions, ils l'assommèrent à coups de pierres et de massues. Ses reliques, transportées solennellement à Constantinople, opérèrent un grand nombre de miracles.

Réflexions pratiques.

En tout temps, en tout lieu, en toute circonstance, Dieu a droit à notre amour et il l'exige. Dans les conditions ordinaires de la vie, il ne demande, comme preuves de cet amour, que la pratique des modestes vertus du foyer domestique. Mais il est des temps et des situations où le Seigneur exige de ses serviteurs les plus grands sacrifices. C'est lorsqu'il réclame l'abandon de tout ce qu'on a de plus cher au monde, d'un pays, d'une maison, d'un père et d'une mère pour nous associer à sa pauvreté, à ses souffrances, et à la sanctification des âmes. Ce sont des sacrifices extraordinaires que le Seigneur exige de saint Timothée. Il ne veut pas seulement faire de lui un serviteur fidèle, un chrétien généreux, mais un apôtre ardent et infatigable qui travaille sans

relâche à envoyer des âmes au ciel. Son zèle fut si grand que saint Paul en fit souvent l'éloge.

Tandis que saint Timothée a vécu et est mort pour le salut des âmes, ai-je fait quelque chose pour elles ? Hélas ! Loin de travailler à la sanctification des autres, n'ai-je pas négligé mon propre salut ? Que dis-je ! au lieu de songer à sauver mon âme, que de fois ne l'ai-je pas asservie au vice et à toutes sortes de passions !

Plan de méditation.

I. Saint Timothée, disciple de saint Paul : 1° disciple dévoué ; 2° disciple zélé ; 3° il règle la discipline de cette Église digne de l'estime de son maître.

II. Saint Timothée, évêque d'Éphèse : 1° il fut docile aux leçons de saint Jean ; 2° il régla la discipline de cette Église ; 3° il fut le gardien vigilant du dépôt de la foi.

III. Saint Timothée martyr : 1° causes et circonstances de sa mort ; 2° sacrifice volontaire de sa vie.

CONVERSION DE SAINT PAUL, Apôtre

25 *janvier.*

Saint Paul, connu sous le nom de Grand Apôtre, était Juif, de la tribu de Benjamin. Il naquit à Tarse, capitale de la Cilicie, dont les habitants étaient considérés comme citoyens romains. A peine âgé de huit jours, il fut circoncis, selon le précepte de la

loi, et reçut dans cette cérémonie le nom de Saul, qu'il porta dans les premières années de sa vie. Son père, qui était pharisien, l'envoya de bonne heure à Jérusalem, où Gamaliel, fameux docteur, l'instruisit dans la loi de Moïse. Ses progrès furent rapides ; il s'attacha à la secte des Pharisiens, la plus austère et la plus zélée de celles qui partageaient la synagogue.

Son attachement outré aux traditions de ses pères en fit un des plus ardents persécuteurs du christianisme naissant; et lorsqu'on lapida saint Étienne, non seulement il fut présent pour encourager les bourreaux, mais il garda même les habits de ceux qui lançaient les pierres, heureux de se rendre ainsi complice de leur crime. — Le sang de ce premier martyr ne fut pas capable d'assouvir sa haine contre les disciples de Jésus-Christ. Il voulait les anéantir tous, et pour réaliser ses desseins il ne gardait aucune retenue et déployait un acharnement inexprimable. En vertu d'un pouvoir qu'il avait reçu du grand prêtre, il entrait dans les maisons ; il en arrachait tous ceux qui étaient chrétiens, les chargeait de chaînes et les traînait en prison. Il les faisait battre de verges et employait toutes sortes de tourments pour les contraindre à blasphémer le nom de Jésus-Christ. Les violences auxquelles il se portait allèrent si loin que son nom seul répandait la terreur parmi les fidèles. La fureur de Saul n'était point encore satisfaite. Il ne respirait, est-il dit dans les Actes des Apôtres, que menaces et carnage. Il obtint même des lettres qui lui donnaient le pouvoir d'arrêter tous les chrétiens qu'il trouverait à Damas et de les mettre à mort. Il était en chemin pour

cette ville, quand, au milieu de la route, en plein midi, une lumière éclatante l'environne, lui et ses compagnons, et une force invisible le terrasse. Aussitôt une voix céleste se fait entendre qui disait : « *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? — Qui êtes-vous, Seigneur ?* répond-il. — *Je suis Jésus que tu persécutes.* » Ce doux reproche du Sauveur, accompagné de l'onction intérieure de sa grâce, amollit la dureté du cœur de Saul, éteignit sa fureur, guérit son orgueil et le transforma complètement. Il s'écrie tout tremblant : « *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* — Lève-toi, va dans la dans la ville, et là il te sera dit ce que tu dois faire. »

Saul se lève, et quoiqu'il ait les yeux ouverts, il ne voit point. On le conduit par la main jusqu'à Damas. Il y reste trois jours aveugle, sans boire et sans manger. Or, il y avait alors à Damas un disciple de Jésus-Christ, vénéré de tout le monde et nommé Ananie. Dans une vision mystérieuse le Sauveur lui dit : « Ananie ! — Me voici, Seigneur. — Lève-toi, va dans la rue qu'on appelle *Droite*, cherche dans la maison de Jude un nommé Saul de Tarse, qui est en prières. — Ah ! Seigneur, j'ai appris de plusieurs combien de maux cet homme a fait à vos saints dans Jérusalem. Il a même reçu du prince des prêtres le pouvoir de mettre dans les fers tous ceux qui invoquent votre nom. — Va, lui dit le Seigneur, cet homme est un vase d'élection qui me fera connaître aux Gentils, aux rois, aux enfants d'Israël. Je lui montrerai combien il faut qu'il souffre pour mon nom. » Ananie sortit donc de chez lui, et, entrant dans la maison qui lui avait été indi-

quée, imposa les mains à Saul et lui dit : « Saul, mon frère, le Seigneur Jésus qui vous a apparu dans le chemin m'a envoyé vers vous, afin que vous recouvriez la vue et que vous soyez rempli du Saint-Esprit. » Alors, il tomba des yeux de Saul comme des écailles et il recouvra la vue, et se levant il reçut le baptême. Lorsqu'il eut pris de la nourriture, il sentit ses forces renaître, et il demeura quelques jours avec les disciples qui étaient à Damas. Aussitôt il prêcha Jésus dans les synagogues, le proclamant fils de Dieu. Tous ceux qui l'écoutaient étaient dans la stupeur et disaient : N'est-ce pas celui qui persécutait, dans Jérusalem, les disciples de Jésus et qui est venu ici pour les emmener chargés de fers aux princes des prêtres ? Mais Paul se fortifiait de plus en plus et confondait les Juifs qui demeuraient à Damas, affirmant que Jésus est le Christ. Ce fut ainsi que le plus ardent persécuteur de l'Église naissante en devint l'Apôtre le plus éloquent, et qu'il fut un des principaux instruments employés à la conversion du monde.

Réflexions pratiques.

Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? c'est le langage que tient à Dieu le plus orgueilleux des hommes, le plus cruel ennemi du nom chrétien, le plus fougueux zélateur du judaïsme. Renversé miraculeusement par une force invisible, ce coupable est entièrement transformé, ce persécuteur devient un apôtre et un vase d'élection. Dieu l'arrête dans ses desseins barbares et lui parle pour lui demander compte de sa coupable conduite : Saul, Saul, pour-

quoi me persécutes-tu? Cette parole est un trait de lumière qui l'éclaire, l'instruit, le touche et le convertit. Dès lors, de son cœur attendri s'échappent ces paroles : *Seigneur, que demandez-vous de moi?* Que voulez-vous que je fasse? Quels sacrifices désirez-vous que je m'impose?... Dieu à l'instant lui donne ses ordres et aussitôt il les exécute. Chez lui il n'y a pas d'hésitation, pas de lendemain, pas de plus tard. Le Ciel a parlé; dès lors le pénitent n'a plus de désir que celui de plaire au Seigneur, de volonté que la volonté divine. Voilà le commencement, la suite et la consommation de la perfection.

N'ai-je jamais, comme le grand Apôtre, persécuté le Sauveur par mes infidélités, par mes résistances à la grâce, par mes passions assouvies, par mes scandales? Le bon Pasteur a eu pitié de moi; il m'a appelé, il m'a poursuivi dans mes égarements, il m'a tendu les bras; il m'a touché, éclairé, converti et enfin ramené au divin bercail. Ai-je répondu à son amour avec un acquiescement entier, et comme Paul, lui ai-je dit du fond du cœur : Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Quels sacrifices désirez-vous que je m'impose? Je suis déterminé à vous sacrifier mes amitiés les plus fortes, mes habitudes les plus enracinées, mes amusements les plus agréables, mes inclinations les plus dominantes. Hélas! lorsque je n'ai pas résisté à la grâce je me suis contenté de faire à Dieu des promesses vagues, languissantes et indéterminées. J'ai pris quelques résolutions générales sans descendre au détail et à la pratique. J'ai maintes fois dit : Je ferai, je prierai,

je me corrigerai, et je n'ai jamais mis la main à l'œuvre.

Seigneur, dès aujourd'hui, je veux en tout conformer ma volonté à la vôtre; aidez-moi de votre sainte grâce.

Plan de méditation.

I. État déplorable de saint Paul avant sa conversion.

II. Circonstances de sa conversion.

III. Enseignements de sa conversion.

SAINT POLYCARPE, Évêque et Martyr

26 *janvier.*

Saint Polycarpe, disciple de l'apôtre saint Jean, le bien-aimé du Sauveur, vint au monde vers l'an 70 de Jésus-Christ. D'abord païen comme ses parents, à l'âge de dix ans il se convertit au christianisme. La pureté de ses mœurs, sa piété, son zèle pour la religion le rendirent cher aux apôtres. Il eut le bonheur de converser avec plusieurs de ceux qui avaient vu le Sauveur et de puiser l'esprit de Jésus-Christ dans les instructions des apôtres mêmes. Saint Jean l'Evangéliste l'ordonna évêque de Smyrne vers l'an 96. Notre saint aimait à raconter ce trait de l'apôtre bien-aimé : « Un jour, dit-il, qu'appuyé sur ses disciples le vieillard s'était rendu aux bains, on lui apprit qu'un hérétique du nom de Cérinthe se baignait en même temps que lui. A cette nouvelle,

pâlissant d'horreur et d'indignation, il s'écria avec effroi : « Mes enfants, sortons vite d'ici de peur que cet édifice ne s'écroule sur nous, pour nous ensevelir sous ses ruines avec Cérinthe, l'ennemi de la vérité. »

A l'exemple des apôtres, Polycarpe interdisait aux chrétiens tout commerce avec les hérétiques : « Mon Dieu ! mon Dieu ! disait-il parfois en apprenant les blasphèmes de ces derniers, à quel temps affreux avez-vous réservé ma vieillesse ? »

Quelques difficultés sur plusieurs questions de discipline et spécialement sur le jour où l'on devait célébrer la pâque l'emmenèrent à Rome. Il trouva dans cette ville un grand nombre de chrétiens qui s'étaient laissé séduire par les hérésiarques Marcion et Valentin ; par ses brûlantes exhortations il les ramena à la foi. Un jour qu'il rencontra par hasard Marcion, celui-ci, avec l'impudence d'un hérétique, lui dit : « Est-ce que vous ne me reconnaissez pas ? — Je vous reconnais, lui répondit le Saint, pour le fils aîné de Satan. »

De retour à Smyrne, Polycarpe se livrait en paix aux travaux de son ministère, lorsque, la sixième année du règne de Marc-Aurèle, il s'éleva une violente persécution contre les chrétiens d'Asie. Notre Saint, cédant aux prières de ses amis, se retira à la campagne où, jour et nuit, il restait en prières et offrait au Seigneur de ferventes supplications pour toutes les Églises et pour tout le monde. Mais bientôt il fut découvert par le moyen d'un jeune enfant qu'on menaça des plus cruels supplices s'il n'indiquait pas le lieu où il s'était caché. Le soir, des sol-

dats investirent sa maison, l'ayant saisi le conduisirent à la ville monté sur un âne. En approchant de Smyrne, un char somptueux vint à leur rencontre. C'étaient Hérode, l'officier de la police, et son père Nicétas qui, prévenus du succès de l'expédition, accouraient au-devant de leur prisonnier. Ils lui firent prendre place à leurs côtés dans le char et, chemin faisant, ils tâchèrent de le gagner, en lui répétant souvent : « Quel mal y a-t-il de dire : Seigneur César, ou même de sacrifier pour sauver sa vie ? » Saint Polycarpe, à l'exemple de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne répondit rien d'abord; mais comme ils redoublèrent leurs instances, le saint vieillard leur dit simplement : « Je ne ferai jamais ce que vous exigez de moi. » A ces mots, ils l'accablèrent d'injures et le repoussèrent brusquement hors du char. Dans sa chute, le saint évêque se froissa la jambe, mais se relevant aussitôt il continua la route à pied. Calme et insensible à la douleur, il suivit d'un pas ferme les soldats qui le conduisirent à l'amphithéâtre. A son entrée, l'on entendit une voix qui disait du ciel : « Courage, Polycarpe, combat en homme de cœur. » Tous les chrétiens présents entendirent ces paroles. Le proconsul ayant fait conduire le vieillard devant son tribunal, lui demanda : « Es-tu Polycarpe ? — Oui, répondit-il. — Aie pitié de tes cheveux blancs, reprit le magistrat. Jure, par le génie de César, maudis le Christ et je te mettrai en liberté. — Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, répondit Polycarpe, et il ne m'a fait que du bien, comment pourrai-je le maudire? Il est mon créateur, mon roi et mon Sauveur. — Sais-tu, dit le procon-

sul que j'ai des lions et des ours, tout prêts à te dévorer? — Fais-les venir! — Puisque tu te moques des bêtes féroces, je te ferai brûler. — Je ne crains point le feu matériel qui ne tue que le corps et qui finit en un moment; je redoute davantage le feu qui brûle les impies et qui ne s'éteint jamais. Fais venir les bêtes, allume le feu, je suis prêt à tout. »

A ces mots le proconsul fit publier trois fois dans l'amphithéâtre que Polycarpe avait avoué être chrétien. — « Il est digne de mort, s'écria-t-on de toutes parts, car il est le maître qui enseigne dans toute l'Asie, c'est le père des chrétiens et le destructeur de nos temples. »

La multitude voulait qu'on lâchât sur lui un lion; mais comme les combats des bêtes féroces étaient achevés, on arrêta qu'il serait brûlé vif. Le bûcher fut bientôt préparé. Comme les bourreaux se mettaient en devoir de l'attacher au poteau, il leur dit : « Cette précaution est inutile, laissez-moi libre, Celui qui me donne la force de souffrir le feu, m'en donnera aussi pour rester sur le bûcher sans vos chaînes et vos clous. » Ils se contentèrent donc de lui lier les mains derrière le dos. Alors le Saint leva les yeux au ciel et pria. Quand il eut achevé sa prière, on mit le feu au bûcher et il s'éleva une grande flamme. En ce moment on vit un miracle surprenant attesté par de nombreux témoins. Les flammes, s'arrondissant en voûte et représentant une voile de navire enflée par le vent, s'étendirent autour du Saint sans lui faire aucun mal. Son corps exhalait une odeur très suave, comme celle de l'encens ou de tout autre aromate

précieux qui venait agréablement flatter l'odorat de l'assistance.

Le persécuteur voyant qu'il ne pouvait être consumé par le feu lui fit plonger un poignard dans le sein. Ainsi mourut l'admirable martyr Polycarpe, le 25 avril de l'an 167.

Réflexions pratiques.

Saint Polycarpe, dès les premières années de sa vie, tourne vers Dieu toutes les affections de son cœur. Elevé par le disciple de l'amour, il puise dans les enseignements de son maître cette abondance de charité qui n'a jamais cessé d'embraser son cœur. Aussi, au terme de sa carrière, quand le tyran veut le contraindre d'abandonner le service du Seigneur et le faire blasphémer le nom adorable de Jésus-Christ, notre Saint préfère perdre la vie plutôt que de devenir parjure et apostat. — Et nous, combien de temps y a-t-il que nous servons le Dieu qui s'est montré si prodigue de faveurs à notre égard ? Enrôlés dans sa sainte milice dès l'enfance, l'avons-toujours aimé ? Avons-nous constamment rempli les engagements de notre première communion? Avons-nous journellement accompli la volonté adorable du divin Maître? Nous sommes-nous dignement acquittés de tous nos devoirs? Où sont les vertus que nous avons pratiquées en vue de lui plaire ? Quels sont les défauts que nous avons réformés dans notre conduite ? Hélas! au lieu de passer notre vie entière dans le service de Dieu comme le devoir nous obligeait à le faire, nous en avons coulé une partie dans la tiédeur, dans l'indifférence, dans le mépris. Que

dis-je? nous avons même renié notre Dieu. Et pourquoi? Pour éviter des tourments, la mort? Nullement. Mais pour ne pas nous priver d'une vaine satisfaction, d'un vil intérêt... Combien de fois? Que répondent notre orgueil, notre sensualité, nos affections coupables, nos péchés? — O mon Dieu! je veux, dès aujourd'hui, m'attacher plus que jamais à votre service et vous être fidèle jusqu'à mon dernier soupir.

Plan de méditation.

Caractères du martyre de saint Polycarpe : 1° martyre glorieux qui couronne sa vieillesse; 2° martyre édifiant où il proclame les bienfaits qu'il a reçus de Jésus-Christ; 3° martyre des plus cruels qu'il endure avec héroïsme.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME, ÉVÊQUE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

27 *janvier.*

Saint Jean que la force et les charmes de son éloquence firent surnommer *Chrysostome* ou bouche d'or, naquit à Antioche vers l'an 347. Ses parents, distingués par leurs emplois et leur noblesse l'étaient bien davantage par leur piété. Il était encore au berceau quand il perdit son père. Sa mère, demeurée veuve à vingt ans, cédant à la tendresse maternelle, renonça à un second mariage, et n'épargna rien pour donner une brillante éducation à son fils. Elle voulut

se charger elle-même du soin de former son cœur. Pour l'étude de l'éloquence, elle le confia à Libanius, le plus célèbre orateur de son siècle. Le jeune Chrysostome fit des progrès si rapides qu'il eut bientôt égalé, puis effacé son maître. Un jour Libanius, qui avait donné, comme sujet de composition, le panégyrique des empereurs, trouva ce travail si parfait qu'il ne put s'empêcher de s'écrier : « Heureux les empereurs qui ont de tels panégyristes. »

A vingt ans, Jean, qui s'était destiné au barreau, plaidait des causes avec un talent tellement supérieur, qu'il était l'objet d'une enthousiaste admiration. Il se sentait attiré vers le monde et ses plaisirs, déjà il avait cédé quelques instants à ses attraits quand il en comprit le danger. Il fit alors un éternel divorce avec tout ce qui l'avait séduit et se voua tout entier à Dieu. Après avoir étudié les saints Livres, il s'attacha à saint Mélèce, évêque d'Antioche, qui l'instruisit, le baptisa et le fit lecteur.

L'an 374, il se retira sur les montagnes de la Syrie et se mit sous la conduite d'un saint religieux avec lequel il demeura quatre ans. De là il alla s'enfermer dans une caverne profonde où il demeura seul pendant deux ans, continuellement appliqué au saint exercice de la prière et à l'étude de l'Écriture qu'il apprit tout entière. Une maladie fort grave l'ayant forcé de retourner à Antioche, Mélèce l'ordonna diacre. Cinq ans après, Flavien, successeur de Mélèce, l'éleva au sacerdoce, et lui confia, par un privilège tout particulier, le ministère de la parole que, jusque-là, les évêques se réservaient à eux seuls. Jean fut toujours l'œil, le bras et la bouche de son

évêque. Il avait alors trente-huit ans. Son éloquence était si grande que toute la ville accourait à ses premières prédications; il nous apprend qu'il n'y avait pas moins de cent mille auditeurs, et dans la suite l'empressement à l'entendre ne fit que s'accroître de plus en plus.

Cependant Nectaire, patriarche de Constantinople, étant mort, Jean Chrysostôme, dont la renommée avait pénétré jusqu'aux extrémités de l'empire, fut élu à sa place et sacré, malgré sa résistance, le 26 février 398. Il se hâta de réformer sa maison épiscopale, vendit, pour en donner le prix aux pauvres, le riche ameublement que son prédécesseur lui avait laissé, puis il s'occupa à déraciner certains abus qui s'étaient introduits dans son troupeau ; et il attaqua surtout, avec toute la force de son éloquence, les dérèglements et le luxe des femmes et en particulier les désordres de la cour. La noble fermeté de l'évêque lui suscita des ennemis parmi les grands. Il encourut la disgrâce de l'impératrice Eudoxie, qui résolut de le faire exiler. C'est dans cette circonstance que le courageux prélat répondit à ceux qui lui donnèrent connaissance des projets de son ennemie : « Allez dire à l'impératrice que Jean Chrysostôme ne craint qu'une seule chose ; ce n'est ni l'exil, ni la prison, ni la pauvreté, ni la mort; c'est le péché. »

Cependant le décret d'exil est porté et la ville tout entière est plongée dans une profonde consternation. On n'entend de toutes parts que pleurs et gémissements sur la perte d'un pasteur et d'un père. Pendant trois jours, le peuple armé garde son évêque. Mais, pour éviter des troubles et épargner le

sang, Chrysostôme s'échappe furtivement dans la nuit et prend le chemin de l'exil. A peine parti, un tremblement affreux menace d'engloutir Constantinople. C'est une vengeance du Ciel, crie-t-on de toutes parts. L'impératrice, aussi timide qu'orgueilleuse, fait rapporter le décret et rappelle le Saint de l'exil. L'évêque revient dans sa ville épiscopale, et son retour est un vrai triomphe. Une foule immense se porte à sa rencontre et l'accueille avec un enthousiasme indescriptible.

Mais ce calme n'est pas de longue durée, car le saint pontife, ne se relâchant point de sa fermeté, est de nouveau en butte à la persécution. Tous ceux que la vertu effraye se déclarent contre lui et conspirent sa perte. Il est chassé une seconde fois de son siège. Chrysostôme reprend le chemin de l'exil. C'est là qu'il mourut, à l'âge de soixante ans, exténué de fatigues et d'austérités.

Réflexions pratiques.

Saint Chrysostôme, le plus zélé des prêtres, le plus saint des prélats, est un modèle de toutes les vertus. Mais ce que nous devons le plus admirer dans ce grand docteur, c'est son courage dans l'œuvre de la sanctification des âmes. Il en connaît le prix. Les souffrances, les travaux et la mort d'un Dieu lui ont dit la valeur de cet être aux immortelles destinées. Il n'ignore pas qu'il y a joie ou deuil dans le Ciel pour le salut ou la perte d'une seule âme. Plein de ces grandes pensées, il ne recule devant aucun sacrifice pour le salut de ses ouailles. Il déclare la guerre à tous les vices : blasphèmes, impuretés, usures, hé-

résies... Et si l'on vient lui faire des menaces de la part de la cour, il n'a qu'un mot à dire, mais ce mot est admirable : « Allez dire à l'empereur et à l'impératrice que Chrysostôme ne craint qu'une seule chose, le péché. »

Et nous, que pensons-nous du péché, l'ennemi implacable de notre âme? Comment apprécions-nous les âmes? Que faisons-nous pour sauver celles de nos parents, de nos frères, de nos amis, celles de nos inférieurs? Comment traitons-nous la nôtre? Ne la vendons-nous jamais au péché, au monde, au démon? Et pourquoi?... Réfléchissons un instant et répondons... O folie! Seigneur, faites-moi comprendre ce que vaut mon âme, ce que vous l'estimez, ce qu'elle vous a coûté, et faites-moi la grâce unique, la grâce qui renferme toutes les autres, la grâce de la sauver.

Sujet de méditation.

Zèle de saint Chrysostôme : 1° pour la conversion de plusieurs contrées encore idolâtres auxquelles il envoie des missionnaires... En Phénicie plusieurs églises sont bâties et les restes du paganisme sont détruits; 2° pour l'extermination des hérétiques dans tout l'empire. Ils se convertissent en grand nombre; 3° pour la réforme des mœurs chez les grands et surtout à la cour.

SAINT PÉLADE, Archevêque d'Embrun

28 *janvier*.

Saint Pélade naquit à Embrun, dans la dernière moitié du cinquième siècle. Ses parents, que distinguaient leur attachement à la foi catholique et l'exercice de toutes les vertus chrétiennes, n'eurent rien tant à cœur que d'élever, dans la crainte de Dieu, le fils qu'il venait de leur donner.

Le jeune enfant répondit affectueusement à leurs soins pieux. Éclairé d'une lumière surnaturelle, il comprit de bonne heure que les biens, les honneurs et les plaisirs de ce monde sont trop peu de chose pour captiver le cœur d'un chrétien; en conséquence, toutes ses pensées et tous ses désirs se tournèrent vers Dieu et la vertu.

Catulin, archevêque d'Embrun, frappé des sentiments admirables du jeune Pélade, voulut le garder près de lui. Cet enfant adoptif, édifié par les exemples de son bienfaiteur, fit de grands progrès dans la perfection. Le prélat, persécuté par les Ariens qui venaient de se rendre maîtres d'Embrun, eut beaucoup à souffrir, et se vit obligé, pour mettre ses jours en sûreté, de se retirer à Vienne, en Dauphiné. Pélade, pour partager les épreuves et les malheurs de son bienfaiteur le suivit dans cette ville. Là, saint Avit, archevêque de Vienne, reçut les fugitifs avec des égards dus aux confesseurs de la foi et avec une charité au-dessus de tout éloge.

Pendant cet exil, qui fut assez long, le pieux Pélade se livra à l'étude des sciences ecclésiastiques

qu'il n'interrompait que pour vaquer à la prière et à la méditation. Ses progrès étonnants le firent bientôt trouver digne d'entrer dans les ordres et d'être promu à la prêtrise. Elevé à cette sainte dignité, il continua d'avoir pour protecteurs et pour modèles les deux prélats qui l'avaient pris sous leur garde.

Vers l'an 522, Catulin mourut à Vienne. Nous n'essayerons point de peindre la douleur que Pélade ressentit lorsque la mort vint briser les liens qui l'unissaient au saint archevêque. Ce fut Gallican Ier qui fut élu sur le siège d'Embrun. Ce nouveau pontife, à force de prudence et de douceur, parvint à se concilier tous les esprits. Sur ses entrefaites, Pélade rentra dans sa ville natale et vint s'asseoir au foyer de ses pères. Sa conduite prudente, jointe à ses rares vertus, le fit tellement apprécier, qu'après la mort de Gallican, il n'y eut qu'une seule voix, chez le peuple comme chez le clergé, pour l'acclamer sur le siège devenu vacant. Pélade, malgré sa répugnance, se soumit et comme il voyait que la charge qui venait de lui être imposée était évidemment au-dessus de ses forces, il eut recours, plus que jamais, à la protection des saints anges à qui, dès l'âge le plus tendre, il avait voué un culte spécial. Sa confiance ne fut point trompée. Les célestes intelligences le dirigeaient dans ses entreprises, le conseillaient dans ses embarras, l'avertissaient des abus et des désordres secrets qu'il fallait corriger dans le diocèse et détournaient de lui les dangers qui pouvaient menacer sa vie.

Placé sur le chandelier de l'Église, Pélade, tel

qu'un brillant flambeau, répandit, dans la maison de Dieu, les plus éclatantes lumières. Les ténèbres de l'esprit de mensonge furent dissipées, l'indifférence fut bannie des cœurs. Le pontife ne perdit pas un instant de vue ses grandes obligations. Il savait qu'il se devait tout entier à ses ouailles et il ne dédaigna point de parcourir les bourgs et les villages les plus reculés, les lieux les plus inabordables.

Mais sachant, d'après les saints enseignements de la foi, qu'en vain l'homme plante et arrose, si Dieu ne donne l'accroissement, Pélade demande sans cesse au Ciel l'assistance divine. Pour l'obtenir, il jeûne et exerce sur sa chair les plus rigoureuses austérités. Il prie continuellement pour son peuple et à sa prière, la grâce descend du ciel, l'erreur s'éloigne, les volontés s'amollissent, les conversions se multiplient et son diocèse revient à la foi et aux plus saintes pratiques de la religion.

Sa commisération pour les pauvres, sa tendresse envers les veuves et les orphelins, lui firent donner le nom bien doux de *Père des pauvres*.

Tandis que saint Pélade consumait ses jours dans l'exercice de la charité et de toutes les vertus les plus héroïques, Dieu exaltait aux yeux des hommes la sainteté de son serviteur par des miracles. En voici quelques-uns dont l'histoire a gardé un fidèle souvenir :

Un jour que notre Saint allait visiter la paroisse de Réalon, un énorme rocher se détache tout à coup du sommet de la montagne et va l'écraser avec toute sa suite qui pousse un cri d'effroi, lorsque avec un signe de croix il détourne le rocher de sa direc-

tion première et se trouve ainsi délivré de tout danger.

Une jeune fille, mordue au bras par un serpent, souffrait horriblement de cette morsure ; l'enflure avait déjà gagné tout le corps et l'on craignait pour sa vie. Pélade, touché de compassion, prie et obtient une guérison aussi subite qu'entière.

Une autre fois, c'est le fils unique d'une pauvre veuve, atteint d'une paralysie complète, qu'il guérit instantanément ; c'est un homme à l'agonie à qui il rend la santé en lui mettant dans la bouche un peu de pain bénit.

Enfin, après une carrière pleine de bonnes œuvres, de vertus et de mérites, Pélade s'endormit paisiblement dans le Seigneur, le 6 janvier de l'an 538. De nos jours, on célèbre sa fête le 28 du même mois. Sur ses restes vénérés, il s'opéra un grand nombre de miracles très éclatants.

Réflexions pratiques.

Quel a été le principe des nombreuses vertus pratiquées par saint Pélade ? C'est la foi pratique qu'il a trouvée au sein de sa famille et à la suite de son maître et de son bienfaiteur. Pourquoi la vertu est-elle si rare aujourd'hui ? Hélas ! c'est parce que la foi pratique a quitté le foyer domestique, c'est parce que de malheureux parents, de coupables maîtres l'étouffemt eux-mêmes dans le cœur de leurs enfants ou de leurs disciples. Et s'ils ne poussent pas jusque-là l'oubli de leurs devoirs, ils négligent au moins de cultiver la foi, de l'entretenir, de l'augmenter dans ces âme tendres et dociles dont les premières im-

pressions sont si vives et si durables. Que de pères et de maîtres coupables sur ce point! Combien de parents et de supérieurs qui causent ainsi la perte de leurs enfants et de leurs subordonnés ! Ah ! sondez les replis de votre conscience et voyez si vous n'avez pas contribué pour votre part à l'indifférence glaciale, à l'irréligion et aux maux sans nombre qui affligent votre famille et la société.

Plan de méditation.

I. Saint Pélade abandonne le monde : 1° pour obéir à l'inspiration divine ; 2° pour servir Dieu avec plus de liberté.

II. Sous la direction de Catulin, archevêque d'Embrun : 1° il écoute ses leçons ; 2° il imite ses vertus.

III. Durant son épiscopat, il déploie un zèle apostolique et exerce une charité sans bornes.

SAINT FRANÇOIS DE SALES

29 *janvier.*

Saint François de Sales était d'une des plus nobles et des plus anciennes familles de Savoie. Il naquit le 21 août 1567, au château de Sales dont sa maison portait le nom. Cet enfant délicat fut élevé avec beaucoup de soins par sa vertueuse mère. Les premières paroles qu'il bégaya furent celles-ci : « Mon Dieu et ma mère m'aiment bien. » Les exercices d'une piété prématurée furent les seuls amusements

de son enfance. Sa tendresse pour les pauvres, auxquels il donnait tout ce qu'il recevait pour ses menus plaisirs, fut un présage de sa charité sans bornes. Envoyé au collège de Rocha où son application lui valut les premières places, François était l'exemple de tous ses condisciples. Dès qu'ils le voyaient arriver : « Soyons sages, se disaient-ils, voilà le Saint! » Et l'on faisait trêve aux débats et aux querelles. — François ayant déclaré à son père son désir ardent de se consacrer au service de l'Église, celui-ci consentit à ce qu'il reçût la tonsure.

Après ses premières études dans divers collèges où il brilla parmi ses condisciples, on l'envoya à Paris chez les jésuites pour se perfectionner dans les sciences. Partout il se distingua par sa piété et par ses talents extraordinaires. Après avoir fait de grands progrès dans l'étude de la philosophie, de la théologie et des langues, il s'occupait constamment à lire et à méditer l'Écriture sainte. Sa récréation favorite était l'entretien des personnes vertueuses. Il aimait surtout à causer avec le Père Ange de Joyeuse qui, de duc et de maréchal de France, s'était fait capucin. Pénétré de la nécessité de la mortification, ce religieux la recommandait souvent à son jeune ami; et François, persuadé par ses paroles, résolut de porter le cilice trois fois la semaine. Il fit en même temps vœu de chasteté perpétuelle dans l'église de Saint-Étienne-des-Grès où il allait souvent prier ; il se mit ensuite sous la protection de la Sainte Vierge qu'il conjura d'être son avocate auprès de Dieu, et de lui obtenir le don de la chasteté. Grâce à cette dévotion, il sut échapper à tous les dangers tendus à

son innocence. Cependant aucune tentation ne lui fut épargnée, non pas même celle du désespoir. — Lorsque cette terrible tentation l'assaillit à Paris, il n'eut plus de repos ni le jour, ni la nuit. Le démon lui montrait sa place dans l'enfer. Oh ! qui pourrait dépeindre les déchirements de son âme ! Aussi, sa santé s'altérait et son corps se desséchait à vue d'œil. Il était aux portes du tombeau lorsque la même main qui l'avait touché pour l'abattre, le toucha pour le relever. Un jour qu'il était dans cette même église de Saint-Étienne, ses regards s'arrêtèrent sur l'image de la Vierge. A cette vue son cœur s'attendrit, le trouble disparut et une paix délicieuse rentra dans son âme.

Après un séjour de six ans à Paris, François de Sales passa en Italie pour étudier le droit à l'université de Padoue. Ce fut là que ses condisciples tendirent plusieurs pièges à son innocence, mais il sut toujours les éviter. Il triompha en particulier des artifices d'une courtisane, en lui jetant un tison à la tête et en lui crachant au visage. Après avoir pris le bonnet de docteur, il alla à Rome visiter le tombeau des saints Apôtres et les autres lieux consacrés par le sang des martyrs.

En retournant en Savoie, il voulut passer par Lorette. Ce fut dans cette sainte chapelle qu'il reçut des grâces toutes particulières et qu'il renouvela le vœu de chasteté perpétuelle qu'il avait fait à Paris, et la résolution qu'il avait prise d'embrasser l'état ecclésiastique. Arrivé à Annecy, il exécuta son pieux dessein. Ce ne fut qu'après de grandes difficultés qu'il obtint le consentement de son père, par l'entre-

mise de Louis de Sales, son cousin, chanoine de Genève. Quand il vit arriver le jour où il allait être élevé au sacerdoce, il s'y prépara avec une ferveur toute céleste.

Nous apprenons de lui-même qu'il était naturellement vif et porté à la colère. Dès sa jeunesse, il se fit les plus grandes violences pour réprimer les saillies de la nature, et à force d'étudier à l'école d'un Dieu doux et humble de cœur, il vint à bout d'établir, sur les ruines de sa passion dominante, le règne d'une vertu qui fait son caractère distinctif. Sa douceur étonnante faisait dire à saint Vincent de Paul : « Que Dieu doit être bon, puisque monsieur de Genève, son ministre, est si bon. » — Un jour se voyant insulter par un libertin, il l'écouta avec calme, puis il lui dit : « Monsieur, vous m'obligeriez beaucoup de me dire tout bas les injures qu'il vous plaira, je vous proteste que je les porterai aux pieds du crucifix, et que personne n'en saura rien. »

Claude de Granier, son évêque, qui le chérissait tendrement et qui le regardait déjà comme son successeur, lui ordonna de prêcher et de s'efforcer de ramener à l'unité les nombreux hérétiques du Chablais. Par obéissance et pour la gloire de Dieu comme pour le salut des âmes, il entreprit cette périlleuse mission dans le pays où les croix étaient abattues, les églises détruites, les couvents ravagés et le culte catholique proscrit. Armé d'une croix, le saint missionnaire se met aussitôt à l'œuvre, prêchant chaque jour et sans relâche à Thonon et dans les villages d'alentour. Il marchait toujours à pied, un bâton à la main. Ni la pluie, ni les glaces, ni la

neige, ni les orages ne pouvaient l'arrêter. Maintes fois les hérétiques effrayés de son zèle et de son éloquence menacèrent de le tuer. Souvent les habitants le repoussaient de leurs villages, et plusieurs soirs il fut obligé de coucher dans des granges ou dans un four.

Une femme de Thonon, parfaitement convaincue par les discours de François, avait jusque-là remis sa conversion. Elle eut un fils qui mourut sans être baptisé. Inconsolable, elle le portait elle-même au cimetière ; mais sur son chemin elle rencontre le Saint, et se jetant à ses genoux : « Rendez-moi mon enfant, mon cher Père, rendez-moi mon enfant au moins assez de temps pour qu'il soit baptisé. » François mêle ses larmes à celles de la mère, il tombe aussi à genoux, et sa prière n'était pas finie que l'enfant ouvrait les yeux. On le baptisa aussitôt, il vécut encore deux jours, pendant lesquels ceux qui voulurent le voir purent s'assurer du miracle. La mère et toute sa famille se firent catholiques et beaucoup d'autres suivirent son exemple. Au bout de trois ans plus de soixante douze mille calvinistes embrassèrent la vraie foi. — Après ces triomphes dans le Chablais, François revint à Genève, où son évêque lui déclara qu'il avait jeté les yeux sur lui pour en faire son coadjuteur. Malgré ses résistances, il fut obligé de céder aux ordres du Souverain Pontife. Dès lors il retraça toutes les vertus de saint Charles Borromée, qu'il avait pris pour modèle, et il travailla constamment, par ses exemples, par ses écrits, par ses prédications à gagner tous les cœurs à Jésus-Christ. Il établit pour l'instruction des ignorants, des catéchismes

solides qui se faisaient régulièrement les dimanches et les fêtes, et il exerçait souvent lui-même les fonctions de cathéchiste. Sa parole douce et entraînante touchait et convertissait partout les cœurs même les plus durs.

Qui aurait pu croire qu'un homme, qui faisait tant de bien, pût être en butte aux traits de la calomnie ? C'est cependant ce qui arriva. Une courtisane, fixée à Annecy, menaçait, à cause de sa funeste beauté, de faire de nombreuses victimes. Le Saint, justement alarmé, crut devoir tonner contre des désordres naissants pour les prévenir. Un gentilhomme déjà esclave de cette malheureuse créature conçut l'idée d'une atroce vengeance contre le saint prélat. Il supposa une lettre adressée par l'évêque à cette femme pour la prier de le compter au nombre de ses admirateurs et lui prêtait le langage du plus effronté libertin. La lettre, où l'écriture du pontife était parfaitement contrefaite, fut mise en circulation. Quelques personnes trop crédules ajoutaient foi à cette noire calomnie lorsque, après deux ans, l'imposteur se voyant au lit de mort avoua son crime devant plusieurs témoins avec prière de publier sa rétractation.

Sa mort, arrivée subitement à Lyon le jour des Saints Innocents en 1622, excita des regrets universels. Notre Saint, âgé de cinquante-six ans, avait pratiqué toutes les vertus chrétiennes et sacerdotales à un degré éminent ; il avait enrichi l'Église par la conversion d'un grand nombre d'hérétiques, par des livres de piété qui ont produit de grands fruits dans les âmes et par l'ordre si régulier de la Visitation qu'il fonda conjointement avec madame Chantal.

Notre Saint voyant que l'Église, qui avait déjà placé sur ses autels François d'Assise et François de Paul, s'occupait de la canonisation de François-Xavier, sentit son cœur s'enflammer et il s'écria un jour : « Le nom de François a déjà mérité trois couronnes; il y a déjà trois saints de mon nom, il faut, coûte que coûte, que je fasse le quatrième. Il l'a dit et il a tenu parole.

Réflexions pratiques.

Ce serait une grande illusion de penser que la vertu n'a rien coûté à saint François de Sales. Ce modèle achevé de la véritable piété était né, comme la plupart des mortels, avec des inclinations vicieuses, mais par sa bonne volonté, aidée de la grâce, il sut toujours les maîtriser et pratiquer toutes les vertus chrétiennes à un degré éminent. La vertu qui a le plus brillé en ce saint docteur et qui est devenue comme la base de toute sa conduite admirable, comme le mobile de toutes ses actions éclatantes, c'est la douceur. Et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que cette vertu ne fut pas en lui une vertu de tempérament, puisqu'il était né avec un caractère irascible, très facile à émouvoir ; et ce n'est que par une application constante sur lui-même, par de longs efforts, par des luttes incessantes qu'il est arrivé à réprimer les saillies de son humeur et qu'il est devenu le plus doux des hommes. Oh! que l'homme animé d'une bonne volonté, fortifiée par la grâce, est puissant ! La grâce divine ne nous fait jamais défaut, mais la bonne volonté qui opère des merveilles et enfante des prodiges, est-elle

notre partage? Quelles victoires nous a-t-elle fait remporter sur nos passions? Quelles vertus nous a-t-elle fait pratiquer? Quelles chaînes nous a-t-elle fait briser pour nous conduire à Dieu? Quels projets nous a-t-elle fait abandonner pour nous faire opérer le bien? Dieu nous veut à son service et il nous crie : « Quitte cette maison, renonce à cette personne, fuis cette compagnie dangereuse; » et nous résistons, et nous sacrifions nos intérêts éternels à de puériles satisfactions. — Mon Dieu! Que notre aveuglement est grand et notre lâcheté pernicieuse! Donnez-nous un peu de bonne volonté afin que nous puissions réussir dans l'œuvre de notre propre sanctification.

Plan de méditation.

I. Vertus de saint François de Sales dans l'état séculier : 1° sa piété; 2° sa pureté.

II. Vertus de saint François de Sales dans l'état ecclésiastique : 1° son zèle apostolique; 2° sa douceur.

III. Ses vertus dans l'épiscopat : 1° sa science; 2° sa sagesse; 3° sa bonté; 4° sa charité.

SAINTE MARTINE, VIERGE ET MARTYRE

30 *janvier.*

Sainte Martine naquit à Rome, dans le deuxième siècle, de parents nobles et vertueux. Ayant eu le malheur de les perdre dans son bas âge, elle distribua

aux pauvres la plus grande partie des biens qu'ils lui avaient laissés, et ne conserva précieusement que les sentiments chrétiens qu'ils avaient eu soin de lui inspirer et qui demeurèrent toujours profondément gravés dans son âme.

Elle eut occasion de les faire éclater dans le temps de la persécution de l'empereur Alexandre. Mandée par les magistrats de Rome pour rendre compte de sa religion, elle répondit modestement, mais avec fermeté, qu'elle était chrétienne. « Serait-il possible, répliqua un d'entre eux, qu'une fille de votre condition se laissât fasciner par les rêveries des chrétiens ? Comment, vous adorez comme Dieu, un homme qu'on a attaché à une croix ! Venez plutôt, venez sacrifier au temple du grand Apollon et il vous comblera de ses faveurs. — Il n'y a point d'autre Dieu que celui que j'adore, répondit Martine ; et si je vais au temple d'Apollon, ce sera pour réduire ce Dieu en poudre. »

On la traîna de force au temple d'Apollon, mais sitôt qu'elle l'aperçut, elle adressa à Dieu cette prière : « Seigneur qui avez tiré du néant toutes les créatures et qui pouvez les y faire rentrer, faites voir à ce peuple que vous seul méritez nos hommages et que les idoles ne sont pas dignes de notre culte. »

A peine eut-elle achevé de prononcer ces paroles, qu'un tremblement de terre jeta l'effroi dans la ville de Rome, une partie du temple s'écroula et la statue d'Apollon fut brisée en mille pièces. On entendit même la voix du démon résidant dans cette idole s'écrier : « O Martine, servante du grand Dieu, tu me

chasses de mon antique demeure ! Il faut céder à la toute-puissance de ton Dieu ; mais que de maux il va faire à l'empire ! »

Cependant le peuple furieux criait à la magie et au sortilège et demandait sa mort. Les juges, intimidés par ces clameurs, ordonnèrent de frapper Martine de verges et de la déchirer avec des crocs, des ongles de fer et des têts de pots cassés. Pendant ce supplice, Dieu la consola en l'entourant d'une lumière céleste ; les bourreaux eux-mêmes, frappés de ce prodige, cessèrent de torturer leur victime et tombèrent à ses pieds. Elle leur obtint, par ses prières, la double grâce de la conversion et du martyre. On la conduisit alors dans le temple de Diane, pour la contraindre au moins d'assister au sacrifice. Mais aussitôt qu'elle parut le démon s'enfuit en rugissant. La foudre éclata et brisa la statue de la déesse. Enfin on la condamna à la férocité des bêtes de l'amphithéâtre et comme elle fut préservée miraculeusement du danger, on la fit jeter au milieu d'un bûcher très ardent, où un nouveau bienfait de Dieu la garantit de toute atteinte. Voyant cela, le juge exaspéré lui fait trancher la tête et la Sainte monte au ciel avec la double couronne du martyre et de la virginité.

Le corps de cette Sainte fut découvert à Rome, durant le pontificat d'Urbain VIII, l'an 1634, dans les ruines souterraines d'une église qu'on avait autrefois bâtie en son nom. Il était enfermé dans un cercueil de terre cuite et la tête en était séparée. Celle-ci fut trouvée dans un bassin de cuivre à demi rongé par la rouille avec une inscription qui indiquait l'authen-

ticité de la relique. La translation de ces reliques se fit avec une grande solennité.

Réflexions pratiques.

Sainte Martine a enduré toutes sortes de tourments et la mort la plus cruelle pour la défense de la foi. Sa constance durant son martyre, sa patience invincible et ses prières ferventes ont gagné à Jésus-Christ ses propres bourreaux en leur obtenant la double grâce de la conversion et du martyre. Si nous n'avons pas le bonheur de mourir pour Jésus-Christ, vivons au moins pour lui. Si nous n'avons pas le courage de verser notre sang pour la foi, ayons le courage de nous montrer chrétiens dans toutes les circonstances de la vie. Notre conduite chrétienne sera une espèce de martyre et un témoignage éclatant que nous rendrons à la religion.

Mon Dieu, c'est par votre grâce que sainte Martine a triomphé de la fureur de ses bourreaux ; c'est par votre grâce que nous triompherons nous-mêmes de tous les obstacles qui s'opposent à notre salut.

Plan de méditation.

Sainte Martine triomphe : 1° des sollicitations des tyrans ; 2° des supplices des bourreaux.

SAINT PIERRE NOLASQUE, FONDATEUR DE L'ORDRE DE LA MERCI

31 *janvier.*

Pierre Nolasque, issu d'une des premières familles du Languedoc, naquit vers l'an 1189, dans un bourg

du Lauraguais près de Carcassonne, alors du diocèse de Toulouse. On raconte qu'un jour pleurant dans son berceau, un essaim d'abeilles vint s'abattre près de lui, et produisit un rayon de miel dans sa main droite. Dès sa première enfance, il se fit remarquer par une extrême sensibilité pour les malheureux auxquels il distribuait les petites sommes qu'on lui donnait pour les amusements de son âge, et par une tendre dévotion à la Sainte Vierge. Ses parents lui firent donner une excellente éducation dont il profita merveilleusement. Il réunissait, à la beauté extérieure, une grande innocence de mœurs, un grand amour pour la vertu. Tout jeune encore, il contracta l'habitude de commencer sa journée par une aumône, qu'il glissait dans la main du premier pauvre qu'il rencontrait. Il perdit son père à l'âge de quinze ans, et continua de vivre sous la conduite de sa vertueuse mère qui ne négligea rien pour raffermir dans son cœur les sentiments religieux qu'il possédait déjà. Comme on le pressait de se marier pour perpétuer son nom, et maintenir la gloire et la grandeur de sa famille, il répondit qu'une vocation plus sublime l'appelait ailleurs ; il fit vœu de perpétuelle chasteté et promit à Dieu d'employer en bonnes œuvres ses immenses richesses. Mais quelles devaient être ces bonnes œuvre ? Le Ciel se chargea de les lui désigner. La Sainte Vierge lui apparut et lui commanda de fonder un Ordre, dont le principal emploi serait d'exercer la charité envers les pauvres captifs qui sont entre les mains des infidèles. Docile à cet avis céleste, de concert avec saint Raymond de Pennafort, et Jacques Ier, roi d'Aragon, qui, dans le

même moment avaient reçu l'un et l'autre, de la mère de Dieu, un pareil avertissement, Pierre institua l'ordre religieux de Notre-Dame de la *Merci*. Ceux qui entrent dans cet ordre font, non seulement les trois vœux ordinaires de religion, mais ils s'engagent, par un quatrième vœu, à rester en ôtages chez les Musulmans, quand cela est nécessaire pour l'affranchissement des chrétiens. Le peuple ne fut pas le seul à applaudir à l'établissement du nouvel institut, le pape, Grégoire IX, le confirma et en approuva les constitutions en 1235.

Depuis que Pierre Nolasque eut pris l'habit religieux, il ne parut à la Cour qu'une seule fois, pour réconcilier deux puissants seigneurs dont les divisions devaient allumer sans tarder une guerre sanglante.

Afin de donner plus d'acroissement et de perfection à son Ordre, il pensa qu'il ne suffisait pas de racheter quelques captifs sur les terres sujettes aux princes chrétiens, mais qu'il fallait encore exercer l'œuvre de la rédemption dans les pays gouvernés par les infidèles. Il partit lui-même de Barcelone, à la tête de quelques religieux, pour se rendre dans le royaume de Valence, où il donna le spectacle le plus édifiant. Là il visita, instruisit et consola les captifs. Ne pouvant les racheter tous, il obtint la liberté d'un grand nombre d'entre eux. Singulièrement frappés de l'éclat de ses vertus, plusieurs Mahométans se convertirent. — Enfin, accablé de vieillesse et averti de sa mort prochaine, le saint religieux se démit du généralat ; étant tombé malade, il reçut les derniers sacrements avec une foi admirable et après avoir

exhorté ses frères à la charité pour les captifs, il rendit son âme à Dieu, la veille de Noël de l'an 1256, à l'âge de soixante-neuf ans. Il avait eu souvent la consolation de voir son Ange gardien et même la Vierge, mère de Dieu.

Réflexions pratiques.

La charité est la vertu qui caractérise les vrais disciples de Jésus-Christ. C'est celle qui a caractérisé d'une manière admirable saint Pierre Nolasque. Ce grand rédempteur des malheureux n'a pas seulement aimé ses frères en paroles, mais c'est par ses œuvres qu'il leur a montré son extrême charité. Après avoir donné tous ses biens aux pauvres, il était prêt à demeurer captif toute sa vie parmi les infidèles, pour pouvoir délivrer un chrétien. Quel dévouement héroïque ! Quelle ardente charité ! Avons-nous imité les vertus dont ce grand saint nous donne l'exemple? Où sont les infortunés que nous avons consolés et soulagés ? Avons-nous pris autant de soins de leur âme que de leur corps ? Mon Dieu ! que ma charité est peu ardente ! Daignez la ranimer dans mon cœur afin que je la pratique toute ma vie.

Plan de méditation.

Saint Pierre Nolasque a donné aux captifs : 1° ses soins; 2° sa personne ; 3° tous ses disciples et l'ordre religieux qu'il a établi.

MOIS DE FÉVRIER

SAINT IGNACE, ÉVÊQUE D'ANTIOCHE, MARTYR

1er *février.*

On pense que saint Ignace, évêque d'Antioche et martyr, fut ce petit enfant que Jésus, embrassant à Capharnaum, plaça au milieu de ses apôtres et proposa comme modèle de l'innocence et de l'humilité chrétienne. Quelques auteurs affirment que ce fut lui qui présenta les cinq pains d'orge et les deux poissons que le Sauveur multiplia pour nourrir cinq mille hommes. Toujours est-il que cet illustre martyr vivait dans le premier siècle de l'Eglise et fut disciple de saint Pierre et de saint Jean l'Évangéliste. Les Apôtres l'élevèrent sur le siège d'Antioche en 68, après la mort de saint Évode. Pendant quarante ans qu'il gouverna son Église, il donna l'exemple de toutes les vertus épiscopales. Il ne cessa, durant la persécution de Domitien, de veiller à la garde de son troupeau, et de le soutenir par ses exhortations et ses prières. La paix ayant été rendue à l'Église par la mort du persécuteur, il s'en réjouit pour

l'amour des fidèles, mais il s'attrista en même temps de n'avoir pas été jugé digne de verser son sang pour la foi.

Après quinze ans de calme, la persécution se ralluma dans quelques provinces, sous Trajan. Ce prince fanatique, attribuant à la protection de ses dieux les victoires qu'il avait remportées sur les Daces et les Scytes, se crut obligé, par un motif de reconnaissance, de contraindre les chrétiens à adorer ses divinités, et à prononcer la peine de mort contre quiconque refuserait de le faire. L'an 107, au mois de janvier, Trajan, passant par Antioche, apprit que, non seulement Ignace refusait d'exécuter ses ordres, mais encore qu'il empêchait les autres d'obéir. Il le fit comparaître à son tribunal, et lorsqu'il fut en sa présence il lui dit : « C'est donc toi, mauvais démon, qui oses enfreindre mes ordres et persuader aux autres de périr misérablement. — Personne que vous, prince, n'appela jamais Théophore de ce nom injurieux, répondit le Saint. — Et quel est ce Théophore? — Celui qui porte Jésus-Christ profondément gravé dans son cœur. — Tu crois donc que nous n'avons pas dans nos cœurs les dieux qui nous aident à vaincre nos ennemis? — C'est une erreur d'appeler vos démons des dieux, car, il n'y a qu'un seul Dieu, qui a fait le ciel et la terre, et un seul Jésus-Christ, son fils unique, dont le royaume est éternel. »

Croyant séduire le saint évêque par des promesses, Trajan lui dit : « Adore mes dieux et tu seras mon ami, je te ferai pontife de Jupiter et membre du sénat. — Quelle étrange promesse est celle-ci, re-

prit Ignace : me faire pontife de Jupiter, moi pontife de Jésus-Christ, qui offre tous les jours, au seul et vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, un sacrifice de louanges, et qui suis prêt à m'immoler moi-même pour sa gloire. — De quel Dieu parles-tu donc? reprit l'empereur. Tu veux sans doute parler de celui qui a été crucifié sous Ponce-Pilate? — C'est celui-là même ; il est mort pour moi sur la croix, répliqua Ignace, et je désire lui donner ma vie; heureux si mes vœux sont exaucés. » Trajan, irrité, condamna le confesseur à être mis aux fers, et conduit sous bonne garde à Rome pour y être exposé aux bêtes et servir de spectacle au peuple. Ignace entendant la réponse, s'écria avec joie : « Grâces vous soient rendues, mon Seigneur et mon Dieu, vous daignez enfin couronner mon amour et me faire partager les chaînes de Pierre, votre apôtre. » Il se mit lui-même les chaînes et fut embarqué sur le vaisseau qui devait le transporter à Rome. Il était gardé jour et nuit, sur terre et sur mer, par des soldats auxquels il donna le nom de *Léopards*, à cause de leur cruauté, et parce que sa patience et sa douceur ne faisaient que les irriter. — A Smyrne il vit saint Polycarpe, comme lui, disciple de saint Jean. Le vertueux prélat le reçut chez lui et baisa avec respect les chaînes de son illustre ami. Ignace fut visité dans la même ville par les députés de diverses Églises. Là, il conjura saint Polycarpe et les autres fidèles de ne point demander sa délivrance, mais de réunir leurs prières aux siennes, afin que Dieu lui fît la grâce d'être dévoré par les bêtes, et d'aller ainsi à Jésus-Christ. Saint Ignace écrivit, aux chrétiens de

diverses Églises, sept lettres admirables par l'esprit apostolique et les sentiments généreux dont elles étaient animées. Un des points sur lesquels le saint évêque insistait fortement, c'est l'horreur qu'un chrétien doit avoir du schisme et de l'hérésie. Mais sa lettre aux Romains, surtout, est dictée par un cœur embrasé du plus ardent amour pour Jésus-Christ. « Je suis, dit-il, le froment de Dieu ; il me faut être moulu sous la dent des bêtes, pour devenir le pain immaculé du Christ. Et si ces bêtes refusaient de me dévorer, je les y contraindrais en les irritant moi-même. »

Il arriva à Rome le 20 décembre 107 ; c'était le dernier jour des jeux publics. Le préfet, après avoir pris lecture de la lettre impériale, que les soldats lui avaient remise, ordonna qu'il fût conduit sur-le-champ à l'amphithéâtre. Une foule immense encombrait les gradins. Le saint confesseur fut exposé dans le cirque, près de l'autel élevé aux faux dieux. Portant alors ses regards vers la multitude des spectateurs, il s'écria : « Romains, et vous tous qui assistez à ce spectacle, sachez que je ne suis point ici pour expier un sortilège ou un crime quelconque, mais pour m'unir à Dieu ; cette union, je la désire avec une ardeur insatiable ! » En entendant rugir les lions, il répéta ce qu'il avait écrit aux Romains : « Je suis le froment du Christ ! Je dois être moulu sous la dent des bêtes pour devenir son pain très pur. » A l'instant même deux lions s'élancent, le renversent, le broient, le dévorent, sans rien laisser de son corps, comme il l'avait désiré, excepté les plus gros et les plus durs de ses os. Ses restes précieux, re-

cueillis avec respect, furent portés d'abord à Antioche et rapportés ensuite à Rome sous le règne d'Héraclius.

Réflexions pratiques.

Qui pourrait ne pas admirer le courage de saint Ignace en face de la mort, et son ardent désir de se sacrifier pour la gloire de Jésus-Christ! Ce digne disciple des Apôtres croit ne pas assez aimer le Dieu sauveur s'il ne donne pour lui son sang et sa vie. C'est pour cela que dans son ardeur insatiable, il ne souhaite rien tant que d'être moulu pour Jésus-Christ, sous les dents des bêtes féroces. Que ces sentiments héroïques méritent notre attention! Méditons-les pour nous humilier et nous confondre. Comparons un instant nos cœurs tout de glace avec le cœur de ce grand évêque, tout brûlant d'amour pour Jésus-Christ. Mettons en parallèle nos plaintes, nos impatiences dans les moindres peines avec ce fonds inépuisable de patience et de tranquillité de ce saint martyr, qui essuie, depuis la Syrie jusqu'à Rome, sans se plaindre, toutes les insolences et les brutalités de dix soldats, plus méchants que des léopards. Confrontons l'éloignement que nous avons pour les souffrances et pour la croix de Jésus-Christ, avec l'ardeur de saint Ignace qui ne souhaite rien tant que d'être immolé pour lui jusqu'à l'entière destruction de son corps ; et la différence qu'il y a entre la conduite de ce héros du christianisme et la nôtre nous couvrira bientôt de confusion.

Mon Dieu! qui nous avez donné la foi des martyrs,

animez-nous des mêmes sentiments, et donnez-nous le courage de vivre et de mourir pour vous.

Plan de méditation.

I. Aimons Jésus-Christ comme saint Ignace.

II. Agissons pour Jésus-Christ comme saint Ignace.

III. Souffrons pour Jésus-Christ comme saint Ignace.

PRÉSENTATION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST AU TEMPLE ET PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE

2 *février.*

Le 2 février, l'Église honore deux grands mystères : celui de la Présentation de Notre-Seigneur Jésus-Christ au temple et celui de la Purification de la Sainte Vierge. Pour comprendre ce double mystère, il faut connaître la double loi à laquelle obéirent Jésus et Marie, quoiqu'ils n'y fussent pas obligés.

D'après la loi mosaïque, la femme devenue mère était regardée comme impure et devait rester *quarante* jours après la naissance d'un fils, *quatre-vingts* après la naissance d'une fille, sans entrer dans le temple et sans toucher rien de consacré au Seigneur. Alors elle devait s'y présenter et offrir, si elle était riche, un agneau pour son enfant et une tourterelle pour sa purification, ou deux tourterelles si elle était pauvre.

Dieu avait aussi commandé qu'on lui offrît tous les enfants premiers-nés, et qu'on les rachetât par une modique somme d'argent. La Sainte Vierge n'avait pas besoin de se purifier puisqu'elle était vierge mère, immaculée mère de la divine Grâce. Elle n'était point dans la nécessité de s'abstenir de l'entrée du temple, puisque son sein virginal était devenu le sanctuaire de Dieu. Elle n'était point tenue de se priver du contact des choses saintes, puisqu'elle avait porté dans ses entrailles et allaité le Saint des saints. Jésus-Christ ne devait pas être racheté, puisqu'il était le fils de Dieu, Dieu lui-même, descendu sur la terre, pour racheter tous les hommes. Mais tous deux voulurent se soumettre à la loi de Moïse pour nous prêcher l'obéissance et l'humilité.

La fête de la Purification est aussi appelée vulgairement la *Chandeleur* à cause des cierges ou chandelles qu'on bénit et qu'on distribue au clergé et aux fidèles avant la grand'messe. Pendant la distribution des cierges, on chante le cantique du vieillard Siméon : *Nunc dimittis ;* et, après chaque verset, l'antienne : *Lumen ad revelationem gentium*, tirée de ce même cantique, où le saint vieillard célébra Jésus-Christ, qu'il tenait dans ses bras, comme la *lumière* des nations et la gloire d'Israël ! C'est afin de l'imiter que le clergé et les fidèles se mettent en marche pour la procession, en tenant à la main ce cierge bénit, qui doit être allumé, pendant la messe, au moment de l'Évangile, et depuis la Consécration jusqu'à la Communion, par respect pour la parole de Dieu et à cause de sa présence réelle sur l'autel.

Ces cierges bénits qu'on emporte ne doivent pas

être employés à des usages profanes; les pieux fidèles les conservent dans leur maison, pour servir dans l'administration des derniers sacrements, où pour brûler auprès du corps de leurs parents défunts.

Réflexions pratiques.

En célébrant aujourd'hui le double mystère de la Purification et de la Présentation, entrons dans les sentiments de la mère de Dieu. En voyant en Marie cette obéissance exacte à une loi qui ne la regardait pas, apprenons de ce grand modèle à obéir ponctuellement à toutes les pratiques qui nous sont prescrites par la loi divine. Nous ne pouvons nous y soustraire sans crime. La loi est faite pour tout le monde. Les prérogatives de la dignité, du rang, de la naissance ne nous donneront jamais le droit de nous en dispenser. Eh! quelle créature fut jamais plus grande et plus élevée que Marie! Cependant elle observe une loi qui ne l'oblige pas... Et moi, pécheur, je n'observerai pas cette loi lors même qu'elle m'oblige le plus indispensablement!...

Entrons, comme Marie, dans le temple du Seigneur et offrons-nous au pied des autels, comme des victimes consacrées à son service et à sa gloire. Que l'oblation qu'elle fait aujourd'hui de son Fils soit le modèle de la nôtre, et qu'elle soit sanctifiée par les mêmes sentiments. Qu'ils étaient purs! Qu'ils étaient parfaits ces sentiments de Marie, lorsqu'elle vint offrir son fils au Seigneur dans le saint temple! Que cette oblation fut sainte! Qu'elle fut entière et parfaite! Marie en prévoit toutes les suites. Elle voit la croix et le calvaire. Cet aspect ne l'empêche pas de

s'avancer jusqu'à l'autel pour consacrer son Fils à toutes les volontés du souverain Maître. Est-ce ainsi que nous immolons à Dieu nos plus chères inclinations, quand la loi le commande? Est-ce ainsi que nous nous immolons nous-mêmes? Nous devons à Dieu tout ce que nous sommes, nous lui devons toutes les forces de notre corps, toutes les pensées de notre esprit, tous les mouvemements de notre cœur. Mais nous ne lui offrons jamais que la moindre partie de nous-mêmes, le reste est réservé pour plaire au monde, et pour satisfaire nos passions.

Nous avons tous été consacrés à Dieu au jour de notre baptême, comme Jésus au jour de la Présentation. Renouvelons aujourd'hui nos promesses baptismales entre les bras de Marie et en union avec l'Enfant Jésus; consacrons-nous à Dieu de nouveau, universellement, sans réserve et pour toujours ; mais que notre consécration soit accompagnée du sacrifice d'un cœur pur.

Plan de méditation.

I. En quel temps devons-nous nous offrir à Dieu? Jetons les yeux dans le temple, nous y verrons un enfant, une mère, un vieillard; et cette mystérieuse réunion nous apprendra que toute la vie de l'homme appartient au Seigneur : et ses jeunes années et sa maturité et ses derniers jours. Quarante jours sont à peine écoulés que l'Enfant-Dieu vient s'offrir à son Père... En ce moment la Sainte Vierge renouvelle cette offrande. Et le vieillard Siméon lui consacre les

derniers battements d'un cœur qui fut tout entier pour lui.

II. Que devons-nous offrir à Dieu? Pour le savoir, il nous faut encore jeter les yeux sur l'Enfant, sa mère et le vieillard. Jésus voue son corps à la souffrance et à la mort... Marie vient offrir son âme aux angoisses et à la douleur... Siméon vient offrir sa vie pour dernier holocauste et se résigne à mourir.

III. Quelles dispositions doivent accompagner notre offrande? Jésus s'offre avec pleine liberté ; Marie, avec humilité ; Siméon, avec joie et reconnaissance.

SAINT REMÈDE ET SAINT TIGIDE, MARTYRS ET ÉVÊQUES DE GAP

3 *février.*

De temps immémorial, le 3 février, l'Église de Gap honore la mémoire de saint Tigide et de saint Remède. Il nous reste peu de documents sur ces deux saints évêques, et l'histoire se tait sur leur vie, leurs travaux, leur épiscopat et leur martyre. Voici ce que nous apprend, de ces deux saints, un évêque de Toul, monseigneur André de Saussaie :

« Saint Tigide remplaça l'illustre saint Démètre sur le siège épiscopal de Gap. Il endura le martyre après avoir longtemps gouverné cette Église et avoir travaillé avec beaucoup de soin et de zèle au salut de son troupeau. Saint Remède, son successeur

immédiat, marcha entièrement sur ses glorieuses traces; et, ayant donné des marques divines de sa haute perfection et opéré des fruits abondants de salut dans les cœurs, par sa vigilance vraiment pastorale, il fut enlevé à la tendresse et à l'admiration de son cher troupeau. »

Sans doute si les temps reculés s'ouvraient devant nous, ils présenteraient à notre admiration de rares vertus, des faits merveilleux, une longue carrière apostolique, dignement couronnée par le martyre. Mais nous pouvons suppléer à ce silence dans notre cœur et refaire un à un ces jours passés à évangéliser les peuples, à visiter les malades, à secourir les veuves et les orphelins, à étendre, par la parole, par l'exemple, par la prière, par la pénitence, le règne glorieux de Jésus-Christ.

Les reliques de saint Tigide et de saint Remède furent conservées, dans l'église de Gap, jusqu'au commencement du treizième siècle. A cette époque, leurs ossements furent transportés, par un pieux personnage, sur les confins de l'Auvergne et du Limousin, dans l'église de Bort, aujourd'hui du diocèse de Tulle. Les habitants de cette ville eurent toujours pour ces reliques une grande confiance; et plusieurs faits merveilleux prouvèrent à ces pieux chrétiens combien le patronage de ces saints était puissant et efficace. En 1845, monseigneur Depéry, évêque de Gap, fit connaître à monseigneur l'évêque de Tulle combien seraient heureux ses chers diocésains s'ils pouvaient recouvrer quelques parcelles des précieuses reliques de leurs anciens pasteurs et martyrs. Ces désirs du pontife furent réalisés; la

ville de Bort envoya à celle de Gap les reliques si légitimement convoitées.

Réflexions pratiques.

Saint Tigide et saint Remède, en faisant à Dieu le sacrifice de leur vie, lui ont donné des preuves éclatantes de leur amour. Nous avons la même foi que ces illustres héros du christianisme, sommes-nous animés de la même charité? Où sont les sacrifices que nous nous sommes imposés pour la gloire de Dieu? Nos saints martyrs ont tout donné au Seigneur, et nous, qu'avons-nous fait pour lui? Quels liens avons-nous brisés dans la vue de lui plaire? Quelles vertus avons-nous pratiquées? Nous avons fait semblant de lui vouer notre cœur et la créature le possède tout entier. Quel désordre! Aidez-moi, Seigneur, à le réparer.

Plan de méditation.

Saint Tigide et saint Remède ont : 1° vécu pour Dieu; 2° travaillé pour Dieu; 3° ils sont morts pour pour Dieu.

SAINT BLAISE, Évêque de Sébaste et Martyr

3 *février.*

Saint Blaise, évêque et martyr, était de Sébaste, en Arménie. La pureté de ses mœurs, la douceur de son caractère, sa modestie, sa sagesse et surtout sa

haute piété le firent choisir pour évêque de sa ville natale. Cette dignité donna un nouveau lustre à sa grande vertu et l'obligea de mener une vie encore plus sainte. Il s'appliqua à instruire son peuple, autant par ses exemples que par ses discours. Sa conduite secondait merveilleusement son zèle, et tout le monde trouvait dans le saint évêque un pasteur et un père, un guide, et un guide sûr. Il eut, malgré cela, beaucoup à souffrir pour la défense de la religion de Jésus-Christ et pour la conservation de la foi de son troupeau. — La persécution s'étant allumée sous l'empereur Licinius, il crut opportun de se cacher dans une caverne du mont Argée. A peine y eut-il demeuré quelques jours que Dieu manifesta le mérite extraordinaire et l'éminente sainteté de son serviteur par toutes sortes de miracles. Il guérissait tous les malades qui venaient le visiter, et les animaux les plus sauvages accouraient par troupes se ranger autour de lui dans son antre, comme pour solliciter sa bénédiction.

Vers l'an 315, le préfet Agricola étant venu à Sébaste, par l'ordre de l'empereur, pour y martyriser les chrétiens, ordonna que tous les fidèles qui étaient dans les prisons fussent exposés aux bêtes. Une multitude de soldats se rendit dans la forêt voisine pour y prendre des tigres et des lions capables de servir dans les spectacles que l'on donnait au peuple. Durant cette chasse, on découvrit la caverne où le saint évêque s'était retiré. Les soldats aussitôt sommèrent le Saint de les suivre et de se présenter devant le gouverneur. « Allons, mes enfants, dit-il, me voici prêt. Depuis longtemps je soupirais après le

martyre, et le Seigneur Jésus m'ayant apparu la nuit dernière, m'a dit qu'il agréait mon sacrifice. » Chemin faisant, une multitude, non seulement de fidèles, mais de païens, venaient demander, en pleurant, la bénédiction du généreux confesseur. Au milieu de la foule parut une mère éplorée dont le fils unique se mourait. Le Saint lève les yeux au ciel et adresse à Dieu une prière en faveur de cette petite créature et à l'instant la mère, l'heureuse mère, arrose de ses larmes son enfant plein de vie.

Arrivé à la ville, il est présenté au gouverneur qui lui ordonne de sacrifier aux dieux immortels. Sur son refus, le préfet irrité le fait frapper rudement et longtemps à coups de bâton. « Votre cruauté, dit le saint évêque, pourrait peut-être ébranler des âmes faibles, mais pour moi, je sais bien que ni les tourments ni la mort même ne pourront me séparer de la charité de Jésus-Christ. Il me soutiendra, il sera ma ressource et ma force. » Alors le préfet ordonna qu'on le remît en prison.

Il le rappela ensuite une seconde fois et lui dit : « Choisissez, ou d'adorer les dieux et je vous traiterai en ami, ou de souffrir les plus horribles tortures et de finir vos jours par une mort cruelle. — Je vous ai déjà dit que je ne crains ni vos menaces, ni vos tourments, ni la mort qui me mettra en possession de la vie éternelle. » Agricola, plus furieux que jamais, le fit déchirer de nouveau avec des ongles de fer, puis il ordonna qu'on le noyât dans un lac. Arrivé sur les bords, le Saint fait le signe de la croix et marche sur les flots comme sur une terre ferme. Étant assis au milieu du lac comme sur un

trône, il crie à la foule idolâtre : « Si vos dieux ont quelque pouvoir, dites-leur de manifester leur puissance en vous faisant marcher comme moi sur les eaux. » A cette provocation, soixante païens des plus fanatiques se jettent dans le lac, en invoquant leurs dieux, mais les eaux s'ouvrent sous leurs pas et ils sont engloutis.

Le gouverneur, au lieu de se convertir devant tant de miracles, ne fait que s'endurcir davantage et condamne à mort saint Blaise, qui fut décapité à Sébaste le 3 février. Une pieuse femme l'ensevelit au même lieu et il s'y fit un grand nombre de miracles.

Réflexions pratiques.

Les bêtes les plus féroces viennent à la caverne de saint Blaise pour attester sa sainteté et recevoir, en quelque sorte, sa bénédiction. Tous les chrétiens et bon nombre de païens reconnaissent ses mérites et il s'en rencontre un certain nombre qui le poursuivent d'une haine implacable et demandent sa mort à hauts cris. Comment se fait-il qu'au moment où le Ciel acclame la sainteté de son serviteur par les prodiges qui se multiplient sous sa main, que lorsque les démons effrayés de ses mérites tremblent et s'enfuient devant lui, il se trouve des hommes assez cruels pour le persécuter ! Demandez l'explication de ce mystère à la perversité et à la corruption du cœur humain... Avez-vous toujours respecté la religion et ceux qui la professent ? N'avez-vous jamais uni vos blâmes à ceux des méchants pour décrier la piété des personnes qui vivent mieux que vous ?

Quand vous entendiez de coupables plaisanteries, n'avez-vous pas gardé un lâche silence?

Plan de méditation.

I. Saint Blaise solitaire : 1° il veut acquérir la perfection de la vie solitaire; 2° vertus qu'il pratique dans sa retraite.

II. Saint Blaise évêque : 1° sagesse de ses enseignements; 2° sainteté de sa conduite.

III. Saint Blaise martyr : 1° son désir du martyre; 2° sa joie dans les supplices.

SAINTE JEANNE DE VALOIS

4 février.

Jeanne de Valois, fille de Louis XI, sœur de Charles VIII et femme de Louis, roi de France, naquit au château d'Amboise l'an 1464. Sa naissance fut accueillie par des larmes : on eût dit que Dieu voulait dès la première heure témoigner que cette enfant était destinée à porter, en échange d'une couronne terrestre, l'auréole des saints qui est toujours un reflet de la croix. Son père qui aurait préféré avoir un fils, n'eut pour elle que du dédain et des brusqueries. Formée dès ses plus tendres années à une grande piété par sa pieuse gouvernante, la comtesse de Linières, elle donna des gages assurés de sa future sainteté. Elle se distinguait par une si grande dévotion à la sainte Vierge, qu'à peine âgée de cinq ans, elle pria la Reine du Ciel de lui faire

connaître comment elle pourrait lui plaire et l'honorer. Une voix se fait aussitôt entendre et lui dit clairement : « Ma fille, tu fonderas, en mon honneur, un Ordre religieux de femmes. »

Jeanne avait passé quatre ans en Berry, sous la garde du comte et de la comtesse de Linières, lorsqu'elle fut appelée dans sa famille. Charlotte de Savoie, sa mère, lui prodiguait ses caresses... Mais son père, quoique ne pouvant se défendre d'une sainte admiration envers cette âme humble et douce, l'accablait à tout propos de reproches et de menaces et se plaisait à gêner ses inclinations à la piété. Cette répulsion que Louis XI éprouva pour sa royale enfant, la jeta sans retour sur la voie des douleurs.

A l'âge de six ans, Jeanne, voyant que Dieu avait donné un héritier à son père, résolut de se consacrer à Dieu ; mais lorsqu'elle eut atteint sa douzième année, Louis XI la fit appeler et lui dit : « Vous allez épouser le duc d'Orléans, votre cousin germain, que je vous ai destiné dès votre enfance ; je le veux, point de réplique et retirez-vous. » La pieuse enfant se soumit, et à seize ans devint duchesse d'Orléans. Dès lors, ses malheurs ne firent que s'aggraver. Malgré sa tendresse, ses prévenances et son dévouement pour son époux, le duc d'Orléans ne l'aima jamais. Ce prince délaissa sa jeune femne pour se livrer aux plaisirs de la cour ; et si parfois il se souvenait de sa compagne, ce n'était que pour railler sa vertu.

Louis XI était arrivé au comble de sa puissance, quand le Dieu qui tient en main le sort des rois, le

frappa d'une longue maladie. Loin de recourir au Dieu de miséricorde, le monarque semblait livré aux puissances de l'enfer, tant était grande son appréhension de la mort, sa cruauté ne faisait que croître, et pour guérir, il avait recours aux puissances du démon.

La pauvre Jeanne, accourue en toute hâte, redoudoublait de supplications auprès de Dieu pour la conversion de son père et, la première, lui parla de François de Paule, le pieux ermite de la Calabre qui renouvelait, dans le royaume de Naples, les vertus et les prodiges des anciens solitaires de la Thébaïde. La pieuse princesse savait que le pauvre ermite napolitain rendrait à Louis XI la paix et le calme de Dieu. — Le roi, confiant en la vertu de François de Paule, envoya des délégués pour le prier de venir en France afin de lui rendre la santé. Le saint ne voulait point entreprendre un si lointain voyage pour un prince qui demandait des miracles par un lâche amour de la vie. Mais le pape étant intervenu, l'homme de Dieu n'hésita plus, et il traversa la France. L'auguste malade vint au-devant de lui, escorté par une foule nombreuse et, se jetant à ses pieds, il le conjura d'obtenir la prolongation de son existence. Le saint ermite répondit avec cette grâce de persuasion que le Saint-Esprit mettait sur ses lèvres : « Les jours des rois sont comptés comme ceux de leurs plus humbles serviteurs, les rois sont les sujets de la mort, et il n'y a pas d'autre parti à prendre que celui de se soumettre à la volonté de Dieu et de se préparer à mourir saintement. » Le prince, ému jusqu'au fond de l'âme, rentra en lui-

même; excita en son cœur des sentiments plus chrétiens et expira soumis à la volonté de Dieu.

Sainte Jeanne de Valois se réjouissait d'avoir accompli envers son père les devoirs d'une fille chrétienne, mais à dater de cette époque, les douleurs de sa vie s'accrurent plus encore. — Louis XI étant mort, le duc de Berry, son fils, devint roi, sous le nom de Charles VIII et eut pour régente sa sœur aînée. Le duc d'Orléans, irrité de ce qu'on ne lui avait pas déféré la régence à laquelle il croyait avoir un droit exclusif, se révolta. Mais il fut battu et fait prisonnier. Il allait être condamné à mort, lorsque Jeanne, se jetant aux pieds du roi son frère, lui dit : « Pardonnez votre ennemi, il est votre beau-frère, il est le gendre de notre père et il est mon époux ! — Vous me demandez sa grâce, reprit Charles, mais sachez qu'il vous trahit comme il m'a trahi moi-même ! Il veut épouser Anne de Bretagne. — Lui, épouser une autre femme !... C'est impossible... Ses ennemis veulent, par de faux discours, le noircir à vos yeux. Oh ! pardonnez-lui... — Est-ce donc ainsi que se vengent les saints ? s'écria Charles en relevant sa sœur. Eh bien ! qu'il soit libre. »

Quoique le duc d'Orléans fût redevable de la vie à sa vertueuse épouse, il n'en continua pas moins de lui faire ressentir les effets de l'antipathie qu'il avait conçue pour elle et de la mépriser. Après la mort de Charles VIII, étant parvenu à la couronne de France sous le nom de Louis XII, il ne chercha plus que les moyens de faire casser son mariage, alléguant pour principale raison, qu'il avait été contracté sans liberté et uniquement par les ordres de Louis XI.

Mais il agissait pour d'autres motifs. Quoi qu'il en soit, il réussit et épousa Anne de Bretagne.

Lorsque le confesseur de Jeanne de Valois vint lui notifier la sentence qui cassait son mariage, l'humble princesse lui dit : « Mon père, ne venez-vous pas m'annoncer que je ne suis plus reine de France ? Si cela est, il faut louer Dieu de tout. Je me persuade qu'il n'a permis cet événement que pour me détacher davantage et me rendre plus libre pour faire le bien. »

Obligée de quitter la cour, Jeanne, qui avait été fille, sœur et femme de rois, se retira dans la ville de Bourges, capitale du duché de Berry, qui lui avait été donné, par Louis XI, à titre d'apanage, avec trente mille livres de rente et plusieurs domaines importants. Elle s'y consacra entièrement à de continuels exercices de piété. Tous ses revenus étaient employés, soit à soulager les pauvres dont elle pansait elle-même les plaies, soit à retirer ou à préserver du désordre les filles que l'indigence a coutume d'y précipiter, soit à décorer les autels. Mais le plus grand de ses soins fut d'instituer un nouvel Ordre de religieuses, sous le titre d'*Annonciation*, où l'on devait s'appliquer à imiter les vertus de la Sainte Vierge. Dieu seconda ses efforts ; et un essaim d'âmes de bonne volonté peupla rapidement le nouveau monastère.

Jeanne ne se contentait pas d'exhorter et de diriger ses filles dans les voies de la sainteté. Elle-même continuait d'y marcher à grands pas et de leur donner l'exemple. Elle s'imposait un jeûne rigoureux les mercredi, vendredi et samedi, et ces mêmes jours,

elle prolongeait ses veilles dans la prière, macérant son corps par les haires et les disciplines. — Rien n'égalait la ferveur avec laquelle elle se portait à honorer le très saint Sacrement de l'Eucharistie. Elle ne s'approchait jamais de la sainte Table sans verser des larmes d'amour. Sa dévotion pour honorer les mystères de la passion du Seigneur n'était pas moins grande. Elle avait fait bâtir, dans le jardin de son palais, un oratoire qu'elle appelait le Saint-Sépulcre. Tous les instruments de la passion de Jésus-Christ y étaient représentés. Là, elle se retirait souvent pour méditer ce saint mystère et pour prier au pied de la croix. Là, plus d'une fois, on la surprit agenouillée, se frappant la poitrine d'une pierre et répandant des larmes à la pensée de ses péchés et des souffrances de Jésus-Christ. Elle était âgée de quarante ans, lorsque sentant venir la fin d'une vie passée tout entière dans l'innocence et les épreuves, elle reçut, avec les sentiments d'une piété extraordinaire, tous les sacrements de l'Église et mourut à Bourges, le 4 février de l'an 1505. Il se fit plusieurs miracles sur son tombeau ; et cinquante-sept ans après son décès, son corps fut trouvé sans corruption.

Réflexions pratiques.

Le Sauveur avait osé dire : *Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.* Quelles sont les étranges larmes qui donnent le bonheur à ceux qui les versent? Demandez-le à l'innocente et pure Jeanne de Valois. Elle vous répondra : Ce sont celles qui purifient l'âme, la comblent de mérites et

la conduisent au Ciel. O mystère de la croix! vous joignez la béatitude aux souffrances, le calme à la douleur. L'ai-je bien compris moi-même ce grand mystère? Hélas! je redoute la pénitence, je repousse les croix, je ne puis endurer un reproche et supporter une contradiction! A la moindre épreuve, je me plains, je murmure. O mon Dieu! je remets mon être tout entier entre vos mains. Donnez-moi le courage de supporter hardiment les peines inséparables de ma position et surtout celles qu'il vous plaira de m'envoyer.

Plan de méditation.

Jésus-Christ a donné à sainte Jeanne de Valois : 1° la croix; 2° un courage invincible pour supporter toutes sortes de tribulations.

SAINTE AGATHE, Vierge et Martyre

5 *février*.

Sainte Agathe, l'une de plus illustres vierges de l'Église, naquit vers l'an 230, en Sicile, d'une famille noble et distinguée. Les villes de Catane et de Palerne se disputent l'honneur d'avoir été le lieu de sa naissance. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle souffrit le martyre à Catane, en 251, durant la persécution de Dèce.

Ses parents, très vertueux, lui donnèrent une éducation fort chrétienne et eurent soin de lui inspirer, dès l'enfance, les plus grands sentiments de piété.

Aux avantages de la naissance et de la fortune, Agathe joignait tous les agréments de l'esprit et du corps. Sa beauté, disent les Actes de son martyre, surpassait celle de toutes les filles de son temps. Mais ce qui la distinguait par-dessus tout, c'était sa vertu. Toute jeune encore, elle résolut de n'avoir d'autre époux que Jésus-Christ. Elle se consacra à Dieu d'une manière irrévocable. Ni les plaisirs du monde, ni les éloges prodigués à sa beauté ne purent lui faire oublier ce saint engagement ; elle sut éviter tous les pièges tendus à son innocence et triompha généreusement de tous les assauts livrés à sa chasteté. Quintien, gouverneur de Sicile, homme avare et impudique, instruit de la beauté et des immenses richesses d'Agathe, espéra pouvoir satisfaire son avarice et son impudicité au moyen des édits que l'empereur avait portés contre les chrétiens ; il ordonna donc qu'on se saisît de la jeune vierge et qu'on la conduisît à son tribunal, à Catane. Agathe, avant de partir, se mit à genoux et fit cette prière : « Seigneur Jésus, souverain maître de toutes choses, vous connaissez mon cœur, vous savez quel est mon désir. Soyez le seul possesseur de tout ce que je suis. Vous êtes mon pasteur et je suis votre brebis, défendez-moi contre les loups ravisseurs, et donnez-moi la force de vaincre le démon. » Lorsqu'elle fut arrivée, Quintien la fit conduire chez une méchante femme, nommée Aphrodisia, qui vivait, avec ses sept filles, dans un libertinage public. Agathe passa un mois entier dans la maison de cette vile créature. Qui pourrait exprimer tout ce que l'humble vierge eut à souffrir dans une pareille so-

ciété. Néanmoins sa prière fut exaucée et sa chasteté ne reçut aucune atteinte.

Après des efforts aussi nombreux que vains, Aphrodisia, désespérée, courut chez Quintien. « Seigneur, lui dit-elle, il serait plus facile d'amollir un rocher ou le diamant, que de rendre sensible le cœur de cette chrétienne. Mes filles et moi, jour et nuit, ne lui avons laissé aucun moment de repos, et malgré notre constance, nous ne sommes arrivées à d'autre résultat que celui de la rendre plus ferme et plus inébranlable dans sa résolution. Je la remets entre vos mains, mais n'espérez pas vaincre sa fermeté. »

Quintien irrité la fait comparaître devant lui. « N'as-tu pas honte, lui dit-il, noble comme tu es, par ta naissance, de mener la vie des chrétiens, vie de bassesse et d'esclavage. — La vraie noblesse et la vraie liberté, reprit la sainte, consistent à servir Jésus-Christ. » A ces mots, le tyran furieux déclara qu'elle eût à choisir entre vénérer les dieux ou subir les plus affreux supplices. — Agathe demeurée ferme dans sa foi fut indignement souffletée et ensuite jetée en prison. Le jour suivant, l'impie Quintien donna l'ordre qu'on amenât de nouveau la vierge à son tribunal. « Eh bien, lui dit-il, qu'as-tu résolu relativement à ton salut? — Mon salut, c'est le Christ. — Jusques à quand, insensée, t'obstineras-tu à prononcer de coupables paroles? Renie le Christ, et commence à honorer nos dieux. Ne désire donc pas une mort prématurée. — Reniez-vous-même vos dieux de pierre et de bois et servez le vrai Dieu, votre créateur, sinon vous subirez des

supplices sans fin. » — Le président, hors de lui, donna l'ordre de la frapper de verges, et pendant cette barbare exécution, il disait à la sainte martyre : « Change donc de résolution et je ferai aussitôt cesser le supplice. — Vos tourments me sont une source de délices, et je me réjouis à l'égal de celui à qui on vient d'annoncer une bonne nouvelle, et qui découvre un riche trésor. Ces tourments font ma joie, car tu ne pourras les faire durer qu'un temps. On n'enferme avec soin le froment dans les greniers qu'après l'avoir débarrassé de la paille. Il en est de même de mon âme, elle ne peut entrer en paradis, que vos soldats n'aient auparavant fait subir à mon corps les tourments les plus variés. »

Quintien, au comble de la fureur, la fit étendre sur un chevalet, lui fit brûler les chairs avec des lances rougies au feu, puis lui fit tordre et couper le sein. Agathe indignée, mais invincible : « Cruel tyran, s'écrie-t-elle, ne devrais-tu pas rougir de me faire cette injure, toi qui a sucé le sein de ta mère. » Le juge la renvoie en prison, avec défense de panser ses plaies et de lui donner aucune nourriture. Mais cet ordre atroce ne peut éloigner de la vierge le secours d'en haut. Tout à coup saint Pierre lui apparut et remplit le cachot d'une lumière éclatante ; il s'approche d'elle, la console, touche ses plaies et se retire : Ses blessures étaient toutes guéries.

Quatre jours après, Quintien l'envoya chercher, et sans être touché d'une guérison si miraculeuse, il la fit rouler sur des pointes de pots cassés, entremêlés de charbons ardents. Il se fit aussitôt un tremblement de terre qui effraya tous les habitants

de Catane. Sylvain qui faisait les fonctions de juge et Falconius qui était ami du gouverneur furent écrasés sous les ruines d'une muraille renversée par le tremblement de terre. C'étaient ces deux misérables qui inspiraient à Quintien toutes les cruautés qu'il exerçait contre les chrétiens. On ramena sainte Agathe en prison, là elle adressa à Dieu cette prière : « O mon Dieu ! disait-elle, vous qui m'avez gardée dès l'enfance, qui m'avez préservée de l'amour des choses d'ici-bas, qui m'avez rendue plus forte que les bourreaux et que tous leurs tourments, recevez mon âme. » Elle expira dans le Seigneur en prononçant ces mots, le 5 février de l'an 251. Les chrétiens de Catane, instruits de sa mort, recherchèrent son corps et l'ensevelirent avec de grands honneurs.

Réflexions pratiques.

Sainte Agathe a combattu le monde en méprisant tout ce qu'il a de plus grand et de plus flatteur, parce qu'elle était persuadée que les biens de la terre ne sont rien en comparaison de ceux du Ciel. O monde ! Les amis de Dieu t'abandonnent et te méprisent, tes partisans se plaignent et conviennent que tu n'as que des biens apparents et de véritables maux! Sommes-nous convaincus de cette vérité? Pourquoi aimons-nous le monde et le suivons-nous? Que ferions-nous si ce tyran récompensait dignement ses adorateurs? A l'exemple des saints, cessons de fixer et d'aimer la terre; élevons plus haut notre esprit et notre cœur et notre vie sera plus sainte.

Plan de méditation.

Sainte Agathe triomphe : 1° des sollicitations des tyrans ; 2° des violences des impudiques ; 3° des supplices des bourreaux.

SAINTE DOROTHÉE, Vierge et Martyre

6 *février.*

Sainte Dorothée, vierge chrétienne, était de Césarée en Cappadoce, d'une famille distinguée plus encore par sa piété que par sa noblesse. On croit que son père et sa mère avaient déjà reçu la couronne du martyre quand leur fille Dorothée mérita le même bonheur.

La vertu de cette jeune fille était si connue dans Césarée, et son rare mérite si universellement estimé, qu'elle passait, dans la ville, pour un prodige de sagesse, de modestie et de piété, et pour le modèle de toutes les vierges chrétiennes. — Sa naissance, son esprit et sa beauté avaient porté bien des gens à la demander en mariage ; mais elle s'était si hautement déclarée pour la virginité, qu'on ne l'appelait plus, parmi les chrétiens, que l'épouse de Jésus-Christ ; et sa vertu la rendait respectable même aux païens.

Fabrice, gouverneur de cette ville, ayant appris que notre Sainte, par son exemple et par sa réputation, empêchait les chrétiens d'obéir aux édits des empereurs, ordonna de l'arrêter. L'ayant fait com-

paraître à son tribunal, il lui demanda son nom. « Je m'appelle Dorothée, répondit la Sainte avec cet air de douceur et de modestie qui inspirait à tout le monde de la vénération et le respect pour elle. — Pourquoi refusez-vous d'adorer les dieux de l'empire? — Parce qu'on ne doit adorer que le vrai Dieu. La loi divine comme la raison défend d'offrir des sacrifices aux démons. — Obéissez, si vous voulez sauver votre vie et ne pas subir le même sort que vos parents! — Je ne crains point les tourments, répliqua la Sainte, et je n'ai point de plus grand désir que de donner ma vie pour Celui qui m'a rachetée au prix de tout son sang. — Et quel est celui pour qui vous souhaitez tant de mourir ? repart Fabrice. — — C'est Jésus-Christ, mon Sauveur et mon Dieu, répond Dorothée. — Et où est-il ce Jésus-Christ? réplique le gouverneur. — Comme Dieu, reprend la Sainte, il est partout, et comme homme, il est dans le ciel où il enivre de bonheur ceux qui le servent et où j'espère le posséder après ma mort pendant toute l'éternité. C'est là, Fabrice, où mon Sauveur vous invite vous-même, et où vous ne pouvez être admis qu'en vous faisant chrétien. »

Le gouverneur méprisant ce qu'il venait d'entendre : « Croyez-moi, lui dit-il, défaites-vous de toutes ces idées extravagantes ; sacrifiez aux dieux et mariez-vous, sans cela je vais vous condamner au dernier supplice. — A Dieu ne plaise, répond la Sainte, qu'étant chrétienne, je sacrifie aux démons, et qu'ayant l'honneur d'être épouse de Jésus-Christ, je le quitte pour en choisir un autre. » — Fabrice, l'interrompant, la fit remettre entre les mains de

Chryste et de Calliste, deux sœurs apostates, pour qu'elles la fissent renoncer à sa croyance. Ce fut le contraire qui arriva, car Dorothée les ramena toutes deux à la religion de Jésus-Christ, et elles souffrirent même le martyre pour la foi.

Fabrice, devenu furieux par un événement si peu attendu, ordonna que Dorothée fût torturée sans pitié. Il n'est pas possible d'imaginer ce que cette sainte fille eut à souffrir de l'inhumanité de ses bourreaux. Une fois sur le chevalet on la battit cruellement et on lui brûla les côtes avec des torches ardentes. Mais la joie inondait son âme et rayonnait sur tout son extérieur, et le tyran ne pouvait supporter de se voir vaincu par la constance d'une jeune fille, et la condamna à avoir la tête tranchée.

Comme on la menait au supplice, un jeune avocat, nommé Théophile, grand ennemi des chrétiens, lui dit avec raillerie : « Je vous prie, épouse de Jésus-Christ, envoyez-moi des fleurs et des pommes du jardin de votre époux, quand vous y serez arrivée. » Dorothée lui promit sérieusement l'un et l'autre. Étant au pied de l'échafaud un enfant lui apparut, portant trois roses fraîches et trois pommes fort belles, en un temps où toute la Cappadoce était couverte de glace. La Sainte le pria de les offrir, de sa part, à Théophile. S'étant mise à genoux, elle eut la tête tranchée, le 6 février de l'an 308. Ce miracle convertit Théophile, qui confessa Jésus-Christ et souffrit courageusement le martyre. Tous les ans, le 6 février, en célébrant, à Rome, la fête de sainte Dorothée, dans une église qui porte son nom, on

bénit des roses et des pommes en mémoire du miracle dont on vient de parler.

Réflexions pratiques.

Théophile, grand ennemi des chrétiens, voyant sainte Dorothée aller au supplice comme à un festin de noces, lui demanda, par raillerie, de lui envoyer des fleurs et des fruits du jardin de son époux. Cette illustre fiancée du Sauveur, par esprit de charité, le lui promet et exauce ses désirs. Après un courte et fervente prière, elle lui fait présenter trois roses fraîches et trois pommes fort belles et l'attire ainsi à l'amour de Jésus-Christ.

Que représentent ces fleurs et ces fruits? Les fleurs sont le symbole des bons désirs et des tendres affections de l'âme qui aime son Sauveur et qui soupire incessamment après lui. Telle était sainte Dorothée, qui n'eut jamais ni pensées, ni désirs, ni inclinations pour d'autres que pour Jésus-Christ. Elle l'aima uniquement et n'eut que du mépris pour tout le reste. Nos désirs nos affections sont-ils en harmonie avec ceux de notre Sainte? Notre cœur n'est-il point partagé entre le ciel et la terre, entre le créateur et la créature?

Sainte Dorothée ne s'est pas contentée des fleurs des bons désirs, elle s'est surtout exercée courageusement dans la pratique des bonnes œuvres. Elle a travaillé à la pratique des vertus chrétiennes ; elle a déployé son zèle au salut du prochain. Suivons-nous les mêmes voies? Comme sainte Dorothée, saisissons-nous toutes les occasions de faire de bonnes œuvres, par exemple, d'obliger le prochain dans les

petites choses aussi bien que dans les grandes, de dire une parole douce, bienveillante à un ennemi, à un malheureux? Avons-nous soin de remplir exactement tous nos devoirs d'état?... Mon Dieu! je vous demande pardon de mener une vie si différente de celle des saints?

Plan de méditation.

I. Mépris de sainte Dorothée pour le monde : 1° elle dédaigne les privilèges de sa naissance ; 2° elle méprise les richesses et s'en dépouille ; 3° elle refuse les alliances illustres.

II. Amour de la sainte pour Jésus-Christ : 1° elle ne veut être appelée que l'épouse du Sauveur ; 2° elle le proclame son Sauveur et son Dieu.

III. Sa constance dans son martyre : 1° elle étonne les juges dans son interrogatoire ; 2° elle émerveille la foule par sa joie au milieu des supplices.

SAINT ROMUALD, Abbé

7 février.

aint Romuald naquit à Ravenne d'une des plus illustres familles d'Italie, l'an 956. Élevé au sein du luxe et de la mollesse, il reçut une éducation des plus mondaines et ne tarda pas à se laisser entraîner à la fougue des passions. Mais Dieu, qui le destinait à être un des consolateurs de son Église et l'instrument de conversion d'un grand nombre de pécheurs,

ne l'abandonna jamais dans ses dérèglements. Des remords salutaires troublaient continuellement l'âme du jeune pécheur et le préparaient à la pénitence.

Un jour Romuald, entraîné par l'ardeur de la chasse, s'égara dans une vaste forêt. Là, seul avec Dieu, il jeta un regard sur son passé qu'il déplora; et à genoux, les mains jointes, les yeux au ciel, il s'écria : « Mon Dieu! que ces lieux seraient propices pour faire pénitence! Qu'ils devraient être heureux ces anciens ermites qui habitaient la solitude! Qu'il leur était facile, loin du bruit et du monde, de vous servir avec ferveur! »

Un événement malheureux fut le moyen dont Dieu se servit pour briser entièrement les chaînes qui le retenaient encore au monde. Sergius, son père, ayant une querelle avec l'un de ses parents, au sujet de la possession d'un pâturage, l'appela en duel, et força son fils à assister au combat. Sergius tua son adversaire. Romuald, glacé d'horreur, se crut complice du meurtre et résolut d'expier son crime par une rigoureuse pénitence de quarante jours. Dans ce dessein il se retira au monastère de Saint-Apollinaire de Clarre, près de Ravenne. Un religieux d'une grande vertu, avec qui Romuald s'entretenait familièrement, lui représentait souvent le danger évident de son salut s'il retournait dans le siècle. Mais ne pouvant rien gagner sur un cœur que le monde occupait encore tout entier : « Que feriez-vous, lui dit un jour l'humble religieux, si saint Apollinaire, notre patron, vous apparaissait comme un garant de mes paroles? — Pour le coup, je vous le jure, je me ferais religieux. — Eh bien! ajouta-t-il, j'ai confiance

qu'il vous apparaîtra pendant cette nuit. Prions tous deux et attendons. » — Ils prièrent en effet, au milieu de la nuit, tout à coup apparaît dans l'éclat d'une lumière céleste, Apollinaire, vêtu pontificalement et l'encensoir à la main. Après avoir ensensé les autels comme dans une fête solennelle, il disparut, Romuald était changé ; il se prosterna devant l'autel de la sainte Vierge et promit à Dieu d'entrer en religion. Et le même jour, il demanda avec instances l'habit monastique. Comme les religieux redoutaient la colère de son père, ils n'osèrent pas tout d'abord le lui accorder, mais sa persévérance l'obtint. Il avait vingt ans lorsqu'il embrassa la règle de Saint-Benoît. Jamais novice ne marcha plus rapidement dans les voies de la perfection. Après sept années de séjour dans cette communauté, il fut obligé de se retirer pour se soustraire à la fureur d'un faux frère jaloux de sa vertu et irrité de ses remontrances. Il alla habiter avec un saint homme qui lui faisait réciter chaque jour le psautier; et quand il faisait quelque faute, l'ermite, toujours armé d'une verge, lui en donnait un rude coup sur l'oreille gauche, ce que Romuald souffrait avec une patience et une douceur admirables. Un jour, cependant, il ne put s'empêcher de dire à l'ermite : « Mon père, quand vous jugerez à propos de me frapper, je vous prie de le faire sur le côté droit, car je perds l'ouïe du côté gauche. » Le maître comprit alors que le disciple avait fait de grands progrès dans la vertu.

Bientôt Romuald devint chef d'une foule de solitaires qui passèrent, avec lui, leur vie dans la retraite, dans la prière et dans l'austérité. Il convertit

son père et un grand nombre de seigneurs distingués dans l'Italie par leurs titres et leurs richesses, et les engagea à mener la vie monastique. L'empereur Othon, touché de ses remontrances et de ses discours, passa tout un carême dans le monastère de Saint-Apollinaire, affligeant sa chair par le cilice et le jeûne et couchant sur la dure.

Saint Romuald bâtit plusieurs monastères qu'il visitait de temps en temps pour y entretenir la régularité et la ferveur. Puis soupirant ardemment après le martyre, il demanda au Souverain Pontife la permission d'aller prêcher la foi en Hongrie. L'ayant obtenue, il partit avec quelques-uns de ses disciples. Arrivé sur les frontières de Hongrie, il fut atteint d'une maladie violente qui recommençait chaque fois qu'il voulait continuer son voyage, et qui cessait toutes les fois qu'il se résignait à reprendre le chemin de sa patrie. Notre Saint reconnut dans ces avertissements la volonté de Dieu ; il renonça donc à son entreprise et revint sur ses pas. Dieu le glorifia par le don des miracles pendant sa vie et après sa mort. Il eut même l'esprit de prophétie. Une vision semblable à celle du patriarche Jacob lui montra une échelle qui allait de la terre au ciel, et sur laquelle montaient et descendaient des hommes vêtus de blanc. Dieu lui fit connaître que ces hommes représentaient les Camaldules dont le Saint devint le fondateur. Il leur donna l'habit blanc avec de nouvelles constitutions; ainsi commença ce nouvel Ordre qui, pendant huit cents ans, a su conserver l'esprit de son fondateur, et qui a donné tant de saints à l'Église. — Saint Romuald, âgé de cent vingt ans, quitta ce

monde, le 19 juin 1027. Sa fête a été fixée par Clément VIII, au 7 février, jour où se fit la translation de ses reliques. Son corps, retrouvé entier et sans corruption après 439 ans, fut placé avec honneur dans l'église de son Ordre, à Fabriano.

Réflexions pratiques.

Au moment où le monde étale, aux yeux de Romuald, les charmes les plus séducteurs, la grâce éclaire son âme et lui montre la profondeur de l'abîme où il va tomber s'il suit ses attraits, la voix de Dieu se fait entendre pour l'inviter à quitter le péché et à s'attacher au service du Seigneur. Comment accueillit-il cet avertissement du Ciel? Que fit-il de l'appel divin? Y résista-t-il? Une âme vulgaire l'aurait fait, un cœur d'élite se laisse toucher. Seigneur vous m'appelez; me voici tout disposé à suivre vos ordres. Quels sacrifices exigez-vous de moi? Où voulez-vous que je me rende? Que désirez-vous que je fasse? — A peine Dieu a-t-il manifesté sa volonté que le jeune mondain renonce à ses plaisirs, bride ses passions, quitte sa famille, abandonne sa fortune, et embrasse, avec la pauvreté, les rigueurs de la pénitence. — Depuis quand Dieu m'invite-t-il à marcher à sa suite? Il y a bien longtemps. L'ai-je écouté? Suis-je ce qu'il désire? Que veut-il de moi? Me demande-t-il de renoncer à mes richesse? de quitter ma famille, de sacrifier ma santé, ma vie? Il n'exige pas autant. Il ne veut que le léger sacrifice de mon orgueil, d'une affection désordonnée. Il ne réclame qu'un effort pour m'inviter à servir le Seigneur avec plus de ferveur, un renonce-

ment aux créatures et aux plaisirs qui me perdent. En échange, que me donnera-t-il? Le bonheur pour cette vie et le ciel pour l'autre. Serai-je assez ingrat et assez ennemi de moi-même pour le refuser? Mon Dieu! Je suis confus d'avoir si longtemps résisté à votre grâce. Je vous en demande humblement pardon. Aujourd'hui plus docile, je me rends et je vous donne mon cœur sans partage et sans réserve.

Plan de méditation.

MORT ET VIE SPIRITUELLE DE SAINT ROMUALD

I. Mort spirituelle du Saint : Il meurt : 1° aux honneurs du monde ; 2° il meurt aux joies de la famille ; 3° il meurt aux biens de la terre.

II. Vie spirituelle du Saint : Il vit avec Dieu dans le désert : 1° par l'oraison ; 2° par la mortification ; 3° par l'obéissance aux règles monastiques ; 4° par le progrès dans la perfection.

SAINT JEAN DE MATHA

8 *février.*

Saint Jean de Matha naquit à Faucon, en Provence, vers le milieu du douzième siècle. Ses parents aussi distingués par leur piété que par leur noblesse s'affligeaient de n'avoir pas d'héritier. La Sainte Vierge un jour sécha leurs larmes en leur révélant qu'ils auraient un enfant pur comme un ange et qui rendrait la liberté à un grand nombre de ses frères.

L'enfant vint au monde le 23 juin 1154 et reçut, au baptême, le nom de Jean-Baptiste, le jour même de la fête du saint Précurseur. L'heureuse mère, reconnaissante, le consacra au Seigneur dès sa naissance par un vœu. Son père prit un soin particulier de son éducation et l'envoya à Aix, afin qu'il y fît ses études, et qu'il apprît tout ce que doit savoir un jeune homme de qualité. Jean profita des leçons de ses maîtres sans négliger la pratique des vertus chrétiennes. Dès sa jeunesse il distribuait aux pauvres l'argent que ses parents lui donnaient pour ses menus plaisirs, et tous les vendredis il allait servir les malades dans les hôpitaux; là, il pansait leurs plaies et leur procurait tous les secours qui étaient en son pouvoir. Son père, brave chevalier, voulait lui faire apprendre le métier des armes, mais Jean le pria de lui laisser faire sa théologie. Cette demande l'atterra, toutefois, en père chrétien, il adora les desseins de Dieu sur son enfant et l'envoya à Paris. Arrivé dans cette grande cité, Jean s'arrêta près du tombeau de sainte Geneviève et lui confia le succès de ses études. C'était l'an de grâce 1180, il avait vingt-six ans.

Les progrès du vertueux jeune homme furent rapides, car il travaillait avec la charité divine et par conséquent avec l'aide de Dieu. Cependant, troublé un jour comme le sont parfois les âmes les plus vaillantes, il fut encouragé par une voix lui disant : « Étudiez la sagesse, ô mon fils, et réjouissez mon cœur. » Il redoubla d'efforts et bientôt il fut reçu docteur et peu de temps après on l'éleva au sacerdoce. Le jour où on lui imposa les mains, il plut à

Dieu de montrer aux hommes la sainteté de son serviteur. Une colonne de feu reposa sur la tête du nouveau prêtre et manifesta l'onction du Saint-Esprit qui opérait dans son âme. Le bruit de ce prodige s'étant répandu, une nombreuse assemblée se réunit dans la chapelle de l'évêque pour entendre la première messe célébrée par Jean de Matha. Les abbés de Sainte-Geneviève et de Saint-Victor étaient présents. Tout à coup, au moment de la consécration, lorsque Jean élevait l'hostie et que tout le peuple était en prières, on vit le visage du Saint resplendir d'une lumière surnaturelle, et ses yeux se fixer au-dessus de l'autel sur un spectacle invisible aux assistants. Le jeune célébrant voyait un ange tout blanc, avec un vêtement brillant, portant sur la poitrine une croix de couleur rouge et bleue, ses bras se croisaient et il présentait les mains à deux captifs, l'un chrétien et l'autre maure. Ils étaient à ses pieds dans la posture de suppliants. Jean se souvint alors en ce moment des promesses de la Vierge avant sa naissance. Il forma, dès lors, la généreuse résolution de travailler à racheter les infortunés chrétiens qui gémissaient dans l'esclavage chez les nations infidèles. Il ne voulut cependant point entreprendre cette importante affaire avant d'avoir consulté le Seigneur. Ce fut ce qui le détermina à se retirer dans la solitude, où, par la permission de Dieu, il rencontra Félix de Valois qui s'y était réfugié depuis longtemps. Les mêmes goûts, les mêmes sentiments, les mêmes vertus, le même désir de servir Dieu, unirent bientôt les deux Saints de la plus étroite amitié. Un jour qu'ils étaient assis sur le bord d'une fontaine,

ils s'entretenaient ensemble, dans tout l'épanchement de leur âme, des choses de Dieu, ils virent paraître, tout à coup, un cerf portant entre ses deux cornes une croix rouge et bleue, comme celle que Jean avait vue dans l'apparition de sa première messe. Il crut devoir alors déclarer à son compagnon tout ce qui s'était passé dans la première vision. Félix ne douta point qu'un tel projet ne vînt de Dieu et promit de s'associer à cette sainte et généreuse entreprise. Les deux Saints, après avoir redoublé leurs mortifications et leurs prières, afin d'obtenir de nouvelles lumières sur la conduite qu'ils auraient à tenir, se mirent en marche pour Rome. Innocent III, qui venait d'être élevé au suprême pontificat, les reçut comme deux anges envoyés du Ciel et les fit loger dans son palais. Comme il hésitait sur l'approbation du nouvel institut, il vit lui-même pendant qu'il célébrait les saints mystères, à Saint-Jean-de-Latran, un ange vêtu de blanc et portant une croix rouge et bleue absolument semblable à celle qu'avait vue Jean de Matha. Dès lors il ne balança plus; il approuva le nouvel Ordre et voulut que les nouveaux religieux portassent l'habit blanc avec une croix rouge et bleue sur la poitrine, et qu'ils prissent le nom de Frères de l'Ordre de la *Sainte Trinité pour la Rédemption des captifs*. L'occupation de ces religieux devait être d'instruire les soldats, de prendre soin des malades, et de travailler à racheter les captifs.

Le nouvel Ordre fut accueilli avec enthousiasme dans tout le monde chrétien et se répandit rapidement partout. Le centre de l'œuvre fut établi à Cerfroid, près de Meaux et Jean de Matha en fut le

supérieur. L'année suivante, il alla lui-même à Tunis où il amassa des sommes considérables qui lui servirent à mettre en liberté une foule de malheureux, écrasés pour ainsi dire, sous le joug des Maures d'Espagne.

En 1210, Jean de Matha faisait un second voyage à Tunis. A peine y était-il arrivé qu'il ranima la foi presque éteinte dans un grand nombre de chrétiens captifs. Il se laissa emporter si loin par son zèle que les barbares furent sur le point de l'égorger. On le trouva un jour dans la ville de Tunis, meurtri, brisé de coups et nageant dans son sang. Il s'estimait heureux de souffrir pour Jésus-Christ et s'écriait souvent : « Si je n'ai pas le bonheur d'être martyr, puissé-je au moins rester ici comme esclave pour mes frères. » Mais Dieu avait d'autres desseins. Après d'innombrables travaux, le Saint sortait de Tunis avec cent vingt esclaves. A peine s'était-il embarqué que les barbares exaspérés par son zèle se jetèrent sur le vaisseau pour enlever le gouvernail, briser les mats, mettre en pièces les voiles et les condamner à périr au milieu des flots. Mais le Saint plein de cette foi vive qui opère des miracles, tend son manteau et ceux de ses compagnons, en forme de voiles, puis, à genoux sur le tillac et le crucifix à la main, il prie le Seigneur de vouloir être le pilote. Le Tout-Puissant ne trompa point son espérance. Après une heureuse navigation, il arrivait, en peu de jours, au port d'Ostie. Le Saint se rendit à Rome, et comme sa santé dépérissait sensiblement, il passa dans cette ville les deux dernières années de sa vie. Il employa utilement son temps à faire des œuvres de miséri-

corde et à prêcher la nécessité de la pénitence. Dieu donna une telle efficacité à sa parole que les pécheurs les plus endurcis se convertissaient sincèrement. Enfin, usé de fatigue et comblé de mérites, il s'endormit dans le Seigneur, le 21 décembre 1213, à l'âge de soixante et un ans. Son corps fut inhumé avec tout l'honneur qu'il méritait, dans l'église de Saint-Thomas.

Réflexions pratiques.

Apprenons à l'école de saint Jean de Matha ce dont est capable un cœur mû par la charité. Sachant que Jésus-Christ ne laisse pas sans récompense le verre d'eau froide donné en son nom, il était persuadé que ce divin Sauveur rénumérerait largement ceux qui auraient distribué de l'argent aux pauvres, visité les malades, consolé les affligés, racheté les captifs, et pratiqué toutes les œuvres de miséricorde. Aussi n'hésite-t-il pas un seul instant à tout sacrifier pour acquérir la liberté du corps et de l'âme d'une multitude innombrable de malheureux qui gémissent sous la cruelle tyrannie des barbares ennemis de Jésus-Christ. Pour les affranchir, il ne craint pas de s'exposer à toutes sortes de mauvais traitements et de se charger des chaînes de la captivité. Quelle admirable charité ! — Et nous, pratiquons-nous cette vertu ? Dieu n'exige pas que nous nous dépouillons de tout notre avoir pour en revêtir les pauvres, il ne demande pas que nous quittions notre pays pour aller affranchir les esclaves de l'Afrique ou d'ailleurs. Ce qu'il veut, c'est que nous fassions l'aumône aux

malheureux selon nos facultés; ce qu'il réclame, c'est que nous aidions de nos conseils, de nos exemples et de nos prières, les pauvres pécheurs, à briser leurs chaînes et à se rapprocher de Dieu.

Plan de méditation.

I. Jean de Matha libérateur des captifs : 1° il fait connaître au monde leur déplorable état; 2° il recueille des aumônes pour leur rachat; 3° il institue un Ordre spécial pour leur délivrance; 4° il va lui-même à leur recherche et traiter de leur rançon.

II. Jean de Matha apôtre des captifs : 1° il les console dans leur captivité; 2° il les fortifie dans la foi; 3° il convertit les renégats.

SAINTE APOLLONIE, Vierge et Martyre

9 *février.*

Sainte Apollonie vivait dans la grande ville d'Alexandrie où les occasions du vice étaient aussi fréquentes que faciles. Elle vivait, de plus, au sein du paganisme qui luttait avec fureur contre le petit troupeau de chrétiens disséminés çà et là dans la cité. L'entraînement de l'exemple, les séductions de la jeunesse, les cruelles persécutions exercées contre les fidèles, tout semblait se réunir pour la perdre. Et cependant elle fut si vigilante qu'elle sut conserver intactes sa jeunesse et sa vie entière. Elle

avait donné à Dieu son cœur dès le bas âge, et elle ne le lui ravit jamais.

Sainte Apollonie ne se contenta pas de consacrer au Seigneur ses premières années, sa jeunesse et son existence tout entière, elle voulut encore lui offrir le sacrifice de sa vie. Voici dans quelles circonstances : Il y avait, en 248, dans la ville d'Alexandrie, un magicien, ennemi acharné des chrétiens. Ce misérable, pour exciter la haine du peuple contre eux, avait prédit quelque grand malheur à la ville si on laissait en paix ces ennemis mortels des dieux. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la haine et la fureur des idolâtres contre les disciples du Christ. On pilla les maisons, et l'on exerça sur leurs personnes d'horribles violences. Parmi les fidèles qui furent arrêtés était une vierge nommée Apollonie, déjà avancée en âge, et singulièrement chère aux fidèles à cause de sa haute piété, de son mérite et des services qu'elle avait rendus. Les barbares, qui cherchaient une illustre victime, se jetèrent sur elle, et la frappèrent si rudement avec des cailloux, qu'ils lui rompirent les mâchoires et lui brisèrent les dents; puis l'ayant entraînée hors de la ville, ils allumèrent un grand feu, résolus de l'y jeter si elle ne renonçait à Jésus-Christ. La Sainte demanda quelques instants comme pour délibérer. Que fit-elle pendant ces courts moments, où elle restait les yeux fixés au ciel? Offrait-elle à Dieu sa vie dans une prière fervente? Lui demandait-elle son inspiration pour le projet qu'elle formait dans son cœur? C'est plus que probable. Mais aussitôt, pour prouver à ses persécuteurs que son sacrifice était

pleinement volontaire, elle se jeta elle-même au milieu des flammes où elle rendit son âme au Seigneur. Les païens restèrent tout stupéfaits en voyant une fille plus hardie et plus prompte à chercher la mort qu'eux-mêmes à la donner.

Réflexions pratiques.

Est-il rare d'entendre répéter dans le siècle : Il est bien difficile de se sauvegarder aujourd'hui au milieu d'un monde si corrompu. On rencontre des dangers partout! Impossible de s'y soustraire! On ne voit que scandales ! On n'entend que paroles dissolues!... Et sur ce, on se laisse entraîner par le courant, et l'on se croit excusable. Quelle fatale illusion ! Sainte Apollonie ne vivait-elle pas comme nous au milieu d'un monde corrompu? Les païens et les impies de cette époque n'étaient-ils pas aussi éhontés que nos mauvais chrétiens d'aujourd'hui? Et cependant, au sein de ces éléments d'une corruption universelle, ne s'est-elle pas maintenue pure et intacte comme un ange? Par sa vigilance, par sa fidélité à la grâce et surtout par la fuite des occasions, n'a-t-elle pas triomphé de toutes les séductions d'un monde pervers? Comme notre Sainte, recourons à la prière; veillons sur nos sens, fuyons le danger, et toute notre vie, nous serons les fidèles serviteurs de Dieu. — Seigneur, régnez en souverain sur nos cœurs. Que le feu de votre amour éteigne tout autre feu.

Plan de méditation.

Virginité et martyre de sainte Apollonie.

I. Virginité de sainte Apollonie : 1° elle est l'épouse de Jésus-Christ dès son bas âge jusqu'à sa vieillesse ; 2° elle est le modèle de toute vertu dans Alexandrie.

II. Son martyre : 1° on lui brise les dents et on lui meurtrit le visage ; 2° on exerce sur elle toutes les cruautés ; 3° on la menace du bûcher si elle ne blasphème ; 4° victoires de la Sainte.

SAINTE SCHOLASTIQUE, Vierge

10 *février*.

Sainte Scholastique, de la noble race des Anicius, naquit à Norcia, en Italie, vers la fin du cinquième siècle. Elle était sœur de saint Benoît, ce fameux patriarche des solitaires d'Occident. On sait qu'elle se consacra à Dieu dès sa plus tendre jeunesse, mais on ignore en quel endroit était le monastère où elle se retira. Ce qu'il y a de certain, c'est que, quand son frère se fut établi au Mont-Cassin, où de nombreux visiteurs venaient lui demander des leçons de perfection, elle se rapprocha de lui afin de profiter de ses instructions et de ses exemples. Elle établit un couvent de religieuses à Plombariola, au sud et à cinq kilomètres du monastère de saint Benoît. Sainte Scholastique ne sortait de sa retraite qu'une seule fois dans l'année, pour aller voir son frère ; celui-ci ne souffrant jamais qu'elle vînt jusqu'à son monastère, la recevait toujours, avec quelques-uns de ses religieux, dans une maison située à une petite distance du Mont-Cassin. Le temps qu'ils passaient ensemble

était employé à louer Dieu, à s'entretenir des devoirs de la vie religieuse et des délices de la vie éternelle. La dernière de ces visites fut accompagnée d'une circonstance bien remarquable. Voici comment saint Grégoire la rapporte :

Le 9 février 543, sainte Scholastique était allée visiter son frère, comme de coutume. Le jour s'était passé à chanter des psaumes et à conférer sur divers sujets de piété. Comme les saintes conversations avaient fait passer le temps agréablement, la nuit survint sans qu'on s'en aperçût. « Il est trop tard pour vous retirer, dit la Sainte à son frère, ne me quittez pas de toute la nuit, je vous prie, afin que jusqu'à l'aurore nous puissions parler des joies de la vie céleste. — Que me dites-vous là. ma sœur, répondit Benoît; passer la nuit hors du couvent, c'est ce qui m'est tout à fait impossible ! » Scholastique, affligée de ce refus, joignit les mains sur la table, les doigts entrecroisés, et la tête entre ses mains, pria Dieu en s'inclinant. Elle versa un torrent de larmes. Le ciel était fort serein ; il n'y avait pas le moindre nuage dans l'air. Or, lorsqu'elle releva la tête, les éclairs brillaient, le tonnerre retentissait avec fracas et la pluie tombait par torrents. Ni le vénérable Benoît, ni les religieux ne purent songer à mettre le pied hors de leur retraite. L'homme de Dieu, inquiet de ce qui se passait, s'en plaignit ainsi : « Que le Dieu Tout-Puissant vous pardonne, ma sœur, mais qu'avez-vous fait? — Je vous ai prié, dit-elle, et vous n'avez point eu d'égard à ma supplication; j'ai prié le Seigneur, et il m'a exaucée, maintenant sortez si vous le pouvez. Renvoyez-moi et rentrez à votre mo-

nastère. » Saint Benoît et sa sœur veillèrent toute la nuit, s'entretenant du bonheur des élus dont Scholastique devait bientôt jouir.

Le lendemain ils se séparèrent, et trois jours après la Sainte, âgée de soixante ans, mourut dans sa solitude. Saint Benoît qui était en prières dans sa cellule, vit cette âme bienheureuse monter au ciel sous la forme d'une colombe. Cette vision le remplit de joie. Il en rendit grâce à Dieu et envoya quelques-uns de ses religieux pour chercher les restes de sa sœur et les déposer dans le tombeau qu'il s'était préparé. Ainsi la mort même ne peut séparer ceux que la même naissance, le même désert et les mêmes sentiments avaient réunis.

Réflexions pratiques.

Le miracle opéré par sainte Scholastique confirme la vérité de cette parole sortie de la bouche du divin Maître : « En vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père, en mon nom, vous sera accordé. » Cette âme pure et confiante en Dieu conjure le ciel d'obliger son frère à rester encore quelques heures avec elle pour continuer de l'entretenir de la céleste patrie, et sa prière est aussitôt exaucée. Pourquoi nos prières sont-elles si peu efficaces? parce qu'elles émanent d'un cœur mal disposé. Désormais prions, comme sainte Scholastique, avec pureté de cœur, attention, humilité, confiance et persévérance, et comme elle nous obtiendrons tout ce dont nous avons besoin.

Plan de méditation.

I. Sainte Scholastique cachée au monde dans sa famille. Elle y mène une vie : 1° de piété ; 2° de réparation ; 3° d'union avec Dieu.

II. Sainte Scholastique cachée au monde dans un monastère. Elle y mène une vie : 1° de renoncement absolu ; 2° d'austérités excessives ; 3° de perfection pour elle et pour ses religieuses.

SAINT ANDRÉ CORSINI, ÉVÊQUE ET CONFESSEUR

11 *février.*

Saint André naquit à Florence, en 1302, de la noble et illustre famille des Corsini, qui subsiste encore. Il reçut au baptême le nom d'André, parce qu'il était né le 30 novembre, jour où l'on célèbre la fête de cet Apôtre.

Ses parents, qui l'avaient longtemps demandé à la Sainte Vierge par d'instantes prières, le reçurent comme un fruit de bénédiction. Pendant que sa mère le portait dans son sein, elle eut une vision. Il lui semblait qu'elle avait mis au monde un loup qui courut au monastère des religieux du Carmel et se transforma en agneau aussitôt qu'il eut pénétré dans le vestibule de l'église. Ses vertueux parents n'oublièrent rien pour lui inspirer la crainte de Dieu, l'horreur du péché et l'amour de la piété. Toutefois, ils ne négligèrent pas de lui faire donner une brillante éducation. Mais André, né avec un carac-

tère vif et ardent, répondit mal à leurs soins. Gâté par quelques compagnons libertins, il se jeta dans toutes sortes de désordres. Les jeux, les spectacles, les parties de plaisir et le libertinage étaient sa vie habituelle. Aux sages remontrances qu'on lui faisait, André ne répondait que par des boutades ou par un superbe dédain. La pauvre mère était désolée. Elle ne cessait, comme une autre Monique, de pleurer sur les égarements d'un fils coupable et de demander à Dieu et à la Sainte Vierge sa conversion.

Un jour qu'André allait partir pour une partie de débauche, sa mère, baignée de larmes, lui parla de la consécration qu'on avait faite de lui à la Vierge mère de Dieu, à sa naissance, et de la vision qu'elle avait eue elle-même autrefois. C'en fut assez pour le faire rentrer en lui-même et pour le convertir. Sans laisser à sa mère le temps de revenir de sa surprise, il court à l'église des Carmes, et là, se prosternant devant l'autel de la Sainte Vierge et fondant en larmes, il s'offre à Jésus et à sa divine mère comme une victime. Il prend dès lors la résolution de se faire religieux et d'entrer dans l'ordre des Carmes. Le démon ne négligea rien pour le tenter à ce sujet, et pour lui faire abandonner son dessein. André demeura ferme.

Pendant son noviciat il étonna tous les religieux, même les plus parfaits, par sa ferveur, — qui ne se ralentit jamais. Il porta aussi loin que possible l'humilité, la ponctualité à la règle, l'obéissance à ses supérieurs, l'esprit de recueillement et de mortification. Dieu donna dès lors à ses paroles cette onction et cette force merveilleuse qu'il eut toute sa

vie pour la conversion des pécheurs ; il le favorisa même du don des miracles et de prophétie. Un de ses parents, nommé Jean de Corsini, était atteint d'un cancer que les médecins avaient déclaré incurable. André l'assura que s'il récitait pieusement, pendant sept jours, le *Pater* et l'*Ave*, en l'honneur de la Sainte Vierge et une seule fois le *Salve regina*, il serait guéri. Jean crut à cette promesse, pria et fut guéri.

Un jour on allait baptiser un enfant : André, après l'avoir considéré attentivement, se mit à pleurer. Et comme le père qui était présent lui demandait la cause de ses larmes : « Je pleure, dit-il, parce que je prévois que cet enfant périra misérablement et qu'il entraînera tous les siens dans sa ruine. » La prophétie ne se réalisa que trop.

En 1328, Corsini fut appelé au sacerdoce. Jamais prêtre ne célébra les saints mystères avec plus de ferveur. On croyait voir un séraphin à l'autel.

Après avoir prêché quelque temps à Florence, il fut envoyé à Paris où, pendant trois ans, il fit en entier le cours de ses études et prit successivement tous ses grades. Rappelé ensuite à Florence il fut élu prieur de son Ordre dans la province d'Étrurie. Cependant l'Église de Fiesole, veuve de son évêque, l'ayant demandé pour pasteur, il se cacha longtemps pour échapper à une charge dont il se croyait indigne, mais il fut trahi par un enfant qui n'avait jamais parlé et qui tout à coup s'écria : « André, que Dieu a choisi pour prélat, se cache dans la Chartreuse, où il est en oraison. » En même temps, un autre enfant, vêtu de blanc, apparaissait au Saint et

lui disait : « Ne crains pas, André, je serai ton guide et la Sainte Vierge ta protectrice. » Le saint homme, ne pouvant plus douter de la volonté de Dieu, se laissa consacrer évêque. La dignité épiscopale, au lieu de tempérer ses austérités, ne fit que les augmenter. Au cilice qu'il avait coutume de porter, il ajouta une rude ceinture de fer armée de pointes aiguës qui lui entraient dans les chairs. A son office de tous les jours, il ajoutait les sept Psaumes de la Pénitence et les Litanies des Saints, qu'il terminait par une sanglante discipline. Des sarments de vigne étendus à terre lui servaient de lit. Il jeûnait presque tous les jours et passait la plus grande partie des nuits en prières. Sa charité, qui n'avait point de bornes, s'exerçait surtout à l'égard des pauvres honteux. Il avait une liste de tous les malheureux de sa ville épiscopale et ne laissait aucune souffrance sans soulagement. Tant de vertus engagèrent le pape Urbain V à l'envoyer, comme légat, à Boulogne, pour y apaiser des séditions. Cet ange de paix n'y fut pas plus tôt arrivé que tout fut tranquille. Il réconcilia les citoyens divisés et en convertit un grand nombre.

Enfin, après avoir édifié son peuple par les plus grands exemples de piété et de zèle, il mourut saintement le 5 janvier de l'an 1373, à l'âge de soixante et onze ans. L'opinion universelle qu'on avait de sa sainteté fut bientôt confirmée par un grand nombre de miracles. Son corps fut porté dans l'église des Carmes de Florence, comme il l'avait ordonné.

Réflexions pratiques.

Le songe que nous avons raconté plus haut avait

vivement préoccupé la mère d'André Corsini. Aussi, avec quels soins n'éleva-t-elle pas son fils dans la crainte de Dieu et l'horreur du péché ! Et malgré sa sollicitude, les illusions du monde entraînèrent, plus tard, cette âme que sa vertueuse mère avait consacrée à Dieu et à la Sainte Vierge. André devint par ses vices semblable à la bête fauve. Qui pourrait exprimer la douleur de cette mère désolée? Elle laisse échapper ce cri de son âme éplorée : « Mon fils, je ne doute plus que vous ne soyez ce loup qui m'apparut autrefois dans le sommeil. Cependant, votre père et moi vous avons consacré à Dieu sous la protection de la Sainte Vierge. Il suit de là que vous n'êtes ni pour nous, ni pour le monde, mais pour le service du Seigneur. Pensez-vous, mon fils, que votre conduite s'accorde avec votre destination ? » Ces paroles frappèrent au cœur le jeune homme qui alla aussitôt se jeter aux pieds de la Sainte Vierge pour lui renouveler l'acte de consécration faite par ses parents ; et ce loup devint un agneau ; ce pécheur un fervent religieux, un prêtre modèle et un évêque admirable. Quel précieux avantage d'avoir, ici-bas, une mère sincèrement chrétienne et d'être placé sous la protection puissante de la Mère du Ciel. L'éducation d'une bonne mère éclaire, touche, relève, convertit et purifie ; et la vraie dévotion à Marie sauve les pécheurs. Remercions Dieu d'avoir eu des parents chrétiens et recourons souvent à la Reine du Ciel.

Plan de méditation.

I. Les effets de la grâce sur André Corsini : 1° elle

dompte son esprit rebelle; 2° elle touche son cœur subjugué par les passions.

II. Correspondance de ce Saint à la grâce : c'est par sa fidélité à ses inspirations qu'il devient : 1° un chrétien repentant; 2° un prêtre mortifié et humble; 3° un évêque zélé et saint.

SAINT VINCENT ET SAINT ANASTASE, MARTYRS

12 *février*.

Saint Vincent, un des plus illustres martyrs de l'Église de Jésus-Christ, était d'une des meilleures familles de Saragosse, en Espagne. Tout jeune encore, il fut confié aux soins de l'évêque Valère, qui le forma à la piété, aux saintes lettres et aux sciences humaines. Comme il fit des progrès rapides, le saint évêque de Saragosse, Valère, le fit diacre de son Église et lui confia le ministère de la parole. Son grand âge et les difficultés qu'il éprouvait à parler, ne lui permettant plus de vaquer à cet emploi. Le jeune diacre s'en acquitta avec dignité et avec succès, et comme il était aussi puissant en œuvres qu'en paroles, il n'instruisit pas seulement les fidèles, il convertit encore un grand nombre de païens à la foi. Vers l'an 303, l'un et l'autre furent arrêtés, par l'ordre de Dacien, alors gouverneur d'Espagne, et l'un des plus cruels persécuteurs que l'Église ait jamais eus. Après avoir été, à Saragosse, en proie à toutes sortes de tourments, ils furent transférés à Valence et renfermés dans une horrible prison. Ils y restèrent longtemps en proie aux plus

dures rigueurs. Le gouverneur espérait, qu'épuisés par les mauvais traitements : par la faim, la soif, l'horreur d'un affreux cachot et toutes les privations, ils paraîtraient devant lui à demi vaincus. Il fut tout stupéfait quand il les vit frais, robustes et inébranlables.

Dacien, pensant que la voie de la douceur serait plus propre à ébranler leur foi que les menaces, s'adressa, d'abord à l'évêque et lui dit : « Eh bien ! Valère, vous connaissez les ordres de nos invincibles empereurs. Est-ce que vous n'êtes point décidé à adorer les dieux de l'Empire, que le monde entier adore ? Songez que si vous ne voulez pas brûler de l'encens sur leurs autels, il faudra les arroser de votre sang. » Le saint vieillard, qui avait de la peine à s'expliquer, ordonna à Vincent de répondre. Celui-ci prenant la parole dit hardiment à Dacien : « Vous voulez nous engager à renier notre foi et à blasphémer le Dieu tout-puissant, ce que nous regardons comme un crime ; sachez que nous sommes chrétiens, résolus d'être, jusques à la mort, les serviteurs et les témoins du Dieu éternel que nous adorons. » Le juge, à ces mots, cachant son dépit, condamne Valère à l'exil et tourne toute sa fureur contre Vincent. D'abord il le fait étendre sur un chevalet, et commande aux bourreaux de lui tirer les pieds et les mains avec des cordes : ce qu'ils exécutent avec tant de violence, que ses os en sont disloqués. A ce supplice en succède un plus affreux encore. Ils s'acharnent sur leur victime avec des fouets et des ongles de fer. Le sang ruisselle de toutes parts, les chairs sont déchirées et l'on voit à nu les entrailles

palpitantes. Pendant ce temps-là, Vincent raillait ses bourreaux et leur reprochait de manquer de force et de courage. Deux fois ils furent contraints de se reposer ; ensuite, animés d'une nouvelle fureur, ils lui firent endurer tous les tourments que peut imaginer la cruauté la plus raffinée. Mais la grâce, agissant dans son âme, le fortifiait et l'inondait de si grandes consolations intérieures que la joie se manifestait sur son visage. Un moment Dacien s'avoua vaincu ; il fit suspendre les tourments et s'approchant de Vincent il lui dit : « Eh bien ! puisque vous avez tant de répugnance à brûler de l'encens aux dieux, je vous laisse la vie. Remettez-moi seulement les Écritures des chrétiens afin qu'on les jette au feu. » Toute la réponse du Saint fut qu'il craignait moins la mort qu'une fausse compassion. Alors Dacien, plus furieux que jamais, ordonna que Vincent fût soumis à la question du feu, la plus cruelle de toutes. On l'étendit sur un lit de fer dont les barres, en forme de scie et garnies de pointes aiguës, étaient posées sur un brasier ardent. Toutes les parties de son corps qui n'étaient pas tournées du côté du feu furent déchirées à coups de fouet et brûlées avec des lances rougies. Pour rendre la douleur plus vive et plus cuisante on répandit du sel sur ses plaies.

Voyant que le généreux martyr était toujours calme et invincible au milieu de ses horribles souffrances, le gouverneur au désespoir, le renvoya en prison avec ordre de le coucher sur des morceaux de pots et de verres cassés. Mais Dieu n'abandonna point son serviteur : des Anges descendus du ciel vinrent le consoler, et chanter avec lui les louanges

du Seigneur. Le geôlier ayant regardé par les fentes de la porte, vit le cachot éclairé d'une lumière céleste et le Saint qui se prómenait en chantant des hymnes. Il fut si frappé de ce prodige, qu'il se convertit sur-le-champ et reçut ensuite le baptême. Cette nouvelle fut pour Dacien un coup de poignard, il en pleura de rage. Il eut recours à un dernier expédient et fit mettre Vincent sur un lit mollet, mais il expira aussitôt, âgé de vingt-deux ans, l'an 304.

Le même jour l'Église honore la mémoire de saint Anastase, martyr. Il était Persan et avait servi quelque temps dans les troupes du roi Chosroès. Comme, après la prise de Jérusalem, on emportait la croix de Jésus-Christ à Ctésiphon, il voulut savoir pourquoi les chrétiens faisaient tant de cas d'un bois qui avait servi d'instrument de supplice. S'en étant informé, il connut la vérité, se fit chrétien et alla passer quelque temps dans le monastère de Saint-Anastase, dont il prit le nom. Il passa sept ans dans les exercices de la vie monastique. Le désir ardent qu'il eut, depuis son baptême, de donner son sang pour Jésus-Christ, lui fit obtenir la permission d'aller à Césarée. Là les païens le saisirent, et après lui avoir fait endurer d'affreuses tortures, lui tranchèrent la tête le 22 janvier de l'an 628. Saint Vincent et saint Anastase ont souffert, le même jour, mais à des époques éloignées. Les reliques de ce dernier, transportées d'abord à Jérusalem, furent plus tard transférées dans un couvent à Rome.

Réflexions pratiques.

L'extrême désir qu'éprouvait saint Vincent d'en-

durer le martyre fait voir jusqu'où peut aller la force d'un courage chrétien qui ne respire que la gloire de Jésus-Christ. Ce grand ami de la croix ne soupirait qu'après le bonheur d'offrir sa vie en sacrifice à Celui qui s'était immolé pour nous sur le Calvaire. Écoutez le langage qu'il tient au tyran qui pensait l'intimider par ses menaces et dompter son courage par la grandeur des tourments qu'il devait endurer : « Vous me menacez de la mort, et vous croyez, par là, m'effrayer, comme si la foi d'un chrétien était capable de ces faiblesses. Je ne crains point la mort, je la désire. Le martyre a été jusqu'ici le terme de toutes mes ambitions, et c'est encore aujourd'hui le comble de mes vœux. Je ne crains qu'une seule chose, c'est que vous soyez trop indulgent, à mon égard, et que jaloux de ma gloire, vous n'ayez point autant d'ardeur pour me tourmenter que j'en ai pour souffrir. Je ne veux point qu'on m'épargne. Déchirez, brisez, démembrez, ne relâchez rien de la rigueur des supplices, éprouvez ma constance par tout ce que la cruauté peut inventer, afin que je ne perde rien du fruit de la victoire qui doit terminer un si glorieux combat. » O le généreux défi! O le grand cœur, qui cherche la croix avec autant d'ardeur que les plus avares un trésor, et qui la reçoit avec autant de joie que s'il avait acquis une couronne! Ce courage est le produit d'une foi vive et d'un amour ardent pour Dieu. Celui qui possède ces vertus brave tout et n'a point de crainte. Pourquoi ne sommes-nous pas animés des sentiments de saint Vincent? Pourquoi fuyons-nous avec horreur les souffrances et la croix que ce généreux martyr a

cherché avec ardeur? Pourquoi recherchons-nous, avec une soif insatiable, les plaisirs qu'il a évités et plus redoutés que la mort? Quand on a la même foi, quand on suit la même morale, quand on sert le même Dieu, quand on aspire au même bonheur, devrait-on avoir moins de courage et de dévoûment? O mon Dieu! ayez pitié de ma faiblesse et de ma lâcheté!

Plan de méditation.

Les trois épreuves de saint Vincent : I. Dans sa foi, — il est cité devant le tribunal du juge païen. — Il confesse publiquement sa croyance.

II. Dans son courage : il est menacé des plus cruels supplices. — Il les endure avec héroïsme.

III. Dans sa charité : — Il meurt par amour pour son Dieu. — Il meurt pour édifier et convertir les païens.

SAINT DOMNIN, Évêque de Digne

13 *février.*

Saint Domnin, évêque de Digne, naquit vers la fin du troisième siècle en Afrique, alors province de l'empire romain. Il était disciple de saint Vincent qui lui succéda sur le siège de Digne. Quand la persécution, allumée en Afrique par l'édit porté par Dioclétien, fut assoupie, saint Marcellin, devenu plus tard archevêque d'Embrun, conçut le projet de traverser la mer et de venir dans les Gaules travailler au salut des âmes. Dieu permit que dans ce temps le

jeune Marcellin se lia d'amitié avec deux saints personnages, nommés, l'un Vincent et l'autre Domnin. Dans un de leurs entretiens intimes Marcellin fit part de son héroïque résolution à ses amis. Ceux-ci y applaudirent et lui déclarèrent que, s'il voulait les agréer pour compagnons, ils étaient prêts à le suivre. Nos trois saints n'hésitent plus et s'empressent de réaliser leurs vœux. Ils s'embarquent à Carthage et s'en vont à Rome faire part de leurs projets au souverain Pontife. Le successeur de Pierre loue leur zèle et les exhorte à poursuivre leur noble entreprise. Ils se rendent à Embrun où ils trouvent une population toute païenne. Leur piété, leur douceur, leur charité, l'action de leur parole font passer les idolâtres de la colère et du préjugé au silence, du silence à l'estime et de l'estime à l'admiration. Les habitants de la cité abordent nos trois apôtres, s'entretiennent avec eux et vont les entendre. Leurs instructions familières les touchent, les éclairent et les convertissent. Ils bâtissent une vaste église qui est remplie de nouveaux chrétiens. Eusèbe, évêque de Verceil, vient la bénir et Marcellin est élu évêque de cette nouvelle église.

La ville de Digne était alors plongée dans les ténèbres du paganisme. Marcellin attaché à son troupeau ne pouvait pas voler au secours de ces chères âmes, comme il le désirait, il laisse à Domnin et à Vincent la gloire et le bonheur de faire cette nouvelle conquête. Après les avoir bénis, il les chargea d'aller gagner à Jésus-Christ ces nombreuses âmes endormies dans le péché.

Les deux apôtres arrivent à Digne animés d'un

saint zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Mais ce peuple, jusque-là livré à la plus grossière idolâtrie, ne pouvait comprendre les vérités si sublimes qu'on venait lui annoncer. La morale si pure de l'Évangile était trop en désaccord avec sa conduite. Aussi, la foule, au lieu de prêter une oreille attentive, résistait. C'est alors que Domnin, inspiré d'en haut, leur dit : « Amenez-nous tous vos infirmes, tous vos malades, tous les possédés du démon ; nous invoquerons sur eux le Dieu que nous adorons et qui s'est tant abaissé pour notre salut, il vous fera connaître sa grande puissance. » Cette parole hardie est acceptée. On apporte devant les missionnaires une grande multitude d'aveugles, de sourds, de boiteux, de paralytiques, de malades et d'énergumènes. Vincent se met en prières et Domnin commence l'abjuration. A l'instant le sol frémit sous les pieds de la foule et toute cette multitude, souffrante et saisie d'effroi, se trouve parfaitement guérie. Tout le monde bénit le Dieu des chrétiens et confesse qu'il est le seul véritable. Plus de cinq cents personnes demandent et reçoivent le baptême.

On s'occupa aussitôt de la construction d'une église qui ne tarda pas à être bâtie. Ce fut pour Domnin et Vincent une occasion favorable de revoir saint Marcellin. Ils prièrent le saint pontife de venir consacrer le nouveau temple élevé en l'honneur du vrai Dieu. Saint Marcellin comprit alors qu'un évêque était nécessaire pour diriger cette nouvelle chrétienté, déjà trop importante pour rester sous sa houlette pastorale. Domnin fut contraint d'accepter cette dignité ; et l'obéissance le courba sous une

charge dont, mieux que tout autre, il comprenait la pesanteur. Peu d'années s'étaient écoulées, depuis son élévation à l'épiscopat, et déjà ses vertus, ses prédications et les prodiges que le Seigneur opérait par ce serviteur fidèle avaient changé la face de son vaste diocèse. Il eut révélation de sa mort prochaine. Dieu lui en avait marqué l'heure et le jour. De plus, il lui avait déclaré que Vincent, son maître, lui succéderait et continuerait son œuvre.

Réflexions pratiques.

Saint Domnin, éclairé des lumières de l'Évangile, ne se contente pas d'aimer et de servir le Dieu qu'il a le bonheur de connaître ; mais il déploie un zèle extraordinaire à instruire les ignorants et surtout les païens des vérités de notre sainte religion. Son pays natal n'est pas un champ assez vaste pour satisfaire l'ardeur de son cœur. Il tourne les yeux vers les Gaules et y dirige ses pas. Que n'a-t-il pas fait dans ces vastes contrées pour élargir le royaume de Dieu. A l'exemple du divin Maître, il enseigne les peuples par sa conduite avant de leur faire connaître les maximes de l'Évangile. Et il fait d'innombrables conquêtes à Jésus-Christ. Quel usage faisons-nous des lumières de notre esprit? Les employons-nous à éclairer les autres, à les instruire des vérités de la foi, à leur apprendre leurs devoirs s'ils les ignorent, à leur faire connaître leurs fautes quand ils offensent Dieu en notre présence? Les connaissances que Dieu nous a données sont des talents qu'il nous a confiés et que nous devons employer à sa gloire. Le

faisons-nous? Mon Dieu! que mon zèle pour faire votre œuvre est peu ardent. Daignez l'activer.

Plan de méditation.

I. Ce qu'a fait saint Domnin pour se sanctifier, m'apprend ce que je dois faire moi-même pour devenir un saint.

II. Ce qu'il a fait pour sanctifier les autres, m'apprend quel doit être le zèle d'un chrétien pour le salut de ses frères.

SAINT RAYMOND DE PEYNAFORT, Confesseur

14 *février.*

Saint Raymond naquit à Barcelone, au château de Peynafort, en 1175, d'une famille alliée aux rois d'Aragon. Orné de tous les dons de la nature et de la grâce, il ne tarda pas à faire fructifier, au centuple, les talents que la divine Providence lui avait confiés avec tant de largesse. Il fit des progrès si rapides dans ses études qu'à vingt ans il enseignait la philosophie avec distinction dans son pays. Au sortir de l'adolescence, il se rendit à Bologne pour s'y appliquer avec soin à l'accomplissement des devoirs de la piété et à l'étude du droit canonique et civil. Il passa par les Alpes et traversa le mont Genèvre. C'est sur cette montagne qu'il fut témoin d'un grand miracle opéré par l'intercession de la Sainte Vierge en faveur d'un jeune homme de ce pays. Près du hameau des Clavières, se trouvait une chapelle, sous

le vocable de la Visitation de la Sainte Vierge, appelée Sainte-Marie de Balbeza. Un jeune homme des environs, s'étant rendu à cette chapelle pour satisfaire à sa dévotion, fut saisi par des ennemis qui lui arrachèrent les yeux et lui coupèrent les deux mains. Porté dans la chapelle, il se prosterna aux pieds de la Vierge. Sa mère qui apprit ce qui était arrivé, courut en toute hâte, et trouva son fils dans ce triste état. Pleine de confiance en la Vierge de Balbeza, elle la pria instamment de lui rendre son fils sain et sauf comme elle le lui avait envoyé, et à l'instant le miracle s'opéra; deux yeux brillants, et y voyant bien, prirent la place de ceux qui avaient été arrachés, et deux mains saines et robustes furent ajustées aux bras mutilés. Raymond de Peynafort et son compagnon Pierre Ruber virent ce jeune homme et constatèrent ce miracle, qui augmenta encore leur dévotion et leur confiance en la Vierge Marie. — A vingt-cinq ans, il reçut à Bologne le titre de docteur et y expliqua les saints canons, aux applaudissements de ses nombreux auditeurs. On vantait son esprit, mais plus encore son désintéressement et sa vie exemplaire, car il n'accepta les appointements que la ville lui assigna sur les deniers publics que pour les distribuer aux pauvres. Ses études n'avaient d'autre motif que la charité.

Bérenger, évêque de Barcelone, revenant de Rome, passa par Bologne pour voir le docteur Raymond dont on parlait partout avec tant d'éloges. Le vertueux prélat lui donna de si fortes raisons et il lui fit tant d'instances qu'il le décida à quitter sa chaire

pour revenir dans sa patrie. A son arrivée, il reçut le titre de chanoine et d'archidiacre de l'église de Barcelone. Dans cette nouvelle dignité, il resta ce qu'il était auparavant : humble, modeste, simple malgré sa science et devint bientôt l'admiration du clergé et du peuple, par son intégrité, son savoir et la suavité de ses mœurs.

La Vierge, mère de Dieu, était pour lui l'objet d'une piété et d'une affection particulière, et toujours il travailla à augmenter son culte et son honneur. Entré dans l'Ordre de Saint-Dominique à quarante-cinq ans, il s'exerça, comme un nouveau soldat, dans tous les genres de vertus, principalement à l'exercice de la charité pour les pauvres et au soulagement des chrétiens captifs chez les infidèles, à la délivrance desquels il résolut de travailler sans relâche. Le Ciel favorisa ses charitables projets; car en une même nuit, la Sainte Vierge apparut à Jacques Ier, roi d'Aragon, à saint Pierre Nolasque et à saint Raymond lui-même pour les exhorter à fonder un Ordre religieux où l'on s'engageât par un vœu exprès, à travailler à la rédemption des captifs. Ils se communiquèrent cette révélation. L'Ordre fut établi sous le nom de *Notre-Dame-de-la-Merci*. Saint Raymond de Peynafort en dressa les constitutions. Saint Pierre Nolasque en fut le premier général et le roi d'Aragon le grand appui.

Appelé à Rome par Grégoire IX, qui le fit son chapelain, puis son pénitencier et son confesseur, Raymond recueillit, par le commandement du pape, les décrets des souverains pontifes qui se trouvaient épars, soit dans leurs lettres, soit dans les actes des

conciles et il en composa un livre connu sous le nom de *Décrétales*.

Ayant été nommé à l'évêché de Tarragone, il en fut si affligé, qu'il en devint malade ; et le pape, ayant égard à son invincible répugnance pour les dignités ecclésiastiques, lui permit d'y renoncer, et nomma à cet archevêché, un sujet que saint Raymond lui proposa, et qu'il jugeait plus capable que lui de le remplir dignement. Il obtint ensuite du pape la permission de retourner dans son couvent à Barcelone afin d'y vivre dans le calme de la retraite ; mais de retour dans sa patrie, les Dominicains le nommèrent général de leur Ordre. Raymond après en avoir réformé les constitutions se démit de sa charge et reprit les fonctions du saint ministère.

Il célébrait tous les jours les saints mystères avec une ferveur et une piété si sensibles, que les assistants en étaient touchés. Il jeûnait toute la semaine, excepté le dimanche. Sévère pour lui-même, il était pour les autres, à l'exemple de Jésus-Christ, plein de douceur et de bonté. Cependant, il savait parfaitement allier la douceur à la fermeté pour guérir les pécheurs. Il n'eut jamais pour eux de lâches complaisances et ne fit jamais grâce au péché. En voici une preuve palpable : Étant confesseur de Jacques Ier, roi d'Aragon, il apprit, par bruit commun, que le prince entretenait à la cour une personne avec laquelle on l'accusait de mal vivre. Saint Raymond, avec toute la liberté des serviteurs de Dieu, lui dit clairement : *Non licet*. Cela ne vous est pas permis. Le roi promit de changer de conduite, mais la pas-

sion l'ayant toujours emporté sur ses promesses, le Saint vint le trouver et lui déclara que puisqu'il ne voulait pas congédier le scandale, il allait s'éloigner lui-même.

Convaincu que le départ de l'homme de Dieu serait une terrible condamnation de sa conduite, le roi lui défendit de partir, et alla jusqu'à prononcer la peine de mort contre quiconque oserait l'embarquer. La cour était alors à Majorque, dans les îles Baléares. Raymond partit néanmoins, et arrivé sur le rivage : « *Un roi de la terre*, dit-il à son compagnon, nous ferme le passage, mais le roi du Ciel y suppléera. Et, plein de confiance, il jeta son manteau sur les flots, il y monta armé du signe de la croix, comme sur une barque solide; et arriva à Barcelone en six heures, quoiqu'il y eût cinquante-trois lieues de trajet. Là, par un second miracle, la porte de son monastère s'ouvrit d'elle-même. Le bruit de ces prodiges augmenta la vénération dont il était environné. Sa réputation éclata partout. Le roi lui-même en fut si touché qu'il rompit ses liaisons coupables et se remit, avec une nouvelle confiance, entre les mains de son saint directeur. — Enfin usé, de travaux, comblé de mérites, il mourut à Barcelone aussi saintement qu'il avait vécu, le 6 janvier 1275, âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans et quatre mois. Dieu honora son tombeau d'une foule de miracles et Clément VIII le canonisa solennellement.

Reflexions pratiques.

La pureté de cœur, le zèle du salut des âmes, la multiplicité des bonnes œuvres, tel est le résumé de

la vie de saint Raymond de Peynafort. Pour se soustraire aux plaisirs de la jeunesse, pour échapper aux séductions du monde, ce grand saint eut recours à la prière et à l'étude. La prière éleva son cœur à Dieu, par un amour tendre et profond; l'étude occupa son esprit et l'orna de la science divine et humaine. L'un et l'autre l'aidèrent à s'élever à la pratique de toutes les vertus chrétiennes et à donner aux fidèles le spectacle d'une vie aussi sainte qu'édifiante et d'une fermeté de caractère qui ne sut jamais faiblir devant le mal. Cette fermeté venait de sa foi vive, jointe à un ardent amour de Dieu et à des convictions religieuses qui ne se démentirent pas un seul instant. Il en est toujours ainsi quand de grands talents sont unis à une profonde piété. Celle-ci est l'arome de la science qui, sans elle, n'engendre que l'orgueil et la corruption. On l'a toujours dit, et c'est toujours vrai : peu de science éloigne de Dieu, beaucoup de science y ramène. Pourquoi sommes-nous aujourd'hui si faibles? Pourquoi les caractères ont-ils baissé! Pourquoi les âmes fortes sont-elles si rares parmi nous? Il y a deux causes à ce mal: la foi s'est refroidie en nous, et l'ignorance en religion est presque générale. Voilà pourquoi aussi notre vie est mauvaise; voilà pourquoi nos mœurs sont si faciles et notre vie si vide de bonnes œuvres. La lumière de la foi est éteinte dans nos cœurs; ne nous étonnons plus si nous marchons dans les ténèbres du vice; l'étude de la religion n'est plus qu'une chose secondaire, on ne la connaît pas, par conséquent on ne peut pas la pratiquer.

Plan de méditation.

I. Saint Raymond fut le captif de l'amour de Jésus-Christ en se dépouillant : 1° de ses biens; 2° de sa liberté; 3° de sa vie qu'il sacrifia.

II. Il fut le captif de l'amour du prochain : 1° par le désir qu'il eut de délivrer les captifs; 2° par les actes de cette délivrance même.

SAINT FAUSTIN ET SAINT JOVITE
Frères, Martyrs

15 *février.*

Saint Faustin et saint Jovite étaient frères et sortaient d'une famille distinguée de la Lombardie. Dès leur jeunesse, ils furent tous deux en vénération parmi les fidèles à cause de leur piété et de leur zèle pour la religion. On ne vit jamais deux frères si unis de sentiments et d'inclinations. Le seul désir de leur âme était d'aimer et de servir Dieu et de lui gagner des cœurs. L'évêque Appollonius, connaissant leur piété et leur zèle, avait élevé Faustin au sacerdoce et fait Jovite diacre de son église. Ils prêchèrent généreusement la foi dans la ville de Bresse pendant que l'évêque vivait dans la retraite pour se soustraire à la fureur des persécuteurs. Leur réputation jointe à leur zèle ramenaient au bercail les plus égarés.

Tant de conversions ne purent manquer d'alarmer l'ennemi du salut. Toutes les furies de l'enfer s'armèrent pour arrêter le cours de ces conquêtes. Un

seigneur nommé Julien, ennemi acharné du nom chrétien, alla se jeter aux pieds de l'empereur Adrien, le suppliant de vouloir bien pourvoir à sa sûreté et à celle de tout l'Empire en arrêtant deux mortels ennemis de leurs dieux. « Ils ont déjà séduit, dit-il, les plus honnêtes gens du pays ; ils ont vidé nos temples et compromis la religion de l'État et de nos pères, ces séducteurs sont deux citoyens de Bresse, en Lombardie ; leurs noms sont Faustin et Jovite. »

L'empereur, touché par ce discours, donna tout pouvoir à ce seigneur : et celui-ci s'acquitta de la commission avec la dernière cruauté. Il se rend immédiatement à Bresse, se saisit de Faustin et de Jovite et leur ordonne d'offrir de l'encens aux dieux, sous peine de souffrir les plus cruels tourments. La réponse ferme et précise des deux saints enleva bientôt au tyran toute espérance de les vaincre. Comme l'empereur devait arriver au premier jour, on jugea à propos de l'attendre, pour savoir par quels supplices on ferait mourir des hommes de cette qualité et de cette réputation.

L'empereur, informé de la procédure, ordonna qu'ils vinssent avec lui dans le temple du Soleil pour assister au sacrifice. « Adorez le Soleil, leur dit-il, si vous voulez continuer de vivre et d'être heureux — Nous n'adorerons que le Dieu vivant qui a fait le soleil pour l'ornement du monde. » — La statue que leur montrait l'empereur était fort brillante et environnée de rayons d'or pur. Jovite fixant la statue s'écria : « Nous adorons le Dieu qui règne dans le ciel et qui a fait le soleil pour éclairer l'univers. Pour toi, vaine statue, deviens, à l'instant même, noire

comme la poix, pour la confusion de ceux qui t'adorent. » Il n'eut pas plus tôt prononcé ces paroles que la statue perdit tout son éclat et devint noire comme l'encre. Ses rayons d'or ne furent plus que des charbons noirs qui tombèrent à terre. L'empereur irrité ordonna que les deux frères fussent exposés aux bêtes. A peine étaient-ils entrés dans l'amphithéâtre, que quatre lions, lâchés pour les dévorer, vinrent se coucher à leurs pieds et les flatter avec leur queue. Les léopards et les ours, qu'on irritait avec des torches ardentes, ne furent pas plus méchants. — On voulut les faire brûler vifs, mais les flammes les respectèrent.

L'empereur, effrayé de ce prodige, ordonna de les enchaîner ensemble et de leur faire parcourir un grand nombre de villes d'Italie. On les conduisit ensuite à Milan, puis à Rome et enfin à Naples. Partout, malgré le raffinement de barbarie avec lequel on les traita, ils demeurèrent fermes dans la foi. Tant de courage de leur part, joint aux miracles que le Seigneur opérait à leur occasion, convertit beaucoup d'infidèles. Enfin ramenés dans leur patrie au commencement du règne d'Adrien, ils furent massacrés à coups de hâche et reçurent la glorieuse couronne du martyre l'an 122 de Jésus-Christ.

Réflexions, pratiques.

Saint Faustin et saint Jovite, unis par les liens du sang, furent encore plus étroitement unis par ceux de la divine charité. Après avoir passé ensemble les années d'une jeunesse innocente et vertueuse, ils eurent la gloire et le bonheur de mourir et de re-

cueillir ensemble la couronne de l'immortalité. Mais ces deux modèles de l'amour fraternel n'ont pas concentré toute leur charité dans les étroites limites de leur famille ; ils ont étendu cette fraternité chrétienne sur tous les hommes. Pour faire du bien et conduire les âmes au ciel ils prêchent hardiment la foi et bravent la fureur des tyrans. Avons-nous dans notre cœur quelque étincelle du feu sacré de la charité? Aimons-nous sincèrement tous les membres de notre famille? N'avons-nous aucune haine, aucune froideur pour les personnes de notre entourage! Faisons un retour sur nous-mêmes. Souvenons-nous de l'immense charité qui a cloué Jésus-Christ à la croix.

Plan de méditation

La force de la famille est : 1° dans l'union de ses membres; 2° dans l'héroïsme de ses frères.

Autre plan,

Saint Faustin et saint Jovite modèles des frères : 1° dans leur famille ; 2° dans l'Église ; 3° dans leur martyre.

SAINT MARTINIEN, Ermite

16 *février.*

Saint Martinien naquit à Césarée, dans la Palestine, vers le milieu du quatrième siècle. Dès l'âge de dix-huit ans il se retira dans la solitude pour éviter les dangers du monde. Là, vivant pour Dieu seul, il s'exerça à la pratique de toutes les vertus et mena

la vie la plus angélique. Le bruit de sa sainteté et de ses miracles ne tarda pas à rendre son nom célèbre dans l'Orient et à lui amener de nombreux visiteurs qu'il guérissait et convertissait par la puissance de ses paroles et la sainteté de ses prières. Le démon qui avait tenté Jésus-Christ dans le désert, vint aussi dans celui de Martinien ; il le sollicita au péché par toutes sortes de tentations ; mais la persévérance dans la prière, jointe aux austérités de sa vie, le conserva dans la pureté. Vaincu de ce côté, l'ennemi du salut eut recours à d'autres séductions.

On s'entretenait, un jour, dans la ville de Césarée, avec beaucoup d'admiration, de la vie plus divine qu'humaine que menait Martinien dans son désert. On louait ses vertus, ses miracles et les incomparables austérités de sa pénitence, lorsqu'une belle et célèbre courtisane appelée Zoé, prenant part à la conversation, se mit à dire : « Martinien est un sauvage. Il n'est vertueux que parce qu'il ne vit que parmi les animaux du désert ; mais qu'il vienne dans le monde, on verra s'il ne sera pas bientôt comme tous les autres. La paille, quand elle est loin du feu, ne brûle pas, mais si vous l'en approchez, elle s'enflamme aussitôt. Je me fais forte, moyennant un salaire, d'aller attaquer cette vertu si austère et de la vaincre. » L'accord ainsi fait, elle prit le chemin du désert. Pour exécuter son dessein, elle se couvrit de haillons, mit autour d'elle une ceinture de cordes, prit un bâton à la main. En cet état, sur le soir, quand la nuit était close, par un temps de pluie et d'orage, elle arrive à la porte de la cellule du Saint, et frappe en disant : « Ayez pitié de moi, serviteur

de Dieu, je suis une pauvre femme égarée dans le désert. Ne me laissez pas mourir de faim ou dévorer par les bêtes fauves. Père saint, ayez compassion de moi, je suis une créature de Dieu, quoique je sois une misérable pécheresse. » A ces cris pitoyables, Martinien, ayant ouvert la porte de sa cellule, vit une personne trempée de pluie et transie de froid. Il ne pouvait la laisser périr, car le Seigneur lui aurait demandé compte de sa vie, et le précepte de la charité était là. Il lui ouvre la porte de sa cellule, la réchauffe auprès de son feu, lui donne quelques dattes pour son repas et l'invite à prendre un peu de repos, l'avertissant que le lendemain elle partira aux premiers rayons du jour. Pour lui, il se retire dans une cellule plus écartée, et passe la nuit en priant et en chantant des psaumes. Le lendemain il revient dans la cellule où il a laissé l'étrangère qu'il prenait pour une pauvre mendiante. Quelle ne fut pas sa surprise, quand il la vit parée comme une déesse et toute brillante de jeunesse et de beauté ! Il la prit d'abord pour un fantôme. « Qui êtes-vous, lui dit-il, et que prétendez-vous ? » Zoé prenant alors cette voix de sirène que le démon, son maître, lui mettait sur les lèvres : « Homme de Dieu, lui dit-elle, je suis de Césarée, où mes parents m'ont légué une grande fortune. Je puis en disposer comme de ma personne et je viens vous les offrir en vous offrant ma main. Depuis longtemps vos vertus et votre savoir me sont connus. Pourquoi venez-vous les ensevelir dans les profondeurs d'une solitude ? Venez vivre dans le monde. Vous savez mieux que moi que les saints de l'Ancien Testament, Noé, Abraham,

Isaac, Jacob, Moïse et Josué ont vécu riches et mariés, ce qui ne les a pas empêchés d'arriver à une sainteté éminente. Suivez-moi et nous serons aussi heureux que riches. »

Ces paroles entraient dans son cœur comme un doux poison et déjà faisaient chanceler sa vertu, lorque tout à coup une lumière céleste lui montre la profondeur de l'abîme qui va s'ouvrir sous ses pas. Soudain il allume dans sa cellule un grand feu puis avance ses pieds dans la fournaise, en s'écriant : « Martinien, brûle en ce monde pour ne pas brûler en l'autre. Eh quoi ! si tu n'as pas le courage de supporter les ardeurs d'un feu accordé à l'homme par le Dieu de charité, comment pourras-tu endurer les rigueurs d'un feu allumé par la colère divine? Brûle, Martinien, brûle ici-bas pour ne pas brûler éternellement. » A ce spectacle inattendu, la courtisane est terrassée ; elle se précipite sur le Saint et le retire du feu. La grâce l'éclaire, la touche et la convertit. « Mon père, disait-elle, je veux éviter l'enfer; montrez-moi le chemin du salut. » Martinien l'envoya à Bethléem, dans le monastère de Sainte-Paule, où elle vécut quatorze ans dans les larmes de la pénitence, et mourut saintement.

Pour lui, il resta sept mois sans pouvoir se servir de ses pieds, à demi brûlés. Après quoi, se voyant guéri, il se hâta de quitter un lieu dont la vue le glaçait d'épouvante et le bourrelait de remords. Un jour qu'il errait sur le rivage de la mer, il vit dans le lointain un roc solitaire, perdu au milieu des flots. « Ah ! dit-il, voilà l'asile que je cherchais. » Un marinier l'y transporta ; il fut convenu qu'il viendrait,

deux fois par an, lui apporter quelques pains, de l'eau douce et des branches de palmier pour son travail. Six années se passèrent dans le calme et la paix, lorsqu'un événement imprévu vint encore troubler sa solitude. Un vaisseau, battu par la tempête, vint se briser contre le rocher qu'il habitait. Après un cri de détresse, tout avait disparu, tout, excepté une personne qui, s'attachant à une planche arrivait au pied du rocher. Dès qu'elle aperçut le solitaire, elle cria d'une voix déchirante : « Serviteur de Dieu, sauvez-moi, tirez-moi de l'abîme. » Il s'incline, il étend la main, il la sauve. Quand il l'eut conduite dans sa cellule, se rappelant sa première faiblesse, il lui dit : « Ma fille, l'étoupe et le feu ne vont pas bien ensemble; je ne puis rester avec vous. Je vous abandonne ma cellule et mes provisions. Dans deux mois un marinier viendra vous en apporter d'autres. Adieu, que le Seigneur vous garde, et vivez toujours pour la vertu. » A ces mots, s'armant du signe de la croix et plein de confiance dans le Dieu qui n'abandonne pas les siens, il se jette à la mer et arrive sur la prochaine rive. Après avoir erré de désert en désert, il vint mourir à Athènes vers le commencement du cinquième siècle.

Réflexions pratiques.

La chasteté est la reine des vertus et le partage des épouses de Jésus-Christ. Nous la portons dans des vases bien fragiles. Tous les saints ont compris cette vérité et en particulier saint Martinien. Après avoir fait l'expérience de sa fragilité dans une occasion qu'il ne cherchait point, quelle n'a pas été dans la

suite sa prudence et sa vigilance ! Pour ne pas s'exposer à une nouvelle occasion imprévue, il se jette à la mer, préférant ainsi le danger de perdre la vie du corps que la pureté de son âme. Sommes-nous animés des mêmes sentiments ? Hélas ! nous vivons au milieu d'un monde corrompu et corrupteur. Avec le démon qui nous tente et le monde qui nous scandalise, nos sens nous inclinent sans cesse vers le mal. Avons-nous soin de veiller, de résister, de prier et de fuir ?... Mon Dieu ! que de reproches n'ai-je pas à m'adresser ! Je m'en humilie en votre présence et, puisque vous connaissez ma faiblesse et voyez les dangers qui m'entourent, tendez-moi une main secourable et ne laissez point périr celui qui vous invoque avec confiance.

Plan de méditation.

I. Danger des tentations : 1° dans le monde; 2° dans la solitude.

II. Conduite dans les tentations : 1° Résistance prompte ; 2° recours à la grâce divine.

SAINT VALENTIN, Prêtre et Martyr

17 *février.*

Saint Valentin, prêtre de l'Église romaine, se consacra avec saint Marius et toute sa famille au service des martyrs qui souffraient sous l'empereur Claude II. Il jouissait d'une si haute réputation de sagesse et de sainteté, que non seulement les fidèles,

mais même les païens, avaient pour lui la plus grande vénération. Par sa charité il était le père des pauvres, et par son zèle il amenait sans cesse à la religion de nouveaux prosélytes. Sa douceur et la solidité de ses entretiens, joints à un air de sainteté répandu sur toutes ses manières, charmaient tous ceux qui avaient le bonheur de l'approcher.

Saint Valentin était trop estimé des grands et des peuples pour n'être pas connu à la cour. On en parla à l'empereur et on le lui représenta comme un homme d'un mérite supérieur et d'une sagesse extraordinaire. L'empereur voulut le voir. La manière dont il le reçut, montra le désir qu'il avait de se l'attacher. Il commença par lui demander pourquoi il ne voulait pas être son ami, puisque lui, empereur, voulait bien être le sien ; qu'il l'estimait, et que c'était pour cette raison qu'il ne pouvait souffrir qu'il fît profession d'une religion ennemie des dieux de l'empire. Saint Valentin qui, par son air doux et modeste, avait déjà charmé l'empereur lui répondit : « Seigneur, si vous connaissiez le don du Dieu que j'adore et que je sers, vous vous estimeriez trop heureux d'avoir un tel maître. C'est de lui, grand prince, que vous avez reçu l'être et l'empire; lui seul peut faire votre félicité et celle de tous vos sujets. » — Ces paroles, et d'autres plus touchantes encore, firent tant d'impression sur l'empereur, qu'il fut sur le point de se convertir. Mais la crainte de déplaire au peuple et aux seigneurs de la cour le détermina à abandonner Valentin, qu'il estimait, à toute la rigueur des lois.

Ce saint prêtre fut jeté en prison, puis mis entre

les mains du juge Astère qui, pour ébranler sa foi, le fit conduire dans sa maison. « Comment, lui dit alors le magistrat, vous qui passez pour un homme de bon sens, pouvez-vous regarder Jésus-Christ comme votre Dieu? Vous me faites pitié de vous voir dans cette erreur. — Sachez, Astère, répond le Saint, que je ne suis point dans l'erreur; rien de plus vrai que la divinité de Jésus-Christ. — Si cela est, repart Astère, j'en veux faire l'épreuve. J'ai une fille que j'aime tendrement, qui est aveugle depuis plusieurs années, si au nom de Jésus-Christ vous lui rendez la vue, je vous promets de me faire chrétien avec toute ma famille. »

Saint Valentin, animé d'une foi vive, se fait amener cette fille; il se met en prières et faisant le signe de la croix sur ses yeux privés de la lumière, il dit : « Seigneur Jésus, vrai Dieu et vrai homme, qui avez rendu la vue à l'aveugle-né, et qui voulez le salut des hommes, daignez exaucer la prière d'un pécheur en guérissant cette fille. » Aussitôt elle recouvra la vue. Astère et sa femme furent si frappés de ce miracle qu'ils se convertirent. Saint Valentin, les ayant instruits pendant quelques jours, les baptisa avec toute leur famille au nombre de quarante-quatre personnes.

On ne laissa pas de poursuivre saint Valentin comme un ennemi déclaré des dieux de l'empire, il fut mis en prison, fustigé plusieurs fois et enfin décapité hors la ville, sur le chemin de Flaminius, l'an 270 de Jésus-Christ.

Réflexions pratiques.

La grâce de Dieu est un flambeau qui éclaire tous ceux qui veulent ouvrir les yeux et voir clairement la vérité. Dieu ne refuse cette lumière à personne. Chacun en reçoit assez pour voir clairement le chemin du salut. Dieu, pour nous l'accorder abondamment, n'est jamais à bout de ressources. Il suscite des prêtres zélés, des chrétiens charitables qui ne cessent d'instruire, par leurs exemples aussi bien que par leurs discours. D'autrefois il manifeste sa volonté par le voix de la conscience ou par celle des événements. Parmi les hommes, les uns en profitent, d'autres en abusent. Témoin de cette vérité, l'empereur Claude II, qui désire se convertir et n'en fait rien, crainte de déplaire au peuple et aux grands de la cour. Témoin le juge Astère qui, éclairé par la grâce, demande et obtient le baptême. — Le flambeau divin n'a-t-il pas maintes fois éclairé notre entendement? Ne nous a-t-il pas fait connaître la vanité des choses humaines et la solidité des biens que procure la vertu? Quel profit en avons-nous retiré? Cette lumière qui a éclairé notre esprit a-t-elle également excité notre volonté? a-t-elle produit en nous des actes de vertu? Que répondent nos œuvres? Où est notre piété? Où est notre détachement des créatures? Où est notre amour pour Dieu? — Humilions-nous de tant de résistance à la grâce.

Plan de méditation.

I. Saint Valentin prêtre et martyr : 1° son zèle;

2° sa charité; 3° sa douceur; 4° sa vigilance pastorale.

II. Ses admirables réponses dans son interrogatoire; sa fermeté dans sa prison, dans sa flagellation et son martyre.

SAINT SIMÉON, ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM

18 *février.*

Saint Siméon ou Simon, natif de Jérusalem, eut pour père Cléophas, frère de saint Joseph et pour mère Marie, sœur de la Sainte Vierge. Il était né huit ou neuf ans avant Notre-Seigneur et l'on ne peut douter qu'il ne se soit mis de bonne heure à sa suite, et qu'il n'ait reçu le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte avec les autres disciples. Lorsque les Juifs eurent massacré, en l'année 62, saint Jacques le Mineur, premier évêque de Jérusalem, saint Siméon leur reprocha courageusement cette horrible cruauté. Il n'ignorait pas le danger auquel il s'exposait; mais il était animé de cet esprit de force qui rend supérieur à tout sentiment de crainte. Quelque temps après, les Apôtres, les disciples et les parents du Sauveur s'assemblèrent pour lui donner un successeur. Leur choix tomba sur Siméon, qui gouverna, quarante ans, l'Église de Jérusalem, travaillant sans relâche à confirmer dans la foi ceux qui croyaient en Jésus-Christ, et à lui conquérir de nouvelles âmes.

Lassés des révoltes continuelles des Juifs, les

Romains résolurent enfin de détruire Jérusalem ; ils se mirent donc en marche pour exécuter leur dessein ; mais Dieu, qui voulait sauver ses serviteurs, les avertit miraculeusement de sortir d'une ville sur laquelle il allait déployer ses vengeances. Les chrétiens, dociles à la voix du Ciel, partirent avec leur évêque, et se retirèrent dans la petite ville de Pella, située au delà du Jourdain, l'an 66 de Jésus-Christ, et avant que Vespasien eût formé le siège de Jérusalem. Après la destruction de cette coupable cité, les fidèles revinrent habiter au milieu de ses ruines. L'Église y refleurit bientôt, et un grand nombre de Juifs embrassèrent le christianisme. Les choses restèrent dans cet état jusqu'aux dernières années d'Adrien qui fit entièrement raser Jérusalem.

Sous l'empire de Trajan, Siméon fut dénoncé par les hérétiques et les Juifs comme descendant de David et comme chrétien ; il était alors âgé de cent vingt ans. Le gouverneur Atticus le condamna à souffrir de cruels et horribles tourments. Il les soutint durant plusieurs jours avec une force et un courage prodigieux dans un homme de cet âge. Enfin il eut le bonheur de mourir, comme Jésus-Christ, attaché à une croix, l'an 106.

Réflexions pratiques.

Quel noble courage déploie saint Siméon dans le service de son maître ! Quel admirable exemple de fermeté et de constance il manifeste dans sa foi ! Cet héroïsme ne brille pas seulement dans l'accomplissement des devoirs de sa charge épiscopale et dans les reproches qu'il adresse aux Juifs, après le mas-

sacre de saint Jacques le Mineur, mais dans sa mort où les tourments les plus cruels et les plus inouïs sont impuissants à ébranler son attachement à Dieu.

Et nous, chrétiens, disciples d'un Dieu crucifié comme lui, pourquoi sommes-nous si faibles, si lâches, si inconstants dans les pratiques de la religion et dans l'œuvre du salut? D'où vient que les moindres sacrifices nous déconcertent et nous rebutent? Qu'est-ce que Dieu demande de nous? L'effusion de notre sang? Le sacrifice de notre vie? Non. Il ne réclame que notre fidélité à accomplir sa loi, notre dévouement à son service. Le lui refuserons-nous toujours? Non, mon Dieu! Je veux dès aujourd'hui, coûte que coûte, vous aimer, vous servir et accomplir en tout point votre volonté divine. Aidez-moi de votre grâce.

Plan de méditation.

I. Fermeté de saint Siméon dans sa foi.
II. Son courage dans son martyre.

SAINT DOSITHÉE, Religieux

19 *février.*

Saint Dosithée était fils d'un préfet de l'empire romain. Ses parents, par une fausse tendresse, quoique chrétiens, le laissèrent grandir dans une complète ignorance de la religion. S'il ne donna point dans tous les écarts de la jeunesse, il le dut à

son bon naturel et surtout à une grâce de prédilection qui le préserva des plus grands écueils.

Dosithée vivait dans une molle oisiveté, lorsqu'il entendit parler du voyage de la Terre-Sainte. Il résolut de le faire aussi. En ayant témoigné le désir à ses parents, ceux-ci se mirent en devoir de le satisfaire. Ils le confièrent à quelques officiers qui allaient en Syrie. Arrivé à Jérusalem, notre jeune homme fut charmé de tout ce qu'il y voyait de grand et de saint. Il fut surtout touché de tout ce qu'il entendait dire de nos saints mystères. Étant un jour dans une église, il vit un tableau qui le frappa singulièrement; c'était la représentation des supplices des damnés. La multiplicité de leurs tourments était assez vivement exprimée dans cette peinture. Dosithée qui ignorait ce que la foi nous apprend sur cet article, parut tout interdit. Mais tandis qu'il avait les yeux attachés sur ces personnages en proie à tant de souffrances, il vit une dame vêtue de pourpre, respectable par sa majestueuse gravité et par un air tout céleste qui, s'approchant de lui, lui expliqua ce que cette peinture signifiait, et lui développa tout le mystère. Frappé de tout ce qu'il entendait, il écouta dans un profond silence. Revenu de son étonnement, il prit la liberté de demander à cette dame ce qu'il faudrait faire pour éviter un si grand malheur, et n'être pas condamné à de si terribles supplices. « Mon fils, lui dit-elle, si vous ne voulez pas compter un jour au nombre de ces infortunés, vivez dans la mortification et dans une prière continuelle. » Après quoi elle disparut.

Dès ce moment Dosithée mit en pratique ce conseil;

il mena la vie la plus austère et se mit à prier constamment. Ses compagnons s'en étant aperçus, le tournèrent en ridicule, et, comme en plaisantant, lui conseillèrent de se retirer dans un cloître. Le jeune homme ignorait ce qu'il fallait entendre par ce mot. Lorsqu'on le lui eut expliqué, il n'hésita pas, et le jour même il frappait à la porte du monastère de Saint-Séride, l'un des plus florissants de la Palestine. — Le vénérable abbé, en voyant ce jeune homme très bien fait, élevé délicatement et revêtu d'un habit militaire fort riche, craignit tout d'abord que sa résolution ne fût l'effet d'une ferveur passagère. Aussi, voulant l'examiner plus à loisir, il le confia à la direction toute spéciale d'un de ses religieux, saint Dorothée. Celui-ci eut bien vite apprécié le jeune néophyte. Usant à son égard de ménagements, il ne voulut point l'assujettir d'abord à toutes les austérités que pratiquaient les autres religieux, il s'appliqua surtout à lui inspirer le sacrifice entier de sa volonté. Il le forma à l'abstinence par degrés. Dosithée fit de rapides progrès dans la perfection et devint un modèle achevé de toutes les vertus et surtout d'obéissance.

Son caractère doux, le rendant plus que tout autre propre au service des malades, on le chargea de l'infirmerie. Il s'acquitta de son emploi avec une propreté et une charité qui édifiaient tous les religieux confiés à ses soins. Si parfois, par une faiblesse naturelle à l'homme, il lui échappait quelque parole un peu rude, il en versait des larmes très abondantes. « Qu'avez-vous donc, Dosithée? lui demandait un jour son directeur, pourquoi pleurez-vous ainsi? — Par-

donnez-moi, mon Père, lui répondit l'humble disciple, je me suis laissé aller à la colère contre mon frère et je lui ai parlé avec impatience. — Hé quoi, mon frère, ne savez-vous pas que ceux que vous servez sont les membres de Jésus-Christ et que c'est lui-même que vous servez en leur personne? pourquoi donc le faites-vous si mal? Voulez-vous affliger le divin Sauveur qui prend pour lui tout ce que l'on fait à ses serviteurs? » Notre saint, prosterné la face contre terre, ne répondait à cette douce correction que par des soupirs et des larmes. Dorothée touché d'un si sincère repentir, lui disait : « Levez-vous, mon fils, et prenez courage. A l'avenir, tâchez de faire mieux et de ne plus tomber dans de semblables fautes. »

Ce maître vigilant n'imposait point à son disciple de rudes pénitences corporelles, mais en revanche, il le reprenait pour la moindre faute et l'humiliait en toutes rencontres. Un jour que Dorothée visitait la salle de l'infirmerie pour voir si tout était en bon ordre, il lui dit : « Ne trouvez-vous pas, mon Père, que je fais les lits des malades avec adresse et propreté? — Il est vrai, mon frère, répliqua celui-ci, que vous êtes devenu un bon infirmier ; mais je ne vois pas que vous soyez devenu un bon religieux. »

L'humble disciple baissa les yeux et accepta cette correction avec la douceur d'un ange.

Une abnégation aussi parfaite ne resta pas longtemps sans récompense. Au bout de cinq ans, Dieu jugea bon de rappeler à lui son docile serviteur. Un crachement de sang fut cause de sa mort. Au milieu des souffrances les plus aiguës, notre Saint conserva

toujours le même renoncement à sa volonté et ne donna jamais le moindre signe d'impatience. Sa prière ordinaire était : « Mon Dieu et mon Seigneur, ayez pitié de moi; mon doux Jésus, assistez-moi; Vierge sainte, ma chère Mère, ne me refusez pas votre assistance. »

Sa douleur augmentant, sa patience et sa résignation croissaient aussi. La faiblesse le réduisit à ne plus pouvoir se remuer. Saint Dorothée lui ayant demandé s'il faisait toujours oraison : « Hélas! mon Père, c'est le seul exercice qui me soit possible. » Ce saint jeune homme, se sentant défaillir, demanda à son directeur s'il ne verrait pas bientôt terminer ses douleurs avec sa vie. « Ayez encore un peu de patience, mon fils, la miséricorde de Dieu est proche. » Il passa encore quelques heures dans une union intime avec Dieu. Sur le soir s'adressant à saint Dorothée : « Mon Père, lui dit-il, permettez-moi de sortir de mon exil. » Alors le saint abbé, les larmes aux yeux, lui dit : « Allez en paix, mon fils; présentez-vous avec confiance à votre Dieu qui veut vous faire part de sa gloire et priez-le pour nous. » Au même instant, le saint jeune homme expira, comme s'il n'eût voulu mourir que par obéissance.

Réflexions pratiques.

C'est Dieu lui-même qui fait l'éloge de l'obéissance en nous disant que cette vertu l'emporte sur tous les sacrifices, et donne l'assurance de compter d'éclatantes victoires. Aussi les saints, à l'exemple de Jésus-Christ, ont-ils apprécié cette vertu et obéi, non seulement à Dieu, mais à tous ceux qui le représen-

tent sur la terre. C'est ce qu'a fait d'une manière si parfaite saint Dosithée dont nous admirons la haute perfection. — Et nous, comment pratiquons-nous l'obéissance à l'égard de Dieu? Nous soumettons-nous en tout à sa loi? Ne la transgressons-nous jamais? Comment obéissons-nous à nos supérieurs ecclésiastiques, à nos parents et à nos maîtres? exécutons-nous promptement et exactement ce qu'ils nous commandent? Que répondent ces murmures, ces lenteurs, ces résistances continuelles? Ne sont-ils pas des accusateurs véridiques de notre indocilité? — Je prends à vos pieds, ô mon Dieu! la résolution sincère de mieux obéir à vos ordres et aux ordres de ceux qui vous représentent sur la terre.

Plan de méditation.

I. Je veux me sauver, disait saint Dosithée à ses supérieurs : C'est dans ce but que Dieu nous a créés, c'est pour cela : 1° que Dieu le Père a livré son propre Fils à l'humiliation et à l'opprobre ; 2° c'est pour cela que Jésus-Christ s'est incarné, a souffert, a prêché, institué l'Église, le sacerdoce et les sacrements.

II. Saint Dosithée a voulu se sauver; pour cela qu'a-t-il fait?

III. Nous devons vouloir aussi nous sauver. Qu'avons-nous à faire? — Que ferons-nous?

SAINT SÉVERIN, Abbé

20 *février.*

Saint Séverin, né en Bourgogne, vers le milieu du cinquième siècle, époque où l'arianisme régnait dans sa patrie, eut le bonheur d'être élevé dans les principes de la foi catholique. Jeune encore, il comprit combien étaient grands les dangers que l'on rencontre dans le monde. Pour les éviter il renonça à une brillante fortune et se retira dans le monastère de Saint-Maurice-en-Valais. Là, il se livrait à un jeûne très rigoureux, à des prières continuelles et pratiquait toutes les vertus à un degré si extraordinaire que peu de temps après, les religieux, à l'unanimité, l'élurent abbé du couvent. Il le gouverna pendant plusieurs années avec autant de sagesse que de vigueur. L'éclat de ses vertus, le don des miracles dont Dieu l'avait favorisé, attiraient de toutes parts, les malades auprès de lui. Le roi Clovis, en ayant été informé, l'envoya chercher pour obtenir la guérison d'une fièvre opiniâtre dont l'art des plus habiles médecins n'avait pu le délivrer. Saint Séverin se mit aussitôt en route, après avoir pris congé de ses moines, auxquels il annonça qu'ils ne le reverraient plus en ce monde, parce qu'il devait bientôt mourir en France. Étant arrivé à Nevers, il guérit l'évêque de cette ville devenu sourd et muet. Il rendit aussi la santé à un lépreux qu'il rencontra aux portes de Paris. Arrivé chez le roi, il le couvrit de son habit et la fièvre le quitta aussitôt. Le prince, pour témoigner à Dieu sa reconnaissance, fit dis-

tribuer aux pauvres d'abondantes aumônes, et mit tous les prisonniers en liberté. Sa mission terminée, il reprit le chemin de son monastère, mais il mourut en route dans le diocèse de Sens, l'an 507. Il y a à Paris une église paroissiale sous le vocable de Saint-Séverin.

Réflexions pratiques.

Dans le monde, on préconise la force des rois et la puissance de la science. Cependant il n'est pas rare de voir cette force et cette puissance se briser contre les écueils d'une simple maladie. Ne voyons-nous pas dans la vie de saint Séverin un grand prince étendu sur un lit de douleur, et toutes les ressources de la science médicale impuissantes pour sa guérison ?

Ce que ne peuvent ni les grands, ni les savants, la prière d'un humble religieux l'obtient... Une prière bien faite peut à elle seule plus que toutes les puissances humaines coalisées. C'est ce que nous enseigne l'Évangile. — Dans nos malheurs, au sein de notre indigence, recourons souvent à ce moyen efficace et omnipotent. L'avons-nous employé! Et si nous n'avons rien obtenu une première, une seconde fois, cela ne provient-il pas de ce que nous avons mal prié ? Demandons à l'Esprit-Saint de nous apprendre à bien prier : *Domine, doce nos orare.*

Plan de méditation.

I. Puissance de la prière.
II. Qualités de la prière.

SAINT VINCENT, Évêque de Digne

21 *février.*

Saint Vincent, évêque de Digne, naquit en Afrique vers la fin du troisième siècle. Le désir de faire connaître, aimer et servir Jésus-Christ, et d'étendre son royaume, le détermina à se rendre dans les Gaules avec Marcellin et Domnin. Après avoir été encouragé, dans cette œuvre de sanctification, par le pape Eusèbe, il se rendit avec ses deux compagnons à Verceil, puis à Embrun où, en déployant un zèle extraordinaire, les trois apôtres ramenèrent à la vraie foi tous les habitants de cette métropole des Alpes, courbée jusque-là sous le joug humiliant de l'idolâtrie.

D'Embrun, Vincent et Domnin se dirigèrent sur Digne, d'après les conseils de saint Marcellin. Mais hélas! quel triste aspect offre aux yeux de nos missionnaires ce pays ravagé par le paganisme. Le temple des faux dieux, dans cette ville, est constamment rempli d'idolâtres. En peu de temps, par leurs instructions, leurs bons exemples et de nombreux miracles, ils opérèrent d'innombrables conversions. Domnin devient le premier évêque de cette nouvelle Église ; et après sa mort, Vincent, son compagnon, qui d'abord avait refusé cet évêché, lui succède. Ce nouveau pontife dont le zèle et la sainteté sont connus, possède le don des miracles. Le seul contact de ses vêtements, opère les guérisons les plus désespérées ; par ses prières, et plus d'une fois par sa seule présence, il met en fuite les démons

et ressuscite même des morts. On ne vit jamais un évêque plus profondément recueilli, et en même temps, plus vigilant pour le salut de son peuple et la sanctification de ses prêtres ; plus zélé pour le maintien de la discipline ecclésiastique, pour la propagation de la foi, pour l'établissement des maisons religieuses ; plus libéral envers les malades, les pauvres, les orphelins et les veuves. Il est un modèle parfait d'humilité, de désintéressement, de ferveur, de prudence et de fermeté, et ses vertus répandent le plus vif éclat dans son diocèse et dans toute la province.

C'est dans la lecture assidue des Livres saints que Vincent puisait cette facilité, cette élégance, cette richesse d'élocution, qui excitaient l'admiration de tous, et ce pathétique auquel les pécheurs et les païens ne pouvaient résister, et qui faisait fondre en larmes ses auditeurs. — Par la méditation assidue des oracles divins, il s'était formé à la contemplation ; et, ce don qu'il possédait au suprême degré lui faisait aimer le lieu désert où il s'était retiré sur une montagne, près de Digne, et le ramenait à sa chère solitude toutes les fois que le besoin des âmes ne l'appelait pas ailleurs. Là, puisant à des sources divines, inconnues aux âmes vulgaires, sa foi enflammait son cœur, et retrouvait l'abondance de cette merveilleuse charité qui le rendit les délices de tout son peuple.

Sur ces entrefaites, saint Marcellin archevêque d'Embrun, mourut. Vincent fut chargé d'administrer le deux diocèses. Durant ses courses devenues pénibles, à cause de son grand âge, les Ariens cher-

chèrent à le faire mourir. Un jour, à force de mauvais traitements, ils le laissèrent pour mort. Enfin, après une vie pleine de travaux et de bonnes œuvres, le saint évêque s'endormit paisiblement dans le Seigneur le 29 janvier.

Réflexions pratiques.

Dieu dit à tous les chrétiens : « Celui qui aime son père ou sa mère, ou ses frères plus que moi, n'est pas digne de moi. Saint Vincent a entendu et compris cette parole, voilà pourquoi il a sacrifié à l'amour de Dieu, les inclinations les plus douces comme les sentiments les plus légitimes, en quittant sa famille, sa patrie, ses biens pour aller travailler à la conquête des âmes. Le Seigneur lui ayant montré, dans les Gaules, des brebis errantes et perdues, il se hâte de traverser les mers et de courir à leur recherche pour les ramener dans le divin bercail. Suivons ce généreux apôtre vers les lieux inaccessibles où s'est réfugiée l'idolâtrie. Il donne l'assaut à la place d'armes de l'enfer avec une bravoure héroïque et les démons frémissent à son approche. Armé de la croix du Sauveur, il entre chez des peuples ennemis de la croyance et du nom catholique ; et après quelques années de luttes, il renverse les idoles et établit à leur place le règne du vrai Dieu.

Si la générosité des sacrifices est la mesure de l'amour qu'on a pour Dieu, qui de nous peut se flatter d'aimer le Seigneur lorsque nous sommes si tièdes et si lâches dans son service? Où sont les douces chaînes que nous avons brisées pour lui

plaire? Quelles victoires avons-nous remportées sur nos passions? Qu'avons-nous fait pour le salut de nos frères? Que faisons-nous chaque jour pour notre propre sanctification? Apprenons de saint Vincent à tout sacrifier à Dieu pour mériter de le posséder dans le ciel.

Plan de méditation.

I. Sublimité du courage de saint Vincent.
II. Merveilles de ses œuvres.

CHAIRE DE SAINT PIERRE, A ANTIOCHE

22 *février.*

Saint Pierre, que Jésus-Christ lui-même choisit pour chef visible de son Église, devait être l'évêque de la capitale du monde, mais Rome, encore païenne, ne pouvait avoir d'évêque; il fallait qu'elle eût un troupeau pour avoir un pasteur. En attendant cet heureux jour, le prince des Apôtres voulut jeter les fondements de son épiscopat à Antioche, capitale de l'Orient, où les fidèles, se multipliant de jour en jour, prirent, pour la première fois, le nom de *chrétiens*.

Saint Pierre gouverna, pendant sept ans, l'Église d'Antioche. Les lumières de la foi ayant pénétré en Occident, il vint fixer son siège dans la capitale de l'univers, et plaça, selon les desseins éternels de la Providence, le centre de l'unité dans cette Rome qui avait été jusque-là la maîtresse du monde païen.

Voici ce qui donna lieu à la fête que nous célébrons

aujourd'hui, sous le titre de Chaire de saint Pierre : Dans la primitive Église, les chrétiens, surtout ceux d'Orient, célébraient l'anniversaire de leur baptême Ils renouvelaient ce jour les vœux qu'ils avaient fait à Dieu, et le remerciaient de ce que, par un effet de sa miséricorde, il les avait reçus au nombre de ses enfants : c'est ce qu'ils appelaient le jour de leur naissance spirituelle. Les évêques, conformément à cette sainte pratique, célébraient aussi l'anniversaire de leur sacre. Le peuple continua souvent, après la mort des évêques, de fêter le jour de leur ordination. Telle fut l'origine des fêtes de la Chaire de saint Pierre à Antioche et à Rome. Nous devons les célébrer avec joie, pour honorer l'élévation du prince des Apôtres à la dignité de premier pasteur de l'Église militante, et pour lui promettre de lui rester unis par le triple lien de la foi, de l'espérance et de la charité.

Réflexions pratiques.

Le jour le plus précieux de notre vie est incontestablement celui de notre baptême, puisque c'est le jour que nous sommes devenus chrétiens, enfants de Dieu, frères de Jésus-Christ et ses cohéritiers, temples du Saint-Esprit et membres de l'Église. Ne devrions-nous pas, chaque année, célébrer ce grand jour par la réception des sacrements et renouveler notre consécration à Dieu, en prenant de nouveau l'engagement de ne servir que lui, de vivre et de mourir sous son empire ? C'est ce que faisaient nos pères dans la foi ; c'est ce que font encore aujourd'hui de nombreux et fervents chrétiens dans le

monde. Pourquoi n'imiterions-nous pas désormais un si touchant exemple? Humilions-nous d'avoir laissé éteindre, par notre négligence et l'affaiblissement de notre foi cette pieuse pratique.

Plan de méditation.

I. Il n'y a qu'une Église qui est l'épouse de Jésus-Christ, parce qu'il n'y a qu'un Dieu; j'ai le bonheur d'être dans cette Église. Ai-je remercié Dieu de cette grâce?... A l'imitation des premiers chrétiens n'ai-je, avec mon prochain, qu'un cœur et qu'une âme?.....

II. L'Église est sainte parce que Jésus-Christ son chef est saint, ses premiers fondateurs sont saints, sa doctrine est sainte; beaucoup de ses enfants sont saints... Suis-je un digne enfant de cette Église?... Ma vie est-elle semblable à celle des premiers chrétiens?...

SAINT PIERRE DAMIEN, ÉVÊQUE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

23 *février.*

Saint Pierre, surnommé Damien, naquit à Ravenne vers l'an 988, de parents honorables, mais peu favorisés des biens de la fortune. Il eut beaucoup à souffrir dans son enfance. Il fut abandonné par sa mère, qu'irritait la vue du grand nombre de ses enfants. Mais une servante de la maison le recueillit à demi mort, le ranima et le rendit à celle qui lui avait donné la vie, quand elle fut revenue à des sen-

timents plus humains. Devenu orphelin de père et de mère, le jeune enfant vécut dans une dure servitude, sous la tutelle rigoureuse d'un frère qui le traitait comme un vil esclave. Il ne voulut lui donner aucune éducation, et lorsqu'il le vit un peu avancé en âge, l'envoya garder les pourceaux. Cependant le jeune Pierre n'avait que d'heureuses inclinations; l'usage qu'il fit d'une pièce de monnaie qu'il avait trouvée montra que son âme était bien élevée au-dessus de la bassesse de son état. Il alla porter cet argent à un prêtre, afin qu'il offrît l'auguste sacrifice de la messe pour le repos de l'âme de son père. Un de ses frères, alors archiprêtre de Ravenne, le tira de l'esclavage en le retirant chez lui et en le traitant avec toute la tendresse d'un père. Il le fit étudier et l'envoya à Faenza, puis à Parme où des progrès très rapides le firent admirer de ses condisciples et même de ses maîtres. En peu de temps il devint célèbre par son instruction dans les lettres profanes qu'il enseigna lui-même avec succès.

Pour soumettre constamment son corps à la raison et la raison à la foi, il se couvrit d'un cilice et s'exerça au jeûne, aux veilles et à la prière. Lorsque les passions, fortifiées par l'ardeur de la jeunesse commençaient à bouillonner dans son âme, il en éteignait les feux importuns en allant se plonger, la nuit, dans les flots d'une rivière à peu près glacée. Ses aumônes étaient nombreuses; il admettait les pauvres à sa table, s'estimant heureux de les servir de ses propres mains, parce que la foi lui découvrait Jésus-Christ sous leurs haillons.

Le désir de mener une vie plus parfaite le fit entrer

dans l'Ordre des Camaldules, où il édifia par ses prédications saintes, par son enseignement distingué et par sa manière austère de vivre. Devenu abbé du monastère d'Avellane, il créa cinq nouvelles maisons qu'il dota de bonnes institutions et qu'il gouverna avec autant de sagesse que de sainteté. Le pape Étienne IX, frappé de la réputation de saint Damien, le créa cardinal de la sainte Église romaine et évêque d'Ostie. Dans ces hautes fonctions, Pierre donna l'exemple des vertus les plus admirables, s'acquitta de tous les devoirs qui incombent à l'épiscopat. Dans les temps les plus difficiles, par sa science profonde, par ses légations et par toutes sortes de travaux, il servit admirablement l'Église et les souverains Pontifes. Il combattit jusqu'à sa mort l'hérésie des Manichéens et la simonie. Il réconcilia l'Église de Milan avec celle de Rome, ensuite il réussit à empêcher le divorce d'Henri IV, roi de Germanie, avec Berthe, fille d'Othon. C'est lui qui établit l'usage de jeûner le vendredi en l'honneur de la passion de Notre-Seigneur, de réciter l'office de la Bienheureuse Mère de Dieu et de consacrer le samedi au culte de cette auguste Vierge. Illustré par une vie toute éclatante de sainteté, de doctrines, de miracles et de grandes actions, il mourut à Faenza, le 23 février 1070, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. L'Église a reconnu tant de science, de zèle et de noblesse dans les écrits du saint cardinal, que, par un jugement solennel, elle l'a placé au rang de ses docteurs.

Réflexions pratiques.

Dieu a des ressources secrètes pour ceux de ses enfants qui doivent fidèlement remplir leur mission sur cette terre. La vie de saint Pierre Damien en est une preuve manifeste, Si la mère du bienheureux que nous fêtons en ce jour lui refuse la nourriture dont il a besoin et voudrait le voir mourir au moment où il reçoit l'existence, la Providence suscite une femme étrangère pour lui servir de mère. Si un frère barbare ne lui donne à manger que les restes des bêtes immondes qu'il garde dans les champs, Dieu l'appelle près d'un parent qui lui prodigue toutes sortes de soins. Si on veut lui faire passer sa jeunesse et sa vie entière dans l'ignorance, le Saint-Esprit en fait un des plus savants prélats de l'Église. Que la sagesse attentive du Tout-Puissant est admirable ! Ne s'est-elle jamais manifestée à notre égard? Saint Pierre Damien a merveilleusement correspondu à tant de bienveillance. Avons-nous été nous-mêmes reconnaissants pour tous les bienfaits dont la Providence divine nous a comblés? Y avons-nous correspondu par une vie sainte? Quel usage avons-nous fait des talents qui nous avaient été confiés? Notre esprit, notre cœur, notre corps et tous nos sens ont-ls constamment glorifié Dieu ?

Plan de méditation.

I. Soins que la Providence prend des chrétiens.
II. Confiance que le chrétien doit avoir en elle.

SAINT MATHIAS, Apotre

24 *février.*

Saint Mathias fut un des premiers disciples du Sauveur. Il s'attacha au divin Maître depuis le commencement de sa prédication et le suivit jusqu'au moment où il quitta la terre pour monter au Ciel. Après l'Ascension, les Apôtres et les fidèles étant assemblées au cénacle, suivant l'ordre du Sauveur, pour attendre la descente du Saint-Esprit, saint Pierre leur dit que, pour accomplir l'Écriture, il fallait choisir un douzième apôtre à la place de Judas. Deux de l'assemblée furent jugés plus dignes de cette éminente dignité : l'un était Mathias et l'autre Joseph, appelé Barsabas, surnommé le Juste, à cause de sa piété. On se mit aussitôt en prières, afin de connaître la volonté du Ciel; après quoi on procéda à l'élection par la voie du sort. Mathias ayant été désigné, on ne douta plus que Dieu ne l'eût choisi pour remplir la place vacante par la mort du traître Judas. Le nouvel apôtre, après avoir reçu le Saint-Esprit, alla prêcher l'Évangile et consacra le reste de sa vie aux travaux de l'apostolat. Clément d'Alexandrie rapporte que dans ses instructions il insistait principalement sur la nécessité de mortifier la chair, en réprimant les désirs de la sensualité ; leçon importante qu'il tenait de Jésus-Christ et qu'il mettait lui-même en pratique.

Au rapport de plusieurs historiens, il alla de la Judée jusqu'au fond de l'Éthiopie prêchant partout et opérant des conversions innombrables. Après

trente-trois ans de persécutions, de travaux et de triomphes, il fut lapidé, puis décapité. Il termina sa course glorieuse l'an 63 de notre ère, sous l'empire de Néron. Son corps fut apporté à Rome par sainte Hélène, mère du grand Constantin. Une partie des saints ossements se voit encore à Sainte-Marie-Majeure, où il s'est opéré beaucoup de miracles.

Réflexions pratiques.

Pour mériter la couronne immortelle, il ne suffit pas de recevoir de nombreuses faveurs du Ciel et d'être comblé de ses grâces; il faut de plus y correspondre. Nous en avons une preuve dans la réprobation de Judas et dans la sanctification de saint Mathias. L'apôtre perfide, par une prédilection particulière du Sauveur, avait été appelé à l'apostolat; il avait été témoin des miracles de son maître; il avait reçu ses enseignements et, pour avoir abusé de tant de grâces, il s'est perdu pour l'éternité. Saint Mathias, élu à la place de cet apôtre apostat, correspond avec docilité à toutes les faveurs qu'il reçoit et mérite le paradis. Combien de chrétiens prévenus des bénédictions de Dieu s'en rendent indignes et laissent à d'autres leur place dans le séjour de la gloire et la couronne que le Tout-Puissant leur destinait! Combien de maîtres superbes verront sur la tête de leurs modestes serviteurs la couronne qui leur était réservée! Combien de créanciers impitoyables seront plus malheureux durant l'éternité que leurs pauvres débiteurs! N'ai-je pas à redouter moi-même de semblables malheurs?

Plan de méditation.

La vocation de saint Mathias et sa fidélité nous apprennent comment il faut vivre dans le christianisme et y travailler.

SAINT TARAISE, Evêque

25 *février*.

Saint Taraise naquit à Constantinople vers le milieu du huitième siècle, de parents aussi distingués par leur position qu'estimés par leur attachement inviolable à la religion. Sa pieuse mère voulut former elle-même son fils à la pratique des vertus chrétiennes, et elle y réussit merveilleusement. Entre autres leçons qu'elle lui donnait, elle insistait particulièrement sur la fuite des mauvaises compagnies. Le jeune Taraise, né avec un esprit droit, pénétrant et docile, répondait parfaitement aux soins de son admirable mère. A peine sorti de l'enfance, il passait déjà pour un des jeunes hommes les plus accomplis de son siècle. Aussi son mérite extraordinaire l'éleva bien vite à la dignité de consul, puis à celle de premier conseiller d'État, sous l'empereur Constantin. Ni l'air contagieux de la cour, ni la splendeur des fêtes, ni l'éclat des honneurs ne purent altérer sa vertu. Tout cela, à ses yeux, n'était que vanité et néant. On avait de lui une si haute opinion, qu'on crut qu'un homme de sa piété et de son caractère était digne d'être élevé à la dignité de patriarche de Cons-

tantinople, emploi très difficile à remplir dans un temps où l'hérésie des Iconoclastes exerçait des ravages affreux dans l'Église d'Orient.

Paul, patriarche de Constantinople, ayant trouvé cette place au-dessus de ses forces, l'avait quittée pour se retirer dans un monastère; une maladie dangereuse, qui le mit aux portes de la mort, l'avait déterminé à prendre ce parti. L'impératrice Irène, extrêmement surprise de sa retraite, vint le trouver avec son fils Constantin pour le prier de reprendre le gouvernement de son peuple. « Ah! répondit le patriarche avec des larmes et des sanglots, plût à Dieu que je n'eusse jamais été évêque! J'ai, par ma faiblesse, favorisé l'hérésie et j'ai été cause, par mon manque de fermeté, de l'égarement d'une partie de mon troupeau. Ce n'est pas trop d'employer à la pénitence ce qui me reste de vie pour réparer ce scandale. Vous, à qui Dieu a donné la souveraine puissance, cherchez un remède aux maux de l'Église, et travaillez à lui rendre sa première beauté. Ne souffrez plus que l'hérésie désole le champ du Seigneur, personne n'est plus propre à le cultiver avec succès que Taraise à qui vous avez déjà donné toute votre confiance; ce sera un pasteur éclairé, vigilant, infatigable et vraiment digne de conduire le troupeau de Jésus-Christ. »

L'impératrice suivit ce conseil; mais il ne fut pas aisé de faire consentir Taraise à accepter la charge que Paul avait laissée vacante. Enfin, pressé de toutes parts, il finit par consentir, mais à la seule condition qu'on assemblerait un concile pour condamner l'hérésie des Iconoclastes et rétablir l'Église

de Constantinople dans la communion de l'Église romaine, mère des Églises. Cette condition ayant été acceptée de suite et sans difficulté par le peuple, Taraise donna son adhésion et fut sacré le jour de Noël 784.

A peine installé, son premier soin fut de rendre compte de sa foi au Souverain Pontife, qui approuva sa doctrine sur les images. Il commença à mener une vie vraiment épiscopale. Nulle vertu qu'il ne pratiquât à un degré éminent. Son humilité et sa charité néanmoins brillèrent d'un éclat tout particulier. Il servait les pauvres de ses propres mains et avait coutume de dire qu'il voulait imiter Jésus-Christ venu sur la terre pour servir et non pas pour être servi. Après beaucoup de soins et de peines il était parvenu à réunir, à Constantinople, un concile dont on fit l'ouverture le premier août 786. Mais on ne put rien statuer à cause des violences atroces que les Iconoclastes exercèrent. Il fallut donc se retirer et attendre un temps plus favorable. L'année suivante les évêques s'assemblèrent à Nicée, en Bithynie. Le concile, composé de trois cent cinquante prélats, indépendamment d'un grand nombre d'abbés, de prêtres et de confesseurs, rétablit le culte des saintes images qui avait été aboli au mépris des traditions apostoliques. — Quelque temps après, l'empereur voulut répudier l'impératrice Marie, pour épouser Théodote, sa dame d'honneur. Taraise refusa énergiquement d'y consentir, et déclara formellement au prince qu'il lui interdirait l'entrée de l'église s'il n'abandonnait le dessein de répudier l'impératrice. Constantin, emporté par sa passion

n'eut aucun égard à de si justes menaces, il chassa l'impératrice et épousa Théodote. Quant à Taraise, il fut cruellement tyrannisé et après avoir, pendant vingt-deux ans, donné l'exemple de toutes les vertus, il mourut le 25 février 806.

Réflexions pratiques.

Une bonne éducation, est le bien le plus précieux que les parents puissent léguer à leurs enfants. Les leçons reçues dans l'enfance se gravent profondément et deviennent pour ainsi dire ineffaçables. Quand le Saint-Esprit ne vous aurait pas dit que le jeune homme sera dans sa vieillesse ce qu'il a été dans l'enfance, l'expérience ne nous prouve-t-elle pas cette vérité. Pourquoi saint Louis, roi de France, ne fût-il jamais souillé du péché mortel? parce que sa vertueuse mère lui avait enseigné que le péché est le plus grand et l'unique mal. Pourquoi saint Taraise, dont les vertus excitaient l'admiration du public, lorsqu'il était encore jeune enfant, allèrent-elles toujours en brillant d'un nouvel éclat au milieu des splendeurs d'une cour voluptueuse! Parce que celle qui lui avait donné le jour n'avait cessé de lui répéter de fuir les *mauvaises compagnies*. — Quelle éducation avons-nous reçue? — Quel usage en avons-nous fait? Si elle est défectueuse, tâchons d'y suppléer par une docilité à écouter la parole de Dieu et les conseils d'un ami fidèle. Donnons constamment le bon exemple à nos semblables et surtout à nos subordonnés. — C'est ce que je veux faire, ô mon Dieu! avec le secours de votre divine grâce.

Plan de méditation.

I. Saint Taraise fut animé d'un esprit de force et de fermeté.

II. Tout chrétien doit être animé du même esprit.

SAINT PORPHYRE, Évêque de Gaza

26 *février.*

Saint Porphyre, évêque de Gaza, naquit à Thessalonique en Macédoine. Son père, noble et riche, le fit élever avec soin dans l'étude des belles-lettres et dans la piété. A sa mort, il lui légua une grande fortune. Dégoûté du monde, Porphyre résolut de se consacrer uniquement à Dieu dans la solitude. Il n'avait que vingt-cinq ans quand il quitta son pays et ses amis pour aller s'ensevelir dans le désert de Scété, en Égypte. Après y avoir passé cinq ans dans tous les exercices de la vie monastique, il alla visiter les Lieux saints, à Jérusalem, et s'enferma ensuite dans une caverne près du Jourdain. Sa santé en fut tellement altérée qu'il se vit forcé de se faire conduire à Jérusalem. Là, faible et chancelant, appuyé sur un bâton, il visitait chaque jour les lieux que le divin Sauveur avait arrosés de son sang.

Un jeune homme nommé Marc, qui fut depuis son disciple, et qui a écrit sa vie, le rencontra un jour, et s'apercevant qu'il avait une peine extrême à marcher, s'offrit pour lui aider à se mouvoir. Mais le Saint lui dit : « Il n'est pas juste, que moi, qui vais demander

le pardon de mes péchés, je m'appuie sur le bras d'un autre : laissez-moi, mon frère, Dieu voit ma peine et elle pourra l'engager à me pardonner par son ineffable miséricorde. » Une chose le chagrinait, c'était de ne pas encore avoir donné aux pauvres les biens considérables que son père lui avait laissés. Il pria Marc d'aller à Thessalonique pour vendre tout ce qu'il possédait et de lui en apporter le prix. Marc s'acquitta fidèlement de cette commission et à son retour il fut extrêmement surpris de trouver Porphyre entièrement guéri. Le Saint lui raconta ainsi la manière dont il avait recouvré la santé. « Il y a environ quarante jours, j'étais en prières au Calvaire, lorsque dans une vision j'aperçus le Sauveur attaché à la croix à côté du bon Larron. Je me mis aussitôt à dire comme le voleur converti : *Souvenez-vous de moi, Seigneur, quand vous serez dans votre royaume.* Dès que j'eus prononcé ces paroles, le Sauveur ordonna au Larron de descendre de sa croix et de me guérir, cet ordre est exécuté. Il vient à moi et me tend la main. A l'instant je reviens de mon extase et je me trouve radicalement guéri. »

Porphyre, ainsi guéri, distribua aux pauvres de la Palestine et de l'Égypte, les sommes considérables que Marc lui avait apportées. Il oublia ses propres besoins et n'eut que son travail pour vivre ; il apprit à faire des tentes.

L'évêque de Jérusalem qui connaissait son mérite et surtout ses vertus, résolut de se l'attacher. Il le fit prêtre malgré les résistances de son humilité et lui confia la garde de la vraie Croix. Mais cette nouvelle dignité ne changea rien à sa manière de vivre. Toute

sa nourriture consistait en un peu de pain bis, qu'il mangeait avec des herbes cuites.

Trois mois après que Porphyre eût été ordonné prêtre, l'évêque de Gaza mourut et Porphyre fut élu pour lui succéder. Étant évêque, il s'appliqua principalement à détruire l'idolâtrie qui subsistait encore. Il convertit un grand nombre de païens par ses prédications et par ses miracles.

Cette même année, le pays fut affligé d'une grande sécheresse et déjà la famine se faisait sentir. Porphyre ordonne un jour de jeûne et commande de faire une procession à l'église de Saint-Timothée. Pendant la cérémonie religieuse, le ciel se couvre de nuages et une pluie abondante amène la fécondité sur la campagne. Les païens témoins de ce miracle, se mettent à crier : *Le Christ a vaincu, lui seul est Dieu.* Il y en eut cent soixante-seize qui se convertirent et, quelques jours après, cinq autres suivirent le même exemple. Sur ces entrefaites, une femme païenne souffrait horriblement depuis sept jours dans un accouchement très laborieux ; on la recommande aux prières du Saint. Porphyre prie et l'infortunée est délivrée. Éclairée par la grâce, elle se convertit avec toute sa famille composée de soixante-quatre personnes.

Ainsi s'augmentait tous les jours le troupeau de Jésus-Christ. Mais les païens qui restaient dans l'idolâtrie devinrent plus furieux. Il n'est point d'avanies, d'insultes et de violences qu'ils ne fissent aux chrétiens. Ils avaient même résolu de tuer le saint évêque, mais Dieu veilla sur lui et le conserva à son troupeau.

A sa mort, qui arriva le 26 février de l'an 420, il eut la consolation de laisser la ville de Gaza presque toute chrétienne.

Réflexions pratiques.

Nous ne sommes ici-bas que des pèlerins et des étrangers; nous ne faisons que passer sur la terre; nous allons au ciel, notre véritable patrie. Cette pensée a été traduite d'une manière sensible et pratique par les pèlerinages et en particulier par ceux que fit fréquemment saint Porphyre avant son élévation à l'épiscopat. Ce pieux serviteur de Dieu, dans le but de glorifier Dieu, d'honorer les saints, de se sanctifier lui-même et d'édifier les autres, visita de nombreux sanctuaires. Pour sanctifier ses nombreux pèlerinages, il communiait chaque jour, même avant d'être prêtre; il donnait aux pauvres son riche patrimoine. Aussi Dieu lui accorda-t-il de nombreuses grâces, et en particulier la guérison soudaine et complète d'une longue et incurable maladie. Il dut ces faveurs aux ferventes prières et aux saintes fatigues qui accompagnaient ses voyages. De nos jours beaucoup de chrétiens visitent certains lieux, quelques sanctuaires, diverses églises; mais les uns y vont par curiosité, d'autres pour des motifs d'intérêt, plusieurs pour y faire des rencontres dangereuses. Au lieu d'y glorifier Dieu on l'y offense; au lieu d'honorer les saints on outrage leur mémoire; au lieu de se sanctifier on s'y perd. Avons-nous entrepris quelque pèlerinage? comment l'avons-nous accompli?

Plan de méditation.

Devoirs des pèlerins : 1° se proposer un but pieux; 2° se conduire saintement pendant le voyage ; 3° accomplir fidèlement ses dévotions dans le sanctuaire vénéré ; 4° édifier partout son prochain ; 5° prendre de saintes résolutions et les accomplir.

MARGUERITE DE CORTONNE

27 *février.*

Marguerite de Cortonne, ainsi appelée parce que ce fut dans cette ville qu'elle vécut dans la pénitence et qu'elle mourut en odeur de sainteté, naquit à Alviano, en Toscane, l'an 1249. Ayant perdu sa valeureuse mère, à l'âge de sept ans, elle manqua de cette éducation de l'enfance qui influe puissamment sur tout le cours de la vie. Elle fut abandonnée à son ardent naturel et enclin au vice. Ne suivant que son penchant pour le plaisir et le libertinage, elle se livra à tous les désordres dont est capable une jeune fille douée d'une beauté peu commune et d'un esprit entraînant, lorsqu'elle n'est retenue ni par la crainte de Dieu, ni par l'autorité des parents. ni par les vues de l'honneur et du devoir. Marguerite avait dix-huit ans lorsque son père s'était remarié avec une femme qui la traitait durement. Cette jeune fille, ayant tout ce qu'il faut pour plaire, fut recherchée par les libertins et devint une courtisane célèbre. S'étant liée d'affection à un jeune seigneur de Monte-

Pulciano, un soir elle abandonnait, tremblante, la maison paternelle et suivait le séducteur qui l'enlevait. Ses parents, pauvres cultivateurs d'Alviano, quoique humiliés, n'osèrent se plaindre de l'injure qui leur était faite, et pendant neuf ans, Marguerite put mener la vie fastueuse des riches familles de ce temps. On la voyait passer tous les jours, montée sur un magnifique cheval, les cheveux tressés d'or et de perles, allant se promener dans les rues de Monte-Pulciano et dans les campagnes voisines. Mais au milieu de ces joies coupables, le souvenir du Dieu de sa première communion la poursuivait comme un remords et, avec lui, le repentir commença d'entrer dans son cœur. La jeune fille, si vaine de ses charmes, si orgueilleuse de son opulence, devint la mère des pauvres et des affligés. Elle cherchait les lieux solitaires, et l'amour de Dieu, revenant dans son âme, elle disait : « Oh ! que l'on prierait bien ici ! Que l'on y chanterait dévotement les louanges de Dieu ! Avec quelle joie et quelle paix on y ferait une salutaire pénitence ! » D'autres fois, elle se retirait dans quelque lieu écarté de la maison et là, agenouillée sur la pierre, Dieu lui rappelait l'innocence de ses premières années et les vertus de sa pieuse mère. A ce souvenir, son cœur se brisait, et, pensant à sa misère présente, elle pleurait amèrement. Dans ces moments heureux, où la grâce l'éclairait, elle eût fui son séducteur et son complice, mais cet homme, d'une habileté perfide, savait la retenir dans ses liens criminels. Marguerite remettait à un autre temps et continuait ses honteux égarements. — Il y avait

neuf ans que Marguerite habitait Monte-Pulciano lorsque le jeune homme qui l'avait pervertie, la quitta pour aller à la campagne visiter quelques terres et se distraire à la chasse. Le soir et les jours suivants se passèrent sans que le jeune homme revînt. Accablée de tristesse et le cœur rempli de funestes pressentiments, Marguerite dépêche un de ses serviteurs à la recherche de son maître. Elle-même s'avance dans la campagne et cherche du regard celui qu'elle avait trop aimé. Tout à coup elle voit venir de loin une petite chienne qui accompagnait habituellement le gentilhomme. Heureuse à cette vue et croyant que son maître la suivait de près, elle hâte le pas. Mais l'animal fidèle, au lieu de l'accueillir par ses caresses accoutumées, se couche à ses pieds en poussant des hurlements plaintifs. Puis, tirant sa maîtresse par le pan de sa robe, semble l'inviter à continuer sa marche. Marguerite ne voyant point revenir son complice, et étonnée des mouvements de sa chienne, se dirige vers le lieu que semblait lui indiquer ce pauvre animal. Elle marchait ainsi silencieuse et troublée, quand la petite gardienne, s'écartant un peu, lui fait apercevoir, sous un grand chêne, un cadavre à demi recouvert de terre et de branches d'arbres. Elle approche, Dieu! quel déchirant spectacle! Elle reconnaît celui qui l'a séduite; elle jette un cri d'amour, de désespoir et d'horreur, puis tombe évanouie... Revenue à elle elle-même, elle contemple ce corps sanglant et infect dévoré par les vers et les fourmis : « Voilà donc, s'écria-t-elle, où aboutissent tous les plaisirs!... Voilà donc où finit l'a-

mour de toute créature ! Voilà où j'arriverai bientôt moi-même. Mais après cela, ô mon Dieu !!!... Où est maintenant mon malheureux complice? Son corps que j'ai adoré est là, devenu un objet d'horreur, mais son âme, où est-elle?... Que deviendra la mienne, si je continue mes désordres?... Pénétrée de ces sentiments nouveaux inspirés par la grâce, elle court à la maison paternelle. Là, fondant en larmes, elle se jette aux pieds de son père, lui demande pardon du mépris qu'elle avait fait de son autorité, du déshonneur dont elle a couvert sa famille, et le prie de la recevoir, non pas comme son enfant, mais comme une pauvre servante. Inutiles supplications. On ne l'écouta pas. Repoussée de la maison paternelle par les duretés d'une marâtre impitoyable, que deviendra cette malheureuse fille abandonnée par ses parents? Elle avait alors vingt-cinq ans. La pauvre délaissée s'était réfugiée sous un figuier dans le jardin de son père, résolue d'y mourir de faim et de misère, plutôt que de retomber dans ses égarements. Elle pleurait et gémissait : « Hé quoi! Sauveur des âmes, disait-elle, vous qui en convertissez tant chaque jour, ne serez vous insensible qu'à la perte de la mienne? O vous! qui m'avez rachetée au prix de votre sang, ne m'abandonnez pas dans l'accablement où je suis, faites-moi miséricorde. »

Le démon ne manqua pas de profiter de son abandon pour la tenter de nouveau. « Marguerite, lui disait-il, tu es jeune, tu es forte, tu es belle, retourne à tes plaisirs. Il te reste encore si longtemps à en jouir. Après cela, si tu veux, viendra le repentir et la pénitence. » Elle était sur le point de succomber

à la tentation lorsque la grâce la fit triompher de la passion. « Marguerite, lui dit une voix intérieure, va à Cortonne, là, il te sera dit ce que tu dois faire. » Elle y alla et confessa ses péchés à un religieux de Saint-François qui a lui-même écrit la vie de cette illustre pénitente. Cette confession fut faite à plusieurs reprises durant huit jours et fut toujours accompagnée d'une grande abondance de larmes.

Le saint religieux, édifié de ses sentiments, se chargea de demander pour elle l'habit du Tiers-Ordre qu'on appelle l'habit de la pénitence. Cependant, les pères du couvent ne consentirent à ses désirs qu'après avoir éprouvé sa vocation durant trois ans et s'être assurés de sa conversion par la fermeté de sa persévérance. — Marguerite, repoussée du couvent, se retira dans la solitude d'une forêt voisine et établit sa demeure dans le creux d'un vieux chêne. Là, elle ne cessa de pleurer, de prier et de jeûner. Elle mit plus d'ardeur pour effacer cette beauté funeste dont elle avait été si fière qu'elle n'en avait mise pour la faire paraître. Armée d'un caillou, elle se meurtrissait le visage, le frottait avec du sable pulvérisé pour le rendre difforme.

Après trois ans d'épreuves, on lui donna l'habit des pénitentes du Tiers-Ordre de saint François, et notre Sainte s'éleva, par degrés, à la perfection. Elle punissait, par de dures macérations, ce même corps qui avait autrefois servi à l'iniquité. Un peu de pain, de l'eau et quelques herbes crues, voilà toute sa nourriture. Elle couchait sur la dure ; une pierre et un morceau de bois servait d'oreiller. Ses confesseurs furent obligés de modérer cette ferveur d'humiliation et de

pénitence. Après avoir lutté avec un courage héroïque contre toutes sortes de tentations, elle fut favorisée des communications les plus intimes avec Dieu, elle mourut le 22 février 1297, après avoir été pendant vingt-trois ans un modèle achevé de pénitence. Un grand nombre de miracles s'opérèrent sur son tombeau. Par son intercession, un grand nombre d'aveugles recouvrèrent la vue, entre autres un enfant qui était né sans yeux ; des sourds-muets eurent la langue déliée; des possédés furent délivrés de l'Esprit mauvais ; des matelots virent les flots se calmer subitement; et plus de dix morts furent ressuscités.

Réflexions pratiques.

Le spectacle de la mort, la vue d'un cadavre dévoré par les vers et devenu un objet d'horreur, la pensée de l'éternité ; tels sont les moyens dont Dieu s'est servi pour éclairer l'âme coupable de Marguerite de Cortonne, pour la terrifier et la convertir. La pensée de la mort, la méditation d'une éternité malheureuse, tels sont les moyens employés par la miséricorde divine pour arracher les âmes à l'enfer et pour peupler le Ciel. Le Saint-Esprit ne l'a-t-il pas proclamé ? *Pensez à vos fins dernières et vous ne pécherez point.* Ces pensées ont-elles occupé mon esprit?... N'est-ce pas pour les avoir repoussées que j'ai été et que je suis victime de la tiédeur et de la vanité et l'esclave de mes passions ?

O mon Dieu ! éclairez un malheureux que la mort dépouillera bientôt. Et, puisque je ne puis l'éviter, faites que je commence dès ce moment à m'y pré-

parer en vivant tous les jours comme si chacun d'eux devait être le dernier de ma vie.

Plan de méditation.

I. Je dois mourir; c'est certain. Le décret a été porté par la suprême Vérité.

II. Quand mourrai-je? En quel lieu? De quel genre de mort? Je l'ignore. Dans quel état? Probablement dans celui où je vis. Quelle est mon existence?

SAINT ROMAIN, ABBÉ

28 *février.*

Saint Romain vint au monde dans la Franche-Comté vers l'an 390. Ses parents l'élevèrent dans la crainte de Dieu et il passa sa jeunesse dans une grande innocence. Instruit et touché par la lecture de la vie des Pères du désert, il comprit les dangers que court la vertu dans le monde; et pour la mettre à l'abri des séductions, il résolut d'aller vivre dans la solitude. Mais comme il était peu instruit de la vie monastique, encore inconnue dans ces pays-là, il se retira, à l'âge de trente-cinq ans dans le monastère d'Ainai, à Lyon, pour y apprendre la science du salut et les voies de la perfection évangélique. Les grands exemples de vertu qu'il reçut dans cette sainte communauté lui inspirèrent un nouveau désir d'imiter la conduite des Pères du désert. C'est pour cela qu'il se retira, quelque temps après, sur le mont

Jura, qui sépare la Suisse de la Franche-Comté. Il s'arrêta dans un vallon nommé *Condat* où se trouvait un petit terrain qui pouvait être cultivé, avec une source et des arbres qui lui fournissaient des fruits sauvages. Dans cette solitude, il employait, au travail des mains, tous les instants qu'il ne donnait point à la prière et à la lecture.

Romain avait laissé à la maison paternelle un frère puîné nommé Lupicin. Celui-ci, par complaisance pour la volonté d'un père qui le sollicitait, s'était marié, mais son père étant mort, ainsi que son épouse, il était devenu libre des liens qui l'attachaient au siècle. Pendant une nuit, il eut une vision mystérieuse : il vit son frère Romain qui l'invitait à venir le trouver pour goûter ensemble les chastes douceurs de la solitude. Lupicin, frappé de cet avertissement céleste, n'hésita plus ; il quitta sa mère et sa sœur et vint se mettre sous la direction de son frère. — Les deux frères réunis, vécurent dans une parfaite union et firent de si grands progrès dans la vertu, que le démon, prévoyant tout le bien qu'ils pourraient faire un jour, en fut effrayé et résolut de les forcer à quitter le désert. Il les tenta et les tourmenta si cruellement que les deux frères encore novices dans ce genre de combats, se découragèrent et quittèrent leur désert pour retourner dans le monde. Chemin faisant, ils rencontrent une pauvre femme qui, en voyant leur mine si modeste, leurs figures amaigries, et leurs corps exténués par la pénitence, leur demanda qui ils étaient, d'où ils venaient et où ils allaient. Ils lui racontèrent naïvement leur histoire et pourquoi, cédant aux violences de l'en-

nemi, ils quittaient le désert. « Vous vous faites grand tort, leur dit-elle, il faut résister à la tentation. On doit combattre l'ennemi et ne pas lui céder même un pouce de terrain. » Ces paroles d'une pauvre femme firent une vive impression sur les deux frères; honteux d'eux-mêmes, ils reprennent le chemin de la solitude, bien résolus, cette fois, de ne rien céder à l'esprit tentateur. Ils demeurèrent le reste de leur vie dans le désert, où l'odeur de leurs vertus et l'éclat des miracles qu'ils opéraient leur attirèrent bientôt un grand nombre de disciples. Ce fut ce qui les détermina à bâtir le monastère de Condat et ensuite celui de Leucone qui en était éloigné environ d'une lieue. Saint Romain fut abbé du premier et saint Lupicin fut chargé de gouverner l'autre.

Les deux Saints étaient d'une humeur et d'un caractère fort différents, mais ils agissaient par un même esprit. Romain était doux et compatissant, et Lupicin était naturellement sévère et inflexible. Celui-ci ayant chassé douze religieux peu mortifiés et murmurateurs du régime qu'ils trouvaient trop sévère, Romain se mit en prières et obtint leur conversion et leur retour.

Saint Romain, allant visiter le tombeau de saint Maurice à Agaune, fut surpris par la nuit et entra dans une grotte, asile de deux pauvres lépreux, qui étaient sortis pour aller chercher du bois. A leur retour, les lépreux furent extrêmement surpris de trouver le religieux dans leur grotte, mais ils le furent bien davantage quand ils se sentirent, eux les délaissés du monde, pressés dans les bras du Saint qui les

embrassait avec une extrême tendresse. Le lendemain leur bonheur fut à son comble quand en s'éveillant, ils se trouvèrent parfaitement guéris. — Saint Romain qui est nommé le 28 février dans le martyrologe romain, mourut âgé de soixante ans ; et saint Lupicin lui survécut environ vingt ans.

Réflexions pratiques.

Les saints ont quitté le monde pour s'attacher uniquement à Dieu et pour mener une vie mortifiée et pénitente. Ils se sont dit : A quoi bon s'attacher à la créature et se laisser entraîner dans la vanité et le mensonge ? Ne faudra-t-il pas, bon gré, mal gré, tout abandonner à la mort ? Dans ce moment redoutable voudrais-je l'avoir écouté et suivi ? Ne serai-je pas heureux d'avoir vécu dans l'innocence et le repentir et d'avoir payé toutes mes dettes à la justice divine. Voilà le langage que je devrais tenir aussi. Mais, hélas ! illusionné par les maximes du monde, que de fois j'ai cru qu'il faut laisser la mortification et le renoncement pour ceux qui ont quitté le siècle !

Mais comment faire pénitence ? Vous avez quitté Dieu pour aimer les créatures ; privez-vous du plaisir qu'il y a dans les créatures pour n'aimer que Dieu. Châtiez, par des pénitences réglées suivant les lois de l'Église et votre position, ce corps qui a offensé Dieu par mille sensualités.

Plan de méditation.

I. Mépris du monde.
II. Amour de la solitude.

SAINT SERÈNE, JARDINIER ET MARTYR

29 *février.*

Saint Serène, Grec de naissance, quitta sa patrie, ses biens, ses amis et sa famille pour servir Dieu dans la solitude, c'est-à-dire pour vivre dans le célibat et dans les exercices de la prière et de la pénitence. Il vint à Sirmium en Pannonie, où il acheta un jardin, qu'il cultivait lui-même, et dont les fruits et les légumes suffisaient à sa subsistance. La persécution contre les chrétiens s'étant allumée, il se cacha : mais Dioclétien ayant abdiqué la pourpre et l'empire, Serène retourna à sa chère solitude.

Un jour qu'il était occupé à son travail, une femme de condition entra comme pour se promener, à une heure indue. Comme elle s'approchait : « Que demandez-vous, madame ? lui dit-il. — Votre jardin me paraît charmant, répondit-elle, et je vous demande la permission de m'y promener. — Une femme de votre condition, répliqua Serène, ne sort point à cette heure. Je suppose qu'un autre motif que celui de la promenade vous amène ici ; je ne suis point tel que vous le voudriez ; ainsi, sortez au plus tôt, et soyez désormais plus attentive à garder la modestie que demande votre sexe. »

Cette femme, piquée de la remontrance, se retira couverte de confusion, mais bien résolue de se venger. Elle écrivit sur-le-champ à son mari, qui était dans les gardes de Maximien[1], pour se plaindre d'une prétendue violence que Serène aurait voulu lui faire. Le mari courroucé va trouver l'empereur

et lui demande justice pour son honneur outragé. « Seigneur, dit-il, pendant que nos jours s'usent et notre vie se consume à votre service, nos femmes sont exposées à l'insolence d'un séducteur. » L'empereur ordonne d'instruire la cause et de punir sévèrement le coupable.

L'officier court à Sirmium pour transmettre au gouverneur de la province les ordres du prince. « J'ai été outragé, dit-il, dans la personne de ma femme et je viens vous prier en mon nom et au nom de l'empereur de me venger. — Et quel est l'insolent, dit le gouverneur, qui a osé outrager un officier qui approche de si près la personne de l'empereur? — C'est un homme du peuple, un misérable jardinier nommé Serène. » Le gouverneur l'envoya chercher, et dès qu'il fut en sa présence : « Votre nom? lui dit-il. — Je m'appelle Serène. — Votre profession? — Je suis jardinier. Comment, vous avez eu l'audace d'insulter la femme d'un officier de la plus haute distinction? — Moi! je n'ai jamais fait d'insulte à aucune femme. » Le gouverneur avec colère : « Qu'on le mette à la question pour lui faire avouer quelle était cette dame qu'il insulta lorsqu'elle vint dans son jardin pour se promener. » Serène se rappelant alors ce qui s'était passé : « Je me souviens, dit-il, qu'une dame vint en effet, il y a quelque temps dans mon jardin, à une heure indue, dans le dessein, disait-elle, de s'y promener. Il est vrai que je pris la liberté de lui dire qu'il n'était pas décent à une personne de son sexe et de sa qualité, de sortir de chez elle à une pareille heure. »

Cette réponse, faite avec un air plein de candeur

et de sincérité, fut un trait de lumière pour le mari et révéla toute l'innocence de l'accusé. Le gouverneur en voyant devant lui un homme si vertueux, se disait à lui-même : « Cet homme ne peut être qu'un chrétien. » Pour éclaircir ce point il continua de l'interroger. « Qui êtes-vous donc, et quelle est votre religion ? » Serène répondit sans hésiter : « Je suis chrétien et je suis prêt à mourir plutôt qu'à trahir ma foi. » Sur ce, le gouverneur le condamna à avoir la tête tranchée. Cette cruelle sentence fut exécutée le 23 février 307.

Réflexions pratiques.

Saint Serène, en considérant les plantes qui croissaient et se développaient jusqu'à ce qu'elles eussent acquis un parfait degré de maturité, se disait à lui-même : « Voilà ce que je dois être pour répondre à ma destination. Il faut que je travaille sans cesse à croître de vertu en vertu et que je me fasse de toutes mes actions, de toutes mes pensées et de mes désirs, comme autant de degrés pour arriver à cette perfection que Dieu exige de moi. » Voilà ce que doit dire tout chrétien désireux d'aller au ciel. Sont-ce mes sentiments? Puis-je me rendre le témoignage que chaque jour j'arrache du jardin de mon âme, les vices et les défauts pour y semer à la place, les vertus chrétiennes. C'est pourtant mon devoir. Je veux dès aujourd'hui le remplir, ô mon Dieu ! Aidez-moi de votre sainte grâce.

Plan de méditation.

I. Saint Serène s'est sanctifié.

II. Comment il s'est sanctfié ?

MOIS DE MARS

SAINT AUBIN

1er mars.

Saint Aubin, une des gloires de la France, naquit en Bretagne en 469, dans le diocèse de Vannes, de parents riches et distingués par leur noblesse, et originaires d'Angleterre. Il montra de bonne heure une grande inclination pour la vertu et beaucoup de ferveur pour les exercices de la religion. On le voyait, dans un âge où l'on n'a communément de goût que pour les plaisirs, travailler sans relâche à détacher son cœur des choses créées, afin d'en consacrer à Dieu toutes les affections. Ce fut pour rendre ce détachement plus entier qu'Aubin quitta sa famille, renonça à sa liberté pour se consacrer au service de Dieu dans le monastère de Tintillan, en Bretagne. Il y vécut en homme qui aspirait uniquement à la perfection, et se distingua surtout par une obéissance sans bornes. Quelque grande que fût la piété et la régularité des religieux de ce monastère, le jeune

Aubin les eut bientôt surpassés tous. Il portait au plus haut degré l'amour de la prière, des veilles et de la mortification des sens. Chacun, dans la communauté, le regardait avec respect; aussi, quoiqu'il n'eût que trente-cinq ans, les religieux l'élurent-ils pour les gouverner après la mort de leur abbé, en 504. Pendant l'espace de plus de vingt-cinq ans qu'il administra la maison, non seulement avec le talent d'un homme supérieur, mais encore avec la vertu d'un grand Saint, il y rétablit la discipline, et y fit refleurir la piété, l'obéissance et l'union fraternelle.

La sagesse et la vertu du saint abbé projetaient un si grand éclat, que les habitants d'Angers, ayant perdu leur évêque, élurent Aubin unanimement pour lui succéder. Il fut obligé, après une longue résistance, d'obéir à la voix de Dieu qui se manifestait par les suffrages réunis du clergé et du peuple. On le vit le même sur le trône épiscopal que dans l'obscurité du cloître; également doux, ferme, mortifié, vigilant, exact à remplir les devoirs de la vie privée et les fonctions publiques de sa charge. Les pauvres et les orphelins trouvaient en lui un père, les affligés un consolateur plein de tendresse, et les malades un médecin charitable, qui, aux secours humains, savait joindre les remèdes spirituels capables de guérir les âmes.

Un historien de sa vie raconte un grand nombre de miracles qu'il opéra pendant sa vie, il parle de cinq aveugles auxquels il rendit la vue, d'un paralytique qu'il guérit et d'un enfant qu'il ressuscita.

Du vivant de saint Aubin il y avait en France beaucoup de désordres, un de ceux qui affligeaient

le plus le pieux pasteur, c'étaient les mariages incestueux, que l'on contractait du premier au deuxième degré de parenté ou d'affinité, et qui étaient pour ainsi dire autorisés par une coutume immémoriale. Aubin, en attaquant ce vieil abus, savait bien à quoi il s'exposait. Comme un autre Jean-Baptiste, quand il disait le *non licet*, *cela n'est pas permis*, il s'attendait bien à rencontrer plus d'un Hérode ; car le mal était surtout en haut. Mais il ne demandait pas mieux que de souffrir le martyre. La loi de Dieu fut son unique règle, et il ne fit acception de personne. Par ses soins et son zèle le Concile d'Orléans proscrivit ces mariages. Il vécut encore plus de onze ans, après la clôture de ce célèbre Concile, qui fut en partie son ouvrage. Pendant ce temps il travailla particulièrement au rétablissement de la discipline ecclésiastique, qui avait souffert de rudes atteintes, et sa fermeté, tempérée par une extrême douceur, le fit réussir dans tout ce qu'il entreprit pour le bien de son peuple. Enfin, après plus de vingt ans d'épiscopat, il mourut à l'âge de quatre-vingts ans, le 1er mars de l'an 550. La vertu des miracles dont Dieu l'avait honoré durant sa vie, le suivit au tombeau.

Réflexions pratiques.

Saint Aubin a donné à Dieu son enfance, sa jeunesse, son âge mûr, sa vieillesse et n'a pas cru trop faire pour un Dieu si magnifique dans ses bienfaits. Avons-nous jusqu'ici imité la conduite de ce grand Saint ? Hélas ! nous refusons notre cœur à Dieu tant

que le monde a de quoi nous amuser et nous satisfaire. Dans notre aveugle ingratitude, nous osons dire : Quel dommage de perdre ses plus belles années près de l'autel, ou sous le voile religieux, ou dans l'obscurité d'une vie retirée du bruit des passions humaines ! Nous plaignons ceux qui le font, et, pour notre part, nous ne nous donnons à Dieu que quand le monde ne veut plus de nous ou que le dégoût nous éloigne de lui. Ainsi nous n'apportons plus à Dieu que les restes d'un cœur flétri par le monde, ravagé, déshonoré peut-être. Ah ! que nous sommes coupables ! Ce n'est pas ainsi qu'il faut servir le meilleur des maîtres. Mon Dieu ! je me donne entièrement à vous dès aujourd'hui et je veux vous être dévoué jusqu'à mon dernier soupir.

Plan de méditation.

Saint Aubin est un modèle : 1° de détachement; 2° de zèle ; 3° de charité.

SAINTE EUDOCIE, Pénitente et Martyre

2 *mars.*

Au commencement du deuxième siècle, et sous l'empire de Trajan, vivait à Héliopolis une célèbre courtisane, nommée Eudocie. Elle avait quitté son pays pour vivre avec plus de liberté dans le désordre. Elle passait pour la plus belle personne de son

temps. La magnificence avec laquelle elle se parait relevait encore l'éclat de sa beauté. A ces charmes extérieurs elle joignait toutes les grâces d'un esprit vif, brillant et enjoué. Ses regards étaient comme des traits enflammés qui allumaient la passion dans les cœurs. Aussi un grand nombre tombaient dans ses pièges. Jamais courtisane ne fit tant de bruit, et nulle ne fit jamais tant de mal. Elle ne paraissait en public qu'avec un étalage de parures et de bijoux qui éblouissaient. Les plus grands seigneurs, attirés par ses charmes, lui faisaient la cour, et elle avait ainsi amassé des richesses immenses.

Eudocie vivait dans ces scandaleux dérèglements, lorsque le Seigneur, qui se plaît à renouveler de temps en temps les prodiges de sa miséricorde, vint chercher cette pauvre brebis égarée, et tirer des eaux fangeuses du vice cette nouvelle Samaritaine, pour l'abreuver aux eaux vives de la grâce. — Un saint moine, nommé Germain, revenant à sa solitude, passa par Héliopolis, et logea chez un chrétien de ses amis, dont la maison touchait à celle d'Eudocie. Le religieux, après quelques heures de sommeil, se leva vers minuit et chanta des psaumes, selon sa coutume, ensuite prenant un livre de piété qu'il portait toujours avec lui, il lut à très haute voix, d'abord pour fixer mieux son attention, et ensuite pour vaincre plus facilement le sommeil. L'appartement d'Eudocie n'était séparé que par un mur assez mince de la chambre où était le religieux. Celle-ci, éveillée par le chant des psaumes, avait écouté avidement la lecture qui roulait sur les tourments des damnés. C'étaient des choses étranges pour elle !... Pleine

d'un trouble dont elle ne se rendait pas compte, elle fait venir le religieux dès que le jour paraît, et aussitôt qu'elle l'aperçoit : « Pardonnez-moi, mon père, dit-elle, la liberté que j'ai prise, mais dites-moi, je vous prie, qui êtes-vous, quel est votre état et le sujet de votre voyage? Veuillez aussi m'expliquer cette lecture que vous fîtes pendant la nuit. » Le saint homme, après lui avoir dit qui il est et où il va, lui explique, mais avec ce ton pénétré que donne la foi vive, les châtiments des damnés. La peinture était saisssante. Eudocie tremblait et pleurait. « Je suis donc damnée, s'écria-t-elle, et il faut donc m'attendre à ces affreux supplices ! » Le serviteur de Dieu profitant de ces heureuses dispositions : « Permettez-moi, madame, dit le religieux, de vous demander à mon tour, qui vous êtes, quel est le pays qui vous a vue naître, et quelle est votre religion! — Je suis de Samarie, répliqua-t-elle, ma religion est celle des Samaritains ; ou plutôt je n'ai pas de religion. Je quittai mon pays de bonne heure, pour vivre dans le désordre où je suis encore. Mais n'est-il pas possible d'éviter les peines des damnés ? — C'est très possible, répondit Germain, pourvu que vous changiez de conduite ; car le Seigneur Jésus l'a promis, il ne repousse jamais un pécheur pénitent. Du reste, adressez-vous à un prêtre, il vous dira lui-même ce que vous avez à faire, et vous tracera votre règle de conduite. » Eudocie ordonne aussitôt à un de ses serviteurs d'aller chercher un prêtre, en le priant de venir promptement, sans lui indiquer, du reste, qui le demande, ni à quel dessein. Le prêtre arrive; quelle ne fut pas sa surprise en

voyant Eudocie. Elle le comprend, et fondant en larmes se jette à ses pieds, et le conjure par l'amour du Sauveur de tous les hommes de ne pas la rebuter. « Je suis, disait-elle, la plus grande pécheresse qui ait jamais existé, mais je sais que la miséricorde de votre Dieu est encore plus grande : Je veux être chrétienne, donnez-moi le baptême, prescrivez-moi ce que je dois faire et je vous obéirai fidèlement. » Le prêtre ravi d'une telle transformation, lui dit : « Quittez ces vêtements somptueux, revêtez-vous d'habits modestes, demeurez sept jours dans le silence, jeûnant et priant, nous vous donnerons ensuite de nouveaux ordres. » Elle fit exactement ce qui lui avait été dit. Sept jours après, le moine Germain, étant revenu la voir, eut peine à la reconnaître, tout son visage était livide, ses joues exténuées par le jeûne, ses yeux éteints dans les larmes. « Mon père, s'écria-t-elle, remerciez Dieu pour moi de toutes les grâces qu'il a daigné m'accorder, malgré mon indignité. J'ai passé les six premiers jours de ma retraite à pleurer mes péchés ; le septième jour j'ai eu une vision céleste. Je me trouvai tout à coup dans un lieu de délices où étaient réunis des jeunes gens vêtus de blanc qui me félicitaient d'être au milieu d'eux. Alors j'aperçois, non loin de moi, un monstre affreux qui se plaignait à Dieu, avec d'horribles hurlements de ce qu'il lui ravissait une proie lui appartenant depuis longtemps. Une voix venue du Ciel mit ce monstre en fuite et me plaça sous la protection de l'Archange Michel, puis me reconduisit où je suis. C'est maintenant à vous, mon Père, à me dire ce que je dois faire pour répondre à de si grands

bienfaits. » Le religieux lui conseilla, quand elle serait baptisée, de quitter le monde et de vivre dans la solitude. Eudocie, baptisée par l'évêque Théodore, distribua tous ses biens aux pauvres, donna la liberté à tous ses esclaves, en les engageant à suivre ses exemples, et puis, selon le conseil du saint religieux, elle se retira dans le désert. Dès lors sa vie fut un modèle de toutes les vertus : sévère pénitence, jeûnes rigoureux, prières continuelles, tout fut employé pour arriver à la perfection. Cependant l'enfer était furieux d'une conversion si éclatante, et d'une vertu si extraordinaire. Il mit tout en œuvre pour reprendre une âme qui lui échappait si glorieusement. Ceux qui avaient aimé Eudocie pécheresse, ne pouvaient la souffrir pénitente. Un d'entre eux, plus hardi que les autres, résolut de l'enlever : et voici comment il s'y prit. Déguisé sous un habit de moine, il va trouver le bienheureux Germain et le prie de l'admettre parmi ses disciples. « Vous êtes bien jeune, mon fils, lui répondit le religieux, vous êtes bien délicat et bien faible, vous ne pourrez soutenir nos austérités. » — Le jeune homme répondit : « Après l'exemple que vient de donner la courtisane Eudocie, maintenant pénitente, je crois que rien n'est impossible avec la grâce de Dieu ! Ah ! mon Père, si vous me permettiez un seul entretien avec la sainte pénitente, j'ai confiance que ses paroles m'inspireront tant de courage et de ferveur que je ne craindrai plus aucune austérité. » Le religieux le lui permit sans défiance. Mais Dieu avertit intérieurement Eudocie des pièges qu'on allait lui tendre. C'est en vain que le jeune libertin employa pour la

tenter toutes les flatteries, toutes les séductions que lui suggéra l'esprit de ténèbres. L'illustre pénitente, soutenue d'une force divine, d'une seule parole le renversa mort à ses pieds. Cependant, cédant aux prières qu'on lui faisait, elle lui rendit la vie et l'envoya faire pénitence. L'enfer vaincu dans ses ruses ne fut pas plus heureux par la violence. Eudocie en triompha également. Comme on parlait beaucoup et partout des nombreuses merveilles opérées par la Sainte, un gouverneur de Trajan lui fit trancher la tête le 1er mars de l'an 114 de Jésus-Christ.

Réflexions pratiques.

Dieu ménage toujours aux pécheurs certaines rencontres heureuses, certaines grâces puissantes qui sont des moyens de salut quand on veut en profiter. Malheur à qui en abuse ! Toutes les résistances dans ces conjonctures si salutaires sont un présage d'impénitence, l'abus de ces grâces prévenantes est ordinairement sans retour. Comme la docilité à suivre ses inspirations est une marque de prédestination. Eudocie pécheresse entend la lecture d'un livre de piété. Elle en est touchée. C'est Dieu qui lui crie : *Ma fille, ouvre-moi ton cœur.* Elle l'ouvre et la voilà convertie. Si elle eût été sourde à cette voix miséricordieuse, que serait-elle aujourd'hui ? Régnerait-elle dans le Ciel ? Jouirait-elle du bonheur éternel ? Ne serait-elle pas plutôt condamnée à des supplices sans fin ? A l'exemple de sainte Eudocie, soyons fidèles à la grâce. Que de fois elle nous a

fait entendre sa voix par de bonnes lectures, par d'onctueuses prédications, par de sages conseils, par de saintes inspirations, par de salutaires remords, N'y avons-nous jamais résisté? Interrogeons notre vie.

Plan de méditation.

1° Motifs de la pénitence chrétienne ; 2° actes de cette pénitence ; 3° obstacles qui la retardent ; 4° comment sainte Eudocie accomplit cette pénitence.

SAINT GALMIER

3 mars.

Saint Galmier naquit dans le Forez. Jeune encore, il quitta son pays natal et ses parents pour aller à Lyon, où il apprit et exerça le métier de serrurier. Il vivait de la manière la plus obscure, la plus laborieuse et la plus sainte. Se levant tous les jours de grand matin, il consacrait les premières heures de sa journée à la prière et à la méditation. Il assistait ensuite au saint sacrifice de la messe, et apportait à ces pieux exercices une si grande ferveur et une dévotion si tendre, que rien n'était capable de le distraire. Il retournait ensuite à son travail, et faisait

retentir l'enclume avec tant de courage et de persévérance, que tous ceux qui le voyaient ne pouvaient s'empêcher d'admirer son ardeur pour exercer son état.

Tous ses moments de loisir étaient employés à de pieuses lectures et à d'autres bonnes œuvres. Galmier, comme tous les saints, aimait singulièrement les pauvres, et leur distribuait le produit de son travail. Il avait pour eux une telle tendresse, qu'il leur donnait souvent tout ce qu'il possédait. Un jour qu'il venait de distribuer tout l'argent qui lui restait, un pauvre nécessiteux vint lui exposer sa misère ; le Saint, qui n'avait plus rien à donner et qui ne pouvait refuser l'aumône, donna au malheureux ses propres outils.

Souvent, il accompagnait l'aumône de quelques paroles d'édification ou de quelque exhortation pressante qui faisait toujours impression. Il engageait les pauvres à souffrir avec patience, en pensant à la passion douloureuse de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il les excitait à souffrir avec joie, en songeant aux éternelles récompenses que Dieu promet à ceux qui pleurent pour sa gloire et son amour. — Rendons grâces à Dieu au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, répétait-il souvent. C'était là son mot favori.

Galmier avançait en âge, et avant de l'appeler à lui, Dieu voulut le faire jouir d'une faveur particulière. Vivence, abbé de Saint-Just, puis évêque de Lyon, ayant vu notre pieux artisan dans l'église, fut extrêmement frappé de la ferveur avec laquelle il priait Dieu ; mais il le fut encore plus, lorsque après

avoir conversé avec lui, il vit qu'il possédait dans la perfection la connaissance de la vie spirituelle et la science qui fait les saints. L'abbé Vivence lui offrit alors une place dans son monastère, où Galmier passa le reste de ses jours, n'ayant plus d'autre occupation que la méditation des choses divines, et la pratique de tout ce que la pénitence a de plus laborieux. Il fut ensuite élevé à la dignité de sous-diacre, mais on ne put jamais le décider à monter plus haut dans la hiérarchie sacrée. Notre Saint ne tarda pas d'aller recevoir dans le ciel la récompense due à sa ferveur et à sa persévérance dans le bien. Il mourut vers l'an 650. Ses reliques devinrent bientôt célèbres par un grand nombre de miracles, et par un concours prodigieux de pèlerins que la dévotion attirait à son tombeau. Plusieurs personnes furent guéries de très graves maladies et obtinrent des grâces signalées par son intercession.

Réflexions pratiques.

Dieu veut le salut de tous les hommes et il donne à tous ceux qui le veulent sincèrement toutes les grâces nécessaires pour l'opérer. Les nombreux artisans qui sont au Ciel en sont une preuve frappante. Artisans et ouvriers, qui vous plaignez de n'avoir pas un moment de repos, ne pourriez-vous pas facilement, comme saint Galmier, sanctifier le dimanche, faire à Dieu, chaque matin, une prière courte et fervente pour lui offrir votre journée, vos travaux et vos peines? Ne pourriez-vous pas souvent assister à la messe sans que vos occupations dussent

en souffrir ? Ne pouriez-vous pas, de temps en temps, dans la journée élever votre cœur vers Dieu et lui dire avec foi et amour : Seigneur, je vous offre toutes mes actions ! Jésus, mon Sauveur, bénissez mon travail !... Voilà des moyens infaillibles pour arriver à la perfection. Oh ! qu'il est facile de servir Dieu et d'opérer son salut, quand on le veut ! Et cependant, combien qui le négligent ! ! Ne suis-je pas de ce nombre ? Mon Dieu ! aidez-moi à ne travailler que pour votre gloire et ma sanctification.

Plan de méditation.

I. Saint Galmier modèle de l'ouvrier en ce que : 1° il a uni la prière au travail ; 2° il a consacré à Dieu les jours de fêtes et de dimanche ; 3° il a travaillé à soulager les pauvres.

II. Nous devons invoquer saint Galmier pour les besoins de l'âme et du corps.

SAINT CASIMIR, PRINCE DE POLOGNE

4 mars.

Saint Casimir, troisième fils de Casimir III, roi de Pologne, naquit à Cracovie, le 5 décembre 1458. Dès son berceau il fut formé à la prière par les soins particuliers de la reine sa mère, une des princesses les plus vertueuses de son siècle. Il eut pour précep-

teur un célèbre chanoine de Cracovie, homme aussi savant que pieux et modeste. Comme le jeune Casimir avait un esprit vif et pénétrant, il fit de grands progrès dans la piété et dans les sciences. Il étudiait moins les livres que le cœur de son saint précepteur.

Prévenu de grâces spéciales que Dieu réserve aux âmes privilégiées, il en mérita tous les jours de nouvelles et de plus abondantes par une correspondance parfaite. On le vit, à la fleur de son âge, se livrer avec ardeur aux pratiques de la mortification et porter un cilice sous ses habits, qui étaient toujours fort simples : souvent il couchait sur la terre nue, et passait une grande partie de la nuit à prier et à méditer. Mais ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'il sut toute sa vie garder son innocence, au milieu même des plaisirs si dangereux de la Cour. Il dut cette grâce insigne à son esprit de prière et à son horreur pour le luxe et la mollesse. La passion et les souffrances de Jésus-Christ étaient le sujet le plus ordinaire de ses méditations. Chaque nuit il se levait pour aller prier à la porte des églises, dont il attendait l'ouverture pour réciter matines en chœur. Il assistait au saint sacrifice de la messe avec tant de ferveur et de recueillement qu'il paraissait ravi en extase. Mais parmi toutes ses vertus, il faut surtout compter cette dévotion si vive, si affectueuse, si constante, qu'il eut pour la Sainte Vierge. Il ne pouvait en parler sans que l'émotion de son âme se trahît sur son visage. Il composa, en son honneur, une hymne fort touchante qui porte son nom et qu'il récitait chaque jour. Il voulut qu'à sa mort on en mit une copie dans son tombeau. Sa charité pour les

pauvres était sans bornes. Non content de leur distribuer ses biens, il employait encore pour les soulager, tout ce qu'il avait de crédit auprès de son père et de son frère, roi de Bohême.

Saint Casimir parlait peu, et ses entretiens ne roulaient que sur des sujets sérieux, et le plus souvent sur des matières de piété. On ne l'entendait jamais médire du prochain, ni même proférer une parole inutile. Il reprenait avec une extrême douceur ceux dont la conduite n'était pas réglée. S'ils se corrigeaient, il leur témoignait toutes sortes de bontés; mais quand il ne pouvait rien gagner sur eux, ni par la douceur, ni par les réprimandes les plus vives, il les chassait de chez lui, et les faisait éloigner de la cour. — Le jeune prince avait treize ans lorsque les Hongrois, mécontents de leur roi, lui offrirent la couronne; mais Dieu n'ayant pas permis qu'il montât sur le trône, il se consola aisément de se voir débarrassé d'un fardeau qu'il redoutait et qu'il n'eût accepté que par complaisance pour son père.

Casimir employa les douze dernières années de sa vie à consommer l'ouvrage de sa sanctification. Il vécut dans la plus exacte continence. Il mourut de phtisie à Wilna, capitale de la Lithuanie, le 4 mars 1483, à l'âge de vingt-quatre ans. En vain, les médecins lui avaient assuré qu'il pouvait conserver sa santé et sa vie en faisant des remèdes qui portaient atteinte à sa chasteté; mais ce généreux prince déclara hautement qu'il aimait mieux perdre une vie qui lui était commune avec les animaux, que la virginité qui le rendait semblable aux Anges. Il avait

prédit sa mort avant qu'elle arrivât, et s'y était préparé par un redoublement de ferveur, et par la réception des sacrements de l'Église. On l'enterra dans la basilique de Saint-Stanislas. Il s'opéra un grand nombre de miracles par son intercession. Le pape Léon X le canonisa en 1522. — Cent vingt ans après sa mort, on trouva son corps sans corruption. Les riches étoffes dont on l'avait enveloppé furent aussi trouvées intactes, malgré l'excessive humidité du caveau où il avait été enterré. On a fait construire une magnifique chapelle de marbre pour y déposer ses reliques. Saint Casimir est patron de la Pologne, et on le propose communément aux jeunes gens comme un parfait modèle de pureté.

Réflexions pratiques.

Casimir, né sur les marches d'un trône, pouvait facilement se perdre dans les dangers qui accompagnent les grandeurs de ce monde : entouré d'honneurs, de plaisirs, de richesses, il pouvait tôt ou tard succomber à tant de tentations, faire le mal et le faire impunément, mais il sut échapper à ces fatales atteintes par sa fidélité à la grâce. Il n'oublia jamais les sages leçons que lui avait données un prêtre aussi vertueux que savant. Toujours il eut recours à la prière, à la vigilance, à l'esprit de mortification et à la fuite des occasions dangereuses. Voilà pourquoi il ne cessa jamais de mener une vie tout évangélique au milieu des séductions de la Cour.

Dans quelque condition que nous vivions, nous

trouvons sur notre chemin les mêmes pièges, les mêmes dangers. Aujourd'hui c'est l'orgueil, demain la volupté, un autre jour la paresse ou toute autre passion. Employons pour en sortir sains et saufs les moyens qui sauvèrent ce grand saint. Soyons comme lui humbles, modestes, pieux, vigilants et mortifiés. Ne perdons jamais le souvenir de notre éducation chrétienne et nous arriverons au même terme.

Plan de méditation.

I. Saint Casimir modèle de l'enfant chrétien : 1° par sa modestie ; 2° son obéissance ; 3° sa piété.

II. Saint Casimir modèle du jeune homme chrétien : 1° par son amour pour la chasteté ; 2° par son éloignement des divertissements profanes ; 3° par ses tendres dévotions envers la passion de Notre-Seigneur et envers la Sainte Vierge.

SAINT JEAN CALYBITE

5 *mars.*

Saint Jean, surnommé Calybite, à cause de la cabane où il vécut inconnu dans sa propre maison, les trois dernières années de sa vie, et où il mourut, était issu d'une des premières familles de Constantinople.

Il avait deux frères plus âgés que lui, qui obtinrent les places les plus éminentes de l'empire. Jean reçut une éducation digne de sa naissance et y répondit parfaitement. L'enfant n'avait d'inclination que pour le bien ; et il fit connaître dès ses premières années, la grâce dont Dieu l'avait prévenu, par le mépris qu'on remarquait en lui pour tout ce que le monde estime et recherche avec tant d'empressement. Jean était bien fait, d'un naturel doux et heureux, d'un esprit vif et même brillant ; il avait le cœur tendre et affectueux et des manières caressantes. Son air gracieux, sa modestie et toutes ses bonnes qualités le rendaient aimable. Aussi faisait-il les délices de ses parents. A l'âge de douze ans, un religieux du monastère des Acémètes, en allant à Jérusalem visiter les saints Lieux, passa par Constantinople et reçut l'hospitalité chez son père. Le jeune enfant lui fit une foule de questions sur son Ordre, sur la règle qu'il suivait et la manière d'y être admis. Le religieux répondit à toutes ces questions avec une grande affabilité.

Jean, ravi, lui fit promettre qu'à son retour il repasserait par Constantinople et l'emmènerait avec lui. Depuis ce moment, Jean n'était plus occupé que du dessein qu'il avait formé de suivre Jésus-Christ pauvre et crucifié.

Dans cette vue, il pria ses parents de lui donner un livre des Évangiles, afin d'y étudier le divin Modèle qu'il s'était proposé d'imiter. Comme ils avaient de la piété, ils se firent un plaisir de céder à une inclination si louable. Ils lui donnèrent un livre d'Évangiles, relié magnifiquement, avec ornements d'or

et de pierreries, afin que la beauté du livre fût pour l'enfant un nouvel attrait qui l'invitât à le lire.

Le religieux Acémète revint, comme il l'avait promis, et ayant trouvé le jeune enfant plus déterminé que jamais à le suivre dans son couvent, il ne douta point que Dieu ne fût l'auteur d'une vocation si marquée. Il proposa à Jean d'en parler à ses parents. « Non, dit Jean, je connais l'affection extraordinaire qu'a pour moi ma chère mère ; si elle vient à connaître mon dessein, elle mettra tout en œuvre pour le faire échouer. Ne dites rien et partons sans qu'on le sache. » Dans un moment donné, ils s'embarquent secrètement, et Jean n'emporte avec lui que son livre d'Évangiles.

Lorsqu'ils furent arrivés au monastère, le religieux raconta au supérieur tout ce qui s'était passé. Celui-ci considérant la grande jeunesse de Jean, l'extrême délicatesse dans laquelle il avait été élevé, et la manière, au moins très extraordinaire, avec laquelle il se présentait comme novice, faisait difficulté de l'admettre. Il céda enfin aux larmes et aux prières du pieux enfant.

Après qu'il eut passé six ans dans ce monastère, le démon lui suscita une tentation des plus violentes. Il lui rappela le souvenir de la maison de son père, et lui montra les larmes de sa mère, et le sollicita vivement à retourner dans sa famille.

Cette pensée le suivait partout et ne lui laissait aucun repos. Il la combattit longtemps ; mais l'ennui, causé par la véhémence de ce désir, exténua son corps et lui causa une grave maladie. Ses supé-

rieurs voyant cela, crurent devoir lui permettre de retourner voir ses parents.

Jean, étant sorti du monastère, rencontra, à quelque distance de là, un pauvre fort mal vêtu. Il échangea avec lui ses vêtements pour devenir encore plus méconnaissable. En cet état il alla à Constantinople. A la vue de la maison paternelle, il se jeta à genoux et pria Dieu de le soutenir dans les combats terribles qu'il prévoyait, par suite de la résolution qu'il avait prise.

Il passa la nuit sous le portique, et, le lendemain, il pria l'intendant de lui permettre de bâtir, sous l'escalier, une petite loge pour y fixer sa demeure. Celui-ci, connaissant les intentions très charitables de son maître, y consentit. Il vécut ainsi trois ans sans être reconnu de personne, exposé aux mépris et aux rebuts de tout le monde, souffrant dans son cœur un combat continuel entre l'amour de Dieu qui le retenait dans cet état d'humiliation, et l'amour naturel qui le sollicitait à toute heure de se faire connaître à ses parents, qu'il voyait si souvent devant lui. Son père, touché de la patience avec laquelle il supportait la pauvreté, lui envoyait tous les jours des mets de sa table ; mais Jean n'en prenait que ce qui lui était absolument nécessaire pour vivre et distribuait le reste à d'autres pauvres. Sa mère qui pleurait encore tous les jours le fils qu'elle avait perdu, l'avait devant les yeux sans le connaître ; et le voyant pauvre, hideux et défiguré, elle pouvait à peine jeter ses regards, sur un objet si triste et si désagréable. Elle avait, du reste, toujours éprouvé une naturelle et secrète aversion pour lui.

Après trois ans d'une pareille existence ses forces étaient épuisées. Connaissant que sa dernière heure approchait, il pria l'intendant de la maison de dire, à sa maîtresse, que le pauvre Calybite le suppliait de le venir voir, ajoutant qu'il avait quelque chose d'important à lui dire. La dame parut surprise de cette demande, elle en parla à son mari qui fut d'avis qu'elle lui procurât cette satisfaction. Étant descendue, elle fit tirer le Saint de sa loge pour lui parler. Il était mourant, et pouvait à peine se faire entendre. « Madame, lui dit-il d'une voix faible et entrecoupée, je prie Dieu qu'il vous récompense de la charité que vous avez exercée envers un pauvre malheureux comme moi. Mais j'ai une dernière grâce à vous demander, c'est qu'après ma mort je sois enterré sous cette loge avec les haillons dont je suis couvert et sans aucune cérémonie. » Il lui offre alors le livre des Évangiles, il la conjure de l'accepter. Elle l'accepte. « Mais comment un homme si pauvre a-t-il un livre si riche ? Dieu ! comme il est semblable à celui que j'ai donné à mon fils ! » Et cette pensée réveillant toute sa douleur, elle éclate en soupirs et en sanglots.

Elle alla montrer ce livre à son mari. Celui-ci l'ayant reconnu : « C'est *le même*, dit-il ! » Aussitôt ils retournent auprès du mourant dans l'espérance d'avoir des nouvelles de leur fils. « Mon ami, lui dirent-ils, dites-nous la vérité au sujet de ce livre : depuis quand l'avez-vous ? De qui le tenez-vous ? » Alors le Saint se voyant près de rendre le dernier soupir leur dit d'une voix mourante : « Ce livre est celui que je reçus de vous il y a

dix ans; je suis Jean, ce fils que vous pleurez. »

A ces mots, leurs yeux s'ouvrent et le reconnaissent à divers traits qu'ils n'avaient tout d'abord pas remarqués. Alors tous les sentiments les plus opposés : la douleur et la joie, le bonheur et la désolation font comme un flux et un reflux dans leur âme, et les bouleversent en tous sens. Ils se jettent sur ce cher fils, qu'ils ont si longtemps méconnu, et pendant qu'ils l'inondent de larmes et de baisers, il expire dans leurs bras.

Tout Constantinople accourt à un spectacle si nouveau; on veut voir et toucher le saint jeune homme. Son histoire vole de bouche en bouche, et elle excite partout l'admiration. On s'écrie selon les sentiments que l'on éprouve : « Quel héroïsme de patience et de vertu! Heureux parents d'avoir un tel fils! Mais aussi trois fois malheureux de l'avoir perdu »! Il fut enterré dans sa petite loge, comme il l'avait demandé, et depuis, ses parents firent bâtir une église au lieu même de sa sépulture.

Réflexions pratiques.

Dieu appelle à lui l'immense majorité du genre humain par une voix commune et ordinaire, c'est la voix des commandements de Dieu et de l'Église. Mais il se réserve d'attirer à lui, d'une manière tout extraordinaire, certaines âmes privilégiées ; c'est la voix des conseils évangéliques, il nous l'apprend d'une manière bien positive dans son Évangile : *Voulez-vous entrer en la vie, gardez les commandements ;*

voulez-vous être parfaits, vendez ce que vous possédez, venez, suivez-moi. — L'on murmure cependant et l'on conteste. Qu'est-ce qu'un Siméon sur sa colonne, un Alexis sous les escaliers de la maison paternelle, un Jean Calybite dans sa loge?.). Pauvre raison qui ne verrait pas à quelques centimètres devant elle, si elle était abandonnée à sa faiblesse, et qui conteste à Dieu le droit de former des saints selon qu'il lui plaît, comme s'il ne pouvait disposer de l'homme sa créature !

Chose étrange ! on admire les héros du paganisme ; chaque passion a eu ses adorateurs ; l'ambition, la haine, la vengeance, l'envie, la volupté ont eu des autels. On loue, on exalte, on encense les ignobles esclaves de tous ces vices, mais on se récrie contre les héros du christianisme. Pourquoi cela ? C'est que les uns nous justifient et les autres nous condamnent. Il n'en est pas moins vrai que ce sera l'éternelle gloire du christianisme, d'avoir ses héros de la chasteté, de la mortification, de l'humilité, de l'abnégation, de la charité, de la patience... Mon Dieu ! accordez-nous, à l'exemple de saint Jean Calybite, de résister aux sentiments de la nature pour faire triompher ceux de la grâce.

Plan de méditation.

I. Dépouillement et exil volontaire de saint Jean Calybite; nous devons comme lui nous détacher de tout et vivre comme des voyageurs sur la terre.

II. Combats et victoires de saint Jean Calybite de

retour dans la maison de son père ; combats quotidiens du chrétien.

SAINTE COLETTE, Vierge

6 *mars*.

Sainte Colette, réformatrice de l'Ordre de Sainte-Claire, naquit le 13 janvier 1381, à Corbie, en Picardie. Son père était un modeste charpentier qui, faute de fortune, sut lui donner les immenses trésors d'une éducation selon le cœur de Dieu. L'enfant y répondit à merveille. Dès l'âge de quatre ans, Colette connut Dieu : elle l'aima dès lors si tendrement et avec une fidélité si constante, qu'il n'y eut personne qui ne trouvât dans une dévotion si prématurée des indices certains d'une très éminente sainteté. Les jeux étaient sans joie pour elle, et les fruits sans saveur. A sept ans, elle rêvait déjà le désert, et, se construisant une cachette dans l'arrière-boutique de son père, elle en faisait une sorte d'oratoire, où elle passait des heures entières à prier. L'humilité était sa vertu favorite ; elle n'osait paraître aux yeux du monde sans rougir. Les pauvres et les malades trouvaient en elle une bienfaitrice qui les servait avec une affection qui seule aurait pu adoucir la rigueur de leur sort.

Alarmée du péril auquel l'exposait sa beauté, elle pria Dieu de la lui ôter ; et elle devint si maigre et si pâle, qu'elle était à peine reconnaissable. Elle

coopéra elle-même à ce changement par de rudes macérations. Mais il lui resta toujours un certain air de dignité, de douceur et de modestie qui édifiait tous ceux qui la voyaient.

Après la mort de ses parents, Colette, dégagée des liens qui la retenaient dans le monde, distribua aux pauvres le peu de biens qu'ils lui avaient laissés, et se réfugia dans un de ces asiles établis en Picardie, en Flandre et en Lorraine, où des femmes pieuses vivaient en société du travail de leurs mains, soumises à une vie réglée, sans être engagées par des vœux. Les vertus extraordinaires que pratiquait la jeune sainte ne restèrent point inconnues. On ne tarda pas de parler dans toute la Picardie des austérités de Colette, la pauvre recluse ; on affluait à Corbie pour lui demander des conseils ou des prières. Les pécheurs se convertissaient lorsqu'elle leur parlait de la mort, objet habituel de ses entretiens. L'humilité de notre Sainte était alarmée des honneurs qu'on lui accordait, d'autre part ne trouvant pas le régime de cette communauté assez austère, elle entra avec l'agrément de son confesseur, parmi les pénitentes du Tiers-Ordre de saint François, puis chez les Urbanistes, c'est-à-dire chez les religieuses de Sainte-Claire mitigées par le pape Urbain. Elle s'estima très heureuse de servir les autres, sans prétendre à aucune charge qui la distinguât. Pendant trois ans, elle garda un silence presque continuel et mena une vie toute céleste. Elle marchait toujours nu-pieds, même l'hiver et exténuait son corps par des jeûnes continuels ! Dieu lui inspira maintes fois la pensée de travailler à la réforme

de l'Ordre des Clarisses et à celui du Séraphique saint François et de les ramener à la pureté primitive de leur institut ; mais son humilité la fit longtemps résister à ces avertissements. Elle ne pouvait pas se figurer que Dieu daignât se servir d'une créature si vile et si imparfaite pour réformer les autres, disait-elle. Et malgré les conseils de son confesseur, sa prétendue incapacité lui faisait toujours alléguer des excuses. Dieu enfin, pour la forcer de se soumettre à sa divine volonté la rendit trois jours aveugle, puis trois jours muette ; et une voix intérieure ne cessait de lui répéter : « Obéissez à ce que le Seigneur requiert de vous. » A ce signe irrésistible, elle se soumit. Avant de sortir de sa cellule, elle se mit à genoux, et, baisant la terre, elle s'écria : « Adieu, chère solitude ; adieu, ma joie et mon repos ! Ah ! si l'on savait combien de bonheur tu m'as donné, tu serais pour tous les hommes un objet d'envie, et l'on déserterait les palais pour toi. »

Avant de mettre à exécution son œuvre, sainte Colette crut devoir prendre l'avis du Saint Siège, elle se rendit pour cela, à Nice, en Provence, où se trouvait le pape Benoît XIII. Le souverain Pontife l'accueillit avec bonté, la nomma supérieure générale des Clarisses, et l'autorisa à introduire parmi ses sœurs toutes les réformes qu'elle jugerait propres à contribuer à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Colette alors, embrasée d'un nouveau zèle, parcourut les diocèses de Paris, de Beauvais, de Noyon et d'Amiens, afin de répandre, dans les différentes maisons de son Ordre, l'esprit qui l'animait. Mais elle éprouva de grandes difficultés ; on la traita de

visionnaire, de fanatique. Elle accueillit avec joie ces injures, et mit toute sa confiance en Dieu, qui sait déjouer les complots des méchants, et fait réussir tôt ou tard les entreprises dont sa gloire est l'objet. Colette se retira en Savoie, où les esprits étaient mieux disposés, et y établit sa réforme, qui bientôt après fut adoptée en Bourgogne, en France, en Flandre et en Espagne et dans dix-sept nouveaux couvents qu'elle fonda elle-même. Les religieuses de ces monastères prirent le nom de *pauvres Clarisses*. Elle se rendit à Gand et y mourut le 6 mars 1447, à l'âge de soixante-six ans.

Réflexions pratiques.

Dieu avait attiré à lui sainte Colette, dès son bas âge, par les attraits extraordinaires de son amour. Cette angélique enfant pour se donner à son Créateur d'une manière plus parfaite et tout à fait irrévocable fuit le monde et ne recherche que la retraite. Quel exemple pour nous qui ne cherchons qu'à voir les sociétés mondaines, à en être vus et admirés ; pour nous, avides de nouvelles, qui sommes sans cesse en mouvement pour en chercher, en entendre et en répandre autour de nous ! Quelle vanité ! quelle folie ! quelle source de distraction et de péchés ! — Mais ce qui étonne particulièrement dans la vie de sainte Colette, c'est que, tout en aimant cette solitude qui faisait ses délices, elle semblait n'avoir pour but ici-bas que la sanctification des autres. Ce fut là un de ses grands mérites. Que faisons-nous pour celle des autres ? Nous les oublions,

nous les méprisons, nous faisons pour les damner plus que n'ont fait les saints pour les sauver. Ah! qu'il n'en soit plus ainsi, ô mon Dieu! avec l'aide de votre sainte grâce.

Plan de méditation.

I. Fidélité de sainte Colette à correspondre à sa vocation.

II. Son courage et sa persévérance dans l'accomplissement de sa mission.

III. Grâces et bénédictions dont elle fut comblée, ainsi que son Ordre réformé.

SAINT THOMAS D'ACQUIN, Docteur de l'Église

7 *mars.*

Saint Thomas, une des plus éclatantes lumières de l'Église, un des plus illustres saints qui ait jamais existé; saint Thomas le docteur Angélique, le guide le plus sûr des écoles et le plus profond génie de son siècle, vint au monde au mois de mars de l'année 1225, dans le château de Rocca-Sicca, près de la ville d'Acquin. Il fut nommé Thomas, ainsi qu'un saint ermite l'avait annoncé en prédisant la haute sainteté de cet enfant, et les services importants qu'il rendrait un jour à l'Église. — Un événement singulier

confirma bientôt la prédiction de l'homme de Dieu : La nourrice du jeune Thomas, lui ayant trouvé un jour un papier dans les mains, voulut le lui ôter. L'enfant qui n'avait alors guère plus d'un an, le serra tant et pleura si fort, qu'elle le lui laissa. Sa mère voulut voir ce que c'était, et lui ayant arraché ce papier, elle fut fort surprise d'y trouver écrit l'*Ave Maria*. Les pleurs et les cris de l'enfant l'obligèrent de le lui rendre; mais à peine l'eut-il dans ses mains qu'il le porta à la bouche, comme pour l'avaler. Un fait si singulier, et qui avait eu plusieurs témoins, fit aisément juger que Thomas serait un jour un grand saint et un illustre serviteur de Marie.

Cet heureux enfant avait reçu en naissant une inclination naturelle au bien; Dieu l'avait doté d'une âme noble, portée à l'amour et à la pratique de la vertu, d'un cœur droit et docile, toujours attaché à ses devoirs, d'un esprit supérieur, capable d'approfondir toutes les vérités que l'intelligence humaine peut concevoir. Une éducation chrétienne et soignée vint perfectionner ces précieux germes de vertu. A l'âge de cinq ans il fut confié par son père aux religieux du Mont-Cassin pour le former aux bonnes mœurs et à la piété. Il y fit tant de progrès qu'il était l'étonnement de ses maîtres. Lorsqu'il eut dix ans, le supérieur, en le remettant entre les mains de son père, déclara qu'il n'avait plus rien à lui apprendre, et lui conseillant de l'envoyer dans quelque université célèbre, il ajouta : « Il y a dans cet enfant un grand docteur et un grand saint. » Avant de se séparer une seconde fois de son fils, le comte d'Acquin lui permit de passer quelques mois auprès de

sa mère dans le château de Lorette. Ses parents ne pouvaient se lasser d'écouter et d'admirer cet enfant de dix ans chez lequel brillaient déjà toute la science d'un homme fait et toutes les vertus d'un saint. Une modestie naturelle relevait encore les belles qualités dont la nature et la grâce avaient pris plaisir à l'enrichir. Sa physionomie était des plus heureuses, une douceur charmante répandue sur son visage et dans toutes ses manières ne permettait pas de le voir sans l'aimer. Continuellement occupé de Dieu, il consacrait tout son temps à la prière et à l'étude; parlant peu, il répondait avec tant d'à-propos à toutes les questions qui lui étaient adressées, qu'on les aurait cru dictées par un esprit supérieur. A côté de tant de qualités on voyait briller en lui une grande charité. Son plus grand bonheur était de distribuer d'abondantes aumônes aux pauvres. Il se privait souvent du nécessaire pour secourir les plus indigents.

Cependant le moment arrivait où Thomas devait de nouveau quitter sa famille. Son père avait décidé qu'il terminerait ses études à l'université de Naples. Cette université était une des plus renommées de toute l'Italie. Là se trouvaient réunis tout ce qu'il y avait à cette époque de savants illustres. Mais Naples, ville de luxe, de mollesse et de débauche, justifiait alors plus que jamais peut-être le proverbe italien : Naples est un paradis sur terre, mais habité par des démons. Le libertinage y était arrivé à son comble. Les étudiants surtout se livraient aux désordres les plus effrénés.

Le jeune Thomas s'aperçut bientôt des dangers

que courait sa vertu ; mais en même temps il prit la résolution d'échapper à la contagion commune. Il redoubla ses prières et sa vigilance sur lui-même. Il évita avec le plus grand soin toutes les mauvaises compagnies ; et tandis que les autres gentilshommes de son rang et de sa condition couraient avec ardeur aux spectacles et aux plaisirs, notre Saint se retirait dans une église, et là, seul avec Dieu, il s'entretenait avec lui, puis il se renfermait dans son cabinet de travail. Ses progrès dans les sciences furent si rapides et si grands qu'ils lui gagnèrent l'estime et l'admiration des maîtres et des disciples. — Thomas plein de mépris pour le monde dont il redoutait les séductions, résolut de le quitter, et, malgré l'extrême opposition de sa famille et de sa mère surtout, il entra chez les Dominicains de Naples à l'âge de dix-sept ans. On employa pour le détourner de sa vocation tous les moyens imaginables. Ayant appris que sa mère arrivait à Naples pour l'enlever, il pria le Prieur de l'envoyer à Rome. Sa mère l'y suivit, mais elle trouva son fils parti pour Paris, où on voulait qu'il achevât ses études; elle ne se rebuta point. Elle chargea ses deux fils aînés, qui étaient en Toscane, dans l'armée de l'empereur, de le faire arrêter et de le conduire par la force dans la maison paternelle. Ses ordres furent exécutés, et Thomas fut conduit en habit de religieux au château de Rocca-Sicca, où l'attendait sa mère. Pour faire reprendre à son fils le rang qu'il devait occuper dans le monde, Théodora mit en œuvre tous les moyens que son amour maternel put lui suggérer. Elle employa les larmes, les supplications, les caresses, enfin toute

cette éloquence que Dieu a mise dans le cœur des mères. Notre Saint se montra sensible, sans doute, à tant de larmes et à une si grande désolation ; toujours poli et respectueux, mais invincible, il répondit que Dieu étant son premier père, et le premier maître souverain, c'était à lui qu'il devait obéir le premier. La mère, fatiguée mais non vaincue, appela à son secours, pour continuer l'attaque, ses deux filles, l'aînée surtout, qui était pleine de talents et d'esprit. Thomas soutint cette rude attaque avec tant de succès que, bien loin de perdre sa vocation, il persuada à sa sœur de se faire elle-même religieuse. En effet, peu de temps après, elle renonça à un riche mariage et entra dans le monastère de Sainte-Marie de Capoue, dont elle fut abbesse et où elle vécut et mourut saintement.

Théodora, irritée d'une résistance si opiniâtre, voyant qu'elle ne pouvait venir à bout, par la douceur, de vaincre une résolution si fermement arrêtée, eut recours à la violence et fit enfermer son fils dans une tour du château. Les choses en étaient là quand les deux frères de Thomas arrivèrent de l'armée. Trouvant leur mère dans l'abattement et la douleur, ils mirent tout en œuvre pour vaincre le Saint. Comme il resta invincible, ils résolurent de le faire fléchir par la volupté. Ils allèrent trouver une jeune et belle courtisane, la plus effrontée qui fût alors, afin de faire perdre à leur frère sa vocation. L'attaque fut violente, et Thomas en sentit tout le danger. Après avoir élevé son cœur à Dieu et imploré le secours de Marie, il saisit un tison enflammé et mit en fuite cette impudente créature. Dieu récompensa la géné-

reuse fidélité de son serviteur, car depuis ce triomphe, il ne ressentit jamais plus aucune révolte des sens.

Il y avait près de deux ans que Thomas subissait toutes les rigueurs de sa prison, lorsque, par l'intervention de l'une de ses sœurs et une permission secrète de sa mère, on le fit descendre par une fenêtre. Il se rendit immédiatement au couvent de Naples, où il fit profession l'année suivante. Les Dominicains, craignant qu'on ne leur enlevât encore ce trésor, le firent partir pour Rome. Le général, Jean Lallemand, l'emmena à Paris et l'envoya ensuite à Cologne, où Albert le Grand, le plus fameux docteur de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, à cette époque, enseignait avec éclat la théologie. Sous un tel maître, Thomas fit bientôt des progrès surprenants; mais il les cachait par humilité; et comme il parlait peu et ne prenait part à aucune des discussions qui s'élevaient dans l'école, ses condisciples l'appelaient le *Bœuf muet*. Mais quelques jours après, Thomas, interrogé par son maître sur des matières fort obscures, il répondit avec tant de justesse et de clarté, qu'il ravit d'admiration tous les assistants, et qu'Albert s'écria : « Vous appelez Thomas le *Bœuf muet*, mais un jour il mugira si haut, que ses mugissements trouveront un écho dans l'univers entier. » Il disait vrai, le bœuf muet est devenu l'Ange de l'École, l'oracle du monde, le maître et le savant sans rival.

Le Saint eut bien voulu rester toujours simple religieux et inconnu, l'obéissance l'obligea à prendre ses grades dans la célèbre université de Paris. Il fut

successivement bachelier, licencié, docteur. Dès lors on l'obligea à professer; il le fit avec une telle supériorité, qu'il effaça tous ses anciens maîtres. Son nom de *Docteur angélique* témoigne assez du mérite de sa science. Saint Thomas a composé les ouvrages les plus savants qu'on connaisse. Il disait que tout ce qu'il savait, il l'avait plus appris aux pieds du crucifix que dans les livres. Un jour, étant à Naples, il priait devant sa croix avec plus de ferveur que de coutume, lorsqu'il entendit cette parole : « Tu as bien écrit de moi, Thomas, quelle devra être ta récompense? — Seigneur, répondit-il, je n'en veux pas d'autre que vous-même. »

Sa dévotion pour l'Eucharistie était grande. L'office qu'il a composé sur le très Saint Sacrement en est une preuve palpable. Ordonné prêtre, il ressemblait, à l'autel, plutôt à un ange qu'à un homme. On ne pouvait le voir célébrer sans se sentir pénétré d'une dévotion qu'il semblait communiquer à tous ceux qui assistaient au Saint Sacrifice. Souvent il arrosait l'autel de ses larmes. Sa tendresse et la confiance envers la très Sainte Vierge n'était pas moins admirable. Malgré ses études continuelles il ne cessait d'annoncer la parole de Dieu; il le faisait avec beaucoup de simplicité et d'onction. Pendant une Octave de Pâques, une femme, malade depuis fort longtemps, fut radicalement guérie en touchant le bord de son vêtement lorsqu'il descendait de chaire.

Le pape Grégoire X, ayant convoqué un concile général à Lyon pour l'an 1274, y appela saint Thomas en considération de sa science et de sa doctrine,

mais il tomba malade et mourut, le 7 mars de la même année, à l'âge de cinquante ans.

Réflexions pratiques.

Parmi les éclatantes lumières qui ont brillé à travers les siècles dans l'Église et qui ont inondé le monde des feux du génie et de la sainteté, on voit paraître en première ligne saint Thomas d'Acquin, appelé à juste titre le Docteur angélique, l'Ange de l'école, le Soleil de l'Église. Mais quel usage a fait cet illustre savant du génie sublime dont Dieu l'avait doté ? Sa vie entière et surtout ses immortels écrits répondent que ce grand homme comprit parfaitement que les talents que le Créateur confie à une créature intelligente ne doivent être employés qu'à la gloire du Seigneur, et que pour procurer cette gloire, l'homme est obligé de se servir de ses connaissances et de son génie pour s'élever vers Dieu et apprendre à ses frères la science qui conduit au Ciel. Plein de ces pensées inspirées par la foi, le Docteur angélique devint un éminent apôtre de la vérité. C'est le témoignage que lui rend Jésus-Christ lui-même : « Thomas, vous avez bien écrit de moi. »

Dans le cercle où la divine Providence nous a placés, à quoi employons-nous les talents qui nous ont été confiés ? Est-ce à glorifier le Seigneur et à étendre son règne dans les âmes ? Exécutons-nous ce que le devoir nous impose ? Conformons-nous notre vie à l'enseignement divin ? Quelle est notre conduite ? Quelles sont nos œuvres ? Mon Dieu ! n'ai-je pas à en rougir ?

Plan de méditation.

I. Saint Thomas fait fructifier les talents qu'il a reçus.

II. Usage qu'il a fait de ses talents pour la gloire de Dieu, pour le bien des âmes, pour sa propre sanctification.

SAINT JEAN DE DIEU

8 *mars.*

Saint Jean, surnommé *de Dieu*, naquit en Portugal, le 8 mars 1495, de parents extrêmement pauvres, mais charitables et pieux. Une lumière inaccoutumée qui brilla sur la maison où il venait de naître, et le son d'une cloche qui s'agita d'elle-même à ce moment, furent les signes qui indiquèrent d'une manière éclatante la sublimité de sa vocation. A l'âge de neuf ans, il s'échappa de la maison paternelle pour suivre un aventurier qui avait exalté son imagination et qui ne tarda pas à l'abandonner. Sa mère, ignorant le sort de son enfant, mourut de chagrin au bout de trois semaines. Cependant le jeune prodigue se trouva bientôt dépourvu de tout secours, et réduit à une telle misère qu'il fut obligé de servir pour avoir de quoi subsister. Il s'attacha à un maître berger d'une métairie, et fut employé à la garde des troupeaux : il avait alors près de dix ans. Il vécut dans cet état avec toute l'innocence d'un vrai chrétien, jusqu'à l'âge de vingt

ans. Quelque temps après, ennuyé de sa vie monotone et champêtre, il s'enrôla dans une compagnie d'infanterie, et marcha vers Fontarabie que l'empereur Charles-Quint voulait reprendre sur les Français. Malheureusement, la corruption qui régnait parmi ses camarades infecta sa vertu. Il perdit insensiblement la crainte de Dieu, et abandonna presque tous ses exercices de piété : mais Dieu veille sur ses élus. Il ne laissa pas longtemps Jean dans le désordre. Ayant été commandé un jour pour aller faire provision de fourrage, il fut renversé de cheval et tellement blessé qu'il demeura longtemps sans mouvement et sans parole. Étant un peu revenu à lui-même il comprit le danger qu'avait couru son corps et surtout son âme. Il se mit à genoux, se recommanda à la Sainte Vierge et résolut de changer de vie. Mais, ô faiblesse humaine ! en reprenant la santé il reprit ses vices. La Providence qui avait sur lui des desseins de miséricorde, voyant qu'une première leçon n'avait pu le ramener à la vertu, lui en ménagea une seconde, mais cette fois plus sévère. Le capitaine de sa compagnie, ayant fait quelque butin sur l'ennemi, l'avait confié à la garde de Jean. Le pauvre soldat manqua-t-il de vigilance, ou Dieu, qui voulait l'éprouver, permit-il quelque surprise ? Nous l'ignorons. Quoi qu'il en soit, le butin disparut, et pour punir sa négligence on le condamna à être pendu. La sentence, malgré les réclamations de Jean, ses prières et ses larmes, allait s'exécuter, quand un officier supérieur demanda et obtint sa grâce, à condition pourtant qu'il serait dégradé. Mécontent de la fortune et de lui-

même, ne sachant d'ailleurs quel parti prendre, Jean retourna vers son ancien maître, qui le reçut à bras ouverts comme son fils, et lui proposa de l'unir à sa famille par les liens du mariage. Il refusa et reprit ses occupations innocentes de berger. Il vécut dix ans dans de secrètes et continuelles inquiétudes. Après ce terme, ayant su que Charles-Quint préparait une expédition contre les Turcs, il s'engagea de nouveau et prit le mousquet. Mais les Turcs ayant été battus firent la paix, et les troupes espagnoles furent licenciées. Jean voulut aller revoir sa famille; il ne trouva qu'un de ses oncles qui lui apprit que sa mère était morte de douleur trois semaines après son départ et que son père avait fini ses jours dans le couvent de Saint-François. Les remords s'emparèrent du cœur du prodigue; il avait creusé la tombe de celle qui lui avait donné le jour !... Sur-le-champ il résolut d'expier les égarements de sa jeunesse, en se consacrant au soulagement des pauvres et des malades. Il passa en Afrique dans le dessein de procurer des secours aux esclaves chrétiens et dans l'espoir du martyre : là, il servit un gentilhomme disgracié et exilé ; il lui rendit, et à sa famille, tous les bons offices qu'une charité et un dévouement sans bornes peuvent rendre à des infortunés ; puis, sur l'avis de son confesseur, il repassa en Espagne. Ayant assisté à un sermon du Père Jean Avila, le plus célèbre prédicateur de l'Espagne, il fut si touché, qu'il fondit en larmes et remplit l'église de ses sanglots. Il fit une confession générale et ne songea plus qu'à se rendre utile aux pauvres et aux malades. Après s'être mis sous la protection de la

Sainte Vierge, il commença par vendre du bois et il employait au soulagement des malheureux le gain qui lui en revenait. En 1540, il loua une maison pour y retirer les pauvres malades. Pendant le jour il était constamment au chevet de leur lit, leur prodiguant les soins les plus tendres et les plus affectueux. Vers les neuf heures du soir, il allait quêter pour eux. Il marchait dans les rues une hotte sur le dos et deux marmites à ses bras. La pluie, le vent, le froid ne l'arrêtaient point. Lorsqu'il voulait demander l'aumône pour ses chers malades, il criait à haute voix : « Mes frères, faites-vous du bien pour l'amour de Dieu ; mes frères, faites-vous du bien pour l'amour de Dieu. »

Cette manière extraordinaire de demander l'aumône, et d'ailleurs si profondément philosophique, attirait tout le monde aux fenêtres, et on lui donnait abondamment de quoi nourrir ses pauvres. Toute la ville de Grenade fut édifiée d'une pareille conduite, et bientôt quelques chrétiens charitables se réunirent au serviteur de Dieu. Telle fut l'origine des frères de la Charité de Saint-Jean de Dieu. Cet Ordre fut approuvé par le pape saint Pie V, et, par une protection visible du Ciel, fut répandu dans toute la chrétienté.

Les travaux du saint homme étaient excessifs, ses austérités l'étaient plus encore : il couchait sur une natte avec une pierre pour oreiller ; il jeûnait tous les vendredis au pain et à l'eau ; il marchait toujours nu-pieds et la tête découverte. Son humilité et sa douceur tenaient du prodigue : un jour un libertin lui donna un soufflet ; Jean lui présenta l'autre joue

avec tant de bonheur, que ce misérable, touché jusqu'au fond de l'âme se convertit. L'oraison de l'homme de Dieu était continuelle ; il ne perdait jamais de vue la présence du Seigneur. Il vit un jour la Mère de miséricorde qui, tenant en main une couronne d'épines, lui dit : « Jean, c'est par les épines que tu dois mériter la couronne du ciel. — Je ne veux, répondit-il, cueillir d'autres fleurs que les épines de la croix ; ces épines sont mes roses. » Un autre jour, ayant trouvé dans la rue un pauvre à l'extrémité, il le chargea sur ses épaules, le mit dans un lit, et voulant lui laver les pieds, il les trouva percés de plaies. C'était Jésus-Christ lui-même. « Jean, lui dit-il, je regarde comme fait à moi tout le bien que vous faites aux pauvres. Leurs plaies sont les miennes, et vous lavez mes pieds quand vous lavez les leurs. » Notre Saint épuisé par ses pénitences et ses travaux tomba malade au milieu de ses pauvres désolés et tous en larmes, et, le 8 mars 1550, il rendit son âme à Dieu en disant : *Jésus, je remets mon âme entre vos mains.* Il n'avait que cinquante-cinq ans.

Réflexions pratiques.

Le caractère particulier de la vertu de saint Jean de Dieu fut l'amour du prochain, l'esprit de charité, le zèle et le dévouement pour soulager toutes les infortunes. Que n'a-t-il pas fait en faveur des malheureux? Et cet homme, désintéressé tandis qu'il bâtissait des palais pour l'indigence et pour tous les genres de maladies, voulut constamment vivre pauvre et mourir dans le plus complet dénûment de

tous les biens de ce monde. La charité qui a été la vertu dominante de saint Jean de Dieu et qui doit caractériser tous les chrétiens est-elle mon partage? Cette vertu que toutes les bouches exaltent règne-t-elle dans mon cœur? Ma charité est-elle universelle? Ne suis-je pas du nombre de ceux qui restreignent l'amour du prochain à un certain nombre de personnes, et qui ne témoignent que de la froideur, sinon de la haine, aux autres? Lorsque je tends la main à un malheureux, est-ce toujours en vue de plaire à Dieu? N'est-ce pas quelquefois pour satisfaire mon amour-propre, pour être vu et admiré de mes semblables? — Grand Saint, qui avez parfaitement connu le prix de la charité chrétienne, obtenez-moi de Dieu, la grâce de pratiquer comme vous, cette vertu si aimée de Dieu et des hommes.

Plan de méditation.

I° Générosité de saint Jean de Dieu dans sa pénitence.

II° Son zèle à procurer le salut des âmes qui se perdent.

III° Sa prudence à dispenser les aumônes qu'on lui confie.

SAINTE FRANÇOISE, Veuve romaine

9 *mars.*

Sainte Françoise, qu'on peut avec raison proposer comme un modèle de vertu à toutes les femmes

chrétiennes, de quelque état et dans quelque condition qu'elles soient, naquit à Rome l'an 1384. Son père et sa mère étaient tous deux d'une famille ancienne et fort illustre. Elle ne fut pas plus tôt sortie de la première enfance, que toutes ses pensées se tournèrent vers Dieu ; et il parut bien dès lors qu'elle n'avait d'affection que pour le Ciel. Sa patience, sa douceur, son amour pour la pureté dans un âge où la raison commence à peine à poindre, firent voir combien elle excellerait un jour dans ces vertus. Ennemie de tout amusement puéril, elle n'aimait que la solitude et la prière. Elle avait appris dans les bras de sa mère le petit Office de la Sainte Vierge, et, depuis lors, elle le récita chaque jour. A onze ans elle résolut de se faire religieuse; mais ses parents n'y ayant pas consenti, elle épousa, par obéissance, Laurent Pouzani, jeune seigneur romain, dont la fortune égalait la naissance. Engagée dans le mariage à l'âge de douze ans, Françoise ne pensa plus qu'à s'y sanctifier par son application à tous ses devoirs d'épouse et de mère chrétienne. Elle s'occupa d'abord à gagner le cœur de son époux, et elle y réussit par une soumission parfaite, un grand respect, une sincère affection, et par tous ces soins, ces prévenances délicates que la religion inspire si bien à une femme chrétienne. Elle avait une attention particulière à écarter ou à prévenir tout ce qu'elle pensait pouvoir lui déplaire. Ses attentions, ses complaisances pour son mari furent payées d'un juste retour. Pendant quarante ans de mariage les deux époux ne furent jamais divisés par la moindre contestation. Peu de temps après ses noces, Françoise tomba malade.

Clouée sur son lit de douleur pendant une année entière, sa patience ne se démentit pas un seul instant. Une nuit, pendant que la Sainte offrait à Dieu ses souffrances et s'entretenait avec lui dans la prière, elle vit un jeune homme d'une beauté ravissante. « Je suis saint Alexis, lui dit-il, Dieu m'envoie vers vous, fidèle servante du Christ, pour vous rendre la santé. » Aussitôt Françoise se leva parfaitement guérie. Immédiatement elle courut chez Vannotia, sa belle-sœur, la réveilla en sursaut et lui raconta le miracle. A l'heure même elles se rendirent en toute hâte à l'église du saint pour épancher leurs âmes dans une fervente action de grâces.

A dater de ce moment, Françoise mena une vie plus sainte encore, et Vannotia devint la compagne assidue de toutes ses œuvres de piété et de miséricorde. Les deux jeunes femmes se construisirent une retraite au fond du jardin. Là elles passaient tous les instants de liberté que leur laissaient leurs devoirs d'état. Un jour leur belle-mère avait organisé une joyeuse partie de campagne pour passer le temps. Or, Françoise et Vannotia, trouvant déjà le temps de la prière trop court, se cachèrent si bien au moment du départ qu'il fut impossible de les trouver. Seules avec Dieu, elles donnèrent quelques heures à l'oraison, puis se récréèrent par de pieux colloques. Vannotia disait à Françoise : « Si Dieu nous accorde un jour la grâce d'être ermites, que ferons-nous, ma sœur? Où prendrons-nous de quoi nous nourrir? » — Françoise répondit : « Lorsque nous serons au désert, nous irons chercher des fruits et des racines, et Dieu nous fera la grâce d'en trouver assez pour

suffire à nos besoins. » A cet instant deux grosses pommes tombèrent d'un arbre voisin : on était cependant au mois d'avril. Elles les ramassèrent fort surprises.

Quoique jeune et riche, Françoise s'interdit à tout jamais les festins, les spectacles et les divertissements profanes, et son exemple fut une leçon utile pour les dames romaines. Notre Sainte, qui savait trouver Dieu partout, ne balançait point à quitter ses exercices de piété lorsque son mari l'appelait, ou que sa présence devenait nécessaire quelque part. Elle avait coutume de dire en cette occasion, qu'une femme mariée doit quitter toutes les pratiques de dévotion pour se retrouver au milieu de son ménage. Toute sa maison était une école de vertu. Tout y était parfaitement réglé, pour les exercices de piété à l'intérieur, pour ceux de la charité au dehors. Ses principaux soins étaient pour l'éducation de ses trois enfants qui furent pieux comme des anges. Elle veillait continuellement à la garde de leur innocence, et traitait ses domestiques comme ses frères et sœurs, et comme ses cohéritiers futurs dans le royaume céleste ; elle ne négligeait rien pour les porter à travailler à leur salut.

Les serviteurs de Françoise avaient reçu l'ordre de ne jamais congédier soit un pauvre, soit un religieux sans lui être venu en aide ; mais une année où la disette était extrême, Laurent craignit que la charité de sa femme ne le réduisît lui-même à la mendicité. Il lui enleva donc la clef du cellier, préleva la provision nécessaire à sa famille et vendit le reste. Mais quelques jours après il trouva dans ce même

grenier quarante mesures d'un froment magnifique. Il laissa dès lors toute liberté à Françoise de continuer ses largesses.

Françoise s'interdit, avec l'autorisation de son mari, l'usage du vin, du poisson, et tout ce qui pouvait flatter le goût, se vêtit d'une étoffe simple, et ne se permit l'usage de la viande que dans les maladies. Elle cachait sous ses habits un cilice et une ceinture de crin.

Une vie aussi austère fit beaucoup d'impression dans la ville de Rome. Cet exemple si édifiant porta ses fruits et retira plusieurs dames romaines des pompes du siècle, de la vanité des ornements, de l'oisiveté, de la vie molle et sensuelle. Il y en eut plusieurs qui s'assujettirent, comme elle, à des exercices réglés de dévotion, sous la conduite des Bénédictins de la congrégation du Monte-Oliveto, espèce de confrérie où l'on se dévouait spécialement au service de Dieu, sans quitter le monde, sans faire des vœux et sans porter d'habit particulier. Cette société naissante, formée par sainte Françoise, devint le berceau du célèbre institut connu sous le nom d'*Oblates*.

Dieu, pour purifier la vertu de sa servante, l'éprouva par diverses afflictions durant les troubles qui suivirent l'invasion de Rome par Ladislas, roi de Naples, et pendant le grand schisme qui déchira l'Église sous le pontificat de Jean XXIII. Le mari de la Sainte fut banni de Rome en 1413, après avoir été dépouillé de tous ses biens, et son fils aîné fut gardé en otage. Au milieu de toutes ces calamités domestiques, Françoise disait avec le saint homme Job :

Dieu m'a ôté ce qu'il m'avait donné. Son mari ayant été rétabli dans son premier état après l'extinction du schisme et la fin des troubles, elle continua son ancien genre de vie avec une nouvelle ferveur. Trente années de son existence furent employées à servir les pauvres, elle pansait leurs plaies et lavait leurs ulcères. Sur ces entrefaites une affreuse disette sévit. C'est alors que Françoise s'adjoignit Vannotia et alla de porte en porte quêter pour les pauvres. Pendant qu'elle se livrait à ces œuvres de charité, elle entendit les cris déchirants d'une mère dont l'enfant était mort sans baptême. Françoise entrant dans le logis de la mère infortunée ressuscita l'enfant et se sauva pour échapper aux actions de grâces.

Devenue veuve elle mit ordre à ses affaires et alla se présenter à la porte du couvent, nu-pieds et la corde au cou, demandant comme une grâce d'être admise au nombre des sœurs. « Je suis une misérable pécheresse, dit-elle, qui, après avoir donné au monde les plus belles années de sa vie, vient en offrir à Dieu les tristes restes. » Elle prit l'habit et fit son oblation le jour de saint Benoît de l'an 1437. Loin de se prévaloir de sa qualité de fondatrice, elle se regardait comme la dernière de ses sœurs, et ce fut malgré ses larmes et ses prières qu'on la nomma Supérieure de la communauté.

Dieu, pour récompenser ses vertus, et en particulier son humilité, la combla de mille faveurs. Un jour la sœur chargée du réfectoire ne trouva du pain que pour trois personnes. Françoise se rendit à la salle à manger, divisa le pain en autant de morceaux

qu'il y avait de religieuses. Toutes en mangèrent à satiété et il en resta pour le lendemain.

Elle eut le bonheur de voir son Ange avec elle. Ayant été obligée de sortir de son monastère pour aller voir l'un de ses fils qui était dangereusement malade, elle fut elle-même atteinte de la même maladie, et elle en mourut après avoir reçu les sacrements. Elle expira, le 9 mars 1440, dans la cinquante-sixième année de son âge. Dieu attesta sa sainteté par de nombreux miracles.

Réflexions pratiques.

Bon nombre de saints ne sont donnés au monde que pour servir de modèles aux chrétiens dans un état, dans une profession particulière. Sainte Françoise a été appelée par le Ciel à vivre dans tous les états et toutes les situations où la femme chrétienne peut être placée. Vierge, épouse, veuve, religieuse, on la voit toujours docile à la grâce, pratiquant dans toute leur perfection les vertus propres à ces diverses vocations, et devenant ainsi un modèle frappant de la sainteté à laquelle Dieu invite les âmes dans toutes les situations où elles peuvent se trouver placées par sa volonté adorable. Ce qui fut le principe de tant de vertus et de perfection, fut l'éducation chrétienne qu'elle reçut de ses vertueux parents. A peine sortie du berceau, elle comprit que Dieu est le souverain bien, et son unique ambition fut d'être à lui sans partage ; aussi, âgée à peine de douze ans, conçut-elle le projet de se consacrer à Dieu pour toujours. Si elle s'engagea dans les liens du mariage, ce ne fut que pour obtempérer aux désirs de ses parents.

Toutefois, dans cet état, elle fut constamment d'une piété remarquable.

Durant son veuvage, elle s'appliqua chaque jour à pratiquer toutes les vertus qui font l'ornement des personnes de sa condition. Elle comprit qu'elle était dans un état de deuil, de privation et de retraite, et que pour en soutenir l'honneur, elle ne pouvait mieux faire d'embrasser la vie religieuse. Là encore elle donna l'exemple du plus parfait dévouement. C'est ainsi que sainte Françoise mérita d'être proposée pour modèle des jeunes vierges, des épouses chrétiennes, des veuves et des religieuses. Quel contraste entre cette vie et celles de nos jeunes filles mondaines, qui deviennent des femmes dissipées et vaines, des veuves sans retenue et sans piété, aussi impuissantes à édifier qu'habiles à semer partout le scandale ! Oh ! éducation chrétienne, que tes fruits de sanctification sont abondants, mais qu'ils sont peu goûtés !

Plan de méditation.

I. Sainte Françoise modèle des jeunes vierges : 1° par sa modestie ; 2° sa piété ; 3° sa soumission à ses parents.

II. Sainte Françoise modèle des épouses vertueuses : 1° par sa soumission à son époux ; 2° par le soin qu'elle prend de ses enfants.

III. Sainte Françoise modèle des saintes veuves : 1° par sa résignation ; 2° par ses œuvres de charité ; 3° par les moyens qu'elle emploie pour achever sa sanctification.

LES QUARANTE MARTYRS DE SÉBASTE

10 *mars.*

Dans le temps que l'empereur Constantin arborait l'étendard de la croix et faisait monter la religion de Jésus-Christ sur le trône, Licinius, son beau-frère persécutait les chrétiens dans tout l'Orient. Ayant été vaincu par Constantin l'an 314, et obligé de lui céder l'Illyrie et la Grèce, il en conçut tant de dépit que ne pouvant se venger sur le vainqueur, il déchargea sa colère sur les chrétiens que le pieux empereur favorisait partout. Il garda d'abord quelques ménagements, mais bientôt, pour faire plus de dépit à Constantin, il se déclara ouvertement contre la religion chrétienne et résolut d'exterminer de ses États tous ceux qui la professaient. La persécution fut horrible dans tout l'Orient ; pour effrayer davantage les fidèles, on inventa de nouveaux supplices. Parmi les plus illustres martyrs de cette sanglante persécution, on compte les quarante soldats de Sébaste, en Arménie. Ils étaient tous jeunes, bien faits, braves, déjà considérés par leurs services et ils pouvaient prétendre aux plus grands honneurs militaires. Mais leur avenir n'était point sur la terre et ils n'aspiraient qu'à la couronne que Jésus-Christ a promise à ses disciples. Ils faisaient partie de la *légion fulminante*, si célèbre par la pluie miraculeuse qu'elle obtint du ciel sous l'empereur Marc-Aurèle. Un édit de Licinius ordonnait à tout le monde, sous peine de mort, de sacrifier aux dieux de l'empire. Aussitôt que l'édit est publié quarante soldats chré-

tiens se présentent devant le gouverneur et lui disent : « Nous devons à l'empereur le service et le dévouement, qu'il commande des choses justes et nous lui obéirons jusqu'à la mort ; mais nous devons à Dieu nos adorations et notre fidélité ; nous ne trahirons jamais nos devoirs. L'encens que nous avons à brûler est pour le Dieu des chrétiens et non pas pour les démons. Les tourments les plus affreux ne seront jamais capables de nous faire trahir notre foi. » A ce langage, le gouverneur irrité les livre aux bourreaux qui les meurtrissent avec des pierres et des fouets, les déchirent avec des ongles de fer, les chargent de chaînes et les conduisent en prison.

Sept jours après, Lysias, général de l'armée d'Arménie, arrive à Sébaste. Il met à de nouvelles épreuves la constance de ses soldats, et s'avoue vaincu. Alors le gouverneur, transporté de rage, invente un supplice lent et terrible auquel il les condamne tous. On était en hiver. Un froid rigoureux, encore augmenté par le vent du nord, soufflait avec violence. Près des murs de Sébaste était un étang glacé, on y conduit les quarante martyrs. Ils doivent y être exposés nus pendant toute la nuit, et non loin de l'étang glacé est un bain chaud préparé pour ceux qui voudront sacrifier.

Arrivés sur le théâtre du martyre, tous ensemble tombent à genoux et adressent à Dieu cette prière : « Nous sommes entrés quarante dans la carrière ; faites, Seigneur, que quarante, soient couronnés. » Les martyrs ôtent eux-mêmes leurs vêtements ; ils s'encouragent mutuellement, et se disent qu'une mauvaise nuit leur vaudra une éternité de bonheur.

Les voilà donc exposés nus à toute la rigueur de la saison. Cependant les gardes ne cessaient de les exhorter à obéir au prince, afin qu'on leur accordât la permission d'entrer dans le bain chaud. Tout à coup un d'eux perd courage; il quitte lâchement son poste et va se jeter dans le bain chaud; mais à peine y est-il entré qu'il expire. Un soldat qui gardait les saints martyrs, voit tout à coup le ciel s'ouvrir; des anges apparaître à ses yeux; ils tenaient dans leurs mains des couronnes qu'ils vinrent déposer sur le front de ceux qui étaient demeurés vainqueurs; une seule restait suspendue, et semblait attendre une tête où elle put se reposer. A l'instant le soldat, touché de cette vision céleste, se convertit et déclare qu'il était chrétien; il quitte ses habits, va se joindre aux généreux soldats, et les console ainsi de la chute de leur compagnon. — Le jour étant venu, le juge ordonna qu'on les plaçât sur des chariots et qu'on les jetât dans les flammes. Ils étaient tous morts ou mourants, excepté le plus jeune, nommé Militon, qu'on trouva plein de vie. Les bourreaux, espérant qu'on pourrait le gagner, le laissèrent sur la place; mais sa mère qui était présente ne pouvant souffrir cette fausse et cruelle pitié qu'on avait pour son fils, le prit dans ses bras et le mit dans le chariot avec les autres martyrs, en lui disant : « Va, va, mon fils, achever cet heureux voyage avec tes camarades, afin que tu ne te présentes pas à Dieu le dernier. » Tous furent consumés par les flammes, et leurs restes jetés dans le fleuve.

Réflexions pratiques.

Quarante soldats de Jésus-Christ entrent courageusement dans la lice. Tous confessent généreusement la foi de leur divin Maître. Tous courent d'un pas égal dans la carrière du salut. Tous touchent au terme de leurs tourments et sont sur le point de recevoir la couronne du combat, lorsque l'un d'eux se décourage et apostasie lâchement ; et tandis que ses compagnons entrent dans la gloire, il est lui-même précipité au même moment dans l'enfer. O abîme impénétrable des jugements de Dieu ! Que le défaut de persévérance finale est pernicieux ! Il est le sceau de la réprobation. Il confirme la vérité de cette parole de nos saints Livres, qu'il n'y aura de salut que pour celui qui aura persévéré jusqu'à la fin, que la couronne de vie ne sera déposée sur la tête que de celui qui aura été fidèle jusqu'à la mort.

Hélas ! que le nombre de ceux qui ne persévèrent pas est grand ! Beaucoup commencent bien, dit saint Jérôme, peu arrivent jusqu'au bout. Ne suis-je pas du nombre de ces inconstants ? Où sont les engagements de mon baptême ? Que sont devenues les promesses de ma première communion? Qu'ai-je fait des résolutions prises à l'occasion d'une retraite, d'un jubilé, d'une mission... Mon Dieu ! Je veux commencer aujourd'hui à vous servir fidèlement, à dompter mes passions, mon naturel, mes vieilles habitudes. *Affermissez* ma résolution et *mes pas* dans le chemin qui mène à vous, de peur que je ne vienne à chanceler quelque jour. (Ps. 16.)

Plan de méditation.

I. Apostasie criminelle d'un des soldats; image de celle de beaucoup de mauvais chrétiens.

II. Glorieux spectacle pour le ciel; joie de l'Eglise; bonheur des trente-neuf soldats de se retrouver quarante à recevoir la couronne.

SAINTE PERPÉTUE ET SAINTE FÉLICITÉ

11 mars.

L'an 202, Sévère, empereur romain, ayant ordonné de faire mourir tous les chrétiens qui refuseraient de sacrifier aux dieux de l'empire, le proconsul Firminien qui commandait en Afrique, fit arrêter à Carthage cinq jeunes catéchumènes : Révocat, Saturnin, Sécundule, Perpétue et Félicité. Perpétue était une jeune dame de vingt-deux ans, de grande naissance, bien élevée, ayant beaucoup d'esprit et encore plus de piété. Son père, qui était vieux et fort attaché au paganisme, aimait Perpétue plus que ses autres enfants ; quant à sa mère, il paraît qu'elle était chrétienne, ainsi qu'un de ses frères ; l'autre n'était que catéchumène. Elle avait un fils qu'elle nourrissait elle-même de son lait.

Félicité était encore plus jeune ; elle était mariée et espérait devenir mère dans deux mois. Quoiqu'elle fût d'une moindre condition que Perpétue, elle n'était pas animée de moins nobles sentiments.

Ces généreux confesseurs de la foi, ayant été arrê-

tés, furent gardés pendant quelques jours par des soldats dans une maison particulière, et ce fut là que le père de sainte Perpétue vint la première fois pour solliciter sa chère fille à renoncer à Jésus-Christ. Comme cette sainte a écrit elle-même l'histoire de son martyre la veille de sa mort, on ne saurait désirer un témoignage plus authentique ; voici ce qu'elle nous raconte :

« Nous étions encore, dit-elle, entre les mains de nos persécuteurs, lorsque mon père, poussé par sa tendresse, vint faire de nouveaux efforts pour ébranler ma constance. Comme il me sollicitait instamment de ne pas avouer que j'étais chrétienne, je lui montrai un vase de terre qui était là : « Père, lui dis-je, ce vase de terre que vous avez sous vos yeux peut-il changer de nom ? — Il ne le peut assurément pas, me répondit-il. — De même, lui dis-je, je ne puis pas m'appeler autre que ce que je suis, c'est-à-dire chrétienne. » A ce mot, mon père, transporté et hors de lui-même, se jeta sur moi comme pour m'arracher les yeux, mais il se contenta de me maltraiter et se retira ensuite, tout confus de n'avoir pu vaincre ma résolution avec tous les artifices que le démon lui avait suggérés. Ayant été quelques jours sans le revoir, j'en rendis grâces à Dieu et son absence me soulagea. Nous profitâmes de cet intervalle pour recevoir le baptême ; au sortir de l'eau, le Saint-Esprit m'inspira de ne demander autre chose que la patience dans les tourments.

» Peu de jours après on nous conduisit en prison ; j'en fus effrayée, car je n'avais jamais vu de telles ténèbres. Nous souffrîmes beaucoup ce jour-là, tant

de la chaleur de la foule que de l'insolence des soldats qui nous gardaient. Ce qui me causait le plus de peine, c'est que je n'avais plus mon enfant. Enfin on me l'apporta, et deux diacres, qui nous assistaient, obtinrent à prix d'argent qu'on nous mît pendant quelques heures dans un endroit où nous pussions respirer. Chacun songeait à ce qui l'intéressait davantage. Pour moi je n'eus rien de plus pressé que d'allaiter mon enfant qui mourait de faim. Je le recommandai à ma mère qui était venue me voir, je la consolai ainsi que mon frère. Quelques jours après, ayant obtenu qu'on me laissât mon enfant dans la prison, je me trouvai consolée et la prison me parut un séjour agréable.

» Un jour mon frère me dit : « Je sais, ma sœur, que vous avez beaucoup de crédit auprès de Dieu, demandez-lui donc, je vous prie, de vous faire connaître par quelque vision si vous souffrirez le martyre et vous m'en instruirez ensuite. » Comme je savais que Dieu me donnait chaque jour quelque marque de sa bonté, je répondis avec confiance à mon frère : « Vous saurez demain ce qui en sera. » Le jour suivant, Perpétue raconta la vision où Dieu lui fit connaître que tous auraient le bonheur de mourir pour Jésus-Christ ; puis elle continua en ces termes : Quelques jours après, le bruit s'étant répandu que nous allions être interrogés, je vis arriver mon père dans la prison ; la douleur était peinte sur son visage. « Ma fille, me dit-il, prends pitié de mes cheveux blancs, aie pitié de moi. Si je suis digne que tu m'appelles ton père, si je t'ai moi-même élevé jusqu'à cet âge, si tu as toujours eu dans mon

cœur la préférence sur tes frères, ne me rends pas l'opprobre des hommes ! Regarde tes frères, regarde ta mère, contemple ton fils qui ne pourra vivre après toi ; quitte cette fierté, de peur de nous perdre tous ; car aucun de nous n'osera paraître en public, si tu es condamnée au supplice. » — En me parlant ainsi, mon père me baisait les mains ; puis se jetant à mes pieds tout baigné de larmes, il m'appelait, non pas ma fille, mais *madame*. Ma peine était extrême, lorsque je pensais que, de toute ma famille, il serait le seul qui ne se réjouirait pas de mon martyre. Je lui dis pour le consoler : « De tout ceci, il n'arrivera que ce qu'il plaira à Dieu ; notre sort est entre ses mains, et non entre les nôtres. » Il se retira accablé de tristesse.

» Le lendemain, comme nous dînions, on vint nous enlever tout à coup pour nous faire subir un interrogatoire. Nous comparûmes devant l'intendant de la province, qui représentait le proconsul mort depuis peu. Tous ceux qui furent interrogés avant moi confessèrent généreusement Jésus-Christ. Quand mon tour fut venu, mon père parut avec mon enfant ; il m'éloigna un peu du pied du tribunal, et employa tous les moyens que la tendresse peut suggérer pour m'attendrir sur le sort de cette innocente victime. L'intendant se joignit à lui et me dit : « Quoi ! vous ne serez touchée, ni par les cheveux blancs d'un père que vous allez rendre malheureux, ni par l'innocence de cet enfant qui va devenir orphelin par votre mort ! Sacrifiez donc pour la prospérité des empereurs. » Je répondis : « Je ne sacrifierai point. — Vous êtes donc chrétienne, reprit-il ! — Oui, je suis

chrétienne, répliquai-je. » — Le juge prononça aussitôt notre sentence et nous condamna tous à être exposés aux bêtes. »

Saturnin, Révocat et Secundule parurent les premiers dans l'amphithéâtre, et consommèrent leur généreux sacrifice. Perpétue et Félicité, après avoir été dépouillées de leurs vêtements, furent enfermées dans un filet et exposées à une vache sauvage et furieuse. La vue de ces deux femmes si jeunes et si délicates émut le peuple d'horreur et de pitié. On les retira des filets et on les couvrit de robes flottantes. L'animal, s'étant d'abord jeté sur Perpétue, la lança en l'air ; elle tomba sur les reins et, malgré la violence de la douleur, elle ne laissa pas échapper la moindre plainte. S'étant aperçue que ses vêtements étaient déchirés, elle s'empressa de se couvrir. Elle courut ensuite vers Félicité, dont les blessures étaient plus graves que les siennes, et lui donna la main pour l'aider à se relever. Elles attendaient l'une et l'autre qu'on leur fît soutenir une nouvelle attaque ; mais le peuple s'y opposa et demanda qu'elles fussent égorgées. Après s'être donné le baiser de paix, elles reçurent le coup de la mort.

Réflexions pratiques.

Je veux me sauver. C'est le langage de tout le monde ; c'est la pensée de tout le monde. On a bien raison de le dire, et plus encore de le penser : qu'avons-nous à faire ici-bas, que de conduire à bonne fin cette œuvre si importante ? Qu'est-ce qui nous intéresse le plus en cette vie que le salut de notre âme ?

Pensons-y ; ne pensons qu'à cela ; disons-nous sans cesse : Je veux me sauver. Le salut de notre âme est la seule chose pour laquelle Dieu nous a mis au monde. Non, Dieu ne nous a pas placés sur la terre pour être grands, pour être riches, pour être heureux ; mais pour être saints et pour nous sauver. C'est ce qu'ont parfaitement compris sainte Perpétue et sainte Félicité. Si nous ne nous sauvons pas, il aurait mieux valu pour nous n'être jamais nés. Si le n'étais pas venu au monde, il y aurait eu une personne de moins sur la terre ; et si je ne me sauve pas, il y aura un réprouvé de plus dans l'enfer. Je veux me sauver. Est-ce assez de le dire et d'y penser ? Non, mais il faut y travailler. Or, qui est-ce qui travaille à son salut ? Qui est-ce qui s'en occupe sérieusement ? Ce n'est pas ce mondain qui ne songe qu'aux amusements de la terre. Ce n'est pas ce libertin qui ne cherche qu'à satisfaire ses viles passions. Ce n'est pas cet ambitieux qui ne court qu'après les honneurs. Ce n'est pas ce chrétien indolent qui oublie son âme pour ne s'occuper que de son corps. Mais c'est sainte Perpétue et sainte Félicité versant leur sang et donnant leur vie pour la défense de la foi. Ce sont les saints qui ont abandonné la terre pour marcher à la conquête du ciel. C'est ce bon chrétien qui évite les occasions dangereuses pour ne pas perdre son innocence. C'est cette jeune personne fuyant les lieux suspects, où sa vertu peut faire naufrage. C'est ce pécheur brisant ses liens coupables pour se charger du joug du Seigneur. Suis-je de ce nombre ? Qu'ai-je fait jusqu'ici pour mon salut ? Que fais-je chaque jour ? Mon Dieu ! qui n'avez rien

négligé pour me conduire au ciel, accordez-moi la grâce d'en prendre le chemin et d'y parvenir.

Plan de méditation.

I. Héroïsme de Perpétue et de Félicité dans trois grands sacrifices : 1° celui de leurs parents; 2° celui de leurs biens confisqués; celui de leur vie qu'elles offrent à Jésus-Christ.

II. Nous devons à l'exemple de ces deux saintes héroïnes, savoir : 1° nous consoler dans nos épreuves; 2° tout souffrir pour la foi et pour le salut de notre âme.

SAINT GRÉGOIRE, Pape et Docteur

12 *mars.*

Saint Grégoire, surnommé le Grand, à cause de ses vertus et de sa science, naquit à Rome d'une famille noble, vers le milieu du cinquième siècle. Gordien, son père, était sénateur, et jouissait d'une fortune considérable; mais il renonça au monde, après la naissance de son fils, et embrassa l'état ecclésiastique. Depuis il devint un des sept cardinaux diacres qui avaient soin, chacun dans son quartier, des pauvres et des hôpitaux. Sylvie, mère du Saint, imita l'exemple de son mari et quitta le monde pour se consacrer dans un monastère au service de Dieu. Dès sa jeunesse, Grégoire se livra avec ardeur à l'étude de la grammaire, de la rhétorique, puis de la philosophie et y fit des progrès étonnants. A cause

de ses talents extraordinaires et de ses vertus peu communes, l'empereur Justinien II le nomma préteur c'est-à-dire gouverneur de Rome, quoiqu'il n'eût encore que trente-quatre ans; cette haute dignité n'affaiblit point ses sentiments de piété, néanmoins il ne tarda pas de s'apercevoir combien il est difficile de conserver son innocence au milieu des grandeurs mondaines. Le désir de se mettre à l'abri des dangers le fit renoncer à tout ce que le siècle a de plus flatteur pour se consacrer entièrement à Dieu.

Après la mort de son père, il employa une grande partie de son patrimoine à fonder six monastères en Sicile; il fonda aussi à Rome dans sa propre maison le monastère de Saint-André où il prit l'habit. Là, éloigné du tumulte des passions, et uniquement occupé de son salut, il se livra avec tant d'ardeur à la lecture des Livres saints, aux jeûnes et autres pratiques de la mortification, qu'il ruina sa santé. Une seule chose l'affligeait dans son infirmité, c'était de ne pouvoir, le samedi saint, faire ce jeûne que tout le monde faisait alors, même les enfants. Pour obtenir de Dieu la grâce de pouvoir se conformer à la pratique universelle de l'Église, il eut recours aux prières d'un saint nommé Eleuthère, et se trouva tout à coup guéri. Notre Saint n'en continua pas moins de vivre au milieu des plus grandes austérités. Il se nourrissait de légumes crus que sainte Sylvie, sa mère, lui apportait. Un jour ayant reçu ce mets, dans un plat d'argent, et ne se trouvant pas de quoi soulager un pauvre qui lui exposait sa misère, il lui donna ce plat en disant que ce malheureux en ferait un meilleur usage que lui, puisque son prix

servirait à lui procurer un nécessaire dont il ne manquait pas lui-même. Une autre fois, passant dans le marché de Rome, il vit des esclaves d'une belle taille et d'une physionomie très intéressante, exposés en vente ; il s'informa de leur pays et de leur religion. On lui répondit qu'ils étaient de la Grande-Bretagne et encore païens. « Quel dommage, s'écria-t-il, en soupirant, que ces belles créatures soient encore sous la puissance du démon, et que tant de grâces extérieures ne soient point accompagnées de la grâce de Jésus-Christ. » Il alla aussitôt trouver le pape Benoît Ier et le pria instamment d'envoyer des prédicateurs évangéliques dans la Grande-Bretagne. Le pontife entra sans peine dans ses vues. Mais où trouver des hommes qui voulussent se dévouer à cette mission lointaine et périlleuse ! Grégoire, s'offrit lui-même et demanda au chef de l'Église la permission de partir avec quelques religieux de son ordre.

A peine l'eut-il obtenue, à force d'instances, qu'il se mit en route avec ses compagnons. La nouvelle de son départ avait mis la consternation dans la ville entière. Les malheureux, dont il était le soutien et le père, versaient des larmes de désespoir et redemandaient à grands cris celui qui savait si bien consoler leurs souffrances et adoucir leurs misères. Le peuple s'attroupa autour de Benoît Ier, qui se rendait à l'église de Saint-Pierre, et lui cria : « Saint Père qu'avez-vous fait ? Vous avez causé la ruine de Rome, lorsque vous avez laissé partir Grégoire, vous avez offensé saint Pierre. » Le pape vaincu par ces larmes universelles dépêcha aussitôt des courriers

qui ramenèrent saint Grégoire. A la nouvelle de son arrivée, la joie rayonnait sur tous les fronts. Peu après il fut mis, comme son père l'avait été, au nombre des sept diacres cardinaux, qui avaient alors une grande part dans l'administration des affaires ; et plus tard, il fut envoyé près de l'empereur de Constantinople en qualité de nonce apostolique. C'est pendant cette légation qu'il fit rétracter, au patriarche Eutychius, cette erreur que les corps des bienheureux seraient, après la résurrection, impalpables et aériformes.

Revenu à Rome, il fut élu abbé du monastère qu'il avait fondé dans sa maison, et presque en même temps, secrétaire du Saint-Père. Le pape Pélage II étant mort de la peste, l'an 590, le clergé, le sénat et le peuple de Rome élurent Grégoire pour le remplacer. Lui seul s'opposa à son élection. Il se déguisa pour s'enfuir ; mais on le découvrit dans une caverne. Le déplorable état où se trouvait alors la chrétienté demandait un pontife d'un génie supérieur, d'une sainteté éminente et d'un courage à toute épreuve. Grégoire eut tout cela. Dès qu'il fut placé sur la chaire de saint Pierre, il devint le fanal qui éclaira le monde. En Orient, les Églises étaient divisées par les erreurs de Nestorius et d'Eutychès, il sut les réunir. En Occident, le mal était plus grand encore : le paganisme enveloppait l'Angleterre de ses ténèbres. Il les dissipa. Les Visigoths avaient infecté l'Espagne du poison de l'arianisme, il y rétablit la saine doctrine. Les donatistes faisaient gémir l'Afrique sous leur joug, il la délivra. L'Eglise gallicane fut purgée de la simonie, tandis que l'Istrie et

les provinces voisines, abjurant leur schisme, rentraient à sa voix, dans le sein de l'unité. L'Italie était devenue la proie des Lombards, il s'opposa comme une digue à leurs fureurs et arracha souvent des sentiments d'humanité à ces barbares. Il eut même la gloire d'en convertir plusieurs. Saint Grégoire mit en meilleur ordre l'office et le chant de l'Eglise. Il aima tellement les pauvres qu'il fit dresser une liste de tous les indigents, et chaque mois, il faisait distribuer toutes les provisions dont ils pouvaient avoir besoin. Sa charité était si grande qu'il voulut même en avoir toujours quelques-uns à sa table.

L'histoire rapporte que sous son pontificat, une peste comme jamais on n'en avait vue, exerça des ravages affreux dans la Ville Eternelle. En vain, le saint pontife avait-il prêché la pénitence, ordonné des jeûnes, fait des prières publiques, rien ne pouvait mettre un terme à ce terrible fléau. Grégoire s'inspirant alors d'un sentiment héroïque de foi et d'amour, prit dans ses mains l'image miraculeuse de la mère de Dieu peinte par saint Luc, et nu-pieds, les épaules couvertes d'un sac de pénitents, traversa en procession toute la ville de Rome pour se rendre à la basilique de Saint-Pierre. La foule éplorée le suivait. En arrivant sur le pont qui faisait face au môle d'Adrien, aujourd'hui appelé *le Château-Saint-Ange,* on entendit dans les airs des chants angéliques : chantant ces paroles : *Regina Cœli*, *lætare*, *alleluia ; quia quem meruisti portare*, *alleluia. Resurrexit sicut dixit*, *alleluia.* Pénétré d'un sentiment d'allégresse sainte et de respectueuse reconnaissance,

le peuple s'agenouilla, écoutant la céleste mélodie dont les échos allaient se perdre dans les nues. Grégoire, les yeux fixés vers le ciel, s'écria : *Ora pro-nobis Deum, alleluia.* En ce moment, un ange sous la forme humaine apparut sur la cime du mausolée ; il tenait à la main un glaive nu qu'il rentrait dans son fourreau. Dès lors, la peste ne fit plus une seule victime. L'Église a adopté depuis cette hymne pour saluer la Reine du Ciel pendant le temps pascal, qui est celui de la joie.

Réflexions pratiques.

I. Saint Grégoire a fait de grandes choses : il quitta le monde pour se faire religieux ; il apaisa par ses prières la peste qui sévissait dans Rome ; il envoya à l'Angleterre des apôtres qui la convertirent. Dans l'Église, il régla plusieurs choses importantes. Qu'avons-nous fait jusqu'à présent pour Dieu ? Nous sommes-nous privés de quelques plaisirs ? Avons-nous essayé de convertir quelques pécheurs ? Plût à Dieu que nous fussions nous-mêmes bien convertis ! c'est par où nous devons commencer.

II. Il a été grand en science ; ses doctes ouvrages en font foi ; la doctrine qu'ils contiennent est toute céleste. Aussi voyait-on souvent à son oreille une colombe qui faisait connaître que le Saint-Esprit lui dictait ce qu'il avait composé. Nous ne pouvons pas composer des livres comme ce saint, mais nous en pouvons lire pour y apprendre la sainteté ; mais nous pouvons instruire nos domestiques, les pauvres et leur enseigner les mystères de notre foi ; nous pouvons consoler ce malade, cet affligé ; le faisons-nous ?

III. Saint Grégoire a paru plus grand dans les souffrances et dans ses humiliations que partout ailleurs. Il endurait les douleurs cruelles de la goutte avec une patience admirable. Il ne voulait point souffrir de louanges. On le vit prendre la qualité de *serviteur des serviteurs de Dieu*, et donner à manger aux pauvres ; il avait refusé la papauté. N'est-ce pas être grand que de fouler aux pieds tout ce qu'il y a de plus relevé dans le monde? Souvenons-nous que la véritable grandeur d'un chrétien consiste à faire de grandes choses et à s'estimer petit. Que cette vertu est belle, mais qu'elle est rare! Sommes-nous véritablement humbles.

Plan de méditation.

I. Science de saint Grégoire : 1° elle conduit à la sainteté ; 2° elle en fait le modèle de la jeunesse studieuse.

II. Humilité du saint : 1° humilité dans les grandeurs au milieu du monde ; 2° humilité durant son pontificat.

SAINTE EUPHRASIE, Vierge

13 *mars*.

Sainte Euphrasie, parente de Théodose le Grand, et plus illustre par son éminente vertu que par sa grande naissance, naquit à Constantinople vers l'an 380. Son père, sénateur et gouverneur de la Lycie, était estimé comme l'un des plus grands et des

plus vertueux de l'empire et sa mère, nommée comme elle Euphrasie, était le modèle des dames chrétiennes. Les premiers soins des chastes époux furent de remercier Dieu de l'enfant bénie qu'il venait de leur accorder et de lui promettre de ne l'élever que pour l'éternité. On peut juger par là de la brillante éducation qui fut donnée à la jeune Euphrasie. Dès son bas âge son âme était éprise des biens du Ciel ; elle n'avait qu'un vrai désir : aimer et servir Dieu seul. A cinq ans elle était déjà devenue l'admiration de la Cour, et on la regardait comme un petit prodige. C'est à cette époque qu'elle perdît son père ; mais l'empereur Théodose se chargea de sa tutelle et il la fit fiancer à un jeune sénateur. Sa mère devenue veuve à l'âge de vingt-deux ans refusa de contracter de nouveaux engagements et se retira avec sa fille en Egypte où elle avait de riches possessions. Elle se fixa près d'un monastère de religieuses qui édifiaient par la pratique de toutes les vertus. Elles ne se nourissaient que d'herbes et de légumes, sans y mêler aucun assaisonnement, et ne mangeaient qu'après le coucher du soleil. Un cilice étendu sur la terre nue leur servait de lit. Leur habit était fait d'une étoffe très pauvre et très rude. Elles travaillaient des mains, et n'interrompaient presque jamais l'exercice de la prière.

La vertueuse veuve charmée de la haute vertu de ces saintes religieuses les visitait souvent et menait avec elle sa jeune Euphrasie qui n'avait alors que sept ans. Un jour la supérieure du couvent, frappée du recueillement et de la modestie de la petite Euphrasie, lui dit : « Mon enfant, aimez-vous mieux

votre fiancé que les sœurs de cette communauté? » — Elle répondit avec l'ingénuité de son âge : « Mon fiancé, je ne le connais pas et il ne me connaît guère; mais pour vous je vous connais et je vous aime. — Si vous m'aimez, dit la supérieure en riant, demeurez donc avec nous. — Je le veux bien, dit l'enfant, pourvu que ma mère y consente. » Sa mère écoutait avec attendrissement et la supérieure avec admiration. Elle ajouta : « Non, mon enfant, vous ne pouvez rester ici; ce que je vous disais n'était que pour vous éprouver. Songez qu'il faut apprendre par cœur le Psautier, ne manger qu'une fois par jour, et pratiquer toutes sortes de mortifications. — Je le ferai, répliqua Euphrasie, avec la grâce de Dieu. — Mais, ma chère petite, nous ne saurions même comment nous y prendre pour vous loger. — Et qui empêche que je me loge comme vous vous logez vous-mêmes. — Ma chère fille, on ne peut demeurer ici, si l'on ne se consacre entièrement à Jésus-Christ. — Eh! je m'y consacre, répliqua l'enfant. » — Fixant aussitôt l'image du Sauveur, « O Jésus, dit-elle, je me consacre entièrement à vous et pour toujours. » Sa mère, attendrie jusqu'au fond de l'âme, ne pouvait retenir ses larmes. Voyant sa constance, elle crut que c'était la grâce qui parlait en elle et lui permit de demeurer dans la communauté. L'ayant ensuite menée aux pieds des autels : « Seigneur Jésus, dit-elle en tenant ses mains élevées vers le Ciel, recevez cette enfant sous votre protection. Elle n'aime et ne cherche que vous; c'est donc à vous seul qu'elle se recommande. » Puis se tournant vers sa fille, elle lui dit : « Puisse le Seigneur,

qui a établi des montagnes sur des fondements inébranlables, vous confirmer toujours dans la crainte de son saint nom! » A ces mots, elle la remit entre les mains de la supérieure, et sortit du monastère, les yeux baignés de larmes. Peu de jours après la jeune Euphrasie reçut l'habit de religieuse avec le voile. — Sa pieuse mère tomba malade quelque temps après et fut avertie que sa fin approchait. Elle voulut avant de mourir donner ses dernières instructions à sa fille. « Craignez Dieu, lui dit-elle, honorez vos sœurs et regardez-vous comme leur servante. Ne pensez jamais à ce que vous avez été selon le monde, et ne dites jamais en vous-même que vous êtes issue du sang des empereurs. Soyez humble et pauvre sur la terre, afin que vous méritiez de participer à la gloire et aux richesses du Ciel. » Après ces suprêmes recommandations elle vécut encore quelques jours, puis s'endormit paisiblement dans le Seigneur.

La nouvelle de sa mort étant parvenue à la cour de Constantinople, l'empereur Théodose qui avait promis en mariage au fils d'un sénateur la jeune Euphrasie, l'envoya chercher. Mais la Sainte était trop affermie dans sa vocation pour penser à sortir du monastère; elle lui fit la réponse suivante ; « Invincible empereur, je suis à Jésus-Christ, je ne puis me donner à un autre; tout ce que je souhaite c'est que le monde ne se souvienne plus d'Euphrasie. Je vous supplie par les bontés dont vous honoriez mes parents, vous et l'impératrice votre digne épouse, de disposer des biens qu'ils m'ont laissés, en faveur des pauvres, des orphelins et des églises. Donnez la liberté à tous

mes esclaves et accordez à mes fermiers la remise de tout ce qu'ils doivent depuis la mort de mes proches.» L'empereur ne put s'empêcher de verser des larmes en lisant cette lettre. Les sénateurs pleurèrent aussi lorsqu'ils en entendirent la lecture.

Euphrasie entièrement détachée du monde fit des progrès étonnants dans la perfection. A douze ans, elle ne mangeait plus qu'une fois par jour; souvent elle passait trois jours et même une semaine sans prendre d'autre nourriture que l'Eucharistie. Malgré cela, à vingt ans, elle était uné des plus robustes religieuses de la maison, grande, bien faite, pleine de majesté. Elle eut toutefois bien des tentations à combattre; mais elle en sortit toujours victorieuse par sa simplicité à les découvrir aux directeurs de sa conscience, et à faire tout ce que l'obéissance lui prescrivait. Elle parvint à une sainteté éminente. Elle mourut, le 13 mars 410, âgée de trente ans, après en avoir passé vingt-trois dans la pénitence. Le Ciel la favorisa du don des miracles après sa mort, comme il l'en avait favorisée pendant la vie. Parmi ces miracles qui sont nombreux nous n'en citerons qu'un seul. Les mères qui avaient des enfants malades avaient coutume de les porter au monastère. Les religieuses priaient et ordinairement les enfants étaient guéris par leurs prières. Or, une mère ayant apporté le sien, qui était sourd, muet et paralytique; l'abbesse avait commandé à Euphrasie d'aller le recevoir à la porte et elle avait obéi. Quand elle eut dans les bras cette frêle et plaintive créature, elle se sentit émue de compassion, et levant les yeux au Ciel, elle fit le signe de la croix en disant : « Pauvre

enfant, que celui qui t'a créé te guérisse ; » et aussitôt l'enfant fut guéri.

Réflexions pratiques.

Rien de grand, de noble, de sublime comme l'âme d'un saint qui, comparant toutes les choses d'ici-bas à la vie éternelle, prend en dégoût les faux biens de la terre et n'estime plus que les trésors du ciel. Une fois convaincue de cette vérité essentielle, une âme est capable de tous les sacrifices pour conquérir le royaume céleste : elle donne, elle quitte, elle perd volontiers tout ce qui passe pour acquérir plus sûrement ce trésor qui ne passe pas. C'est ce que nous admirons dans la vie de sainte Euphrasie. Fille unique, seule héritière des riches possessions de ses parents, jeune, belle, elle avait tout pour s'attirer les regards et l'estime des hommes ; mais elle fut plus grande que tous les avantages mondains. Elle comprit que pour posséder entièrement Dieu, le cœur a besoin de se détacher complètement des biens terrestres ; c'est pour cela qu'elle a foulé aux pieds les honneurs, les plaisirs, et les richesses de ce monde. Quel exemple, surtout pour les chrétiens de nos temps qui ne songent qu'à augmenter leur fortune et à se procurer le bien-être de la vie! Ne sommes-nous pas de ce nombre? Pourquoi préférons-nous ce qui passe à ce qui est éternel? parce que nous n'avons plus la foi, l'espérance et la charité des saints ; parce que, esclaves de mille passions, nous sommes trop attachés à la terre et à ses vanités. Mon Dieu ! donnez-nous le courage d'imiter les saints pour avoir droit de participer à leur bonheur.

Plan de méditation.

I. Courageuse résolution de sainte Euphrasie. Elle quitte : 1° la cour; 2° un fiancé que lui a choisi l'empereur; 3° de grands biens; 4° un avenir brillant.

II. 1° Elle préfère à la cour un cloître; 2° à un époux terrestre, l'Époux des vierges; 3° à de grands biens, la pauvreté; 4° aux joies mondaines, l'obscurité et les croix.

SAINTE MATHILDE, Reine de Germanie

14 mars.

Sainte Mathilde était fille d'un haut et puissant seigneur du pays des Saxons. Ses parents qui avaient beaucoup de religion la firent élever sous les yeux de son aïeule, abbesse du monastère d'Elfort. Elle puisa dans cette sainte école un goût extraordinaire pour la prière et pour la lecture des livres de piété. Elle apprit aussi à travailler à tous les ouvrages convenables à une personne de sa condition, et contracta insensiblement l'habitude d'employer tous ses moments à des choses sérieuses et dignes d'une créature raisonnable. Enfin arriva le moment d'entrer dans le monde où Dieu l'appelait. La jeune Mathilde fut mariée, en 913, à Henri, fils d'Othon, duc de Saxe.

Après la mort de son père, arrivée en 916, Henri fut élu, trois ans après, pour succéder à Conrad, roi de Germanie. Il réunissait beaucoup de piété à toutes les qualités royales. Ses sujets le regardaient

comme leur père, et lui les aimait comme ses enfants. Il veillait à ce qu'ils ne fussent surchargés d'impôts ; aussi se piquaient-ils de reconnaissance lorsqu'une guerre venait à éclater. Ils le servaient alors à leurs propres dépens. Un zèle si généreux de leur part touchait sensiblement le cœur d'Henri ; et lorsque le feu de la guerre était éteint, il leur faisait ressentir les effets de sa libéralité.

Tandis que le bon, le pieux et vaillant roi triomphait des Hongrois et des Danois, et qu'il soumettait la Bavière à son obéissance, Mathilde remportait des victoires plus douces, mais non moins précieuses et surtout plus agréables à Dieu. Elle visitait les malades et les affligés qu'elle consolait et exhortait à la patience ; elle servait les pauvres et leur apprenait à estimer un état dont Jésus-Christ a fait choix ; souvent elle procurait la liberté aux prisonniers ; et lorsque les droits de la justice s'opposaient à leur élargissement, elle allégeait au moins le poids de leurs chaînes par d'abondantes aumônes, et les encourageait à expier leurs crimes par les larmes de la pénitence. Tous les instants qu'elle avait de libres, après ces œuvres de miséricorde, elle les employait au travail des mains, à la prière et à la méditation, afin de s'entretenir dans la ferveur et l'humilité. Il y eut toujours la plus parfaite union entre les deux époux. Cette heureuse conformité de sentiments, ne se montrait pas seulement dans leurs exercices de piété et dans le règlement de leur maison royale, mais encore dans toute leur conduite au dehors. C'était toujours ensemble et de concert qu'ils bâtissaient des hôpitaux et des monastères.

Henri ayant été frappé d'apoplexie en 936, la reine eut tout lieu de craindre pour ses jours. Elle allait souvent se prosterner au pied des autels, afin de solliciter de Dieu sa guérison ; mais lorsque elle eut été instruite de sa mort par les larmes et les cris du peuple, elle se soumit avec résignation à la volonté du Ciel, et renonça pour toujours aux pompes et aux vanités du monde. Elle donna ensuite ses diamants à un prêtre pour que le prix en fût distribué aux pauvres.

Après la mort de l'empereur, Mathilde eut la faiblesse de soutenir les prétentions du plus jeune de ses enfants au préjudice de l'aîné ; mais Dieu lui fit expier cette faute par les mauvais traitements qu'elle eut à essuyer de la part des deux frères qui se liguèrent contre elle et la dépouillèrent même de son douaire, sous prétexte qu'elle avait épuisé l'État par des aumônes inconsidérées. La persécution que la Sainte éprouva de la part de ses fils fut aussi longue que cruelle ; mais à la fin les deux princes rougirent de leurs mauvais procédés et se réconcilièrent sincèrement avec leur mère en lui rendant tout ce qu'ils lui avaient enlevé.

La sainte veuve rétablie dans sa première fortune distribua plus d'aumônes que jamais. Elle fonda plusieurs églises et vingt-cinq monastères, entre autres, celui de Quedlimbourg. Ce fut dans ce dernier, dont sa petite-fille était abbesse, qu'elle se retira sur la fin de sa vie. Elle y mourut, le 14 mars 968, après avoir reçu les derniers sacrements avec une foi vive et profonde.

Réflexions pratiques.

Dieu pour nourrir notre âme nous a préparé deux tables chargées de mets délicieux : l'Eucharistie et la sainte Écriture. Les saints ont eu soin d'aller y puiser les forces nécessaires pour soutenir les rudes combats de la foi. C'est aussi à cette double table que sainte Mathilde se nourrissait chaque jour ; après l'Eucharistie, l'Écriture sainte. Elle la lisait, la méditait, la goûtait, et quels fruits n'en retirait-elle pas ? Nous avons comme elle le trésor des Écritures ; mais qu'en faisons-nous ? Nous avons de plus les ouvrages des Pères, des docteurs de l'Église et des maîtres de la vie spirituelle, quel profit en retirons-nous ? Comment pouvons-nous être si pauvres au milieu de tant de richesses ! A l'exemple de sainte Mathilde, faisons chaque jour une bonne lecture. Elle sera pour nous une source de grâces et de mérites.

Plan de méditation.

Vie édifiante de Mathilde : 1° dans son enfance, elle s'adonne à la prière, à la lecture de bons livres et à la méditation ; 2° à la Cour elle exerce la charité à l'égard des malheureux ; 3° à la fin de sa vie, elle consacre tout ce qu'elle possède à bâtir des églises et à fonder des monastères.

SAINT ABRAHAM, Ermite, et sa Nièce MARIE, Pénitente

15 *mars.*

Saint Abraham, si illustre par sa grande innocence et par sa haute vertu, vint au monde l'an 300, à Chidam, en Mésopotamie. Ses parents riches et pieux, qui l'aimaient d'une tendresse extrême, lui donnèrent une excellente éducation. Il en profita merveilleusement, puisque toute sa vie, il conserva sa tendre piété et les grands sentiments de religion qui lui furent inspirés dès sa première jeunesse. Cet admirable enfant avait une inclination très prononcée pour la retraite, la prière et toutes sortes d'exercices de piété. Quoique ses parents fussent bons chrétiens, ils désiraient ardemment lui voir occuper quelque place importante dans le monde, et contracter un mariage brillant. Ils le fiancèrent de bonne heure avec une jeune fille qui paraissait digne de lui. Quand il eut atteint l'âge de vingt ans, ses parents le pressèrent de se marier. En vain alléguait-il sa répugnance pour cet état, les instances furent si pressantes qu'il fut contraint d'obéir. Les noces furent donc célébrées avec beaucoup de pompe. Mais le soir même, lorsque tout le monde se fut retiré, pressé d'un vif désir de ne donner son cœur qu'à Dieu, et fortifié par une grâce spéciale, il quitta secrètement son épouse, et se retira dans la solitude pour se livrer à la pénitence et à la mortification.

Quelle ne fut pas la surprise et surtout la douleur

des parents, en apprenant cette fuite si précipitée et si inattendue ! Après dix-sept jours de minutieuses recherches, ils le trouvèrent en prières dans une cellule. Comme ils lui témoignèrent leur étonnement et leur chagrin : « Ne vous étonnez pas, leur dit-il, si j'ai préféré le Créateur à la créature; et surtout ne vous affligez point; je suis très heureux sous le joug tout aimable du Sauveur. » En vain le père, la mère, l'épouse et les autres parents en larmes mirent-ils tout en œuvre pour le tirer de la solitude, le serviteur de Dieu se montra inébranlable. Il parla avec tant d'éloquence de la vanité du monde, du triste sort des mondains et des avantages de la vie solitaire, que son épouse et ses autres parents se rendirent à ses désirs.

Après leur départ, le saint jeune homme fit murer sa porte et n'y laissa qu'une petite ouverture par laquelle il recevait ce qui lui était nécessaire pour subsister. Une tunique de poil de chèvre, un manteau, une écuelle de bois qui lui servait à boire et à manger, une natte de jonc pour se coucher, furent tout ce qu'il voulut posséder sur la terre. Il passa ainsi cinquante années dans la pénitence la plus sévère.

Il y avait douze ans qu'Abraham vivait dans la même cellule, lorsque par la mort de son père et de sa mère il se trouva en possession d'un riche héritage. Le Saint, persuadé qu'il n'y a de vrais biens que ceux qui sont éternels, chargea l'un de ses amis de vendre tout ce qu'il possédait pour en donner le revenu aux pauvres.

Le bruit de ses vertus ne tarda pas de se répandre

de tous côtés, et Dieu voulut s'en servir pour sa gloire. Il y avait près de sa cellule un gros village dont presque tous les habitants étaient païens et si attachés à leurs idoles qu'ils avaient presque toujours maltraité ceux qui voulaient les éclairer. L'évêque d'Edesse, sensible à leur aveuglement, pensa qu'Abraham, à cause de son éminente sainteté, pourrait mieux que tout autre les aborder, les toucher et les instruire. Le clergé fut du même sentiment. Ayant appelé près de lui le pieux solitaire, le Prélat le pressa vivement de recevoir les saints ordres pour se dévouer ensuite au salut de ces âmes égarées que personne jusque-là n'avait pu approcher. Après de vives résistances, Abraham fut obligé d'obéir. Ordonné prêtre, il commença par faire bâtir une magnifique église dans ce village païen, dans la pensée d'y attirer les habitants par l'éclat des objets extérieurs et la majesté du culte. Il ne se trompa point dans ses prévisions. Les païens venaient visiter son église et l'entendre. Toutefois ils ne se convertissaient point. Un jour le Saint, par un excès de zèle, entra dans leur temple, renversa les autels et brisa les idoles. Le peuple irrité se jeta sur lui, le maltraita et le laissa pour mort. Les insultes se prolongèrent plusieurs années. Le Saint, sans se plaindre, redoubla ses austérités et ses prières en faveur de ses persécuteurs. Ces malheureux enfin touchés de sa patience, de sa douceur et de ses admirables vertus, finirent par demander le baptême au nombre de plus de mille.

Après cette conquête, Abraham retourna dans sa chère cellule. Là il fut obligé de recevoir et d'élever

une petite nièce âgée de sept ans, que son unique frère avait laissée en mourant. Le Saint voulant la former à la vie religieuse, la mit dans une cellule voisine de la sienne afin d'être à portée de l'instruire. Marie fit bientôt de grands progrès dans la perfection; elle devint un modèle de vertu et de pénitence. Mais le démon qui, depuis longtemps méditait sa perte, trouva moyen de lui ravir l'innocence. L'instrument dont il se servit fut un moine hypocrite et corrompu, qui, sous prétexte de consulter Abraham, venait souvent dans la cellule de la jeune solitaire. Ce misérable tendit des pièges à son innocence, et vint à bout de la séduire. Marie était alors âgée de vingt ans; elle n'eut pas plus tôt commis le crime, qu'elle en sentit toute l'horreur, et se vit couverte de honte. « Mon Dieu ! s'écriait-elle, où suis-je ? Qu'ai-je fait et que vais-je devenir ? Que sont devenues quinze années de prières, de pénitence et de vertu ? Tout est donc perdu dans un instant ? O ciel que je n'ose contempler ! O mon oncle comment soutenir vos regards? Ah ! si la terre entr'ouvrait ses abîmes pour m'engloutir ! » Au lieu de demander pardon à Dieu elle s'abandonne au désespoir. Tout ce qu'elle a le plus aimé jusque-là, le désert, sa cellule, le chant des psaumes lui devient insupportable. Elle s'échappe de la demeure de son oncle et va se réfugier dans une cité lointaine, où, sans guide et sans frein, elle se livre bientôt à toutes les infamies de la débauche. Pendant ce temps-là, Abraham, qui ne savait ce que sa nièce était devenue, pleurait amèrement son malheur et ne cessait de prier pour elle. Ce ne fut que deux ans après sa fuite qu'il connut le lieu de sa

retraite. L'espérance de ramener cette brebis égarée lui inspira le dessein de courir après elle; il quitte sa cellule, revêt les vêtements de cavalier, monte à cheval et part. Arrivé à l'hôtellerie qu'habitait sa nièce, il demanda à souper avec elle. Lorsqu'ils furent tête à tête, ôtant la coiffure qui lui couvrait le visage: « Marie! Marie! ma fille, s'écria-t-il d'une voix entrecoupée de sanglots, me reconnaissez-vous? » La jeune fille, les yeux baissés et toute tremblante ne put proférer une parole. « O mon enfant, ajouta-t-il, qu'avez-vous fait de votre robe d'innocence? Que sont devenues ces larmes que vous répandiez devant Dieu, et ces chants sacrés et ces prières qui faisaient vos délices? » Le Saint, la voyant attendrie, et couverte de confusion, l'exhorta tendrement à mettre en Dieu toute sa confiance. La jeune fille se jeta dans les bras de son oncle et lui promit de lui obéir en tout. Abraham la ramena avec lui dans son désert et la renferma dans la cellule qu'il habitait lui-même, parce qu'elle devait y être moins exposée. Elle y passa quinze ans, occupée nuit et jour à pleurer ses crimes, et à punir son corps par les plus rigoureuses macérations. Dieu agréa sa pénitence et la favorisa même du don des miracles. Elle mourut à l'âge de trente-sept ans. Abraham survécut cinq ans à sa nièce; il avait passé cinquante ans dans la solitude. Plusieurs malades furent guéris par le simple contact de ses habits et de ceux de sa nièce.

Réflexions pratiques.

Saint Abraham avait compris qu'il ne sert de rien de posséder de grandes richesses ici-bas si on vient

ensuite à perdre Dieu et son âme. C'est pour ne pas essuyer cette perte irréparable qu'il n'a pas hésité un seul instant de quitter patrie, famille, amis, biens, jouissances de la terre, gloire et plaisirs du monde. Cet admirable religieux ne s'est pas contenté d'aller à Dieu tout seul et de s'assurer personnellement la couronne du Ciel. Que n'a-t-il pas fait pour sauver les païens qui lui avaient été confiés, et sa nièce infortunée qui s'était égarée ! Dieu seul connaît les prières qu'il a fait monter vers le Ciel et les larmes qu'il a versées ! Imitons-nous ce grand Saint ? Où sont nos sacrifices pour le salut de notre âme ? Que faisons-nous pour laisser loin de nous les personnes, les lieux et les choses qui font obstacle à notre salut ? Quel zèle déployons-nous pour conduire au Ciel l'âme de nos frères ? Mon Dieu ! pardonnez-nous notre indifférence et notre lâcheté.

Plan de méditation.

Zèle de saint Abraham : 1° pour sa propre sanctification ; 2° pour la sanctification de sa nièce.

SAINT ACEPSIMAS, SAINT JOSEPH ET SAINT AITHILAHAS, MARTYRS

16 *mars.*

Durant quarante ans, Sapor, roi de Perse, ne cessa de persécuter les chrétiens ; sa fureur contre les disciples du Christ allait en redoublant à mesure qu'il avançait en âge. A la trente-septième année de son

règne il porta un édit plus sanglant que jamais. Il ordonnait aux gouverneurs des provinces et aux magistrats, de sévir contre les chrétiens avec une nouvelle rigueur et de leur faire subir tous les genres de supplices qu'ils pourraient imaginer. Aussitôt après ce barbare édit, Acepsimas, évêque d'Honite en Assyrie, âgé de plus de quatre-vingts ans fut chargé de chaînes et conduit devant le gouverneur à Arbelles. « Je ne comprends pas, lui dit alors le juge, pourquoi vous niez la divinité du Soleil à laquelle tout l'Orient rend hommage. — Je ne comprends pas non plus, répondit le vieillard, comment des hommes raisonnables peuvent adorer la créature au préjudice du Créateur. » Le gouverneur qui prétendait ne pas recevoir de leçons, ordonna à ses gardes de saisir le prélat, de l'étendre à terre, de lui lier les pieds avec de grosses cordes, puis de le flageller, jusqu'à ce que tout son corps en lambeaux n'offrît plus qu'une plaie. Ce qui fut exécuté. Après cette horrible torture on le jeta en prison.

On arrêta en même temps Joseph, prêtre de Bethcatuba et Aïthilahas, diacre de Bethunhadra, célèbre par son savoir, son éloquence et la sainteté de sa vie. Ils furent aussi conduits devant le gouverneur, qui s'adressant à Joseph lui demanda s'il adorait le Soleil. « J'enseigne aux autres, répondit-il, à le regarder comme une créature inanimée, comment pourrai-je l'adorer? » — Sur cette réponse le juge irrité le fit coucher par terre et cruellement flageller. Le martyr passa par les mains de dix bourreaux, qui le frappèrent successivement. Son corps était dans un état si affreux, que l'on croyait qu'il allait expi-

rer. Il levait cependant ses yeux au ciel, et, ranimant ses forces épuisées, disait à haute voix : « Je vous rends grâce, ô Jésus, Fils de Dieu ! de ce que par votre miséricorde, vous m'avez lavé dans mon sang comme dans un second baptême. » Après avoir été frappé avec une nouvelle fureur, il fut chargé de chaînes et conduit dans la prison, où était déjà Acepsimas.

Le gouverneur s'adressant ensuite à Aïthilahas, lui dit : « Je ne veux point employer de longs discours. Adore le Soleil, mange du sang, marie-toi et je te laisse la vie. — J'aime mieux mourir pour vivre éternellement, répondit le Saint, que d'accepter, à ces conditions, une vie suivie d'une mort éternelle. » Le gouverneur lui fit lier les mains sous les genoux, et ordonna qu'il fût mis en cet état sous une grosse poutre, dont douze hommes pressaient à la fois les extrémités. Il fut tellement brisé, broyé, et comme moulu, sous cette pièce de bois, qu'il ne pouvait plus faire aucun usage de ses membres. On fut donc obligé de le porter dans la prison.

Les trois martyrs auraient voulu mourir le même jour pour Jésus-Christ, mais les tyrans, par un raffinement de cruauté les laissèrent souffrir pendant trois ans dans les cachots, privés de tou secours humain, et abandonnés à la brutalité des gardes impitoyables.

Cependant le roi de Perse était arrivé en Médie. Les martyrs furent tirés de leur prison et conduits devant le premier magistrat de toutes les provinces d'Orient. Ils étaient dans un état si triste et si affreux que les païens eux-mêmes, en les voyant, ne pou-

vaient s'empêcher de verser des larmes. « Obéissez aux ordres de l'empereur, si vous voulez vivre et cesser de souffrir, leur dit le juge. » — Le vénérable Acepsimas, prenant la parole lui dit : « Vous vous trompez, si vous comptez nous intimider par des menaces. Inventez des supplices tant que vous voudrez ; nous avons appris à ne pas redouter la mort. — C'est le propre des criminels de la souhaiter, reprit le juge, ils se trouvent par là délivrés des peines qu'ils méritent. Vos désirs ne seront pas accomplis. Vous vivrez, mais je vous rendrai la vie plus insupportable qu'une mort continuelle. Je veux que vous serviez d'exemple à tous ceux de votre secte. — A quoi bon tant de menaces, répliqua le saint confesseur ; Dieu en qui nous avons mis toute notre confiance, saura nous donner la force et le courage de tout endurer. » — A ces mots, le gouverneur, écumant de rage, jure que, s'ils n'obéissent à l'instant même, leurs cheveux blancs seraient bientôt rougis dans leur sang, qu'il broiera leurs corps et fera réduire en poudre jusqu'aux moindres lambeaux de leurs cadavres. — « Nous vous abandonnons nos corps, dit Acepsimas, mais nos âmes sont à Dieu ; exécutez donc vos menaces, vous mettrez le comble à nos désirs. » Le juge ne se possédant plus ordonna que le vieillard fût écartelé et il expira au milieu de cet affreux supplice. Joseph et Aïthilahas endurèrent des tourments inouïs. Le dernier disait au juge dans le plus fort de ses tortures : « Vos supplices sont trop doux ; augmentez-les tant qu'il vous plaira. — Quoi, dit le gouverneur, ces hommes désirent les supplices et la mort, et ils y vont comme à un fes-

tin. » Ce cruel tyran les fit ensuite traiter avec une barbarie qui n'a pas de nom. Et comme, par une permission divine, ils survécurent à tant de tourments ; ils furent transportés dans leur pays et brutalement maltraités par les gardes. A leur arrivée à Arbelles on les suspendit par les pieds, puis on les flagella si longtemps, et avec tant de barbarie, qu'à la fin ils perdirent connaissance. Enfin on les condamna à être lapidés par les chrétiens eux-mêmes. Leurs corps furent enlevés secrètement et traités avec honneur par quelques fidèles.

Réflexions pratiques.

Nous n'avons pu voir qu'en frémissant les effroyables supplices des trois martyrs dont nous venons de lire la vie, et sans doute nous est venue cette pensée : « Que l'homme est cruel lorsqu'il n'est pas réglé par la religion ! » Il l'est sans doute plus que les lions et les tigres, puisqu'il n'agit plus que sous l'instigation du démon qui souffle sa rage dans son âme. Mais ces tourments inouïs nous montrent la force divine qui soutenait les martyrs dans leurs combats. Que ces nobles exemples ne soient point perdus pour nous ! Nous sommes chrétiens comme les martyrs, c'est-à-dire, les enfants de la croix et les soldats de Jésus-Christ. N'y aurait-il pas quelque honte à ne pas marcher sur leurs traces ? Sans doute nous ne sommes point appelés comme eux aux palmes sanglantes du martyre, cependant notre vie ne sera pas sans combat. Nous aurons à lutter contre des ennemis qui ne sont guère moins redoutables : la révolte des sens, les pièges du démon, les séductions du monde.

Soyons dignes de nos pères. Point de murmures, point d'impatience, point de faiblesse. Le Dieu qui soutenait les martyrs a promis de nous soutenir aussi, pouvu que nous en soyons dignes, par une correspondance à sa grâce. Mon Dieu ! daignez nous accorder cette faveur.

Plan de méditation.

I. Interrogatoire de nos trois martyrs.
II. Leur emprisonnement.
III. Leurs supplices.

SAINT PATRICE, Apotre d'Irlande

17 *mars.*

Saint Patrice naquit dans la Grande-Bretagne, vers l'an 377. On dit que sa mère était nièce de saint Martin de Tours. Ses parents assez distingués l'élevèrent dans la plus haute piété, aussi ses premières années se passèrent-elles dans l'innocence. Toutefois ce ne fut qu'à l'âge de seize ans qu'il donna des marques d'une ferveur extraordinaire. Se rappelant alors une faute légère qu'il avait commise, il en devint inconsolable, et la pleura toute sa vie. Il n'était pas encore sorti de sa seizième année, lorsqu'il fut enlevé à sa famille par des voleurs qui le conduisirent en Irlande où il fut vendu comme esclave et réduit à garder les troupeaux sur les montagnes et dans les forêts. Patrice resta cinq ou six ans dans cette dure captivité, souffrant beaucoup de

la faim, du froid, de la nudité, des pluies, de la neige et de la glace. Le vertueux enfant prit sa position en chrétien, et chercha tous les moyens de s'y sanctifier. Il passait en prières une grande partie du jour et de la nuit, et demandait à Dieu cet esprit de religion et de foi qui fait supporter avec patience et résignation les plus dures épreuves. Il avait déjà passé six ans en captivité chez le même maître lorsque un avertissement du Ciel lui apprit qu'il était temps de retourner dans son pays, et une voix intérieure lui dit qu'un vaisseau allait mettre à la voile. Le Saint se trouvait alors fort éloigné de la côte, et il n'y connaissait d'ailleurs personne. Qu'importe il obéit à la volonté du Ciel. Après trois jours de marche, il arrive sur le bord de la mer. Un vaisseau allait partir ; il demande à être admis au nombre des passagers ; mais comme il n'avait pas de quoi payer sa traversée, il n'éprouva d'abord qu'un triste refus ; à la fin les maîtres du vaisseau se laissèrent attendrir et le reçurent parmi eux. Après trois jours de navigation on arriva en Écosse sur une plage déserte. On erra pendant vingt-sept jours sans trouver ni habitants, ni vivres. L'équipage manquait de tout. Comme Patrice avait souvent parlé à ses compagnons de voyage du Dieu des chrétiens, de sa puissance, de sa bonté ils lui demandèrent pourquoi il ne le priait pas de s'intéresser en leur faveur. « Quoique païens, réunissez vos prières aux miennes, répondit Patrice, priez avec ferveur, et surtout avec confiance et vous verrez les effets que je vous ai annoncés. On pria de bon cœur et les prières furent exaucées. On rencontra un troupeau

qui suffit à les nourrir, jusqu'au moment où ils rentrèrent dans un pays habité. Patrice, ayant passé quelques années dans sa patrie, perdit de nouveau la liberté; mais il ne tarda pas à la recouvrer. Dieu lui fit connaître, par plusieurs visions, qu'il se servirait de lui pour la conversion de l'Irlande. Il lui sembla voir, entre autres choses, les petits enfants du pays, qui dès le sein de leurs mères tendaient vers lui leurs mains suppliantes, et l'appelaient à leur secours par des cris plaintifs.

Pour s'assurer de sa vocation, et pour perfectionner les vertus nécessaires à cette haute mission, il passa en France. Il resta d'abord trois ans dans le monastère de Marmoutier, fondé par saint Martin, son parent. Il y reçut la tonsure cléricale et monastique, y fit profession et devint un modèle de la perfection religieuse. Son zèle croissant avec sa piété, il retourna dans la Grande-Bretagne, soupirant sans cesse après la conversion des Irlandais. Divers obstacles l'ayant empêché de passer en Irlande, il revint en France et se rendit de là en Italie, où il employa sept ans à visiter les lieux les plus saints et les monastères les plus célèbres. L'évêque de Pise le retint trois ans chez lui; et charmé de son zèle pour la conversion des païens et de sa haute piété, l'ordonna diacre, puis prêtre. Ce nouveau caractère lui inspira un nouveau désir d'aller travailler à la conversion des Irlandais. Dans un voyage qu'il fit en France, saint Germain, évêque d'Auxerre, lui conseilla d'aller se jeter aux pieds du pape pour obtenir de lui sa mission. La pape Célestin Ier le reçut avec bonté, loua son zèle, approuva son dessein, le sacra lui-

même évêque d'Irlande, l'envoya revêtu de l'autorité apostolique et comblé de bénédictions. Le Saint partit en 432, malgré l'opposition de sa famille. La moisson était mûre ; à sa voix, des milliers d'idolâtres se convertirent et demandèrent le baptême. Il ordonna de pieux ministres qui le secondèrent dans ses travaux apostoliques, ouvrit des asiles à l'innocence et au repentir, et bâtit un grand nombre de monastères, qui en peu de temps se peuplèrent de saints. Rien n'échappait à sa sollicitude : il était le père des orphelins, le consolateur des affligés, le soutien des pauvres. — Malgré ses fatigues quotidiennes, notre Saint portait un rude cilice, jeûnait rigoureusement, faisait tous ses voyages à pied, et récitait le psautier tous les jours. — Enfin comblé de mérites, vénéré même des païens, le cœur satisfait de tant de conversions, il alla recevoir au ciel la récompense de ses travaux et de ses vertus vers l'an 460, dans un âge fort avancé. Son apostolat avait duré environ trente ans.

Réflexions pratiques.

L'incomparable saint Patrice a été suscité de Dieu pour éclairer l'Irlande et l'Écosse, pour adoucir les mœurs de ces peuples féroces, pour dissiper les ténèbres qui les enveloppaient et faire connaître Jésus-Christ à des hommes livrés aux superstitions les plus grossières. A peine cet homme apostolique eût-il paru dans ces vastes régions que l'enfer frémit. Le démon qui attaque les forts d'Israël, les rois mêmes sur le trône est attaqué par notre Saint. Patrice prie, se mortifie et prêche la doctrine de l'Évan-

gile et voilà qu'en peu de temps les temples des idoles sont détruits, la croix du Sauveur arborée, l'Évangile reçu, Dieu seul adoré et le démon vaincu. Voilà la puissance de la parole de Dieu.

A mesure qu'elle est entendue, les âmes sont éclairées, civilisées et converties. Les peuples les plus barbares et les plus attachés à l'idolâtrie deviennent policés et dévoués au vrai Dieu. La parole divine qui a formé des milliers de saints dans ces îles inaccessibles où le paganisme s'était retranché retentit bien souvent à nos oreilles ; pénètre-t-elle jusque dans notre cœur? Quel profit en retirons-nous? Où sont nos pratiques religieuses? Quelles vertus fait-elle briller en nous?

Plan de méditation.

I. État de l'Irlande à l'arrivée de saint Patrice.
II. Changements qu'y opère son zèle.

SAINT GABRIEL, Archange

18 *mars.*

Parmi ces millions d'esprits célestes qui forment la nombreuse hiérarchie des Cieux, qui composent la cour du grand Roi, assistent devant son trône, et exécutent ses ordres en qualité de fidèles ministres, il en est trois dont les Livres saints nous ont révélé les noms : Michel, Gabriel et Raphaël. L'Église honore aujourd'hui l'archange Gabriel. Il porte le nom d'Archange, à cause de la sublimité de son mi-

nistère. Le mot Gabriel signifie *force de Dieu*. C'est à ce titre qu'il mérita d'annoncer l'avènement du Christ qui est, et est appelé la force, la vertu de Dieu.

C'est l'Archange Gabriel qui fut envoyé au prophète Daniel pour lui indiquer l'époque précise de la venue du libérateur promis à la terre, lui apprendre les grandes choses que ce libérateur devait opérer et lui découvrir les terribles destinées de l'infidèle Jérusalem.

Le même Gabriel fut depuis envoyé à Zacharie pour lui prédire la naissance de Jean-Baptiste, et à Marie pour lui révéler qu'elle serait mère de Dieu. — C'est à Nazareth, ville de Galilée que ce messager céleste annonça à l'humble Vierge de Juda la plus grande des merveilles. « Je vous salue, lui dit-il, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

Jamais Ange n'avait parlé à une créature en termes si respectueux et si magnifiques. L'Ange s'apercevant du trouble de Marie, se fait un devoir de lui expliquer dans le détail la manière dont doit s'opérer le grand mystère. Et pour lui montrer que tout est possible à Dieu, il lui déclare que sa cousine Élisabeth, quoique fort avancée en âge, donnera le jour à un enfant qui répandra partout l'allégresse. Telles sont les différentes missions dont il a plu à Dieu de charger l'Archange Gabriel, et que les écrivains sacrés nous ont fait connaître.

Réflexions pratiques.

C'est l'Archange Gabriel, ce fidèle exécuteur des ordres du Très-Haut, qui le premier a prononcé le

nom de Jésus : *Le Fils que vous donnerez à la terre, vous le nommerez Jésus.*

C'est cet ambassadeur divin qui est le premier dévot à Marie, et non seulement le premier, mais le plus dévoué à cause de l'admiration que lui a causé cette Vierge incomparable. Rendons grâces à ce messager céleste de nous annoncer l'époque de l'arrivée du Sauveur dans le monde et de nous avoir fait connaître l'alliance qu'il devait faire avec nous. Servons-nous de Gabriel pous aller à Jésus et à Marie. Après l'Homme-Dieu qui a vu Marie de plus près que ce bienheureux Archange, qui a mieux pénétré dans les sublimes secrets de son âme? Qui a eu une plus respectueuses admiration pour sa pureté si parfaite, pour son humilité si profonde, pour son obéissance et sa soumission aux ordres du Ciel? O heureux Gabriel, nul n'était plus digne que vous d'honorer Jésus et Marie. Nous voulons vous imiter dans ce dévoûment et nous en rendre dignes par une vie innocente et pure. Obtenez-nous en la grâce.

Plan de méditation.

I. Culte dû aux saints Anges.
II. Dévotion spéciale envers l'Archange Gabriel.

SAINT JOSEPH

19 *mars.*

Saint Joseph, époux de la Vierge Marie et père adoptif de Jésus-Christ, naquit dans la Judée qua-

rante ans environ avant la naissance du Sauveur. Le lieu où il reçut le jour est inconnu ; cependant il est probable que ce fut dans la petite ville de Nazareth, en Galilée. Il était de la tribu de Juda, et de la famille royale qui avait régné depuis David jusqu'à la captivité de Babylone. Mais la noblesse de sa famille n'étant pas soutenue par les biens temporels, il gagnait sa vie par le travail de ses mains. Dès sa jeunesse, il exerça l'humble profession de charpentier. L'Écriture sainte ne nous dit qu'un mot de ce grand saint : c'était *un homme juste*, c'est-à-dire un homme qui possédait toutes les vertus à un degré éminent. Saint Jérôme assure que saint Joseph a conservé une perpétuelle virginité; la Sainte Vierge n'aurait jamais consenti à devenir son épouse, si elle n'eût acquis la certitude du vœu qu'il avait formé comme elle. Aussi saint Augustin compare-t-il la virginité de Joseph à la virginité même de Marie.

Comme la Sainte Vierge s'était consacrée à Dieu dans le temple, presque dès le berceau, c'était aux prêtres plus qu'aux parents de lui choisir un époux qui fût digne d'elle ; ils choisirent Joseph, l'homme le plus modeste, le plus sage et le plus religieux de son temps et issu de la même famille que Marie.

Le mariage de Joseph avec la très Sainte Vierge se fit à Jérusalem, selon les desseins de Dieu, qui voulait cacher encore aux hommes le mystère de la Rédemption du monde, donner à Marie un époux qui la préservât de la calomnie, un soutien qui pourvût à sa subsistance et à celle du Verbe fait chair, un compagnon fidèle, un protecteur dévoué, un con-

solateur, un frère, un ami. Peu de jours s'étaient écoulés depuis cette union virginale lorsque l'Archange Gabriel fut envoyé de Dieu à Marie. Après l'avoir saluée par des expressions pleines de la vénération profonde que lui inspirait la dignité incomparable à laquelle le Seigneur l'élevait, il lui révéla le mystère de l'Incarnation et lui annonça que le Sauveur du monde l'avait choisie pour sa mère. — Le mystère que le Saint-Esprit avait opéré en Marie fut caché pendant quelque temps à saint Joseph. L'humilité de Marie, qui ne s'était appelée que la *servante du Seigneur*, au moment même où un ambassadeur céleste lui avait appris ses glorieuses destinées, la retenait dans le silence. Elle voulut d'ailleurs attendre que le mystère incompréhensible et que les *grandes choses que le Seigneur avait faites en elle*, selon ses propres paroles, fussent manifestées à son chaste époux par le Ciel lui-même.

Joseph s'aperçut enfin que Marie était devenue mère. L'accomplissement du vœu qu'il avait fait à Dieu dès ses premières années, et la pensée de la sainteté si éminente de Marie, firent naître en lui des réflexions qui le jetèrent dans la plus grande perplexité. Mais comme il *était juste*, il ne voulut point la diffamer en la renvoyant ; il résolut de la quitter secrètement, sans la condamner ni l'accuser. Des intentions si dignes de son noble cœur ne restèrent pas sans récompense. Lorsqu'il se préparait à exécuter son projet, un ange lui apparut en songe ; il venait, non pas lui adresser des reproches, mais dissiper ses doutes en lui révélant que la maternité de Marie était miraculeuse et que la *vertu du Très-*

Haut avait formé dans ses chastes entrailles le corps adorable du Sauveur du monde. « Ne craignez pas, lui dit-il, de rester avec Marie votre épouse ; l'enfant qu'elle porte a été conçu du Saint-Esprit ; il naîtra et vous lui donnerez le nom de Jésus, qui signifie Sauveur, parce qu'il rachètera son peuple de l'esclavage du péché. » Saint Joseph, instruit par ces paroles du plus grand de tous les mystères, ne regarda plus la sainte Vierge que comme la mère du Rédempteur ; sa vénération augmenta avec sa tendresse.

Six mois après la visite de Marie à sa parente, sainte Élisabeth, Joseph fut obligé d'aller avec Marie à Bethléem, d'où la famille de David était originaire, pour se faire inscrire sur le registre du dénombrement général que l'empereur Auguste avait ordonné dans tout l'empire. En obéissant aux volontés d'un homme, Joseph et Marie accomplissaient les desseins de la Providence qui avait fixé cette ville pour le lieu de la naissance du Messie, ainsi qu'un prophète l'avait annoncé. Repoussés de toutes les hôtelleries, parce qu'ils étaient pauvres, ils ne trouvèrent, après les recherches les plus pénibles, d'autre logement qu'une étable à demi ruinée. C'est dans cette pauvre masure que saint Joseph vit naître, à minuit, le Rédempteur du genre humain, le *Désiré des nations*. Il fut avec Marie le premier adorateur du *Verbe fait chair*. Qui pourrait exprimer les sentiments de joie qu'il éprouva en entendant les Anges annoncer cette heureuse naissance et en voyant les bergers accourir en foule pour adorer ce Dieu fait homme ! Le huitième jour après ce grand événe-

ment Joseph vit couler, au jour de la circoncision, le premier sang que le Messie répandit pour le salut des hommes, et eut la gloire de lui donner lui-même le nom de *Jésus*.

Quarante jours après la naissance du divin Enfant, il le porta au temple de Jérusalem où il fut témoin de ce que Siméon et Anne prophétisèrent et publièrent de ce Rédempteur d'Israël. Il vit aussi avec bonheur les Mages qui vinrent d'Orient le reconnaître pour leur maître et le Dieu de l'univers. Mais à peine était-il de retour à Bethléem, que Dieu l'avertit par un Ange, qu'Hérode cherchait l'enfant, pour le faire mourir, et il lui commanda de fuir en Égypte avec Jésus et Marie, et d'y demeurer jusqu'à ce qu'il lui ordonnât de revenir. Joseph partit aussitôt, et plein de cette foi divine, supérieure à tous nos vains raisonnements, il n'examina point pourquoi Dieu, étant le maître de tout, permettait cette persécution ; il se retira en Égypte sans murmurer. Ayant appris par un ange la mort d'Hérode et ayant reçu du Ciel l'ordre de rentrer dans la Palestine, il retourna avec la même promptitude qu'il avait fui. Il se retira en Galilée dans sa demeure ordinaire de Nazareth. C'est là que s'écoulèrent, au sein d'une obscurité profonde et dans les plus humbles travaux, les longues années qui précédèrent la vie publique de Jésus-Christ. — Religieux observateur de la loi, Joseph allait tous les ans à Jérusalem avec Marie pour y célébrer la fête de Pâques. Il y conduisit pour la première fois l'enfant Jésus qui avait atteint à cette époque l'âge de douze ans. Les sept jours de la fête étant écoulés, Marie et Joseph reprirent le che-

min de Nazareth, ne doutant pas que Jésus ne se trouvât en la compagnie de quelqu'un de leurs parents ou de leurs amis. Mais quelle ne fut pas leur douleur lorsque, au soir du premier jour de marche, ils s'aperçurent de son absence ! Après l'avoir cherché pendant trois jours, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs de la loi. Ils ne purent s'empêcher de lui témoigner le chagrin que son absence leur avait causé. Mais Jésus leur répondit qu'il fallait qu'il fît la volonté de son Père céleste. Joseph et Marie le ramenèrent avec eux à Nazareth, où il leur était soumis. L'Évangile ne nous dit rien de plus de saint Joseph. On pense qu'il mourut entre les bras de Jésus et de Marie dans sa soixantième année, avant les noces de Cana et le commencement de la vie publique de Notre-Seigneur. Saint Bernard et saint François de Sales croient que ce bienheureux patriarche fut du nombre de ceux qui ressuscitèrent à la mort du Sauveur et qu'il fit partie du fortuné cortège que le Christ ressuscité conduisit au ciel, au jour de son Ascension.

Réflexions pratiques.

Après la prérogative incommunicable de mère de Dieu, accordée à Marie, on n'en conçoit point de plus grande que celle d'être l'époux de cette Vierge immaculée, son gardien, son tuteur, et en un sens son supérieur. Oui, chaste époux, vous êtes par là, aux yeux de ma foi, au-dessus de mon admiration ; et si, ébloui par l'éclat de votre épouse, je n'osais m'adresser immédiatement à elle, je vous prendrais pour intercesseur, assuré qu'elle ne vous refuserait rien ;

ou plutôt je l'invoquerai et vous invoquerai vous-même, afin que votre commune intercession affermisse de plus en plus ma confiance.

Est-il rien de plus rassurant que cette pensée que vous avez été le père nourricier de Celui qui peut tout au ciel et sur la terre? Que pourrait-il vous refuser! Priez-le pour moi. Obtenez-moi d'être un bon chrétien, afin que je serve et que j'aime celui qui vous a si fidèlement servi et si tendrement aimé, et que comme vous je meure entre ses bras.

Saint Joseph est appelé juste dans l'Évangile, et cela dit tout, puisque la justice est la réunion de toutes les vertus, et la parfaite conformité de la volonté avec celle de Dieu. Je veux donc imiter ce saint, ce doit être en tout, et je serai au comble de la perfection, quand on pourra dire de moi que je suis juste. Alors tous mes devoirs envers Dieu, le prochain et moi-même, seront remplis dans la plus grande exactitude. Je serai uni à Dieu, et son image sur la terre, en attendant que par l'union ineffable de la gloire, je devienne un autre lui-même. — Hélas! que j'ai encore de chemin à faire pour arriver ici-bas à cette parfaite justice! Vous me faites connaître assez, ô mon Dieu! ce qui me manque; et ce que vous exigez de moi si j'y veux réfléchir; donnez moi donc votre grâce, afin que plein de ferveur et de courage, je travaille sans relâche à ma perfection.

Plan de méditation.

I. Saint Joseph est notre patron durant notre vie: 1° en protégeant notre naissance, comme il fit de celle de l'enfant Jésus; 2° en nous soutenant dans

nos peines comme il fit envers la Sainte Vierge.

II. Saint Joseph est notre patron à l'heure de notre mort : 1° en adoucissant par son assistance les douleurs de notre agonie ; — 2° en nous rendant propice le Souverain Juge.

SAINT JOACHIM, Père de la Très Sainte Vierge

20 *mars.*

Le Saint-Esprit nous dit dans l'Ecclésiastique qu'on ne connaît jamais mieux un homme que par les enfants qu'il laisse après lui, et que le mérite du fils fait la gloire du père. Puisqu'il en est ainsi, quand on a dit que saint Joachim est le père de la mère de Dieu et l'aïeul du Sauveur du monde, que peut-on dire à sa louange de plus flatteur? Quels titres de noblesse plus illustres peut-on invoquer?

Il est certain que saint Joachim était de sang royal. Il descendait de David aussi bien que saint Joseph, dont il était proche parent. Leur famille était originaire de Judée, mais devenue pauvre par une singulière providence du Seigneur qui ne voulut pas que les parents du Sauveur fussent d'une autre condition que lui, elle s'était comme dépaysée ; il y avait déjà quelque temps qu'elle était venue s'établir à Nazareth, et passait pour être de Galilée. Saint Joseph était charpentier, saint Joachim négociait en brebis et en laine.

La probité, la droiture, la modestie et l'amour de la religion caractérisaient saint Joachim, et il pas sa

constamment pour un homme d'une rare vertu. Ces nobles qualités lui firent rechercher en mariage la fille la plus vertueuse et la plus accomplie de toute la nation ; sainte Anne fut cette épouse que le Ciel lui destinait, et qui, prévenue dès le berceau de cette abondance de grâces qui la rendirent digne d'être la grand'mère du Sauveur, fit le bonheur de saint Joachim, et devint le modèle le plus parfait de la plus haute sainteté dans l'état du mariage.

On ne vit jamais deux époux dont l'humeur, les sentiments et les inclinations se convinssent mieux. Comme Dieu était le seul objet de leurs désirs, et que leurs cœurs ne soupiraient qu'après la venue du Messie, leurs jours se passaient presque tous dans la retraite ; la prière occupait tous leurs loisirs. — Il y avait plusieurs années que saint Joachim et sainte Anne vivaient dans cette paix, dans cette union, et dans tous ces exercices de piété, qui édifiaient si fort le public, lorsque le Seigneur voulut faire sortir ce rejeton mystérieux de la tige de Jessé, dont parlait Isaïe, et faire briller enfin cette aurore si attendue qui devait précéder de peu le soleil.

Joachim et Anne, à cause de leur grand âge, avaient perdu tout espoir d'avoir des enfants. Cette stérilité qui était alors regardée comme une malédiction du Ciel, parce qu'elle empêchait de prétendre jamais à avoir quelque affinité avec le Messie promis, était pour eux un sujet d'humiliation. Ils en gémissaient devant Dieu, lorsqu'il plut au Ciel de leur révéler qu'ils auraient une fille bénie de toutes les nations de la terre, et dont le Seigneur voulait bien se servir pour le salut d'Israël. — Les deux fortunés

époux remplis de joie et de reconnaissance ne tardèrent pas de recevoir cette enfant de bénédictions. Saint Joachim connaissant le précieux trésor dont Dieu venait de l'enrichir, mit tous ses soins, conjointement avec sa sainte épouse, à le conserver. Et lorsque la jeune Marie eut atteint l'âge de trois ans, ils la consacrèrent à Dieu dans le temple. Le saint vieillard voulut lui-même conduire au sanctuaire l'offrande la plus pure, la plus précieuse, la plus sainte que l'on eût jusque-là présentée au Seigneur. Dès lors saint Joachim ne pensa plus qu'à plaire à Dieu par la pureté de sa vie et la pratique de toutes les vertus. On croit que cet illustre saint mourut à Jérusalem à l'âge de quatre-vingts ans, entre les bras de sainte Anne et de la très Sainte Vierge. Les fidèles d'Orient ont, dès les premiers siècles de l'Église, honoré d'un culte spécial ce modèle parfait et ce protecteur singulier de la vie intérieure et cachée.

Réflexions pratiques.

Qu'on a une idée peu juste du mérite de la pauvreté et de la vie obscure dans le monde ! On regarde avec indifférence les personnes cachées, inconnues et oubliées. Dieu en juge bien autrement. L'innocence, la vertu font plus d'honneur que la naissance. Un grand nom sans vertu n'est qu'un nom vain et sans mérite. La vertu seule nous rend grands aux yeux de Dieu, seul juge compétent de la véritable grandeur.

Quelle vie plus obscure et plus humble que celle de saint Joachim et de toute sa famille ! Cependant

quelle condition plus noble et plus respectable dans tout le monde que celle des parents de Jésus-Christ selon la chair ! Le choix que le fils de Dieu a fait de la pauvreté pour lui, pour les siens et pour tous ceux qu'il aime d'un amour de prédilection, n'est-il pas propre à confondre nos fausses idées à ce sujet? La vertu dans l'obscurité est un trésor caché, mais réel. Efforçons-nous de le posséder. Pour cela imitons saint Joachim dans sa fidélité à servir Dieu. Demandons-lui de nous obtenir par sa puissante intercession la grâce de bien vivre et de bien mourir.

Plan de méditation.

I. Titres de la grandeur de saint Joachim : 1° il est père de la très Sainte Vierge ; 2° il est l'aïeul du Sauveur.

II. Vertus de saint Joachim : 1° sa modestie ; 2° sa chasteté ; 3° son humilité ; 4° sa soumission à la volonté de Dieu ; — 5° son union avec Dieu.

SAINT CUTHBERT, ÉVÊQUE

20 *mars.*

Saint Cuthbert naquit en Angleterre. Il n'avait que huit ans, lorsqu'un jour, se livrant à des amusements frivoles, il vit un bel enfant de trois ans qui l'exhorta à quitter le jeu de l'oisiveté et à se sanctifier. Cuthbert, absorbé par ses jouets, n'écouta pas ce langage sérieux et courut vers ses compagnons de plaisirs. Aussitôt, l'enfant mystérieux, se couchant

sur la terre, pleura si amèrement que Cuthbert et les autres enfants s'empressèrent de le consoler. Le petit inconnu, se relevant, dit à Cuthbert, d'une voix douce et forte, ces paroles qui prophétisaient sa vie : « Très saint prêtre et prélat, pourquoi faites-vous ce qui ne sied pas à votre dignité ? Pourquoi jouer avec des enfants, vous que Dieu réserve à enseigner des vieillards. » Le jeune indocile comprit, aussi ne tarda-t-il pas a quitter la maison paternelle pour s'enfuir sur la montagne où il se loua comme petit pâtre.

La vie édifiante des moines de Mailros fit sur lui la plus vive impression ; et il résolut de les imiter, en retraçant leurs pieuses pratiques autant que cela lui serait possible. Une nuit, que selon sa coutume, il priait auprès de son troupeau, il vit monter au ciel, au milieu des anges, l'âme de saint Aïdan, qui venait de mourir dans l'île de Lindisfarne. De profondes réflexions sur la gloire que Dieu réserve à ses fidèles serviteurs, le détachèrent entièrement du monde. Sur ces entrefaites, une plaie lui étant survenue au genou, il ne pouvait plus du tout marcher ; un ange sous forme humaine s'approcha du pâtre, toucha la plaie et il fut guéri. Cette nouvelle faveur du Ciel le toucha vivement et le détermina enfin à remettre ses troupeaux à son maître pour aller demander l'habit au monastère de Mailros.

Les religieux de Mailros avaient pour abbé saint Tate et pour prieur saint Boisil. Ce dernier, voyant venir ce jeune homme de loin, dit à ceux qui l'entouraient, comme Notre-Seigneur de Nathanaël : « Voilà un véritable Israélite dans lequel il n'y a pas

de malice. » C'était en effet, un moine plein de simplicité et de bonté. Ses progrès dans la perfection et dans la science des saintes Écritures furent rapides ; il devint bientôt digne d'être proposé pour modèle à tous les frères.

Lorsque Tate alla prendre la conduite du monastère de Rippon, il emmena avec lui saint Cuthbert et le chargea du soin de recevoir les hôtes. Cuthbert s'en acquitta avec beaucoup de zèle et d'humilité. Un jour, il reçut un étranger qui, après avoir exercé merveilleusement sa charité, le récompensa en laissant sur la table trois pains d'une admirable blancheur et d'un goût extraordinaire, et disparut. Ces pains révélèrent bientôt à tous que le Saint venait d'être honoré de la visite d'un ange. Ceux qui exercent la charité reçoivent toujours la visite d'un ange.

Saint Boisil étant mort, Cuthbert revint au monastère de Mailros où il fut nommé prieur. Non content de former les moines à la perfection de leur état, par ses discours et par ses exemples, il se mit à évangéliser les peuples les plus ignorants et les plus superstitieux. Par ses miracles et par la persuasion de sa parole, il obligea les pécheurs les plus endurcis à venir se jeter à ses pieds et à se convertir. Une fois, pendant qu'il prêchait, le démon alluma un feu imaginaire en l'air pour détourner les auditeurs de Cuthbert ; le Saint l'éteignit d'un signe de croix ; le mauvais esprit s'empara d'une sainte femme, d'un signe, il le chassa. A son passage, les malades, les pestiférés étaient guéris ; avec de l'eau, de l'huile, du pain bénit, la tempête s'apaisait, l'incendie s'étei-

gnait ; il changeait l'eau en vin, vérifiant la parole du Maître : « Vous ferez les mêmes miracles que moi et de plus grands. »

Il y avait plusieurs années que Cuthbert édifiait ses frères par le spectacle de toutes les vertus, lorsque saint Tate, abbé de Mailros, fut nommé évêque de Lindisfarne. Ce prélat voulut l'avoir pour y gouverner le monastère de sa ville épiscopale et le nomma prieur. Dans ce ministère, il continua son genre de vie ordinaire. C'était toujours la même assiduité aux exercices de la mortification et de la prière. Il possédait si éminemment l'esprit de contemplation qu'on l'eût pris moins pour un homme que pour un ange. Souvent, il passait les nuits entières en oraison, quelquefois, il se promenait ou travaillait, de peur que le sommeil ne l'empêchât de s'entretenir avec Dieu. Si quelqu'un se plaignait en sa présence de ce qu'on avait interrompu son sommeil, il disait ordinairement : « Que je saurais bon gré à celui qui m'éveillerait, puisque par là il me fournirait l'occasion de chanter les louanges de mon Créateur, et de procurer sa gloire ! » La vue de son extérieur inspirait l'amour de la vertu. Son cœur était tellement pénétré de componction, qu'il ne pouvait célébrer la sainte messe sans pleurer. Plus d'une fois, les larmes abondantes qu'il versait dans le tribunal de la pénitence en arrachèrent aux pécheurs les plus endurcis.

Après avoir gouverné plusieurs années le monastère de l'église de Lindisfarne, loin de songer aux dignités qui l'attendaient, il supplia l'évêque de le laisser se retirer dans la solitude pour se sanctifier.

L'évêque qui était un saint, ne put résister à une prière qui était surnaturelle, et Cuthbert se retira dans la petite île de Ferne. C'était une solitude affreuse, où il n'y avait ni eau, ni arbres, ni blé. Le Saint s'y bâtit un ermitage, qu'il environna d'un fossé et d'une haute muraille. L'on dit qu'il mérita par la ferveur de ses prières que Dieu lui fît trouver de l'eau dans sa propre cellule. Il serait mort de faim sur ce rocher aride, si Dieu ne tenait toujours la promesse de ceux qui cessent tout travail pour le contempler. Des corbeaux lui apportaient le pain nécessaire comme au prophète Élie.

Plus il éloignait les pèlerins, plus ils accouraient à lui. Il ne pouvait s'empêcher de les guérir à travers la muraille quand ils exposaient leur maladie. Toutefois, ce sont les maladies de l'âme qu'il guérissait.

Après la mort de l'évêque de Lindisfarne, Cuthbert fut élu évêque de cette ville par un synode provincial. Obligé de céder aux instances des prélats et du roi, le nouveau pontife travailla avec un zèle extraordinaire au salut des âmes et au bonheur de son nouveau troupeau qui lui avait été confiés. Il avait une tendre charité pour les pauvres, et pourvoyait en même temps à leurs besoins spirituels et corporels. Un jour, voyant une femme désolée qui embrassait son unique enfant qui se mourait, Cuthbert, touché, baisa cet enfant, le bénit et le rendit guéri à sa mère.

Sentant sa fin approcher, il reçut les derniers sacrements avec la ferveur d'un Chérubin. Il rendit sa belle âme à Dieu, le 20 mars. Quatre cent quinze ans après sa mort, on trouva son corps frais et ver-

meil comme au jour de son décès. De nombreux miracles s'opérèrent sur son tombeau.

Réflexions pratiques.

Que conclure de la belle vie de saint Cuthbert, pour notre conduite particulière? La première leçon que nous devons en retirer, c'est que tout chrétien doit être attentif, surtout dans sa jeunesse, à la voix qui l'appelle à tel ou tel état; examiner sérieusement sa vocation, prier, réfléchir, consulter son cœur et quelque sage conseiller, prier, quand la volonté de Dieu est connue, marcher courageusement là où Dieu appelle.

La seconde conclusion à tirer de ces principes, c'est de respecter les vocations particulières telles que Dieu les inspire : craindre de leur faire obstacle par nos paroles, nos conseils, notre exemple, et laisser en paix les âmes qui veulent aller à Dieu par un chemin qui n'est pas le nôtre. Quelle épouvantable responsabilité que celle de ces parents qui prétendent dicter à leurs enfants la carrière qu'ils doivent embrasser ! Qu'en savent-ils ? Par leur audacieuse opposition, ils luttent contre Dieu et ils exposent à une perte presque certaine, une âme dont ils se disent les amis les plus sincères. Ces luttes contre Dieu sont malheureusement trop fréquentes de nos jours, où l'on semble avoir perdu le sens de Dieu. Sommes-nous à cet égard à l'abri de tout reproche !

Plan de méditation.

I. Saint Cuthbert, modèle de la jeunesse : 1° par sa candeur, par sa piété.

II. Saint Cuthbert, modèle des religieux : 1° par son humilité ; 2° par ses austérités ; 3° par ses progrès dans la perfection.

III. Saint Cuthbert, modèle de l'épiscopat : 1° par son zèle ; 2° sa bonne administration ; 3° sa patience dans les épreuves.

SAINT BENOÎT, Abbé et Patriarche des Moines d'Occident

21 *mars*.

Saint Benoît, la lumière du désert, l'ange du mont Cassin, le restaurateur de la vie monastique en Occident et un des plus grands saints de l'Église, naquit, vers l'an 480, à Nurse, ville épiscopale du duché de Spolette, en Italie. Ses parents, fort distingués par leur noblesse et leurs grands biens, lui donnèrent des leçons de piété dont l'impression ne s'effaça jamais de son noble cœur. On découvrit en lui un si bon naturel, un esprit si vif et si pénétrant, et tant de dispositions pour les sciences qu'à sept ans il fut envoyé à Rome pour y faire ses études. Benoît, par son application, sa gravité, sa modestie et sa piété ne tarda pas de faire l'admiration de ses condisciples et d'attirer les regards de ses maîtres. A quinze ans l'angélique enfant interrompit ses études ; craignant que le mauvais exemple de ses compagnons, peu retenus dans leurs mœurs, ne fît impression sur son cœur, il résolut de s'éloigner. Il partit de Rome et se retira dans le désert de Sublac.

Arrivé dans ce lieu sauvage il rencontra un moine nommé Romain. « Où allez-vous, mon frère? lui dit le religieux. — Je fuis le monde et je vais dans la solitude. » Romain loua son pieux dessein, l'exhorta à la persévérance et l'éclaira de sages conseils. Le trouvant dans d'excellentes dispositions, il lui apporta un habit religieux, lui promit de garder le secret et lui montra une grotte au bas d'un rocher. Le jeune solitaire s'y rendit à travers les précipices. Cette grotte ressemblait à un tombeau. Elle était si basse, si étroite, si incommode, qu'on ne pouvait ni s'y coucher, ni s'y tenir debout. Benoît y resta trois ans dans les plus rudes travaux de la pénitence. Le roc nu lui servait de lit; il portait continuellement le cilice; sa nourriture consistait en racines, ou en quelques morceaux de pain que le moine Romain lui descendait dans un panier au moyen d'une corde qu'il laissait glisser le long du rocher. Au panier pendait une clochette pour avertir le Saint du moment où on lui apportait sa subsistance.

Le démon ne put voir sans colère tant de vertus dans un jeune solitaire, et prévoyant le bien qu'il ferait dans la suite mit tout en œuvre pour l'obliger à quitter son désert. Il le tenta un jour si violemment contre la modestie, que pour repousser la tentation, le serviteur de Dieu se roula tout nu dans des épines; il ne se releva que quand son corps fut tout en sang. Les plaies qu'il se fit éteignirent les flammes impures de la concupiscence dont il ne ressentit jamais plus dans la suite le funeste aiguillon. Cependant le secret de sa retraite se divulgua, et la réputation de sa sainteté engagea les religieux d'un

monastère voisin à le prendre malgré lui pour abbé. Mais comme il voulut les réformer en réprimant plusieurs abus et en les astreignant à suivre une règle, ils commencèrent à murmurer ; et, passant promptement du mécontentement à la haine, quelques-uns résolurent de se défaire de lui et lui servirent un breuvage empoisonné. Le Saint fit le signe de la croix et le verre se brisa. Il leur dit aussitôt : « Dieu vous pardonne, mes frères, pourquoi m'avez-vous voulu traiter ainsi ? Ne vous avais-je pas dit que nous ne pourrions vivre ensemble ; allez, cherchez un supérieur qui vous convienne, et il retourna dans sa chère solitude, dans le dessein d'y demeurer seul avec Dieu. Mais quelque envie qu'il eût de mener une vie cachée, son désert devint bientôt un lieu habité, ses vertus et ses miracles lui attirèrent un grand nombre de disciples, et au bout de quelque temps il bâtit douze monastères dans chacun desquels il mit douze religieux avec un supérieur. Parmi ces nouveaux enfants de la pénitence, on comptait plusieurs illustres personnages, entre autres Maur et Placide tous deux fils de sénateurs. Ces derniers profitèrent si bien de cette éducation qu'ils devinrent eux-mêmes de grands saints qui en formèrent beaucoup d'autres.

Benoît quitta bientôt le désert de Sublac pour se retirer au mont Cassin, dans le royaume de Naples. Il y avait sur le mont Cassin un ancien temple et un bois consacrés à Apollon, qui comptait encore des adorateurs en cet endroit. Ces restes d'idolâtrie enflammèrent le zèle du serviteur de Dieu ; il prêcha l'Évangile, et, par la force réunie de ses discours et

de ses miracles, il fit un grand nombre de conversions. Maître du terrain, il brisa l'idole et coupa le bois. Ayant ensuite démoli le temple il éleva sur ses ruines deux chapelles sous l'invocation de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Martin. Telle fut l'origine du célèbre monastère du Mont-Cassin, dont Benoît jeta les fondements, en 527, à la quarante-huitième année de son âge.

Ce fut en cet endroit que notre Saint fonda l'ordre à jamais illustre des bénédictins qui a donné à l'Église plus de trois mille saints canonisés, et un nombre presque infini de grands prélats, au sacré-collège plus de deux cents cardinaux, aux saint-siège quarante souverains pontifes. Ce fut là que le Saint écrivit sa règle admirable que saint Grégoire a louée en termes magnifiques. Elle est tout entière basée sur l'humilité, l'abnégation de soi-même, l'obéissance et le travail. Les moines bénédictins ont rendu des services immenses à l'Europe qu'ils ont défrichée au physique et au moral par l'agriculture et la prédication.

Toutes les actions de Benoît étaient des bienfaits ; il guérissait les lépreux, calmait les possédés et ressuscitait les morts. Un jour, en présence d'un grand nombre de personnes, il rendit la vie à un novice qui avait été écrasé par la chute d'une muraille. — Totila, roi des Goths, étant entré en Italie, fut extrêmement frappé de toutes les choses merveilleuses qu'on lui racontait de saint Benoît. Il voulut s'assurer s'il connaissait les choses cachées comme on le disait. Il lui manda qu'il lui ferait une visite ; mais au lieu d'aller le voir en personne il lui envoya

un de ses officiers, nommé Riggon; il l'avait revêtu de ses habits royaux, et lui avait donné pour l'accompagner trois des principaux seigneurs de sa cour avec un nombreux cortège. Le Saint, qui était pour lors assis, ne l'eut pas plus tôt aperçu, qu'il lui cria : « Quittez, mon fils, l'habit que vous portez, il n'est pas à vous. » L'officier, saisi de crainte, se jeta à ses pieds avec tous ceux qui l'accompagnaient et retourna dire à Totila ce qui s'était passé. Le prince vint visiter lui-même le serviteur de Dieu. Dès qu'il le vit, il se prosterna contre terre, et y resta jusqu'à ce que Benoît l'eût relevé, il fut bien plus étonné quand le Saint lui dit : « Vous faites beaucoup de mal, et je prévois que vous en ferez encore davantage; vous prendrez Rome, vous passerez la mer et régnerez neuf ans; mais vous mourrez dans la dixième année, et serez cité au tribunal du juste juge, pour lui rendre compte de toutes vos œuvres. » Tout cela fut accompli à la lettre.

Après avoir fait creuser sa tombe, il mourut un samedi, 21 mars de l'année 543, ainsi qu'il l'avait annoncé. Il était âgé de soixante-trois ans.

Réflexions pratiques.

Saint Benoît à peine entré dans la vie tourne vers Dieu ses premières affections et l'aurore de la piété commence à poindre en lui avec les premières lueurs de la raison. Ce jeune chrétien semblait n'avoir qu'une ambition : celle de se préserver des vices communs à ceux de son âge, de s'éloigner de toutes les occasions de péché, de conserver son âme innocente et pure. Aussi, à l'âge de quinze ans, voyant

ses nombreux condisciples courir à grands pas dans le chemin de la perdition, ce riche héritier d'une maison noble et opulente résolut pour ne pas exposer son innocence à un déplorable naufrage, de quitter le siècle et de s'ensevelir dans les profondeurs de la solitude. Il se retire dans le désert de Sublac, et là, seul avec Dieu, tout absorbé en la contemplation du souverain bien, il apprend les voies sublimes de cette perfection qu'il doit un jour enseigner à ce peuple nombreux de fervents disciples que Dieu lui destine. Qui dira maintenant les épreuves terribles par lesquelles Dieu veut éprouver les vertus de son serviteur! Qui énumérera les grâces et les faveurs dont le Ciel combla cette âme privilégiée!

Dieu ne nous dit pas comme au jeune étudiant de Rome : « Sors de la grande ville, et va dans le désert ; revêts l'habit religieux ; » mais Dieu nous commande d'être fidèles aux engagements de notre baptême ; en conséquence, d'avoir horreur de l'esprit du monde incompatible avec les maximes de Jésus-Christ. Gardons-nous ces serments? L'esprit du monde nous est-il étranger? Je gémis, Seigneur, en pensant à la tiédeur avec laquelle je vous ai servi pendant que je déployais tant de zèle au service du monde. Daignez, Père des miséricordes, recevoir la résolution que je vous fais de vivre chrétiennement en renonçant à l'esprit du siècle.

Plan de méditation.

I. Sanctification de saint Benoît dans la retraite : 1° avantages de la retraite ; 2° conduite de saint Benoît dans la retraite.

II. Manifestation de la sainteté de saint Benoît : 1° par des miracles ; 2° par de nombreux imitateurs de sa vie ; 3° par les règles saintes qu'il donna à son Ordre.

SAINT BASILE D'ANCYRE, Prêtre et Martyr

22 *mars.*

Saint Basile, prêtre de l'église d'Ancyre, métropole de la Galatie, était animé du zèle d'un apôtre. Son assiduité à annoncer la parole de Dieu produisit de merveilleux fruits parmi les fidèles qu'il instruisait. Il ne cessait de crier au peuple d'éviter les pièges qu'on lui tendait, et de rester inviolablement attaché à la doctrine catholique. Les Ariens qui le regardaient comme le plus dangereux ennemi de leur secte, lui défendirent, en 360, de tenir des assemblées; mais il n'eut aucun égard à cette injuste défense, et continua toujours de combattre l'erreur, même en présence de l'empereur Constance. — Pendant que Julien l'Apostat travaillait à rétablir l'idolâtrie sur les ruines du christianisme, Basile, pénétré de douleur, courait par la ville et les campagnes voisines afin d'exhorter les fidèles à combattre courageusement pour la cause de Dieu, et à ne point se souiller par les cérémonies abominables des païens. Ceux-ci, outrés de sa sainte hardiesse, se jetèrent sur lui, et le conduisirent devant le proconsul Saturnin. Ils l'accusèrent d'avoir renversé les autels, et d'avoir parlé d'une manière peu respectueuse des dieux et de l'empereur. Alors Saturnin

lui demanda s'il ne regardait pas comme véritable la religion établie par le prince : « La croyez-vous telle vous-même? répondit le Saint; car enfin un homme raisonnable peut-il se persuader que les statues muettes soient des dieux? » — Le proconsul, irrité de cette réponse, le fit étendre sur le chevalet et battre de verges; il l'envoya ensuite en prison et informa l'empereur de ce qui se passait. Julien approuva la conduite que Saturnin avait tenue et envoya en même temps Elpidius et Pégase examiner l'affaire sur les lieux. Ces deux commissaires étaient des apostats. Arrivés à Ancyre, Pégase alla trouver Basile dans sa prison et du plus loin qu'il aperçut le Saint il s'écria : « Je suis le très humble serviteur de Basile! — Et moi je ne suis pas le tien, déserteur infâme! lui répondit le confesseur. Te souviens-tu de tes premières années, où tu buvais aux sources pures de la vérité? Et maintenant tu ne te remplis plus que d'eaux bourbeuses. Alors tu participais aux mystères sacrés de la table de Jésus-Christ, maintenant tu manges à celle du démon. Tu étais le docteur de la vérité, tu en es maintenant le persécuteur ; au lieu des fêtes saintes que tu célébrais avec nous, tu n'en connais plus que de profanes que tu solennises avec les ministres de Satan. Comment, misérable, t'es-tu laissé enlever de si grandes richesses? Comment as-tu renoncé à des droits si magnifiques? Que diras-tu, que répondras-tu quand tu paraîtras devant le souverain juge? »

Pégase sortit de la prison confus de s'être entendu reprocher si vivement son apostasie. Les commissaires firent néanmoins comparaître le Saint devant

eux, l'interrogèrent et le condamnèrent de nouveau au chevalet où il fut tourmenté avec encore plus de cruauté que la première fois. On le chargea ensuite de chaînes pesantes et on le reconduisit en prison. Sur ces entrefaites Julien arrivait à Ancyre. Le lendemain après avoir assisté aux spectacles, il voulut voir Basile. Quand il fut en sa présence il lui dit avec une compassion hypocrite : « Basile, vous n'ignorez pas que j'ai quelque connaissance de vos mystères ; je puis vous assurer que celui en qui vous mettez votre confiance est mort et bien mort sous Ponce-Pilate. Vous êtes donc dans l'erreur en croyant en lui. — Je ne suis point dans l'erreur, reprit Basile, c'est vous qui vous trompez, prince, vous qui avez renoncé par votre apostasie, au royaume céleste dans le temps même qu'il vous donnait l'empire; mais je vous prédis qu'il vous l'ôtera bientôt avec la vie. »

« Je voulais te sauver, lui dit alors Julien; mais puisque tu rejettes mes conseils et que tu oses même m'outrager, je te traiterai comme tu le mérites : ainsi j'ordonne qu'on t'arrache sept lambeaux de la peau, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. » — Le capitaine des gardes fut chargé de cette exécution, et s'en acquitta avec un zèle féroce. Le Saint ayant souffert ces premières incisions avec une patience admirable, dit qu'il désirait parler à l'empereur. Le gardien croyant que, vaincu par la douleur, il se rendait et consentait à sacrifier, court porter cette nouvelle à Julien, qui fait aussitôt venir Basile dans le temple d'Esculape. Dès que le saint prêtre est en sa présence : « Où sont, dit-il, vos sacrificateurs et

vos devins? Vous ont-ils dit le motif qui m'amène devant vous? — Je pense que c'est pour sacrifier, repartit Julien. — Ah! c'est bien loin de ma pensée. Je ne reconnais point de dieux muets et sourds. » Ayant ainsi parlé il prit un morceau de chair qu'on lui avait coupé ce jour-là même, et, le jetant à la face de l'empereur apostat : « Mange, dit-il, cette chair puisque tu l'aimes tant. » Julien ne se possédait plus de colère. Mais rien n'égala la fureur du capitaine des gardes qui ordonna de redoubler les tourments du martyr. On lui fit des incisions si profondes, qu'on lui voyait les entrailles. Les spectateurs, touchés de compassion, versaient des larmes. Cependant le saint prêtre priait et ne poussait pas un soupir. On le renvoya en prison lorsque le soir fut venu. Le lendemain il comparut de nouveau et le juge lui dit : « Basile, il faut sacrifier ou mourir. — Vous savez, lui dit Basile, combien de morceaux de chair on a enlevés à mon corps. Cette nuit Jésus-Christ m'a guéri et mon corps est intact. Vous pouvez le faire savoir à Julien, votre maître, afin qu'il apprenne quel est le Dieu qu'il a renié et qui ne tardera pas de le punir. »

Le capitaine des gardes, ne se contenant plus de rage, le fit coucher sur le ventre afin qu'on lui enfonçât dans le dos des pointes de fer rougies au feu. Le Saint expira dans cet horrible supplice, le 29 juin 362. Les grecs et les Latins l'honorent le 22 mars.

Réflexions pratiques.

Que de hardiesse dans la conduite et dans le lan-

gage de saint Basile! Ce noble prédicateur de la vérité ne craint pas en face des tourments et de la mort de confesser Jésus-Christ; d'encourager les fidèles à ne jamais le renier et de reprocher à l'empereur et à quelques apostats leurs crimes. Après de tels exemples rougirions-nous encore de nous montrer chrétiens? reculerons-nous encore devant l'accomplissement de nos devoirs? Refuserons-nous de reprendre ceux qui font mal et de donner de bons conseils à ceux qui en ont besoin? Mon Dieu! Vous seul pouvez m'inspirer ce courage; je l'attends de votre bonté.

Plan de méditation.

I. Courage de saint Basile devant l'apostat Pégase.

II. Constance durant son martyre et hardiesse dans son langage à l'empereur.

SAINT LIBÉRAT, MÉDECIN, MARTYR ET SES COMPAGNONS

22 *mars.*

Saint Libérat, habile médecin, était de Carthage. Il vivait vers la fin du cinquième siècle. Sa vie était si chrétienne qu'on le regardait comme le père des pauvres et que chacun louait sa piété et son zèle. Il fut arrêté ainsi que sa femme, par les ordres d'Hunéric, roi des Vandales en Afrique. Ce prince fortement attaché à l'arianisme et plus cruel que tous ses devanciers avait décrété que tous les enfants

seraient enlevés à leurs parents pour être élevés dans l'arianisme. Libérat eut la douleur de se voir arracher deux de ses fils qu'il aimait tendrement. Ce qui déchirait le plus son âme, dans cette triste circonstance, c'était la crainte de les voir céder aux caresses et aux menaces du persécuteur. Sa femme, témoin d'un si grand chagrin, lui dit : « Cher époux, ne vous inquiétez donc plus de vos enfants. Jésus-Christ, en haine duquel on nous les enlève, en prendra soin lui-même et ne permettra pas qu'ils cèdent à l'inhumanité du tyran. N'entendez-vous pas qu'ils crient de toutes leurs forces : *Nous sommes chrétiens.* »

Libérat, rassuré par le courage de sa magnanime épouse, fut tranquille et ne pensa plus qu'à se préparer lui-même au sacrifice auquel il était destiné. On les mit tous deux en prison, mais séparément, de peur qu'ils ne s'animassent naturellement à la constance. Les ariens crurent que la femme céderait plus tôt, parce qu'ils ignoraient qu'avec la grâce de Dieu les personnes les plus faibles deviennent fortes et invincibles. Ils allèrent donc la trouver, et pour la surprendre ils lui dirent : « Cessez d'être opiniâtre ; votre mari a obéi aux ordres du roi, il s'est fait arien et a abjuré la foi chrétienne. — Faites que je le voie, répondit-elle, et après cela je verrai ce que j'aurai à faire. » On la tira de la prison pour la mener au tribunal où elle devait être interrogée ainsi que son mari. Dès qu'elle l'aperçut elle alla à lui : « Se peut-il faire, malheureux apostat, lui dit-elle, que vous ayez été assez lâche et assez impie pour avoir renié votre Dieu ? Quoi! pour un

peu de satisfaction temporelle vous voulez périr éternellement! A quoi vous serviront vos richesses? seront-elles jamais capables de vous délivrer du feu de l'enfer? » Elle continuait ces reproches fondant en larmes, lorsque saint Libérat se doutant de la fourberie des hérétiques, lui dit : « Rassurez-vous, mon épouse, je suis toujours catholique par la grâce de Jésus-Christ. Ces glorieuses chaînes dont j'ai l'honneur d'être chargé sont un témoignage de ma foi que j'espère conserver jusqu'à la mort. »

Saint Libérat et sa femme, ayant glorifié la foi chrétienne devant le tyran, furent condamnés à perdre la vie dans les plus cruels supplices avec plusieurs autres généreux confesseurs de Jésus-Christ qui étaient dans la même prison.

Un historien de cette barbare persécution raconte le martyre d'un jeune enfant de sept ans. Cette innocente victime fut arrachée des bras de sa mère et, lorsque les bourreaux le violentaient il criait : *Je suis chrétien, je suis chrétien.* Dans la même circonstance, on arrêta douze enfants de chœur que la cruauté des tyrans ne put ébranler. Ils moururent au milieu des plus horribles tourments.

Réflexions pratiques.

Quelle magnanimité admirable dans le martyre de saint Libérat! Quel courage héroïque dans son incomparable épouse l'exhortant à tout braver pour donner sa vie à Jésus-Christ! La tendresse qu'ils ont pour leurs enfants les touche, mais l'amour qu'ils ont pour Dieu les fait triompher de l'amour le plus légitime et le plus naturel. Quelle leçon pour

les faibles parents qui sacrifient l'amour de Dieu à une fausse tendresse pour leurs enfants ! Quel enseignement pour ces lâches chrétiens que le joug de la religion effraye et que la loi de la pénitence fait reculer ! N'ai-je pas besoin moi-même de ces leçons ? — Mon Dieu ! Que mes œuvres sont souvent en désaccord avec ma foi !

Plan de méditation.

I. Excellence du martyre : 1° il est un titre de gloire ; 2° un gage de salut.

II. Héroïsme du martyre de saint Libérat : 1° sa constance dans sa foi ; 2° sa patience dans les tourments.

SAINTE CATHERINE DE SUÈDE

24 mars.

Sainte Catherine vint au monde l'an 1330, en Suède. Elle était fille de la célèbre sainte Brigitte et d'Ulphon, prince de Néricie. Cette bienheureuse enfant suça la piété avec le lait maternel ; aussi l'amour de Dieu sembla-t-il prévenir en elle l'usage de la raison. Le plus grand plaisir qu'on pût lui procurer était de lui apprendre à prier le Seigneur. Ses parents, qui avaient découvert dans leur fille de si grandes dispositions pour la piété, l'envoyèrent, à l'âge de sept ans, au monastère de Risberg, pour y être élevée dans la pratique des vertus chrétiennes. On rapporte qu'à cette époque, s'étant un jour

amusée à jouer avec ses compagnes dans un moment où son devoir l'appelait ailleurs, elle en fut rigoureusement reprise la nuit en songe ; et fondant en larmes à son réveil, elle en conçut une douleur si vive que, pour punir cette légère faute, elle s'interdit pour toujours toutes sortes de jeux et ne viola jamais sa promesse.

Devenue grande, sa beauté, son esprit, sa noblesse, la firent rechercher par les plus grands seigneurs, et le prince son père, sans consulter ses inclinations, la promit en mariage à un des plus grands personnages de Suède. Catherine, dont la haute vertu aspirait à devenir l'épouse de Jésus, fit en vain ses représentations ; on n'y eut pas égard. Pleine de confiance en la Reine des Vierges, elle obéit ; mais le jour des noces, elle sut peindre avec tant d'éloquence les délices de la virginité à son vertueux époux, que tous deux ils s'engagèrent d'un mutuel consentement à vivre comme frère et sœur. Un acte si héroïque attira sur eux les plus précieuses faveurs du Ciel. Dieu répandit dans leurs cœurs cette onction céleste qui rend toujours le joug du Seigneur aussi doux que léger. N'ayant plus que les mêmes inclinations et les mêmes désirs, ils s'excitaient mutuellement à la prière, à la mortification et à la pratique des œuvres de charité. Catherine retrancha dès lors de ses habits tout ce qui sentait encore la vanité et le luxe du monde. Tant de modestie et une réforme si chrétienne dans une personne de cette qualité et si jeune, excita d'abord des railleries, mais elle finit par gagner tous les cœurs et par inspirer le même esprit à bon nombre de dames.

Après la mort de son père, sainte Brigitte, sa mère, voulut visiter Rome et les tombeaux des Apôtres; la Ville sainte lui fit oublier la Suède. Il y avait près de cinq ans qu'elle y habitait, lorsque Catherine conçut le projet d'aller, avec le consentement de son mari, rejoindre sa mère. Elle arriva heureusement à Rome au mois d'août de l'an 1348. Après avoir visité les églises, les hôpitaux et les innombrables merveilles de Rome, Catherine songeait à retourner en Suède, mais sur les instances de sa mère elle prolongea son séjour dans la ville éternelle. Sur ces entrefaites son époux mourut. La sainte veuve, qui n'avait que dix-neuf ans, se vit exposée aux poursuites de plusieurs jeunes seigneurs désireux de l'épouser. Le refus qu'elle en fit inspira à quelques-uns la résolution de l'enlever de force. Un certain comte, entre autres, posta des gens armés un jour qu'elle devait aller à la messe avec sa mère dans une église de Saint-Sébastien. Mais par une disposition particulière de Dieu, il se trouva un embarras dans la rue, qui lui donna le temps de se réfugier dans une maison voisine. Ce danger la rendit encore plus attentive qu'auparavant. Elle se livra entièrement à la retraite et au silence, passant ses jours dans l'oraison, dans les jeûnes et les austérités, ne quittant la prière que pour le travail, et le travail que pour instruire les pauvres et leur distribuer des aumônes.

Les entretiens de Catherine avec sa pieuse mère roulaient souvent sur la passion de Jésus-Christ; elle en était si attendrie, que la vue seule d'un crucifix la faisait fondre en larmes. Les deux saintes

crurent qu'il manquerait quelque chose à leurs exercices de dévotion tant qu'elles n'auraient pas fait le voyage de Jérusalem, pour vénérer les lieux consacrés par les souffrances du Fils de Dieu. Brigitte ne tarda pas d'y tomber malade. Comme elle désirait mourir à Rome, les deux pèlerines se rembarquèrent et dès leur arrivée, la fille eut à fermer les yeux de sa mère. Cinq semaines après, Catherine retourna en Suède, et se retira dans le monastère de Watzen, dont elle mourut abbesse, le 22 mars 1381. Durant les vingt-cinq dernières années de sa vie, elle ne passa aucun jour sans se purifier, par le sacrement de pénitence, de ces fautes de fragilité qui échappent aux plus justes. Pendant sa dernière maladie, la faiblesse de son estomac ne lui permettant pas de recevoir l'Eucharistie, elle se la fit apporter seulement pour l'adorer avant de mourir. Ce fut en sa divine présence, que renouvelant avec plus de dévotion ses actes de foi, d'espérance de contrition et d'amour, elle rendit son âme à son Créateur, la veille de l'Annonciation de la Sainte Vierge, âgée de quarante-neuf ans.

Réflexions pratiques.

Les exemples de vertus sont plus efficaces sur la conduite des enfants que les belles leçons de morale lorsque celles-ci sont surtout en permanente contradiction avec les actes des parents. Nous en avons des preuves saisissantes dans la vie que nous venons de lire. Pourquoi sainte Catherine de Suède a-t-elle été si pieuse pendant toute sa vie? Parce que son père et surtout sa mère lui avaient donné l'exemple

de toutes les vertus. — De nos jours, nous entendons souvent de justes plaintes sortir de la bouche des parents contre leurs enfants. La cause de leur désolation se trouve dans leur coupable insouciance, dans leur meurtrière négligence à leur donner de bons exemples. Ils veulent être chrétiens en théorie et sans religion en pratique. Ils disent à leurs enfants d'aimer et de servir Dieu et eux s'affranchissent du joug de son service. Que cette conduite est funeste! N'est-elle pas la vôtre? Parents chrétiens, corroborez vos enseignements par vos bons exemples et ils produiront des fruits de vertu.

Plan de méditation.

I. Conduite admirable de sainte Catherine durant son enfance, son mariage et sa viduité.

II. Imitation de ses vertus et pratique de ses dévotions.

ANNONCIATION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

25 *mars.*

La fête de l'Annonciation que l'Église célèbre le 25 mars, tire son nom de l'heureuse *nouvelle* de l'incarnation du Fils de Dieu que l'Ange Gabriel vint annoncer à Marie. L'heureux moment qui avait été marqué de toute éternité pour la réparation du genre humain était arrivé, l'Ange Gabriel fut envoyé de Dieu en une ville de Galilée, appelée *Nazareth*, vers une vierge nommée *Marie*, qui avait épousé un

homme de la maison de David, appelé *Joseph*. L'Ange étant entré dans la modeste demeure où elle était en prières lui dit : « Je vous salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes. » Marie, à cet éloge inouï, ne sait plus ce que signifie un tel salut ; sa modestie se trouble, sa pudeur s'alarme. Mais le messager céleste pour la rassurer lui dit aussitôt : « Ne craignez rien, Marie, vous avez trouvé grâce devant Dieu, vous avez été choisie pour être la mère du Messie, du grand libérateur du genre humain ; vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils que vous nommerez *Jésus*. Il sera grand et on l'appellera le Fils du Très-Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père ; il règnera éternellement sur la maison de Jacob et son règne n'aura point de fin. — Comment cela pourra-t-il se faire, répond Marie, puisque j'ai fait vœu de virginité ? — Rassurez-vous, répond l'envoyé céleste, rassurez-vous : Le Saint-Esprit descendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, et Celui que vous mettrez au monde sera appelé le Fils de Dieu. » Il confirma cette prédiction par l'annonce du miracle que Dieu venait d'opérer en faveur de sa cousine Élisabeth qui, bien que stérile et fort avancée en âge, avait conçu un fils. Marie pleine de foi s'anéantit devant Dieu : *Voici*, dit-elle, *la servante du Seigneur, que tout ce que vous m'annoncez s'accomplisse selon sa divine volonté !* Ce fut en ce moment que les anciennes promesses de Dieu furent accomplies ; et Celui qui était par sa nature infiniment au-dessus de nous devint *Emmanuel*, c'est-à-dire Dieu avec nous. C'est ce que nous appelons le mystère

de l'*Incarnation* qui est si intimement lié à celui de l'Annonciation.

Réflexions pratiques.

La fête de l'Annonciation nous prêche d'une manière bien éloquente l'humilité. Elle nous montre, dans le mystère de l'Incarnation, le Fils de Dieu s'anéantissant pour mieux guérir l'orgueil de l'homme et, dans celui de l'Annonciation, Marie s'humiliant à mesure que le Tout-Puissant veut l'exalter. Que ces abaissements de Jésus et de Marie sont instructifs! comme ils sont propres à nous faire apprécier la vertu d'humilité! Mais hélas! qu'elle est peu goûtée et peu pratiquée dans le monde! Que voit-on parmi les hommes? l'orgueil, la présomption, l'enflure d'esprit et de cœur. Que voit-on? un fonds déplorable de vanité, de sensibilité, d'amour-propre, de jalousie et d'égoïsme. Pour nous en convaincre suivons le détail de notre vie et de nos journées, il nous sera aisé de voir s'il est beaucoup d'actions qui ne soient entachées du vice de l'orgueil. Orgueil dans ce que l'on est : est-on d'une naissance distinguée, on parle avec complaisance de sa famille, de ses parents, de ses alliances; est-on d'une naissance obscure; on la dissimule, on l'oublie, et pour peu qu'on soit en faveur, on rougit même de ses parents. — Orgueil dans les occupations : dans tout ce que l'on fait, on veut être approuvé, applaudi; si on a du talent, on ne le laisse pas ignorer : il faut que tout le monde sache qu'on est doué; fait-on quelque ouvrage, on le montre, on l'étale, on mendie en quelque sorte, l'approbation; et si elle est re-

fusée, c'est, dit-on, l'envie, la jalousie qui en sont la cause. Orgueil dans les conservations : on veut y primer, y briller, paraître avoir de l'esprit. Orgueil dans les afflictions : si nous souffrons, nous voulons que tout le monde nous plaigne, et que tous prennent part à nos peines ; s'ils ne le font pas, on s'aigrit, on les traite d'indifférents et de cœurs mauvais. — Orgueil dans les rapports ordinaires de la vie : on ne veut être contredit ni repris en rien, on a du dépit, de l'aversion pour ceux dont on est censuré ; on veut toujours jouir d'égards et de considération ; si on y manque, notre orgueil est piqué et aigri ; une préférence donnée aux autres nous chagrine et nous blesse. N'est-ce pas là notre portrait ? O mon Dieu ! de quel œil devez-vous nous regarder ? L'Esprit-Saint dit qu'il a en horreur le pauvre superbe. Daignez-nous accorder l'humilité de cœur que votre divin Fils est venu enseigner aux hommes.

Plan de méditation.

Manifestation des vertus de Marie dans le mystère de l'Annonciation : 1° foi ; 2° soumission ; 3° humilité.

SAINT IRÉNÉE, ÉVÊQUE DE SIRMIUM ET MARTYR

26 *mars.*

Saint Irénée, évêque de Sirmium, capitale de la Pannonie, gouvernait son Église avec le zèle d'un saint pasteur, quand la persécution de Dioclétien éclata. Il fut arrêté par Probus, gouverneur de la

province, qui déjà s'était signalé par sa cruauté contre un grand nombre de chrétiens. Le magistrat, en voyant le prélat arriver à son tribunal, lui dit : « Les lois divines obligent tous les hommes à sacrifier aux dieux. — Le feu de l'enfer, répliqua le Saint, sera le partage de quiconque sacrifiera aux dieux. — L'édit des empereurs très cléments, reprit le juge, porte qu'on sacrifie aux dieux ou qu'on soit puni du dernier supplice. — Et la loi de mon Dieu, répondit l'évêque, veut que je supporte toutes sortes de tourments, plutôt que de sacrifier aux démons. — Sacrifiez, dit le gouverneur, ou je vous ferai tourmenter. — Vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir, s'écria le Saint, puisque par là vous me ferez participer aux souffrances de mon Sauveur. » — Alors le proconsul le fit étendre sur le chevalet, et pendant la torture il lui disait : « Eh bien, Irénée, que dites-vous maintenant; enfin sacrifiez-vous? » — Irénée répondit : « Je sacrifie à mon Dieu, en confessant son saint nom, et c'est ainsi que je lui ai toujours sacrifié. » — Cependant toute la famille du saint martyr, pleine d'une compassion tout humaine, était accourue pour le conjurer d'obéir aux ordres de l'empereur. On voyait autour de lui sa mère, sa femme et ses enfants, car le prélat était marié lorsqu'il fut appelé à l'épiscopat. Ses enfants encore jeunes lui embrassaient les pieds, en criant : « O le plus chéri des pères, ayez pitié de vous et de nous. Sacrifiez et vous vivrez. » Sa femme, tout en pleurs, se jetait à son cou, et le serrant tendrement : « Conservez-vous, lui disait-elle, et pour moi et pour ces innocentes créatures, pour ces tendres gages de

nos affections. » Sa mère, cassée par la vieillesse et suffoquée de sanglots, poussait des cris déchirants, que répétaient ses domestiques, ses voisins et ses amis ; de manière qu'autour du chevalet où le Saint était tourmenté on n'entendait que plaintes, que gémissements, que lamentations. A tous ces violents assauts, Irénée opposait ces paroles du Sauveur : « Si quelqu'un me renonce devant les hommes, je le renoncerai en présence de mon Père qui est dans les cieux. » Il ne fit pas d'autres réponses à des sollicitations si pressantes ; élevant son âme au-dessus de tous les sentiments de la nature, il n'attendait que la couronne de gloire suspendue au-dessus de sa tête qui semblait lui dire : « Venez, hâtez-vous de me posséder. » — « Quoi, reprit le gouverneur, serez-vous insensible à tant de marques d'affection et de tendresse? verrez-vous tant de larmes répandues pour vous sans en être touché? Il n'est pas indigne d'un grand courage de se laisser attendrir. Sacrifiez et ne vous perdez pas à la fleur de votre âge. » — Irénée répondit : « C'est pour ne pas me perdre que je refuse de sacrifier. » Il fut envoyé en prison où il souffrit de nombreuses tortures. — Quelques jours après, le proconsul le fit comparaître de nouveau et après l'avoir inutilement pressé de sacrifier, il ajouta : « Êtes-vous marié? — Non, reprit l'évêque. — Avez-vous des enfants? — Non. — Avez-vous des parents? — Non, continua toujours le martyr. — Mais, reprit le gouverneur, qui donc étaient ces gens qui s'affligeaient si fort à votre premier interrogatoire? — Je ne les connais point, reprit Irénée; je sais seulement que Jé-

sus-Christ a dit : « Celui qui aime son père, sa mère, ou son épouse, ou ses enfants, ou ses proches, plus que moi, n'est pas digne de moi. Ainsi quand je lève les yeux vers le Dieu que j'adore, et que je pense à la félicité qu'il a promise à ses fidèles serviteurs, j'oublie que je suis père, mari, fils, maître et ami. — Vous n'en êtes pas moins tout cela, continua le magistrat. Sacrifiez donc pour l'amour de ceux qui vous touchent de si près. — Mes enfants, reprit Irénée, ne perdront pas beaucoup à ma mort, je leur laisse pour père le Dieu qu'ils adorent comme moi. Ainsi, que rien ne vous empêche d'exécuter les ordres de l'empereur. — Encore une fois, dit Probus, obéissez, autrement je serai forcé de vous condamner. — Je vous l'ai déjà dit, vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir. » Alors le gouverneur prononça la sentence suivante : « Nous ordonnons qu'Irénée, pour avoir désobéi aux ordres des empereurs soit jeté dans le fleuve. — Après tant de menaces, reprit l'évêque, je devais m'attendre à quelque supplice extraordinaire, et voilà que vous vous contentez de me faire noyer ! » Probus, outré de se voir bravé, condamna le Saint à être décapité avant d'être jeté dans le fleuve. Le martyr rendit grâces à Dieu de ce qu'il lui faisait remporter comme une seconde victoire.

Lorsqu'il fut arrivé sur le pont de Diane, d'où il devait être précipité, il ôta sa robe, puis, levant les mains au ciel, il fit à Dieu cette prière : « Seigneur, qui avez daigné souffrir la mort pour le salut des hommes, commandez que le ciel s'ouvre et que les anges viennent recevoir l'âme de votre serviteur

Irénée, qui donne sa vie pour la gloire de votre nom et pour votre Église de Sirmium. » Cette prière achevée, il reçut le coup qui sépara sa tête de son corps, puis il fut jeté dans le fleuve. Son martyre arriva l'an 304, le 25 mars.

Réflexions pratiques.

La condition que le Sauveur du monde a mise à notre salut c'est le renoncement à tout, même à un père, à une mère, à un époux et à un enfant pour marcher généreusement à sa suite. Cette vérité a été comprise et pratiquée par les saints et en particulier par saint Irénée. La comprends-je moi-même? Est-elle profondément gravée dans mon cœur et s'harmonise-t-elle avec ma conduite quotidienne? Hélas! mes efforts de chaque instant ne tendent qu'à me mettre plus au large; qu'à rechercher mes aises, qu'à satisfaire mes passions. Je ne puis endurer la moindre privation, renoncer au plus petit plaisir, briser la moindre affection. Le plus léger sacrifice m'effraye. Oh! que ma vie est en désaccord avec celle des saints et en particulier avec la doctrine de Jésus-Christ. Mon Dieu! donnez-moi le courage et la force de vaincre courageusement les obstacles qui m'empêchent de marcher à votre suite.

Plan de méditation.

I. Cruauté des tyrans.
II. Patience admirable des martyrs.

SAINT SIMON, JEUNE ENFANT, MARTYR

27 *mars.*

Les Juifs de Trente, ville du Tyrol, s'étant assemblés dans leur synagogue, le mardi de la semaine sainte de l'année 1472, pour délibérer sur les préparatifs de leur pâque qui tombait le jeudi suivant, résolurent, pour assouvir leur haine contre Jésus-Christ et ses disciples, d'égorger un enfant chrétien le lendemain de leur fête, le vendredi saint. Un médecin de leur religion se chargea du soin de fournir la victime. Il choisit pour l'exécution de son horrible projet, le mercredi au soir, temps où les chrétiens assistaient à l'office des ténèbres. Ayant donc apperçu à la porte d'une maison un enfant seul, nommé Simon, âgé d'environ deux ans, il l'attira par des caresses perfides et l'emmena avec lui. Le jeudi au soir, les principaux juifs après avoir satisfait aux rites de la loi, dans leur synagogue, s'assemblèrent dans une chambre attenante pour exécuter leur horrible projet. A minuit, la jeune victime fut emmenée. Après avoir mis un mouchoir sur la bouche de l'enfant, ils firent sur son corps plusieurs incisions, et reçurent dans un bassin le sang qui coulait de toutes parts : les uns lui tenaient les jambes, les autres les bras en forme de croix. On le leva ensuite droit sur ses pieds, quoiqu'il fût presque sans vie ; deux de la troupe le soutenaient, tandis que les autres lui perçaient les différentes parties de son corps avec des alênes et des poinçons. Lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, ils se mirent tous à chanter autour de lui : « Voilà comme nous avons traité, à pareil jour, Jésus, le Dieu

des chrétiens; puissent tous nos ennemis être ainsi confondus à jamais! » Cependant, cette fois encore le sang innocent retomba sur eux. En vain pour échapper aux perquisitions des magistrats, ils cachèrent le cadavre dans un grenier à foin, puis dans un cellier, et le jetèrent enfin dans la rivière. Dieu permit qu'un forfait aussi atroce fût découvert. Les coupables ayant été convaincus, furent condamnés à mort. On détruisit la synagogue et l'on bâtit une chapelle à l'endroit où l'enfant avait été martyrisé. Dieu glorifia cette innocente victime par plusieurs miracles. Les reliques de saint Simon sont à Trente, dans l'église Saint-Pierre.

Réflexions pratiques.

La haines des Juifs contre Jésus-Christ a porté ce peuple à devenir déicide et à sacrifier le Sauveur du monde. C'est la haine contre le nom chrétien qui entretient chez ce peuple maudit une aversion constante pour les disciples du Sauveur. C'est cette cruelle passion qui a tourné la fureur de la synagogue de Trente contre le jeune Simon dont l'Église honore aujourd'hui le martyre. Jésus-Christ l'avait prédit : « Vous serez un objet de haine pour tout le monde à cause de moi. » Oh! que la haine fait de mal dans le siècle et dans l'Eglise même! Que d'âmes elle immole!... Ne seriez-vous point esclave d'une si dangereuse et détestable passion? Demandez à Jésus-Christ de vous en préserver ou de vous guérir.

Plan de méditation.

I. Nous sommes la propriété de Dieu.

II. Nous devons être à lui à la vie et à la mort.

SAINT JEAN D'ÉGYPTE, Ermite

28 *mars.*

Saint Jean naquit en Égypte, vers l'an 305, d'une famille obscure et pauvre. Dans son enfance il apprit l'état de charpentier et en exerça la profession jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. A cette époque de sa vie, pressé du désir de la perfection il quitta le monde et se retira dans la solitude, sous la conduite d'un vieillard expérimenté dans les voies du salut. Le maître pour exercer l'obéissance et l'humilité de son disciple lui faisait arroser deux fois par jour une branche d'arbre desséchée. Jean, sans raisonner sur la bizarrerie du commandement, remplit cette tâche pendant une année entière, avec la plus grande ponctualité. Ils vécurent ensemble près de douze ans.

Après la mort du saint vieillard, Jean chercha ailleurs des guides. Il parcourut pendant cinq ans divers monastères du voisinage afin de s'instruire à fond de la discipline monastique et de se perfectionner dans les vertus religieuses. A l'âge d'environ quarante ans, il se retira seul sur une montagne déserte, à deux lieues de Lycopolis, dans la Thébaïde. Il y bâtit une cellule dont il mura la porte, ne laissant qu'une petite fenêtre par laquelle on lui passait ce qui lui était nécessaire. C'était aussi par là qu'il faisait des instructions à ceux qui venaient le visiter. Il conversait avec Dieu seul durant cinq jours de la semaine. On ne le voyait que le samedi et le dimanche, encore cet avantage n'était-il accordé qu'aux hommes. Il

ne faisait qu'un repas par jour après le coucher du soleil et se contentait de manger quelques racines crues qui croissaient autour de sa cellule. Le bruit de sa sainteté, les miracles qu'il faisait, le don de prophétie qu'il possédait à un degré éminent, et l'intuition des consciences rendirent bientôt son nom célèbre, et attirèrent autour de lui une foule de personnes qui venaient le visiter pour obtenir leur guérison, ou pour profiter de ses conseils. On bâtit près de sa cellule une espèce d'hôtellerie, où ses disciples recevaient les étrangers.

L'empereur Théodose Ier l'ayant consulté sur le succès de la guerre qu'il allait faire au tyran Maxime, il lui répondit qu'il serait vainqueur sans presque répandre le sang. Sa prédiction fut pleinement accomplie.

Jean s'était fait une loi de n'admettre en sa présence aucune femme. Ceci nous fournit l'occasion de rapporter le trait suivant : Un officier étant venu voir le pieux solitaire, le pria de ne pas trouver mauvais que son épouse lui fît une visite. Le saint ermite répondit que depuis les quarante ans qu'il vivait sur son rocher il s'était fait une loi inviolable de ne voir aucune femme, et que par conséquent il le priait de ne pas s'offenser de son refus. L'officier s'en alla fort triste et vint rendre compte à sa femme du peu de succès de sa demande. Le lendemain il réitéra ses instances et dit au saint que sa femme mourrait de douleur si elle n'obtenait la faveur qu'elle sollicitait. « Allez trouver votre femme, répliqua le serviteur, et dites-lui qu'elle me verra cette nuit sans sortir de sa maison. » Le mari et la femme

étaient dans une grande impatience de voir l'accomplissement de cette promesse. Celle-ci ne fut pas plus tôt endormie que Jean lui apparut en songe, et lui dit : « Femme, la grandeur de votre foi m'oblige à venir vous visiter. Mais d'où vient ce désir extrême que vous avez de me voir? Suis-je un saint ou un prophète? Non, je ne suis qu'un homme faible et pécheur. Ce n'est donc qu'en considération de notre foi que j'ai recours à Notre-Seigneur qui vous accorde la guérison corporelle que vous sollicitez. Vivez toujours dans la crainte de Dieu et n'oubliez jamais ses bienfaits. » Il lui donna encore d'autre avis pour mener une vie chrétienne et il disparut. La femme à son réveil raconta à son mari le songe qu'elle avait eu. Elle lui en détailla si bien les circonstances, elle lui dépeignit si exactement les traits de la personne qui lui était apparue que l'officier ne put s'empêcher de reconnaître le saint ermite ; aussi alla-t-il dès le lendemain le remercier de la faveur qu'il avait accordée à sa femme. Lorsqu'il fut arrivé, Jean le prévint, et lui dit : « J'ai fait ce que vous avez exigé de moi, j'ai vu votre femme, et l'ai satisfaite dans toutes les choses qu'elle m'a demandées. Allez en paix. »

Un jour Pallade, solitaire de Nitrie, arriva après un pénible voyage, près de la cellule de Jean. Il lui fallut attendre jusqu'au samedi pour parler au saint ermite. Comme ils commençaient leur entretien, arriva Alipius, gouverneur de la province, qui paraissait fort pressé. Jean quitta aussitôt Pallade pour le recevoir. La conversation fut longue : Pallade, ennuyé, murmurait et pensait à se retirer. Enfin, Alipius

étant parti, le Saint l'appela et lui dit avec douceur : « Pourquoi vous êtes-vous fâché contre moi ? Je peux vous parler en tout temps : il n'en est pas de même du gouverneur. Engagé dans le tumulte des affaires temporelles, il profite des courts intervalles qu'elles lui laissent pour respirer, et vient chercher ici quelques avis salutaires. Etait-il juste que je vous accordasse la préférence ? » Il lui dit ensuite tout ce qui se passait de plus secret dans son cœur, sans oublier la tentation qu'il avait de quitter la solitude. Il lui prédit que son père vivrait encore sept ans, que lui-même serait évêque, mais qu'il aurait de grandes peines et de grandes persécutions à essuyer : ce qui arriva effectivement.

Vers le même temps, saint Pétronne et six autres moines vinrent visiter le bienheureux ermite. Jean leur ayant demandé s'il n'y avait point d'ecclésiastiques parmi eux, ils répondirent que non. Cependant un de la compagnie était diacre ; mais il l'avait toujours caché par humilité, et les autres n'en savaient rien. Le Saint éclairé par une lumière supérieure, dit en le montrant du doigt : « Celui-ci est diacre. » Et comme il continuait à nier, Jean lui prit la main, la baisa avec respect, et lui dit : « Mon fils, ne désavouez jamais la grâce que vous avez reçue de Dieu, et que l'humilité ne vous fasse point tomber dans le mensonge. On ne peut mentir même sous le prétexte d'un bien, car tout ce qui n'est pas conforme à la vérité ne vient pas de Dieu. » Le diacre reçut cette correction avec une parfaite humilité. Notre Saint mourut ainsi qu'il l'avait prédit, vers la fin de l'année 394.

Réflexions pratiques.

La douceur, la modestie, l'affabilité avec lesquelles le bienheureux solitaire recevait ceux qui le visitaient dans son désert; son visage toujours gracieux, riant et serein prouvent bien que la vraie dévotion est remplie de charmes et d'amabilités et qu'elle n'est point, comme on se le figure dans le monde, austère, triste, farouche ; son aspect n'est ni sombre, ni incivil, ni repoussant. La vraie dévotion ne consiste point dans les excès d'un zèle amer, ni dans les saillies d'une humeur rude et dédaigneuse ; elle vit constamment de charité, c'est-à-dire d'amour de Dieu et d'amour du prochain. Ennemie de tout déguisement, elle gagne l'esprit par sa droiture et le cœur par sa bonté. Ai-je le bonheur de posséder la vraie dévotion ?...

Plan de méditation.

I. Rien de plus excellent que l'obéissance.

II. Rien de plus sanctifiant que l'obéissance.

III. Rien de plus consolant que l'obéissance. (M. Hamon.)

SAINT JONAS ET SAINT BARACHISE, Martyrs

29 *mars.*

Une cruelle persécution s'éleva contre les chrétiens de Perse dans la dix-huitième année du règne de Sapor. Ce n'était partout que ruisseaux de sang, que

ruines d'églises et de monastères. Deux frères de la ville de Beth-Asa, Jonas et Barachise, chrétiens pleins de ferveur, ayant appris que plusieurs fidèles devaient être exécutés à Hubaham, accoururent aussitôt dans le dessein de les servir et de les encourager. Neuf d'entre eux reçurent la couronne du martyre. Immédiatement après l'exécution de ces neuf chrétiens, Jonas et Barachise qui les avaient exhortés à mourir plutôt que de renoncer à leur foi, furent arrêtés et conduits devant le gouverneur. Celui-ci mit tout en œuvre pour les porter à obéir au roi de Perse, et à adorer le Soleil, la Lune, le Feu et l'Eau. « Il est plus juste, répondirent les saints, d'obéir au roi immortel du ciel et de la terre, qu'à un prince sujet à la mort. » Le juge irrité d'entendre donner au roi le titre de mortel ordonna de séparer les deux confesseurs. Barachise fut enfermé dans un prison étroite et obscure et Jonas livré à d'affreuses tortures ; puis on le jeta dans un étang glacé, après lui avoir attaché une corde aux pieds. — Barachise ayant été conduit sur le soir devant le juge, on lui dit que son frère avait sacrifié. « Il n'en est rien, répondit-il ; je le connais trop pour le croire capable de rendre les honneurs divins à de viles créatures. » Il se mit ensuite à parler de la majesté et de la puissance du Dieu vivant avec tant de force et d'éloquence que le juge et son entourage en furent étonnés. « Ne permettons plus, se disaient-ils entre eux, qu'il parle en public ; il serait à craindre que ses discours ne gagnassent ceux de notre religion. » Il fut donc résolu que Barachise ne serait plus interrogé que la nuit. Ils ordonnèrent en même temps qu'on lui appliquât sur chaque bras des lames de

fer toutes rougies au feu, et qu'on lui versât du plomb fondu dans les narines et dans les yeux. « Par la fortune du roi, lui dirent-ils, si vous faites tomber une de ces lames, vous renoncez à la foi des chrétiens. — Je ne crains pas votre feu, répliqua tranquillement le martyr ; je ne secouerai point les instruments de mon supplice. Je vous prie seulement de me faire souffrir sans délai toutes les tortures que vous me préparez. On est plein de courage quand on combat pour Dieu. » On le ramena ensuite en prison où il fut pendu par un pied. Le lendemain on tira Jonas de l'étang, et on lui demanda s'il avait beaucoup souffert pendant la nuit : « Non, répondit-il, depuis que je suis au monde, je n'ai jamais goûté de délices aussi pures que cette nuit. Le souvenir des souffrances de Jésus-Christ a été pour moi une source de consolations ineffables. — Votre compagnon a renoncé. — Oui, je sais qu'il a renoncé depuis longtemps au démon et à ses anges. »

Lorsque le martyr eut cessé de parler, on lui coupa les doigts des mains et des pieds aussi bien que la angue ; on lui arracha encore la peau de la tête, après quoi on le plongea dans un bassin rempli de poix bouillante : mais la poix s'échappa tout à coup du bassin, sans avoir brûlé le serviteur de Dieu. Le juge, furieux, ordonna d'étendre le martyr sous une presse de bois, où on le serra avec la dernière barbarie. Enfin il fut scié par morceaux, et jeté dans une citerne desséchée que l'on fit garder, de peur que les chrétiens n'enlevassent les reliques du Saint. — Le gouverneur rappela ensuite Barachise et l'exhorta à avoir pitié de son corps. « Dieu qui l'a formé, répliqua-t-il,

le ressuscitera ; et vous, vous comparaîtrez un jour au tribunal de ce Dieu. » Aussitôt on enfonça, dans toutes les parties de son corps des éclats de roseaux aigus, puis on le roula par terre avec violence. Enfin on lui versa de la poix bouillante et du soufre dans la bouche. Ce dernier supplice réunit Barachise à son frère Jonas, au séjour de l'éternelle félicité. Ces saints martyrs reçurent la couronne immortelle le 24 décembre 337. Ils sont nommés le 29 mars dans le martyrologe romain.

Réflexions pratiques.

Quelles épreuves que celles par lesquelles passèrent nos saints martyrs ! En même temps quel courage, quelle foi, quel amour pour Jésus-Christ ! Que leurs exemples nous instruisent et nous animent ; puisque nous avons la même foi et que nous sommes appelés à la même gloire, opérons les mêmes œuvres sans faiblesse et sans respect humain. Dans les afflictions, les mépris et les persécutions, ne nous laissons point déconcerter. Mais souvenons-nous que les épreuves et les souffrances de cette vie sont des moyens puissants pour nous faire arriver à la gloire. — Mon Dieu ! donnez-moi le courage de vous demeurer fidèles dans toutes les situations par lesquelles il vous plaira de me faire passer.

Plan de méditation.

I. Arrestation de saint Jonas et de saint Barachise.
II. Leur interrogatoire.
III. Leur supplice.

SAINT ACACE OU ACHATE, Évêque d'Antioche

30 *mars.*

Acace ou Achate était évêque d'Antioche, en Asie. Les soins paternels qu'il avait pour son troupeau et le zèle qu'il déploya sans cesse pour le maintenir dans un attachement inviolable à la foi catholique, lui firent donner le surnom d'*Agathange*, qui signifie ange protecteur. Durant la persécution de Dèce, il fut conduit devant Martien, gouverneur de la province, et confessa généreusement Jésus-Christ. Voici sa glorieuse confession telle que nous la trouvons dans les registres publics. — « Comme vous avez le bonheur, lui dit le juge, de vivre sous les lois romaines, vous devez aimer et honorer les princes qui sont nos protecteurs. — De tous les sujets de l'empire, répondit Acace, il n'en est point qui honorent plus l'empereur que les chrétiens. Nous demandons sans cesse à Dieu, dans nos prières, qu'il lui accorde une vie longue, pleine de toutes sortes de prospérités; qu'il lui donne l'esprit de justice et de sagesse pour gouverner ses peuples, et que la paix et l'abondance règnent dans toutes les provinces de l'empire. — Cette conduite est fort louable; mais pour convaincre l'empereur de votre soumission et de votre fidélité, venez lui offrir un sacrifice avec nous. — Je viens de vous dire que je prie le grand et le vrai Dieu pour le salut de l'empereur; mais il ne peut exiger le sacrifice que vous demandez; ce culte n'est dû ni à lui, ni à aucun homme. — Dites-nous donc, reprit le gouverneur, quel Dieu

vous adorez, afin que nous puissions aussi lui offrir notre hommage et notre encens? — Je souhaite de tout mon cœur que vous le connaissiez. — Quel est son nom? — Il se nomme lui-même le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. — Sont-ce aussi des dieux? — Non, ce sont des hommes auxquels Dieu a parlé! Il n'y a qu'un Dieu, et lui seul, doit être adoré, craint et aimé. — Quel est enfin ce Dieu, continua le magistrat? — C'est Adonaï, le Très-Haut, qui est assis sur les Séraphins et les Chérubins. — Qu'est-ce qu'un Séraphin? — Un des ministres du Très-Haut, un des princes de la cour céleste. — Quelles chimères débitez-vous là, reprit le gouverneur? Laissez-là vos êtres invisibles pour adorer des dieux que vous puissiez voir. — Dites-moi donc à votre tour, continua l'évêque, quels sont ces dieux à qui vous voulez que je sacrifie. — C'est Apollon, le sauveur des mortels, qui nous préserve de la peste et de la famine, qui éclaire et gouverne l'univers. » Au nom d'Apollon, Acace se mit à retracer, avec une juste dérision, les ridicules aventures de ce dieu. Il parla ensuite des infamies de Jupiter, des impudicités de Vénus : « Quand il s'agirait de ma vie, ajouta-t-il, je ne consentirai jamais à me prosterner devant ceux dont je rougirais d'imiter les exemples. Et vous comment pouvez-vous adorer des dieux dont vous puniriez les imitateurs? — Le juge l'envoya en prison et rendit compte à l'empereur de ce qui venait de se passer. Dèce ayant lu la relation du procès fut si frappé de la sagesse et de la fermeté d'Acace, qu'il ordonna qu'on lui rendît la liberté, et qu'on lui permît de professer sa religion. Il ne laissa pas de récompen-

ser le gouverneur, en lui confiant l'administration de la Pamphylie. La glorieuse confession de saint Acace est datée du 29 mars 350.

Réflexions pratiques.

La conduite de saint Acace est bien propre à faire rougir une infinité de chrétiens qui, tous les jours, trahissent indignement Jésus-Christ en se laissant dominer par une coupable indifférence à remplir leurs devoirs et par un lâche respect humain à confesser la vraie foi. N'avons-nous jamais subi l'influence des mauvais serviteurs de Dieu?

Soutenez-nous, Seigneur, de votre grâce, dans les occasions où notre foi pourrait être exposée, afin que nous n'ayons jamais la lâcheté criminelle de rougir de vous et de votre Évangile.

Plan de méditation.

I. Zèle de saint Jean pour le salut de son troupeau.

II. Son courage à confesser la foi de Jésus-Christ.

LE BIENHEUREUX NICOLAS DE FLUE

31 *mars.*

Le bienheureux Nicolas, surnommé de Flue, vint au monde le 21 mars 1417 dans le bourg de Sasler, en Suisse. Sa mère le portait dans son sein quand elle eut un présage de la sainteté et des miracles par lesquels il devait briller dans le monde. Elle vit, au

milieu d'un ciel resplendissant, une étoile qui se distinguait tellement parmi les autres, que ses rayons se répandirent sur tout l'univers. A peine cet enfant eut-il reçu le jour que déjà il fut capable de reconnaître sa mère, la sage-femme, ses parrains et les autres personnes qui assistèrent à son baptême. Jamais enfant ne devint plus tôt raisonnable ; il montra une sagesse si prématurée, qu'on le crut doué de la raison presque au sortir du berceau. Un si beau naturel produisit des prodiges sous l'influence de la grâce, et Nicolas fut un saint dès son enfance. Il passa tout son premier âge dans la plus grande innocence, et sans jamais se rendre coupable du plus léger mensonge. Parvenu à l'adolescence, il s'astreignit à jeûner trois jours par semaine, et fit ses délices de la solitude et de la prière. Sa grande joie était de voir venir une fête consacrée à Marie. Il ne manquait jamais, ce jour-là, d'offrir à la bonne Mère, un joli bouquet de fleurs qu'il cueillait dans la campagne.

Quoique le père et la mère de Nicolas fussent des plus riches et des plus notables du pays, ils se livraient à la garde de leurs nombreux troupeaux. Leur fils exerça lui-même quelque temps l'emploi de berger. — Malgré son amour pour le célibat, le jeune de Flue, par obéissance aux désirs de ses parents, se laissa engager dans les liens du mariage. Il épousa une fille fort vertueuse, appelée Dorothée, qui fut la digne enfant d'un saint. Jamais mariage ne fut mieux assorti. Dieu bénit cette union en lui donnant cinq garçons et cinq filles. Il leur donna une si belle éducation et par ses instructions et par

ses exemples, que les uns et les autres devinrent des modèles de vertu, chacun dans sa condition. Le cadet de ses fils fit ses études et devint un des plus saints prêtres de son temps.

C'était à l'époque où l'indépendance de la Suisse était menacée. On fut obligé de faire de nombreuses levées. Nicolas, qui venait d'accomplir sa vingt-troisième année, prit les armes sur l'appel des magistrats. Il se battit comme il priait, avec une ardeur qui tenait de l'enthousiasme, d'une main portant son épée et de l'autre son chapelet.

Brave et excellent officier, jamais on ne put lui faire accepter aucun honneur, aucune dignité. Son humilité et sa modestie ne purent être vaincues. La guerre terminée, Nicolas rentra dans son pays, il quitta son épée, mais garda son chapelet qu'il continua de réciter chaque jour dévotement.

Devenu juge, Nicolas rendit de nombreuses sentences. Il était plutôt père que magistrat. Un jour, à la suite d'un avertissement du Ciel, Nicolas prit la résolution de quitter le monde et d'aller s'ensevelir dans la solitude ; il pria sa femme de permettre qu'il obéît à Dieu ; sa femme y consentit avec une pieuse résignation. Il s'enfonça dans un affreux désert où, pendant près de vingt ans, par l'austérité extraordinaire de sa vie, il renouvela les miracles et les vertus des anciens anachorètes. Là, il passait les nuits, les jours en prières, et des semaines entières sans boire et sans manger, vivant comme un ange, bien plus que comme un homme.

Il fut découvert dans ce lieu sauvage par des chasseurs, et la réputation de sa sainteté se répandit

avec la rapidité de l'éclair; les peuples accoururent à lui; on lui bâtit forcément une cellule et une chapelle, et il lui fallut devenir l'oracle de tout le pays. Ses pieux entretiens réformèrent les mœurs, opérèrent des conversions étonnantes et furent suivis d'un grand nombre de merveilles. Il rendit paisiblement son âme au Seigneur, le 21 mars, fête de Saint-Benoît, le jour anniversaire de sa naissance, et dans la soixante-dixième année de son âge. A son tombeau fut guéri un boiteux qui n'avait pu l'être à Saint Jacques de Compostelle. Un enfant qui avait été étouffé par des personnes qui dormaient, recouvra la vie par les mérites du serviteur de Dieu.

Réflexions pratiques.

On demandait un jour à saint Nicolas de Flue: Quelle est la vertu par excellence du chrétien? Il répondit sans balancer : c'est l'obéissance. Il avait raison. L'obéissance est la voie certaine du salut, c'est le chemin royal que Jésus-Christ nous a tracé avec son sang. Hors de là, on ne peut que s'égarer et se perdre. Dans les autres vertus, l'homme se retrouve encore, il se retrouve parfois jusque dans l'humilité ; mais dans l'obéissance, le *moi* humain disparaît tout entier ; il faut qu'il s'anéantisse. On ne saurait se rechercher soi-même, quand on enchaîne sa volonté à celle des autres. Aussi, l'Écriture sainte nous dit: *L'homme obéissant racontera ses victoires.* Victoire sur la chair, sur le monde, sur le démon, sur lui-même. Mais s'il chante ses victoires sur la terre, il les chantera surtout dans les cieux; là, dans la compagnie des Saints, qui ne sont devenus tels

que parce qu'ils ont obéi, il répétera sans fin dans l'ivresse du bonheur, l'éternel chant d'amour, le triomphant *Alleluia*. L'obéissance est-elle mon partage ?...

Sujet de méditation.

Le bienheureux Nicolas de Flue, modèle : 1° du jeune homme chrétien ; 2° de l'époux chaste ; 3° du père vigilant ; 4° du soldat fidèle ; 5° de l'homme de bien.

FÊTES MOBILES

DES FÊTES EN GÉNÉRAL

Le mot *fête* a deux significations : dans son sens étymologique il signifie un jour de joie, de réjouissance et d'allégresse ; dans son sens strict, il signifie une solennité religieuse établie pour adorer et louer la divinité. Autrefois les jours de fête se terminaient ordinairement par un repas et plus joyeux et plus abondant ; de là notre mot *festin*.

Partout et toujours il y a eu des fêtes. On en a célébré sous la loi de nature. Ainsi Adam et Abel offraient à Dieu des sacrifices. Noé, après le déluge, de concert avec sa famille immola des victimes au Seigneur pour le remercier des faveurs dont il fut comblé. Abraham, Isaac et Jacob, à leur tour, érigent des autels au vrai Dieu.

Sous la loi mosaïque on célébrait un grand nombre de fêtes, et particulièrement les trois grandes fêtes de Pâques, de la Pentecôte et des Tabernacles, pour rappeler le miraculeux passage de la mer Rouge, la promulgation de la loi sur le Sinaï et les quarante années passées dans le désert.

Les fêtes des païens n'étaient pas moins nom-

breuses que celles des juifs ; et les peuples les plus sauvages avaient eux-mêmes leurs jours de fête pour remercier la divinité de bienfaits exceptionnels, comme une victoire sur une tribu rivale ou quelque faveur insigne obtenue des dieux.

Dès les premiers jours du christianisme, l'Église, usant du pouvoir qu'elle avait reçu de Jésus-Christ, a aussi établi des fêtes spéciales pour conserver le souvenir des grands événements de la vie du divin Sauveur, comme Noël, Pâques, l'Ascension... Dans le cours des siècles, que de fêtes n'a-t-elle pas institué en l'honneur de Notre-Seigneur, de la très Sainte Vierge et des Saints !

La pensée de l'Église dans l'institution des fêtes fut : 1° d'adorer Dieu par la prière et le sacrifice ; 2° de ranimer la piété des fidèles par la pompe des cérémonies ; 3° de conserver et d'accroître leur science religieuse par les instructions qu'on fait en ce jour ; 4° enfin, de donner au corps et à l'âme un repos salutaire. Les fêtes sont *mobiles* ou *fixes*.

Des fêtes mobiles. — Les fêtes mobiles comme le nom l'indique, sont celles dont l'époque varie chaque année, comme Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, la Fête-Dieu. Mais toutes ces fêtes dépendent de Pâques. C'est cette grande solennité qui donne le mouvement à toutes les autres fêtes mobiles, avant et après elle. C'est sa date qui fixe celle des autres.

Des fêtes fixes. — Les autres fêtes, qu'on appelle fixes, se célèbrent tous les ans le même jour : ainsi la Toussaint, la Noël, l'Épiphanie, l'Annonciation, la Présentation, l'Assomption, etc...

Parmi les fêtes, les unes regardent Dieu et son

divin Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ ; les autres, la Sainte Vierge et les saints ; elles sont toutes établies pour la gloire de Dieu, l'instruction et le salut des fidèles. Les premières, d'après l'intention de l'Église, sont destinées à exciter dans nous les sentiments d'une piété particulière, en nous remettant sous les yeux les augustes mystères du christianisme, et les prodiges de miséricorde que le Seigneur a opérés pour notre salut. Ainsi, la fête de Noël nous montre un Dieu réduit aux proportions d'un petit enfant pour l'amour de nous ; à l'Épiphanie, nous admirons la bonté de ce Dieu Sauveur, qui appelle à sa crèche les grands et les petits, les bergers et les rois ; l'Ascension nous fait soupirer après cet heureux ciel, où Jésus-Christ est monté pour nous préparer une place ; la Pentecôte nous rappelle cette admirable effusion de l'Esprit-Saint, qui se fit autrefois sur les apôtres et qui se fait encore invisiblement dans nos âmes ; la Fête-Dieu nous retrace la charité immense, incompréhensible de notre divin Rédempteur qui, non content de s'être fait victime pour nos péchés, a voulu encore être notre aliment. Voilà comment ces saintes solennités nourrissent notre foi, animent notre espérance, et enflamment notre amour pour un Dieu si bon à notre égard.

Les secondes, c'est-à-dire les fêtes de la Sainte Vierge et des saints, l'Église les a instituées : 1° En action de grâces des bienfaits dont le Seigneur a daigné enrichir ces âmes d'élite, car c'est à Dieu, comme à l'auteur de toute sainteté, que doivent remonter nos hommages ; c'est lui qu'on glorifie, en

le remerciant des grâces signalées qu'il a répandues, dans sa miséricorde, sur ces heureuses créatures. 2° En l'honneur de la gloire suréminente à laquelle ils sont élevés. En traversant avec courage, avec piété, les épreuves de cette vie, ils ont acquis la palme immortelle; maintenant, au sein de la béatitude, ils brillent d'un éclat qui efface celui des étoiles du firmament ; et nous célébrons leurs fêtes, en mémoire de leurs mérites et de leurs triomphes. 3° Pour nous inviter à implorer leur secours. Ces fidèles amis de Dieu sont, pour chacun de nous, de puissants intercesseurs auprès de Sa Majesté adorable. 4° Enfin pour nous exciter à les imiter. Ils étaient sur terre hommes comme nous, pétris du même limon que nous ; pourquoi donc ne marcherions-nous pas sur leurs traces et ne pratiquerions-nous pas les vertus qu'ils ont si généreusement pratiquées?

Réflexions pratiques.

Pour bien célébrer les fêtes, nous devons nous y préparer à l'avance, en purifiant notre conscience de toute souillure. L'état de grâce, voilà le vrai moyen de sanctifier les fêtes. Il faut ensuite entrer dans l'esprit de la solennité que l'Église nous propose en honorant les mystères qu'elle célèbre. Employons ces saints jours à prier, à lire, à écouter la parole de Dieu et à méditer les vérités éternelles. Est-ce ainsi qu'on célèbre les fêtes? Pour combien de chrétiens, au lieu d'être des jours de sanctification, ne sont-elles pas tout au contraire, des jours de désordre, de licence, de débauche, d'ivrognerie?

Le matin, par un reste de religion, on entend la messe ; mais dans l'après-midi, l'église est vide et les cabarets sont remplis ; à la place des cantiques divins, on n'entend plus que les chants de la dissolution.

Réunions de libertinage, rendez-vous suspects, propos obscènes, danses coupables, jeux tumultueux, on se croit tout permis. En agissant ainsi on fait la fête du démon et non celle de Dieu ou de ses saints. Ne serions-nous pas de ce nombre ?

Plan de méditation.

I. Grande importance des fêtes ; leur antiquité et leur universalité.

II. Manière de bien célébrer les fêtes.

DU DIMANCHE

Le dimanche est appelé le jour du Seigneur comme spécialement destiné à son service et à son culte. Dès l'origine du monde, Dieu lui-même avait prescrit à l'homme la sanctification d'un jour déterminé. L'Écriture dit que l'Éternel, après avoir achevé en six jours le grand ouvrage de la création du monde, se reposa le septième, c'est-à-dire cessa de produire de nouvelles créatures, et qu'à cause de cela il bénit et sanctifia le septième jour de chaque semaine en imposant à l'homme l'obligation de le lui consacrer. Ce précepte divin fut solennellement renouvelé dans la loi de Moïse, et Dieu lui-même ordonna expressément de sanctifier et de célébrer le jour du Sabbat.

Le jour consacré au Seigneur était donc, chez les Juifs, le septième de la semaine, c'est-à-dire le samedi. Ils se reposaient en ce jour de tous leurs travaux en mémoire du repos mystérieux du Dieu créateur de l'univers et s'appliquaient à son service et au soin de leur salut. — Dès la naissance de l'Église chrétienne on substitua au Sabbat des Juifs le premier jour de la semaine ou le Dimanche, qui est appelé par excellence le jour du Seigneur.

Cette substitution du dimanche au samedi a été faite par les apôtres eux-mêmes, en vertu du pouvoir qu'ils avaient reçu de Jésus-Christ pour gouverner l'Église. La raison qui les a déterminés à choisir le dimanche pour le consacrer au Seigneur a été de perpétuer le souvenir de ce jour, le plus beau, le plus excellent de tous, qui résume toutes les merveilles et tous les grands souvenirs de la nature et de la grâce. Le dimanche, en effet, est l'anniversaire du miracle qui a créé le monde, et du miracle plus grand qui l'a sauvé. C'est le dimanche que le Père, commençant à manifester sa gloire, dit : *Que la lumière soit, et la lumière fut.* C'est le dimanche que le Fils, après nous avoir délivrés de l'esclavage du démon et du péché, en achevant l'œuvre de notre rédemption, par sa résurrection, est entré dans son repos éternel. C'est le dimanche que l'Esprit-Saint descendit sur les apôtres, enflamma leur zèle, délia leur langue encore embarrassée, et donna pour la première fois, à des bouches ignorantes, le don d'éclairer et de convertir l'univers tout entier. Nous l'honorons donc, en ce jour, comme le principe de notre création nouvelle, plus merveilleuse encore

que la première, par laquelle nous avons reçu, en effet, un nouvel être et une nouvelle vie surnaturelle. « Gloire au dimanche, s'écrie saint Jean Chrysostôme ; ce jour a vu l'enfer détruit, le péché effacé de la terre, le démon réduit en captivité, et les hommes réconciliés avec leur Auteur. Gloire au dimanche ! Tout étant nouveau, les cieux, la terre, et l'homme, il fallait aussi à Dieu un nouveau jour ; il fallait que le repos dans l'alliance de la vérité eût une autre date que dans l'alliance figurative. »

Réflexions pratiques.

C'est pour l'homme et surtout pour le chrétien un devoir de justice et de reconnaissance de sanctifier le dimanche. Un devoir de *justice*, puisque Dieu, à qui tous les jours appartiennent, s'est réservé celui-là d'une manière exclusive.

C'est un devoir de *reconnaissance* dicté par les bien faits sans nombre dont Dieu nous a comblés. Bienfait de la création, bienfait plus grand encore de la Rédemption, bienfait du baptême, bienfait d'une éducation chrétienne, bienfait de la rémission des péchés, bienfait ineffable de l'Eucharistie, bienfait d'une Providence spéciale sur chacun de nous. Quel Père ! Quel bienfaiteur que Dieu ! Nous avons une intelligence pour le connaître, un cœur pour l'aimer, intelligence et cœur que nous tenons de lui. N'est-il pas souverainement juste que nous nous servions de ces facultés pour offrir à Dieu notre gratitude ? Et est-ce trop de prendre quelques moments, sur cette vie qu'il nous accorde, pour les employer à la douce occupation de le bénir et de l'adorer ? L'insti-

tution du dimanche n'est pas autre chose et n'a pas d'autre but. Sanctifions donc le jour du Seigneur en employant fidèlement les moyens que l'Église nous prescrit dans cette vue. Suspendons, le dimanche, les travaux corporels et appliquons-nous uniquement au service de Dieu et au soin de notre salut. Assistons au divin sacrifice et évitons d'une manière particulière les actions dangereuses et criminelles. Oh! que de chrétiens offensent plus le Seigneur dans un seul dimanche que dans les six autres jours de la semaine! Ne serions-nous pas de ce nombre? Interrogeons notre conscience.

Plan de méditation.

Dimanche. I. Importance de la sanctification du dimanche prouvée : 1° par les intérêts de Dieu; 2° par les intérêts de l'homme.

II. Ce qu'exige la sanctification du dimanche.

MIRACLE DES NOCES DE CANA

Le changement de l'eau en vin aux noces de Cana est le premier miracle extérieur du Fils de Dieu fait homme. Il eut lieu un an après son baptême sur les bords du Jourdain, et probablement le sixième jour du mois de janvier, lorsque le Sauveur avait atteint sa trentième année.

Le divin Maître revenait du désert où il avait passé quarante jours, et commençait à peine à se produire dans le monde, lorsqu'il fut invité à une noce qui se faisait à Cana, petite ville de Galilée. Il

s'y trouva avec sa mère et les quatre ou cinq disciples qu'il s'était déjà choisis. Sans doute il voulait nous faire voir, en cette occasion, qu'on peut quitter la retraite et se montrer dans le monde quand c'est la charité, la nécessité, ou même la bienséance qui appellent.

Marie, mère de Jésus, était placée près de son Fils; elle remarqua, sur la fin du repas, que les époux étaient dans la peine, parce que le vin manquait. Elle résolut d'y pourvoir sans bruit. Dans ce but elle s'adressa à son Fils, persuadée qu'il suffirait de lui exposer le besoin de ses hôtes pour l'engager à faire un miracle en leur faveur, elle lui dit tout simplement : « Ils n'ont plus de vin. » Jésus répondit : *Femme, que vous importe à vous et à moi? mon heure n'est pas encore venue.* Malgré cette réponse, en apparence sévère, Marie comprit qu'elle était exaucée et elle dit à ceux qui servaient : *Faites tout ce qu'il vous dira.* Or, il avait là six grandes urnes de pierre destinées aux purifications prescrites par la loi, et tenant chacune deux ou trois mesures. Jésus leur dit : « Emplissez d'eau ces urnes, » ils les remplirent complètement. Jésus ajouta : « Puisez, maintenant, et portez au maître du festin, » et ils lui en portèrent. L'intendant, ayant goûté ce vin et ne sachant d'où il venait, appela l'époux et lui dit : « D'habitude on sert d'abord le bon vin et après qu'on a beaucoup bu on donne le moindre; mais vous, vous avez réservé le bon vin jusqu'à cette heure. » Tous les conviés trouvèrent ce nouveau vin excellent. On interrogea les valets qui assurèrent tous avoir puisé dans les urnes remplies d'eau. Ce

prodige éveilla l'attention publique sur Jésus-Christ et lui fit de nombreux disciples.

Réflexions pratiques.

C'est à la prière de Marie que le Sauveur opère le premier de ses miracles. Heureux qui sait se ménager la protection d'une si puissante Mère! Les grâces viennent toutes de Jésus-Christ comme de leur source, mais la Sainte Vierge en est le canal. Quelle consolation pour ceux qui lui sont véritablement dévoués! Ce miracle est attaché à la prière de la très Sainte Vierge, et à l'obéissance des serviteurs. Voulons-nous que cette bonne Mère prenne nos intérêts? Disons-lui souvent : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et toujours. » Puis montrons-nous les serviteurs fidèles de son Fils en observant ses divins préceptes, et alors nous pourrons espérer qu'elle nous obtiendra tout ce dont nous aurons besoin.

Plan de méditation.

I. Sanctification des noces par la présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

II. Puissance de la Sainte Vierge sur Notre-Seigneur dans le changement de l'eau en vin.

III. Manifestation de la divinité de Notre-Seigneur dans ce miracle.

BAPTÊME DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

Plusieurs hagiologues placent, pendant l'octave de l'Epiphanie, une fête qui n'a pas sa solennité spéciale dans l'Église, parce qu'elle se rattache, par son objet, à celle de l'Épiphanie : c'est celle du baptême de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Jean-Baptiste s'était retiré, dès son bas âge, dans les profondeurs du désert. Vers l'âge de vingt-neuf ans, poussé par l'esprit de Dieu, il sortit de sa solitude pour prêcher la Pénitence sur les bords du Jourdain.

Ce fut deux ans après que le Sauveur du monde, demeuré jusque-là inconnu dans la petite ville de Nazareth, vint en Judée. C'était la trentième année de son âge, et le 6 janvier. Il voulut être baptisé par saint Jean, afin de sanctifier les eaux qu'il choisissait pour matière du baptême des chrétiens, et de commencer sa vie publique par un grand acte d'humilité.

Au moment où Jésus-Christ s'avançait vers le Jourdain, saint Jean, éclairé par une lumière surnaturelle, connut distinctement que celui qui venait lui demander le baptême était le Messie. L'apercevant de loin, il dit à ceux qui l'entouraient : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde. »

Il est aisé de comprendre quels furent alors les sentiments de joie, d'admiration, de respect et d'amour de ce grand Saint : « Eh quoi ! s'écria-t-il, le voyant descendre dans l'eau du Jourdain, vous

venez à moi pour être baptisé ! C'est moi qui dois recevoir de vous le baptême. — Laissez-moi faire, répondit le Sauveur, nous devons accomplir toute justice. » Devant cette réponse, le Précurseur s'inclina et baptisa dans les sentiments du plus profond respect et de la plus grande admiration Celui qui était l'innocence même.

A peine le Sauveur eut-il reçu le baptême, à peine fut-il sorti de l'eau, que s'étant mis en prières sur le bord du fleuve, le Père Éternel voulut témoigner par un prodige éclatant combien cet acte d'humilité lui était agréable. Le ciel s'ouvrit tout à coup, et le Saint-Esprit descendit visiblement sur Jésus en forme de colombe; et on entendit en même temps une voix qui venait d'en Haut et qui disait : « C'est là mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » Tel est le récit du baptême du Sauveur du monde fourni par nos saints Livres.

Réflexions pratiques.

Nous avons ici un grand exemple d'humilité. Quoi de plus humiliant en effet pour un Dieu que de se soumettre à recevoir le baptême qui n'a été institué que pour des âmes coupables, et que de se faire comme le disciple d'un homme ! Le Sauveur du monde ne dédaigne pas de se mêler aux pécheurs pour être baptisé et d'écouter avec eux les exhortations de son précurseur. Quelle leçon pour notre amour-propre ! Mais aussi où trouver une circonstance où le Maître de l'univers ait davantage glorifié Jésus-Christ ! Saint Jean sans l'avoir jamais vu le reconnaît pour son Sauveur, le Père Éternel pour

son Fils bien-aimé, et le Saint-Esprit descend sur lui sous un symbole visible. Nulle part, ce semble, on ne trouve un témoignage plus authentique et plus frappant de sa divinité.

Adorons les humiliations de ce divin Sauveur : mais gémissons d'avoir eu jusqu'ici nous-mêmes tant d'horreur pour tout ce qui humilie. C'est dans cet état d'anéantissement que Jésus-Christ est reconnu vrai Fils de Dieu ; ce n'est qu'en marchant sur ses traces que nous serons reconnus pour vrais disciples : *Apprenez de moi,* nous dit-il, *que je suis humble de cœur.* Ai-je beaucoup profité de cette leçon ? L'humilité est la marque caractéristique des vrais fidèles ; puis-je me rendre le témoignage qu'elle est en moi ? Sans elle il n'est pas de vertu solide. Mon Dieu ! que de dépenses et de peines inutiles pour n'avoir pas bâti sur ce fondement l'édifice de ma sanctification.

Seigneur, quelle sotte vanité que la mienne ! J'ai péché et je ne veux pas paraître pécheur. Vous voyez, mon Dieu ! quel est mon repentir. Faites que par votre grâce, je vous prouve combien il est sincère. J'ai été humilié sans être humble ; faites que je sois humble et que j'accepte de bon cœur, pour l'amour de vous, toutes les humiliations qu'il vous plaira de me faire subir.

Plan de méditation.

Manifestation de la Trinité dans le baptême de Notre-Seigneur.

1° Le Père parle : *Hic est filius meus dilectus;*

2° Le Fils est baptisé ;
3° Le Saint-Esprit descend sur Notre-Seigneur.

Autre plan.

I. Le baptême de Jésus-Christ prépare le baptême des chrétiens.
II. Ce que fait pour nous le baptême.
III. Ce que nous devous à notre baptême.

LE SAINT NOM DE JÉSUS

Chez le peuple juif, on avait l'usage de donner à un enfant son nom, le jour de la circoncision, c'est-à-dire le huitième jour après sa naissance, s'il était soumis à cette cérémonie religieuse. C'est ce qui eut lieu pour l'Enfant-Dieu le 1er janvier. Le nom de Jésus qu'il reçut a :

I. Une origine toute céleste. — Ce ne fut pas un Ange, ni Joseph, ni Marie qui eurent la première idée de donner ce nom au divin Enfant. L'évangéliste saint Luc nous apprend qu'il fut apporté du ciel par l'Archange Gabriel, avant que Jésus-Christ fût conçu, et qu'il fut dès lors révélé à Marie. Il fut aussi découvert à Joseph dans une autre circonstance. Il n'appartenait qu'à Dieu seul de nommer lui-même son Fils unique, puisque lui seul pouvait connaître le nom qui convenait le mieux à son caractère, à sa dignité, à sa mission. Le nom de Jésus n'est point un nom arbitraire, banal et simplement appellatif, mais c'est un nom qui exprime une

chose, un nom qui se traduit et se réalise par la conduite et les œuvres de celui qui le porte. Elle est donc bien noble l'origine du nom de Jésus. Elle laisse bien loin derrière elle celle de tous les noms humains. Il y a entre celle-ci et celle-là toute la distance de la terre au ciel.

II. Le nom de Jésus a comme celui qui le porte, une puissance infinie. Dans le ciel il apaise la justice divine et change les éclairs de sa colère en pluies de grâces. Sur la terre il opère les miracles et sanctifie les hommes. Quiconque invoque le nom du Seigneur, dit saint Paul, sera sauvé. L'histoire des siècles nous révèle tous les miracles opérés par le nom de Jésus. Par ce nom les disciples font de plus grands prodiges que leur Maître ; au nom de Jésus, les chaînes tombent des mains des captifs, les portes des prisons s'ouvrent, les éléments obéissent, la mer en fureur s'apaise et la terre transporte ses montagnes ; au nom de Jésus le boiteux est redressé, le lépreux guéri, l'aveugle voit, le sourd entend, le muet parle, le paralytique recouvre l'usage de ses membres, la mort rend ses victimes, et le ciel s'ouvre au pécheur que ce divin nom a converti. Dans les enfers, au nom de Jésus, les démons sont enchaînés ou mis en fuite.

Dans les tentations et les épreuves, dans les maladies et les infirmités, dans les anxiétés et les craintes, c'est le nom de Jésus qu'il faut invoquer, dit saint Bernard, pour en être immédiatement débarrassé.

Réflexions pratiques.

Le beau nom de Jésus nous rappelle toutes les

merveilles opérées dans l'ordre de la grâce, tout ce que Jésus-Christ a dit, fait et souffert pour notre salut. Laissons parler saint Bernard : « Pourquoi, ô mon Dieu! s'écrie ce dévot serviteur de Jésus-Christ, pourquoi avez-vous voulu naître ? C'est parce que vous avez voulu être Jésus, c'est-à-dire Sauveur. Pourquoi, quittant le séjour de la gloire, avez-vous choisi une étable et une pauvreté extrême ? Parce que vous avez voulu être Jésus. Pourquoi avez-vous été circoncis comme un pécheur ? Pourquoi persécuté, injurié, accablé de coups, crucifié comme un vil scélérat ? Toujours parce que vous avez voulu être Jésus, c'est-à-dire Sauveur. O doux nom de mon Jésus qui me révélez tant d'amour, vous serez souvent sur mes lèvres et vous serez constamment dans mon cœur. Je vous bénirai sur la terre pour pouvoir vous bénir éternellement dans le ciel. »

Plan de méditation.

Le nom de Jésus est, tout à la fois : 1° une lumière ; 2° une nourriture ; 3° un remède.

I. Le nom de Jésus est une lumière. C'est au nom de Jésus que l'univers a été converti. Saint Pierre avec ce nom a ramené dans le bercail divin huit mille personnes... Au nom de Jésus, Paul terrassé a tout compris... Plus tard, sans autres armes que ce nom le grand Apôtre convertit l'univers... Au nom de Jésus le pauvre se résigne, le vindicatif pardonne, témoin Jean Gualbert...

II. Le nom de Jésus est une nourriture. Dans les langueurs de l'âme, dans la violence des tentations...

Lorsque dans le service de Dieu et la pratique des devoirs, tout est fade, insipide, rebutant, venez au pied des autels, prononcer le nom de Jésus et le courage renaîtra et les forces se ranimeront.

III. Le nom de Jésus est un remède. Il guérit toutes les maladies : 1° les maladies du corps, témoins les apôtres... ; 2° les maladies de l'âme, en nous faisant détester le péché qui a tant coûté à Notre-Seigneur et en nous convertissant.

DIMANCHES DE LA SEPTUAGÉSIME, DE LA SEXAGÉSIME ET DE LA QUINQUAGÉSIME

Ces noms donnés aux trois dimanches qui précèdent le Carême, viennent des trois mots latins qui signifient soixante-dixième, soixantième et cinquantième. Mais quelle est la raison de ces noms ? La voici :

Le Carême se compose de quarante jours de jeûne, sans compter les dimanches, par conséquent de six semaines et des quatre jours qui s'écoulent du mercredi des Cendres au premier dimanche de Carême. Or, dans plusieurs contrées, en Orient surtout, on ne jeûnait point le samedi, parce qu'on le regardait comme un jour de joie, en mémoire du repos de Dieu, qui termine ce jour-là l'ouvrage de la création. En d'autres pays on ne jeûnait pas non plus le jeudi, parce qu'on le regardait aussi comme un jour de joie en mémoire de l'institution de la sainte Eucharistie. Pour compléter les quarante jours de jeûne, les chré-

tiens anticipaient le jeûne du Carême. Les uns le commençaient cinquante jours avant Pâques, c'est-à-dire le lendemain de la *Quinquagésime;* les autres, soixante jours, c'est-à-dire le lundi de la *Sexagésime;* et enfin une troisième classe commençait soixante et dix jours avant cette solennité ou le lendemain de la *Septuagésime*.

Les trois dimanches qui précèdent le Carême, sont regardés comme un temps de préparation au jeûne quadragésimal. Aussi, pendant ces trois semaines, comme pendant le Carême, l'Église retranche de ses offices tous les chants de joie : l'*Alleluia*, le *Gloria in excelsis* et le *Te Deum*, et y substitue des chants lugubres avec des prières convenables à un temps de pénitence; elle célèbre ses offices avec des ornements violets, comme pour les temps de jeûne et d'abstinence.

Si l'Église veut encore nous faire entrer dans l'esprit de componction et de pénitence pendant les trois dimanches qui précèdent le Carême, c'est pour nous engager à mêler nos larmes aux siennes sur les dissolutions et les excès si communs parmi les chrétiens aux approches de la sainte quarantaine. On dirait qu'ils veulent se dédommager, par avance, des saintes austérités de la pénitence qu'elle est sur le point de leur imposer. Un vrai chrétien peut-il être témoin de ces dérèglements sans s'en affliger devant Dieu et sans s'efforcer de fléchir sa colère par des prières et des bonnes œuvres? Celui qui aime véritablement Dieu et sa loi sainte, peut-il ne pas gémir sur tant de scandales? Une âme charitable peut-elle rester insensible aux malheurs de ses

frères en les voyant ainsi courir à leur perte ? C'est dans cette vue que nous devons nous efforcer de fléchir par la prière, la pénitence et toutes sortes de bonnes œuvres, la colère de Dieu irritée par les désordres auxquels de trop nombreux chrétiens se livrent en ce temps.

Réflexions pratiques.

Le dimanche de la Septuagésime qui est l'annonce de la grande pénitence publique du Carême, entrons dans l'esprit de l'Église. Évitons les désordres, hélas ! si communs dans ces jours d'iniquité qui doivent être des jours de sanctification. Étrange opposition entre l'esprit de Jésus-Christ et celui du monde ! Jésus-Christ, par la bouche de ses ministres, invite les chrétiens à s'humilier devant Dieu dans la vue de leurs péchés ; il les exhorte à la prière, à la retraite, aux bonnes œuvres ; et le monde invite ses sectateurs à la dissipation, à l'intempérance. Ah ! de quel esprit sommes-nous animés ? Et à qui de Jésus-Christ ou du monde appartenons-nous ? Si nous reconnaissons Jésus-Christ pour maître, si nous sommes vraiment chrétiens, ayons en horreur les folles joies du siècle, ces excès scandaleux qui déshonorent le christianisme ; bannissons-les de nos maisons, gémissons sur le malheur de ceux qui s'y livrent ; empêchons nos subalternes de s'y livrer ; pénétrons-nous des vérités saintes dont l'Église nous entretient pendant ces jours ; vivons dans la prière et dans l'éloignement de toute compagnie mondaine ; venons souvent dans le saint temple ; adorons Jésus-Christ et réparons les outrages que lui

font tant de chrétiens indignes d'un si beau nom. C'est à ces traits qu'on reconnaîtra que nous sommes animés de l'esprit de Jésus-Christ et que nous lui appartenons. Quoi de plus insensé que de se préparer au recueillement par la dissipation, au jeûne par l'intempérance, à la mortification par la sensualité, à la tristesse salutaire de la pénitence, par les éclats tumultueux d'une joie dissolue.

Plan de méditation.

I. Aveuglement déplorable de certains chrétiens dans les désordres qui précèdent le Carême.

II. Ce que doivent faire les vrais serviteurs de Dieu pour y remédier.

ORAISON DE NOTRE-SEIGNEUR AU JARDIN DES OLIVIERS

Mardi après le dimanche de la Septuagésime.

Après la dernière Cène, le Sauveur, accompagné de ses apôtres, sort du Cénacle, quitte Jérusalem, passe le torrent de Cédron et se rend à la montagne des Oliviers. Il entre dans le jardin de Gethsémani où il avait coutume de se retirer pour se soustraire au tumulte de la ville et pour prier. Là, voulant ménager la faiblesse de ses disciples, il se retire à l'écart dans une grotte et n'admet auprès de lui que ses apôtres de prédilection : Pierre, Jacques et Jean. Il leur fait part de ses chagrins : « Mon âme, leur dit-il, est triste jusqu'à la mort; attendez ici et

veillez avec moi. » Puis s'éloignant d'eux, environ d'un jet de pierre, il tombe à genoux devant son Père, et, comme s'il craignait de ne pouvoir s'abaisser assez pour l'honorer, il courbe, jusqu'à terre, sa face adorable, il se prosterne devant lui. C'est alors que, succombant sous le poids de la douleur, il laisse échapper de ses lèvres ces paroles qui résument tout l'homme et tout Dieu, ces paroles devenues la sagesse de tous les sages : « Mon Père, si vous le voulez, détournez de moi ce calice, néanmoins que votre volonté soit faite et non la mienne. » Que de confiance et d'amour dans cette parole : *Mon Père!* Ce nom de Père est doux et tendre comme le cœur de Jésus. Si vous le voulez, ajoute-t-il, si tel est votre bon plaisir. Où trouver plus de respect, plus de douceur, plus de modestie ! Bien qu'il sente vivement ce que son calice a d'amer, il ne dit pas sans condition : Dispensez-moi de le boire; ce sentiment serait trop naturel. Voilà pourquoi, s'élevant aussitôt au-dessus de la sensibilité, il adore la volonté de son Père, et se soumet sans réserve à tout ce qui lui plaira d'ordonner. La prière de Jésus, au jardin de Gethsémani, est celle que nous devrions adresser à Dieu dans nos afflictions et nos épreuves.

Pendant que le Dieu Rédempteur s'entretient avec son Père, la vive image de la cruelle mort qu'il va subir, les opprobres dont il sera saturé, les fouets et les épines qui ensanglanteront son corps, la croix sur laquelle il doit expirer, le plongent dans une profonde tristesse. Représentant de l'humanité déchue, caution des pécheurs, il éprouve dans son

âme les horribles tourments qu'il doit souffrir en détail, il sent sur sa tête le poids accablant des crimes de tous les siècles passés, présents et à venir. Mais le spectacle lugubre qui afflige le plus profondément son cœur, c'est le peu de fruit que produira sa mort, l'inutilité de son sang pour un grand nombre de pécheurs qui abusent de sa grâce. La connaissance exacte de tant de scélératesse et d'ingratitude, plonge son âme dans une cruelle agonie. Aussitôt une sueur de sang et d'eau ruisselle de tous les pores de son corps. La terre, souillée par nos péchés, demande vengeance; Jésus l'arrose de son sang pour obtenir notre pardon. Dans les angoisses de la mort, il continue d'offrir, à son Père, ses puissantes supplications pour apaiser son courroux; et pour nous donner l'exemple de la prière et de la résignation : « Mon Père, disait-il, tout vous est possible; détournez de moi ce calice! Qu'il en soit néanmoins, non ce que je veux, mais ce que vous voulez. » Imitons ce modèle achevé de toutes les vertus.

Réflexions pratiques.

La mémoire solennelle de la prière de Notre-Seigneur au Jardin des Oliviers est la première de ces belles fêtes de la Passion, qui s'échelonnent le long du Carême et préparent pieusement les âmes à sanctifier la Semaine sainte. Avec Notre-Seigneur et comme lui, redoublons de prières dans nos peines et dans les épreuves de l'Église. La prière, c'est le salut; elle seule prépare la victoire : « Veillez et priez, afin de ne pas succomber dans l'épreuve. » Mais

prions comme notre grand modèle, loin du tumulte, avec humilité, respect et persévérance et notre prière sera exaucée.

Plan de méditation.

I. Comment prie Jésus-Christ? Il prie : 1° fréquemment; 2° longuement; 3° respectueusement; 4° ardemment.

II. Comment devons-nous prier nous-mêmes ?

Autre plan.

I. Prière de Notre-Seigneur Jesus-Christ au Jardin des Oliviers : prière : 1° respectueuse : *Positis genibus;* 2° longue : *Prolixius;* 3° résignée : *Non mea voluntas sed tua fiat;* 4° fervente : *Factus est sudor sanguinis.*

II. Prière des chrétiens : 1° irrévérencieuse; 2° courte; 3° insoumise ; 4° tiède.

COMMÉMORATION DE LA PASSION

Mardi de la Sexagésime.

Jésus-Christ voulant étaler aux yeux de ses enfants les grands mystères où il a fait éclater pour eux sa sagesse infinie, sa puissance sans bornes, sa charité immense leur fait souvent contempler le drame sanglant de sa passion. Pour les obliger à faire de ses humiliations et de sa mort le sujet constant de leur admiration, il a établi le grand et adorable sacrifice

de l'autel, le sacrement auguste de l'Eucharistie : « Vous ferez ceci en mémoire de moi. Voilà mon corps livré, immolé pour vous ; voilà mon sang répandu pour la rémission des péchés. » L'Église, fidèle aux instructions de son Époux, déclare qu'elle a reçu, dans ce sacrement admirable, la mémoire et le monument de sa passion. C'est pour cela qu'elle a institué une fête particulière en l'honneur de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'on célèbre avant la sainte quarantaine. L'Église sait qu'il n'est point de sujet plus capable d'exciter notre amour et notre reconnaissance envers Dieu qui nous a aimés jusqu'à mourir pour nous. Elle n'ignore pas que le péché ne saurait régner dans un cœur qui considère souvent la mort de Jésus et la porte pour ainsi dire avec lui. Aussi veut-elle que, dans nos temples, tout nous prêche la dévotion à la passion. Elle commande qu'on porte la croix à la tête des processions, qu'on la représente sur les vêtements sacrés, qu'on en retrace le signe auguste dans toutes les cérémonies ; qu'on lui consacre un jour chaque semaine, le vendredi ; des fêtes à divers époques ; un temps particulier chaque année, la quinzaine d'avant Pâques, tout entière ; et le chemin de la croix attire partout et à toutes les époques la dévotion des fidèles ; tant le culte de Jésus crucifié est dans l'essence du christianisme. Aussi les saints, en qui se trouve la plénitude de l'esprit chrétien, ont-ils fait de la croix l'objet le plus habituel de leur piété. C'est à ses pieds qu'ils ont puisé leurs vertus et leur perfection. Saint Paul ne se glorifiait que dans la croix, ne voulait savoir que la croix, vivait toujours attaché à la croix. Saint

Augustin nourrissait son âme dans la méditation de la croix. Saint François d'Assise ne voulait pas que les siens eussent d'autre objet de méditation que la croix qu'il avait placée au lieu de réunion de sa communauté. La grande désolation de cet illustre amant de Jésus crucifié était de voir l'insensibilité des hommes au sujet de la passion du Sauveur. A la pensée de leur ingratitude il versait jour et nuit des larmes ; et quand on voulait le consoler : « Non, répondait-il, toute ma vie je serai inconsolable de ce que, mon Sauveur ayant tant aimé les hommes, les hommes cependant l'aiment si peu. » Saint Bonaventure, à son tour, ne vivait que dans les plaies de Jésus : « C'est là, disait-il, où je veille, où je prends mon repos, où je lis, où je converse, où je veux toujours être. » Aussi remarque saint François de Sales, il semble que, quand ce grand docteur écrivait les effusions célestes de son âme, il n'avait d'autre papier que la croix, d'autre plume que la lance qui avait percé le côté de son maître, d'autre encre que son précieux sang (1).

Réflexions pratiques.

Pénétrons-nous des sentiments que l'Église veut nous inspirer ; mêlons nos larmes aux siennes ; commençons dès ce moment à méditer la passion de notre Dieu ; venons le contempler couvert d'une sueur de sang, en proie à la tristesse et aux frayeurs de la mort, traîné, comme un malfaiteur, de tribunal en tribunal, trahi par un apôtre, renié par un

(1) M. Hamon.

autre, abandonné de tous, cruellement flagellé, livré par la justice inexorable de son Père à tous les opprobres et à tous les supplices que peut inventer la rage de ses bourreaux. Suivons-le jusqu'au Calvaire, jusqu'au pied de la croix sur laquelle il expire. Voyons sa tête couronnée d'épines et penchée sur son sein, ses mains et ses pieds percés de clous, son côté ouvert d'un coup de lance, ses yeux éteints, ses lèvres pâles et desséchées, son visage et toute sa personne défigurés, tous ses membres couverts de sang. Voilà l'homme de douleurs ! voilà l'ouvrage de nos iniquités !

Jésus-Christ, pour notre réconciliation, a subi toute la rigueur du céleste courroux, et notre guérison a été le fruit de ses blessures; reconnaissons combien était funeste une maladie dont la guérison exigeait tout le sang d'un Dieu. — Écoutons la voix de ce sang précieux; il nous crie : « Détestez le péché, dont l'expiation a coûté si cher à Jésus-Christ. Aimons Jésus-Christ, qui nous a aimés jusqu'à donner sa vie pour nous, qui s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix, pour nous sauver de la mort éternelle » (1).

Plan de méditation.

Moyens pour s'appliquer les mérites de la passion : 1° méditer souvent sur ce mystère; 2° se repentir de ses péchés, qui en sont la cause; 3° imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ dans sa patience; 4° passer le saint temps qui nous sépare de la pâque dans des exercices de pénitence.

(1) L'abbé Martin.

DES QUARANTE HEURES

Dès les premiers siècles de l'Eglise, les évêques ont recommandé aux fidèles de sanctifier les jours qui précèdent le Carême, par une plus grande assiduité à la prière, à la fréquentation des sacrements, et à d'autres exercices de piété. Malgré ces pressantes invitations, un grand nombre de chrétiens, oublient en ce temps, les saintes règles de l'Évangile pour se livrer aux excès les plus contraires à l'esprit de componction que l'Église s'efforce de leur inspirer. On dirait qu'ils veulent se dédommager, par avance, des saintes austérités de la pénitence qu'elle impose à ses enfants pendant la sainte quarantaine. Les désordres dont nous parlons sont d'autant plus déplorables, aux yeux d'un vrai chrétien qu'ils ont une origine plus honteuse. Ils nous arrivent des païens qui, deux fois par ans, c'est-à-dire à la fin de février et à la fin de l'été célébraient les *bacchanales* en l'honneur de Bacchus. En ces jours, on voyait des hommes et des femmes ridiculement travestis, vêtus de peaux de tigres, de panthères et d'autres animaux, parcourir les villes et les campagnes, au son des tambours et des instruments de musique, en poussant des clameurs horribles, et se livrer, au milieu de leurs courses, à toutes sortes d'extravagances et de désordres. Ces réjouissances impies devinrent si criminelles et si infâmes que les païens, tout vicieux qu'ils étaient, ne purent s'empêcher de les condamner. Qui eût jamais pu croire que des chrétiens qui ont solennellement renoncé,

sur les fonts du baptême, aux folies du monde, eussent jamais songé de continuer ou de renouveler, au sein du christianisme, ces horribles dissolutions ! Et cela à la veille de la sainte quarantaine.

Dès le cinquième siècle, l'Église témoin de ces excès et de ces abominations, a établi des prières solennelles et des jeûnes pour réparer, par un hommage public, les désordres qui se renouvellent au temps du carnaval, et faire amende honorable à Notre-Seigneur Jésus-Christ de tant d'excès.

Plusieurs souverains Pontifes ont accordé une indulgence plénière aux fidèles qui, s'étant confessés et ayant communié, visitent une église où le Saint-Sacrement est exposé pendant les trois jours des quarante heures.

Réflexions pratiques.

Durant le *Triduum* des Quarante Heures, prions, faisons pénitence afin obtenir de Dieu les immenses miséricordes dont nous avons un besoin si urgent pour nous et pour les nombreuses âmes qui se souillent en ces jours de folles joies. Assistons aux offices avec de vifs sentiments de foi et de componction. Approchons-nous des sacrements, et supplions le Seigneur d'oublier les injures dont son cœur est abreuvé par des excès de toute espèce. Prions-le d'éclairer et de convertir ceux qui déshonorent si indignement la religion qu'ils professent. Prenons la résolution de passer fructueusement le saint temps du Carême et de préparer nos cœurs aux grandes solennités pascales.

Plan de méditation.

I. But de l'institution des Quarante Heures.

II. Moyens pour passer saintement les Quarante Heures.

DU CARÊME

Le Carême est un temps de jeûne, d'abstinence et de prière ; il dure quarante jours, et voilà pourquoi on l'appelle encore le temps *quadragésimal* ou de la sainte quarantaine. Il commence le mercredi des Cendres et se prolonge jusqu'à la grande fête de Pâques. L'institution du Carême remonte à la plus haute antiquité et jusqu'aux temps apostoliques. « Nous jeûnons pendant la sainte quarantaine, selon la tradition des Apôtres, dit saint Jérôme. » Saint Léon appelle le Carême une institution apostolique. Il a été établi : 1° pour nous faire imiter le jeûne de Jésus-Christ dans le désert ; 2° pour nous faire payer en quelque sorte à Dieu la dîme de toute notre vie. Dans l'ancienne loi, il était ordonné au peuple juif d'offrir au Seigneur la dixième partie des biens et des revenus qu'il possédait. Il est bien juste, que dans la loi de grâce, nous offrions aussi quelque chose au Seigneur. Or, ces quarante jours consécutifs, que nous donnons à la pénitence, forment la dixième partie de l'année ; 3° pour nous faire compatir à la passion et à la mort du Sauveur. En un temps où Jésus-Christ s'est sacrifié pour nous, ne devons-nous pas endurer quelque chose pour son

amour ? Ce n'est qu'en prenant part à ses souffrances, que nous pourrons aussi avoir part à sa gloire ; 4° pour nous préparer à célébrer dignement la fête de Pâques qui est la plus solennelle du christianisme ; et il nous est enjoint de ne pas la laisser passer sans nous approcher du banquet sacré. Or, pour mériter d'être admis à la sainte Table, il faut nous purifier de nos souillures et expier nos fautes par le jeûne et la pénitence. La sainte quarantaine est donc, comme a dit un Père de l'Église, la grande vigile de la grande fête de l'année (1).

Depuis le jour des Cendres jusqu'au Samedi saint inclusivement, l'Église interdit à tous les chrétiens, qui ont atteint l'âge de raison, l'usage de la viande et de tout aliment gras ; et, en outre, elle ordonne à ceux qui ont vingt-un ans accomplis, de jeûner tous les jours de ce saint temps, excepté les six dimanches. Ce n'est point ici un simple conseil de plus grande perfection, ou qui ne regarde que les personnes spécialement consacrées à Dieu, c'est une loi formelle et positive ; une loi qui oblige, sous peine de péché mortel, tous les chrétiens qui sont en état de l'observer ; une loi qui ne souffre d'exception qu'en faveur de ceux qui en seraient dispensés par quelque raison légitime, fondée sur une véritable nécessité : tels sont les malades, les convalescents, les vieillards caducs, et généralement ceux dont la santé, l'âge, l'état et les travaux seraient incompatibles avec le jeûne. Pour remplir rigoureusement l'obligation du jeûne, il faut se borner chaque jour

(1) Catéchisme de Rodez.

à un seul repas réel, auquel l'Église a permis d'ajouter une légère réfection à laquelle on donne le nom de *collation.*

Pendant le Carême, le chant de l'Église prend une plus grande teinte de tristesse, ses cérémonies sont plus lugubres, et la couleur des ornements, dont se revêtent ses ministres, invite à l'humilité et à la pénitence.

Réflexions pratiques.

Les chrétiens de la primitive Église, moins coupables que nous, ne prenaient, pour nourriture, les jours de jeûne, que des herbes, des racines, des légumes, ou quelques fruits secs, avec un peu d'eau. Ils ne mangeaient qu'une fois le jour. Saint Fructueux, évêque de Tarragone, en Espagne, allant au martyre, refusa un breuvage qu'on lui offrit et dont il avait besoin, dans ce moment pour se fortifier : il le refusa en disant que ce n'était pas encore l'heure de rompre le jeûne. C'était un vendredi, à dix heures du matin. Cette abstinence, dans ces pieux fidèles, ne se bornait pas à la privation de certains aliments ; elle s'étendait encore sur toutes les satisfactions des sens, sur toutes les douceurs et les commodités de la vie.

A leur exemple, prenons part à la pénitence générale de l'Église en nous soumettant à la loi du jeûne et de l'abstinence, si nous le pouvons. Mais, comme eux, n'oublions jamais que le jeûne est imparfait s'il est purement corporel : il doit encore affecter notre esprit et notre cœur en nous faisant éviter avec soin le péché et tout ce qui y porte ; en nous

appliquant à détruire nos mauvaises inclinations qui nous portent au mal : l'orgueil, l'envie, la jalousie, la haine, l'impudicité et toutes ces habitudes criminelles dont Dieu exige le sacrifice. L'avons-nous fait jusqu'ici ? Mon Dieu, c'est ce que nous ferons à l'avenir avec l'aide de votre sainte grâce.

Plan de méditation.

I. Antiquité et avantages du jeûne et de l'abstinence.

II. Respect des premiers chrétiens pour ce saint temps.

III. Dispositions qui doivent nous animer pendant la sainte quarantaine.

Autre plan.

I. Pour quelles raisons l'Église a-t-elle institué cette sainte quarantaine ?

II. Pratiques pour la bien passer.

MERCREDI DES CENDRES

D'après la discipline présente de l'Église, le Carême commence le mercredi de la Quinquagésime. Ce premier jour du grand jeûne public de la grande famille chrétienne est communément appelé le *Mercredi des Cendres*, à cause de la cérémonie de l'imposition des cendres, en signe de l'esprit de componction et de pénitence dont les chrétiens doivent être animés pendant la sainte quarantaine. — Dans tous

les temps, les cendres ont été regardées comme un signe de pénitence. Autrefois, un homme qui se montrait avec les cheveux et les habits couverts de poussière, annonçait par cet extérieur négligé le deuil et l'affliction. Les exemples en sont très fréquents dans les saintes Écritures. David, pour exprimer une douleur amère, dit qu'il mange la cendre avec le pain. Avant lui, Job fait pénitence en se roulant dans la poussière...

Pour entrer dans l'esprit de cette cérémonie, rappelons-nous l'ancienne discipline de l'Église relativement à la pénitence publique. Pendant les premiers siècles du christianisme, tous ceux qui avaient abjuré la foi dans les prisons et les tortures, ou qui avaient commis une faute grave et scandaleuse, par conséquent publique, étaient excommuniés, c'est-à-dire exclus de la communion des fidèles, à moins qu'ils ne se soumissent aux rigueurs d'une pénitence publique qui durait quelquefois jusqu'à la mort. Comme cette pénitence était réglée par les canons des conciles, on l'appelait aussi *pénitence canonique*, et les canons qui la réglaient *canons pénitentiaux*. — L'excommunication, si peu redoutée de nos jours, paraissait si effrayante aux premiers chrétiens, que, pour l'éviter, ils se soumettaient aux pénitences les plus sévères et les plus longues; car l'excommunié était privé des sacrements, privé de l'entrée de l'Église, privé de tout commerce avec les fidèles, fussent-ils ses parents ou ses amis. Il était regardé comme un pestiféré avec lequel on ne devait jamais ni manger, ni parler, mais qu'on devait toujours fuir. Les rois n'étaient pas plus épargnés que leurs

sujets. Dans la crainte d'être excommuniés, tous les chrétiens se soumettaient à la pénitence canonique, dont l'évêque fixait la durée, suivant la gravité des fautes et d'après les canons.

Les chrétiens soumis à la pénitence publique et qui devaient être absous à Pâques, se présentaient, couverts d'un sac et les pieds nus, à la porte de l'Église, le premier jour. Dès qu'on avait entendu leur confession, on les couvrait de cendres, et on leur imposait une pénitence proportionnée à leurs péchés. On les faisait ensuite entrer dans l'église où ils se tenaient le visage contre terre, tandis qu'on récitait sur eux les psaumes de la pénitence. Enfin l'évêque les chassait de la maison de Dieu, en punition de leurs crimes et ils n'y rentraient que le Jeudi saint pour y recevoir l'absolution. Ils y rentraient peu à peu, en passant par quatre degrés de pénitence, qui distinguaient les pénitents en quatre classes : 1° les *pleurants*, qui se tenaient en dehors de l'église pendant les offices, et qui se recommandaient, en pleurant, aux prières de ceux qui y entraient; — 2° les *écoutants* étaient ceux à qui l'on permettait d'entrer sous le vestibule de l'église pour *écouter* les instructions, mais qui devaient en sortir au commencement des prières; — 3° les *prosternés* pouvaient entrer jusqu'après l'Évangile, mais toujours à genoux et souvent *prosternés* jusqu'à terre. Le diacre les faisait sortir après l'Évangile avec les catéchumènes; — 4° les consistants assistaient *debout* à tous les offices, et même à la sainte Messe, mais n'allaient pas à l'offrande et ne recevaient pas la communion, jusqu'à ce que le terme de leur péni-

tence fût arrivé. Ce terme était ordinairement fixé au Jeudi saint. Alors les pénitents de la quatrième classe se présentaient à la porte de l'église que l'évêque leur ouvrait lui-même ; le prélat leur donnait l'absolution solennelle, puis ils quittaient les insignes de la pénitence, recevaient la sainte communion et rentraient dans la société des fidèles.

L'imposition des cendres n'est plus, de nos jours, pour ainsi dire qu'un souvenir de ce qu'elle était dans les premiers siècles du christianisme. L'Église toutefois, pour inspirer à ses enfants l'esprit de pénitence, a voulu que le premier jour de la sainte quarantaine ses ministres imposassent des cendres indistinctement à tous les fidèles, soit ecclésiastiques, soit laïques. Elle adresse à chacun d'eux ces paroles : « Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. » En remettant devant leurs yeux la pensée de la mort, elle a voulu détacher leurs cœurs de tous les faux biens qu'il faudra bientôt quitter, pour les fixer vers les biens solides de l'éternité.

Réflexions pratiques.

Les cendres que l'Église nous met aujourd'hui sur la tête sont tout à la fois le signe de la mort et le symbole de la pénitence. Recevons-les avec une réflexion profonde sur la fragilité de la vie et avec un vif sentiment de douleur de nos péchés. La mort est inévitable, et elle décidera de notre sort éternel. Préparons-nous y en vivant comme si chacun de nos jours devait être le dernier. Détachons-nous dès à présent de tout ce que nous devons quitter à la

mort et expions nos péchés par une sincère pénitence. O mon Dieu ! faites-nous la grâce de mourir dans votre amour.

Plan de méditation.

La cérémonie des cendres nous rappelle : 1° la pensée de la mort ; 2° la nécessité de la pénitence. Quels fruits devons-nous en retirer?

COURONNE D'ÉPINES DE NOTRE-SEIGNEUR

Vendredi après les Cendres.

Voici le récit que les écrivains sacrés font de la sainte couronne qui fut déposée sur la tête auguste de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

L'Homme-Dieu, a peine délivré du supplice de la flagellation, est amené dans la cour du Prétoire par les soldats du gouverneur de Jérusalem. Là il devient l'objet de nouveaux outrages. On l'accusait d'avoir voulu se faire roi, les soldats s'avisèrent d'en faire un roi de théâtre et de simuler la cérémonie de son couronnement. Ils le menèrent donc dans la cour intérieure du Prétoire où se tenaient les soldats ; ils en appelèrent à eux toute la cohorte, ils leur communiquèrent leur projet que tous accueillirent avec une joie bruyante. Dès lors, c'est à qui égaiera l'assemblée par des inventions nouvelles. Celui-ci va ramasser dans le corps de garde, un mauvais manteau de couleur rouge et le jette sur les épaules de

Jésus-Christ, par allusion à la pourpre des Césars; celui-là lui met à la main un roseau en guise de sceptre; d'autres prennent des épines et, les entrelaçant en forme de couronne, ils les placent sur sa tête et les enfoncent avec force. Chaque pointe forme une plaie, chaque plaie fait couler un ruisseau de sang, et ce sang précieux, inondant le visage du Sauveur, fait, du plus beau des enfants des hommes, un objet de compassion et d'horreur? *Nous l'avons vu*, disait Isaïe, se le représentant dans un avenir lointain, *nous l'avons vu, et il n'avait plus ni figure ni beauté; nous l'avons vu et nous n'avons pu le reconnaître.*

Ce déplorable état, où les soldats ont réduit le Sauveur, au lieu d'exciter leur pitié, ne fait qu'exciter leur rage sauvage et provoquer de cruelles insultes. Ils fléchissent le genou devant lui, en le saluant roi des Juifs. — Ils lui crachent au visage, ils lui donnent des soufflets, et, lui arrachant le roseau des mains, ils lui en frappent la tête, enfonçant ainsi davantage les épines dont elle est couronnée. En se laissant mettre sur la tête ce diadème de douleurs, Jésus-Christ a voulu expier les soins idolâtres que prennent tant de personnes mondaines pour orner une tête pécheresse, la donner en spectacle et lui attirer des adorateurs. Sommes-nous exempts de tout reproche sous ce rapport?

La couronne d'épines a été précieusement conservée à Constantinople, d'abord par les Français, ensuite par les Vénitiens, acquéreurs de cette précieuse relique. En l'année 1238, l'empereur Baudoin II céda ses droits, sur ce précieux dépôt, à

saint Louis, roi de France, qui s'empressa de payer la somme engagée, et envoya aussitôt deux religieux pour chercher la sainte Relique. A la première nouvelle de son approche, le pieux roi vint à sa rencontre avec sa mère, les princes du sang et plusieurs prélats du royaume. Après qu'il l'eut vénérée avec émotion, il se mit en route pour Sens. A l'entrée de la ville, il la prit sur ses épaules, avec son frère Robert, tous deux nu-pieds et vêtus d'une robe de laine, et la porta à la cathédrale, où elle fut exposée à la piété des fidèles. Huit jours après, Louis IX recommença cette touchante cérémonie à Paris pour la déposer à Notre-Dame.

Depuis cette époque, l'Église de Paris qui conserve encore aujourd'hui cette précieuse relique, célèbre chaque année la mémoire de cette translation solennelle le onzième jour d'août.

Réflexions pratiques.

L'Église, en célébrant une fête particulière pour honorer la Sainte Couronne d'Épines qui a transpercé la tête de Jésus-Christ, veut nous faire entrer dans la contemplation de ce grand mystère d'amour. En nous montrant ce Roi de gloire travesti en roi de théâtre, couronné d'un cruel et dérisoire diadème, recouvert d'un vil lambeau de pourpre et armé d'un fragile roseau, elle nous dit avec Pilate, présentant le Sauveur au peuple : *Ecce Homo* : Voilà l'Homme par excellence, l'Homme-Dieu, le Fils unique de l'Éternel. Le voilà tel que la fait le péché. Le voilà chargé de notre orgueil, de nos vanités, de notre ambition, de nos colères, de notre amour déréglé pour

le plaisir! Voilà l'Homme réparateur, Rédempteur, Sauveur de tous les hommes. Fut-il jamais détresse, angoisse, misère, abandonnement comparables à ce que nous voyons! Fut-il jamais une douleur plus piquante, un opprobre plus révoltant, une humiliation plus profonde! *Voilà l'Homme.* Ce qu'il endure pour nous, pécheurs, nous enseigne ce que méritent nos iniquités, quelle injure le péché fait à Dieu, quelle réparation Dieu exige. Prenons la résolution de le bannir à tout jamais de nos âmes et d'expier, par la pénitence, ceux que nous avons eu le malheur de commettre pendant notre vie.

Plan de méditation.

I. Récit historique de la flagellation et du couronnement d'épines.

II. Chaque chrétien a sa flagellation à endurer et sa couronne d'épines à porter.

FÊTE DE LA LANCE ET DES CLOUS DE NOTRE-SEIGNEUR

Second vendredi de Carême.

L'Évangéliste saint Jean, nous apprend que le côté de Jésus-Christ ayant été ouvert par la lance d'un soldat, il en jaillit du sang et de l'eau. Nous savons également que les clous enfoncés dans les pieds et dans les mains du Sauveur, pour le fixer à la croix, lui firent de cruelles blessures. Or, ces instruments sacrés qui servirent à la passion de

l'*Homme de douleurs*, ont été conservés précieusement et sont en grande vénération dans l'Église. Voici comment le fer de la lance fut découvert :

Lorsque, pendant la première croisade, les Français se furent emparés de la ville d'Antioche, un prêtre de Marseille, nommé Pierre Barthélemy, affirma qu'il avait appris par révélation que le fer de la lance qui perça le cœur de notre Rédempteur, était enterré près du maître-autel de l'église Saint-Pierre d'Antioche, et qu'on le trouverait sûrement si l'on voulait se donner la peine de le chercher ; il ajouta que cet instrument, porté à la tête de l'armée, opérerait la délivrance des chrétiens et percerait le cœur des infidèles. On crut à la parole du prêtre. Toute l'armée chrétienne se prépara, par le jeûne et la prière, à la recherche de l'objet sacré. Après avoir creusé, pendant un jour tout entier, et jusqu'à douze pieds de profondeur, le soir, à l'entrée de la nuit, la Sainte Lance fut découverte et montrée à l'armée chrétienne qui fit éclater sa joie, et sentit son courage se ranimer tout à coup. Les plus pusillanimes devinrent des héros, et tous demandèrent à grands cris qu'on les menât au combat.

Depuis lors, ce précieux instrument de la passion, ainsi que les clous qui percèrent les mains et les pieds du Sauveur, ont été constamment regardés, par les fidèles, comme des objets d'un grand prix, dignes d'honneur et de vénération; et l'Église, en établissant une fête, pour nous porter à les vénérer davantage, désire que le culte, dont ils sont l'objet, devienne pour nous une source nouvelle de bénédictions et de grâces.

Réflexions pratiques.

Contemplons un instant les blessures sacrées produites par les clous et par la lance, sur le corps adorable de l'Homme-Dieu. Que nous apprennent-elles ? La charité immense qui a porté Dieu le Père à nous donner son Fils, et le Fils de Dieu à se charger de nos iniquités pour les expier sur la croix. Elles nous prêchent l'importance du grand mystère du salut et la gravité du péché. O Cœur de Jésus, blessé par nos crimes, vous demandez notre cœur si pauvre, si tiède, si peu conforme au vôtre. Nous vous le donnons tout entier; il est à vous; seul vous le méritez, et seul vous pouvez le rendre heureux en le rendant pur et digne de vous. Nous vous le donnons afin que vous le guérissiez de toutes ses plaies et que vous lui laissiez seulement celles que lui aura faites votre saint amour. Mon Dieu! notre cœur ne peut vivre sans quelques blessures, puisque votre Cœur est blessé d'une plaie si sensible. O Jésus! que les amertumes dont vous avez été abreuvé soient toujours présentes à ma pensée, pour me rendre fades et insipides, toutes les joies du monde; que les clous qui ont percé vos mains et vos pieds, nous tiennent constamment attachés à la croix et nous fassent sans cesse trouver un refuge assuré dans votre Cœur ouvert par la lance.

Plan de méditation.

I. Que nous apprennent les blessures sacrées produites par les clous et la lance? La grièveté des blessures mortelles faites à notre âme par le péché.

II. Quel bien nous ont-elles procuré? Elles ont guéri les plaies de notre âme.

FÊTE DU TRÈS SAINT SUAIRE DE NOTRE-SEIGNEUR

Troisième vendredi de Carême.

Lorsque l'Homme-Dieu eut rendu le dernier soupir, un homme riche et décurion distingué, nommé Joseph d'Arimathie, ville de Judée, alla hardiment trouver Pilate pour lui demander qu'il lui fût permis d'enlever le corps de Jésus. Pilate, surpris que le Sauveur fût déjà mort, fit venir le centurion, et s'informa si réellement Jésus avait rendu le dernier soupir. Sur la réponse affirmative du Centurien, Pilate accorda la permission demandée et ordonna que le corps fût remis à Joseph. Celui-ci, ayant alors acheté un linceul, vint prendre le corps inanimé de Jésus, l'enveloppa dans ce suaire tout blanc et parfumé d'aromates. Or, il y avait à l'endroit même du crucifiement, un jardin dans lequel un sépulcre tout neuf avait été taillé dans le roc et où personne n'avait encore été déposé. On y ensevelit le corps de Jésus ; puis, une grosse pierre fut roulée jusqu'à l'entrée du Sépulcre, et scellée par ordre du gouverneur.

L'Évangile nous montre plusieurs linceuls, placés avec soin par l'Ange dans le tombeau (Jean, xx. 5). Le principal de ces linceuls, recueilli par Nicodème, passa des mains de celui-ci à Gamaliel, de Gamaliel

à saint Jacques qui le transmit à saint Siméon. L'Église de Jérusalem le conserva précieusement jusqu'en 1187. Emporté alors en Chypre, par Guy de Lusignan, il fut remis à la maison royale de Savoie, qui le conserve encore aujourd'hui à Turin. L'histoire nous rapporte avec quelle pieuse dévotion saint Charles, et plus tard saint François de Sales, ont vénéré ce précieux trésor. L'Église, pour nous faire célébrer la gloire du saint Suaire où fut déposé le corps de l'auteur de notre salut, a institué une fête en l'honneur de cette sainte relique. Elle la célèbre le troisième vendredi de Carême.

Réflexions pratiques.

La vue du saint Suaire portant l'impression des plaies du Sauveur et tout imprégné de son sang nous dit bien haut et bien éloquemment que nous ne devons point perdre le fruit des douleurs que le Fils de Dieu a endurées pour nous sauver et que puisque notre salut a coûté si cher à Jésus-Christ, nous ne devons pas le manquer. Prenons donc la résolution de devenir des saints. A la vue de ce saint Suaire, détestons le péché pour lequel notre Sauveur a versé tant de sang et embrassons la pénitence qui l'expie. Pourrions-nous être encore délicats et sensuels en voyant l'image de ce corps tout meurtri? Pourrions-nous fermer notre cœur à ce cri qui sort des plaies imprimées sur ce linceul : *Voilà comme Dieu a aimé le monde*, et ne pas nous écrier nous-même du fond de nos entrailles : *Aimons donc Dieu puisqu'il nous a aimé le premier?*

Plan de méditation.

I. Apprêts de la sépulture de Notre-Seigneur Jésus-Christ : 1° un suaire blanc ; 2° un tombeau neuf ; 3° des parfums.

II. Apprêts de la sépulture du chrétien : 1° une conscience pure ; 2° un tombeau en terre sainte ; 3° la bonne odeur des vertus et du bon exemple d'une sainte vie.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE PREMIER VOLUME

Dédicace v
Préface VII
Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ 1
Vie de la Sainte Vierge 16

JANVIER

1. Circoncision de Notre-Seigneur Jésus-Christ 27
1. Saint Odilon, abbé de Cluny 30
2. Saint Macaire 37
3. Sainte Geneviève 43
4. La Bienheureuse Angèle de Foligny 49
5. Saint Siméon Stylite. 52
6. L'Épiphanie. 58
7. Saint Lucien, prêtre et martyr. 62
8. Saint Tite, évêque. 66
9. Saint Entyme le Grand, abbé. 69
10. Saint Guillaume, archevêque de Bourges 76
11. Saint Théodore, abbé, chef des Cénobites. 79
12. Saint Arcade, martyr 84
13. Saint Maur, abbé 87
14. Saint Hilaire, évêque de Poitiers 91
15. Saint Paul, premier ermite 95
16. Saint Marcel, pape et martyr. 100
17. Saint Antoine, patriarche des Cénobites 103

18. La chaire de saint Pierre, à Rome 110
19. Saint Canut, roi de Danemark 112
20. Saint Fabien et saint Sébastien, martyrs 116
21. Sainte Agnès, vierge et martyre 123
22. Saint Vincent, saint Oronce et saint Victor, martyrs. 128
23. Mariage de la Très Sainte Vierge Marie. 134
24. Saint Timothée, évêque et martyr 139
25. Conversion de saint Paul. 144
26. Saint Polycarpe, évêque et martyr 146
27. Saint Jean Chrysostome, évêque et docteur 151
28. Saint Pélade, archevêque d'Embrun 156
29. Saint François de Sales 160
30. Sainte Martine, vierge et martyre 167
31. Saint Pierre Nolasque. 170

FÉVRIER

1. Saint Ignace, évêque d'Antioche, martyr 175
2. Présentation de Notre-Seigneur Jésus-Christ et Purification de la Sainte Vierge. 180
3. Saint Remède et saint Tigide, martyrs 184
3. Saint Blaise, évêque et martyr 186
4. Sainte Jeanne de Valois 190
5. Sainte Agathe, vierge et martyre. 196
6. Sainte Dorothée, vierge et martyre 201
7. Saint Romuald, abbé 205
8. Saint Jean de Matha. 210
9. Sainte Apollonie, vierge et martyre. 216
10. Sainte Scholastique, vierge. 219
11. Saint André Corsini, évêque et confesseur 222
12. Saint Vincent et saint Anastase, martyrs 227
13. Saint Domnin, évêque de Digne 232
14. Saint Raymond de Peynafort. 236
15. Saint Faustin et saint Jovite, frères, martyrs. . . . 242
16. Saint Martinien, ermite 245
17. Saint Valentin, prêtre et martyr 250
18. Saint Siméon, évêque de Jérusalem 254
19. Saint Dosithée, religieux. 256
20. Saint Séverin, abbé 262
21. Saint Vincent, évêque de Digne 264
22. Chaire de saint Pierre, à Antioche 267
23. Saint Pierre Damien, évêque et docteur 269

24. Saint Mathias, apôtre. 273
25. Saint Taraise, évêque 275
26. Saint Porphyre, évêque de Gaza 279
27. Sainte Marguerite de Cortonne. 283
28. Saint Romain, abbé 289
29. Saint Serène, jardinier et martyr. 293

MARS

1. Saint Aubin. 297
2. Sainte Eudocie, pénitente et martyre 301
3. Saint Galmier 307
4. Saint Casimir, prince de Pologne 310
5. Saint Jean Calybite 314
6. Sainte Colette, vierge 320
7. Saint Thomas d'Acquin, docteur 324
8. Saint Jean de Dieu 332
9. Sainte Françoise, veuve romaine. 337
10. Les quarante martyrs de Sébaste. 345
11. Sainte Perpétue et sainte Félicité 349
12. Saint Grégoire, pape et docteur. 355
13. Sainte Euphrasie, vierge. 361
14. Sainte Mathilde, reine 367
15. Saint Abraham, ermite et sa nièce Marie, pénitente. 371
16. Saint Acepsimas, saint Joseph et saint Aithilahas martyrs. 376
17. Saint Patrice, apôtre d'Irlande. 381
18. Saint Gabriel, archange 385
19. Saint Joseph, époux de la Sainte Vierge 387
20. Saint Joachim, père de la Sainte Vierge 394
20. Saint Cuthbert, évêque. 397
21. Saint Benoît, abbé et patriarche des moines d'Occident. 403
22. Saint Basile d'Ancire, prêtre et martyr 409
23. Saint Libérat, médecin, martyr et ses compagnons . 413
24. Sainte Catherine de Suède 416
25. Annonciation 420
26. Saint Irénée, évêque de Sirmium et martyr. 423
27. Saint Simon, jeune enfant, martyr 428
28. Saint Jean d'Égypte, ermite 430
29. Saint Jonas et saint Barachise, martyrs. 434
30. Saint Acace ou Achate, évêque d'Antioche 438
31. Le Bienheureux Nicolas de Flue 440

FÊTES MOBILES

Des fêtes en général 445
Du dimanche 449
Miracle des noces de Cana. 452
Baptême de Notre-Seigneur Jésus-Christ 455
Le Saint Nom de Jésus 458
Dimanches de la Septuagésime, de la Sexagésime et de la Quinquagésime 461
Oraison de Notre-Seigneur, au Jardin des Oliviers . . . 464
Commémoration de la passion 467
Des quarante Heures. 471
Du Carême 473
Mercredi des Cendres 476
Couronne d'épines de Notre-Seigneur. 480
Fête de la Lance et des Clous de Notre-Seigneur 483
Fête du Très Saint Suaire de Notre-Seigneur. 486

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.